
Digitized by Google

MIRÈIO

MIRÈIO

POUÈMO PROUVENÇAU

DE

FREDERI MISTRAL

EMÉ LA TRADUCIOUN LITERALO EN REGARD

PARIS

ENCO DE CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUÈI DE L'ESCOLO

AVIGNOUN, ENCO DE ROUMANIHO, LIBRAIRE

1868

MIREILLE

POÈME PROVENÇAL

DE

FRÉDÉRIC MISTRAL

AVEC LA TRADUCTION LITTÉRALE EN REGARD

PARIS

CHARPENTIER LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

AVIGNON, ROUMANILLE, LIBRAIRE

1868

A LAMARTINO

Te counsacre Mirèio : es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an ;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.

MISTRAL.

Maiano (Bouco-dóu-Rose), 8 de setèmbre 1859.

A LAMARTINE

Je te consacre Mireille : c'est mon cœur et mon âme ; — c'est la fleur de mes années ; — c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles — t'offre un paysan.

MISTRAL.

Maillane (Bouches-du-Rhône), 8 *septembre* 1859.

AVIS

SUR LA PRONONCIATION PROVENÇALE

Afin d'aider le lecteur étranger à la langue provençale à lire le texte du poëme, nous allons dire ici brièvement en quoi la prononciation provençale diffère de la prononciation française.

En Provençal, on prononce toutes les lettres, et, sauf les exceptions suivantes, on les prononce comme en Français.

Le *g* devant un *e* ou un *i*, et le *j*, se prononcent *dz*. Ainsi *gemi*, *gibous*, *image*, *jalous*, doivent se prononcer *dzemi*, *dzibous*, *imaaze*, *dzalous*.

Ch se prononce *ts*, comme dans le mot espagnol *muchacho*, Ainsi *charra*, *machoto*, *chima*, se prononcent *tsarra*, *matsoto*, *tsima*.

Passons aux voyelles.

A, désinence caractéristique du féminin dans l'ancienne langue romane, est, dans cet emploi, remplacé aujourd'hui par *o*.

L'*o* final représente donc en Provençal l'*e* muet des Français, l'*a* final des Italiens et des Espagnols.

E sans accent, ou surmonté d'un accent aigu, se prononce comme l'*e* fermé français : ainsi les *e* de *teté*, de *devé*, sonnent, à peu de chose près, comme ceux de *été*, *vérité*.

È, surmonté de l'accent grave, comme dans *nè*, *venguè*, se prononce ouvert.

L'*e* ou l'*i*, quoique suivis de consonnes, comme dans *sacramen*, *vin*, *emperaire*, conservent toujours leur son alphabétique.

Voici maintenant les règles de l'accent tonique :

1° Dans les mots terminés simplement par *e* ou par *o*, l'accent tonique porte sur la pénultième : ainsi *ferramento, capello, fèbre*, se prononcent exactement comme les mots italiens *ferramento, capello, febbre*.

2° Lorsqu'il se trouve, dans le corps des mots, une syllabe accentuée, il porte généralement sur cette syllabe ; exemple : *tóuti, armàri, cachafiò, argènt, avé*.

3° Il porte sur la dernière syllabe dans tous les mots terminés par un *a*, un *i*, un *u*, ou une consonne ; exemple : *verita, peri, vengu, pichot, resoun*.

Cette dernière règle a une exception : dans les personnes des verbes terminées par *es* ou par *on*, comme *anaves* (tu allais), *que digues* (que tu dises), *courron* (ils courent), *sabon* (ils savent), l'accent tonique porte sur la pénultième.

Il existe en Provençal des diphthongues et des triphthongues, mais les voyelles y conservent toujours leur valeur propre. Dans les diphthongues, la voix doit dominer sur la première voyelle, comme en Italien ; ainsi : *mai, rèi, galoi*, doivent se prononcer *màï, rèï, galòï*. Dans les triphthongues, come *biai, pièi, vuei, niue*, la voix doit dominer sur la voyelle intermédiaire, tout en faisant sentir les autres.

La voyelle *u* se prononce comme en Français, excepté lorsqu'elle suit immédiatement une autre voyelle ; dans ce dernier cas, elle prend le son *ou*. Ainsi, dans les diphthongues *au, èu, òu*, et dans les triphthongues *iau, iéu, iòu*, prononcez *àou, èou, òou, iàou, iéou, iòou*.

Cette règle a été constamment suivie par les Troubadours classiques.

On vient de voir que les sons *èu, òu, iéu, iòu*, sont accentués : c'est afin de les distinguer des sons *eu* et *ou*, qui existent aussi dans la langue d'Oc (comme dans *Enfant Jeuse*. enfant Jésus, *tout, urous, mounde*, etc.) ; c'est encore pour montrer que le son doit être plus ou moins ouvert ou fermé, selon que l'accent est grave ou aigu.

MIRÈIO

MIRÈIO

CANT PROUMIÉ

LOU MAS DI FALABREGO

Espousicioun. — Invoucacioun au Crist, nascu dins la pastriho. — Un vièi panieraire, Mèste Ambròsi, emé soun drole, Vincèn, van demanda la retirado au Mas di Falabrego. — Mirèio, fiho de Mèste Ramoun, lou mèstre dóu mas, ie fai la benvengudo.—Li ràfi, après soupa, fan canta Mèste Ambròsi. — Lou vièi, àutri-fes marin, canto un coumbat navau dóu Baile Sufren. — Mirèio questiouno Vincèn. — Recit de Vincèn : la casso di cantarido, la pesco dis iruge, lou miracle di Sànti Mario, la courso dis ome à Nimes. — Mirèio es espantado e soun amour pounchejo.

Cante uno chato de Prouvènço.
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Iéu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla.

Emai soun front noun lusiguèsse
Que de jouinesso; emai n'aguèsse
Ni diadèmo d'or ni mantèu de Damas,
Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado
Pèr nosto lengo mespresado,
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!

MIREILLE

CHANT PREMIER

LE MAS DES MICOCOULES [1]

Exposition. — Invocation au Christ, né parmi les pâtres. -- Un vieux vannier, Maître Ambroise, et son fils, Vincent, vont demander l'hospitalité au Mas des Micocoules. — Mireille, fille de Maître Ramon, le maître de la ferme, leur fait la bienvenue. — Les laboureurs, après le repas du soir, invitent Maître Ambroise à chanter. — Le vieillard, autrefois marin, chante un combat naval du Bailli de Suffren. — Mireille questionne Vincent. — Récit de Vincent : la chasse aux cantharides, la pêche des sangsues, le miracle des Saintes Maries, la course des hommes à Nîmes. — Ravissement de Mireille, naissance de son amour.

Je chante une jeune fille de Provence. — Dans les amours de sa jeunesse, — à travers la Crau [2], vers la mer, dans les blés, — humble écolier du grand Homère, — je veux la suivre. Comme c'était — seulement une fille de la glèbe, — en dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne resplendît — que de jeunesse; bien qu'elle n'eût — ni diadème d'or ni manteau de Damas, — je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine, et caressée — par notre langue méprisée, — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des *mas*.

Tu, Segnour Dièu de ma patrio,
Que nasquères dins la pastriho,
Enfioco mi paraulo e dono-me d'alen!
Lou sabes : entre la verduro,
Au soulèu em'i bagnaduro,
Quand li figo se fan maduro,
Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.

Mais sus l'aubre qu'èu espalanco,
Tu toujour quihes quauco branco
Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man,
Bello jitello proumierenco,
E redoulènto, e vierginenco,
Bello frucho madalenenco
Ounte l'aucèu de l'èr se vèn leva la fam.

Iéu la vese, aquelo branqueto,
E sa frescour me fai lingueto!
Iéu vese, i ventoulet, boulega dins lou cèu
Sa ramo e sa frucho inmourtalo...
Bèu Dièu, Dièu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branco dis aucèu!

De-long dóu Rose, entre li pibo
E li sauseto de la ribo,
En un paure oustaloun pèr l'aigo rousiga
Un panieraire demouravo,
Qu'emé soun drole pièi passavo
De mas en mas, e pedassavo
Li canestello routo e li panié trauca

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — qui naquis parmi les pâtres, — enflamme mes paroles et donne-moi du souffle! — Tu le sais : parmi la verdure, — au soleil et aux rosées, — quand les figues mûrissent, — vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, — toi, toujours tu élèves quelque branche — où l'homme insatiable ne puisse porter la main, — belle pousse hâtive, — et odorante, et virginale, — beau fruit mûr à la Magdeleine, — où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette branchette, — et sa fraîcheur provoque mes désirs! — Je vois, au (souffle des) brises, s'agiter dans le ciel — son feuillage et ses fruits immortels... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes — de notre langue provençale, — fais que je puisse aveindre la branche des oiseaux!

Au bord du Rhône, entre les peupliers — et les saulaies de la rive, — dans une pauvre maisonnette rongée par l'eau, — un vannier demeurait, — qui, avec son fils, passait ensuite — de ferme en ferme, et raccommodait — les corbeilles rompues et les paniers troués.

Un jour qu'èron ansin pèr orto,
Emé si long fais de redorto :
— Paire, diguè Vincèn, espinchas lou soulèu!
Vesès, eila sus Magalouno,
Coume lou nivo l'empielouno!
S'aquelo emparo s'amoulouno,
Paire, avans qu'èstre au mas nous bagnaren belèu.

— Hòu! lou vènt-larg brando li fueio....
Noun!... acò sara pas de plueio,
Respoundeguè lou vièi... Ah! s'acò 'ro lou Rau,
Es diferènt!.... — Quant fan d'araire,
Au Mas di Falabrego, paire?
— Sièis, respoundè lou panieraire.
Ah! 'cò's un tenamen di pu fort de la Crau!

Tè, veses pas soun óuliveto?
Entre-mitan i'a quàuqui veto
De vigno e d'amelié... Mai lou bèu, recoupè,
(E n'i'a pas dos dins la coustiero!)
Lou bèu, es que i'a tant de tiero
Coume a de jour l'annado entiero
E, tant coume de tiero, en chasco i'a de pèd!

— Mai, faguè Vincèn, caspitello!
Dèu bèn falé d'óulivarello
Pèr óuliva tant d'aubre! — Hòu! tout acò se fai!
Vèngue Toussant, e li Baussenco,
De vermeialo, d'amelenco,
Te van clafi saco e bourrenco!...
Tout en cansounejant n'acamparien bèn mai!

Un jour qu'ils allaient ainsi par les champs, — avec leurs longs fagots de scions d'osier : — « Père, dit Vincent, regardez le soleil! — Voyez-vous, là-bas, sur Maguelonne [3], — les piliers de nuage qui l'étayent? — Si ce rempart vient à s'amonceler, — père, avant d'être au *mas*, nous nous mouillerons peut-être. »

— « Oh! le vent largue [4] agite les feuilles... — Non!... ce ne sera pas de la pluie, — répondit le vieillard... Ah! si c'était le Rau [5], — c'est différent!... » — « Combien *fait-on* de charrues, — au Mas des Micocoules, père? » — « Six, répondit le vannier. — Ah! c'est là un domaine des plus forts de la Crau!

« Tiens! ne vois-tu pas leur verger d'oliviers? — Parmi eux sont quelques rubans — de vignes et d'amandiers.... Mais le beau, reprit-il en s'interrompant, — (et de tels, il n'en est pas deux sur la côte!) — le beau, c'est qu'il y a autant d'allées — qu'a de jours l'année entière, — et dans chacune (d'elles), autant que d'allées il y a de pieds (d'arbre)! »

— « Mais, fit Vincent, *caspitello* [6]! — que d'*oliveuses* il doit falloir — pour cueillir les olives de tant d'arbres! » — « Oh! tout cela s'achève! — Vienne la Toussaint, et les filles des Baux [7] — d'(olives) *vermeilles* ou *amygdalines* — te vont combler et sacs et draps!... — Tout en chantant, elles en amasseraient bien davantage! »

E Mèste Ambroi toujour parlavo...
E lou soulèu que trecoulavo
Di plus bèlli coulour tegnié li nivoulun;
E li bouié, sus si coulado,
Venien plan-plan à la soupado,
Tenènt en l'èr sis aguhiado...
E la niue soumbrejavo alin dins la palun.

— An ! deja s'entrevèi dins l'iero
Lou camelun de la paiero,
Diguè mai Vincenet : sian au recatadou !...
— Aqui, ie vènon bèn li fedo !
Ah ! pèr l'estiéu, an la pinedo,
Pèr dins l'ivèr, la claparedo,
Recoumencè lou vièi... Hòu ! aqui i'a de tout !

E tóuti aquéli grands aubrage
Que sus li téule fan oumbrage !
E 'quelo bello font que raio en un pesquié !
E tóuti aquéli brusc d'abiho
Que chasco autouno desabiho,
E, tre que Mai s'escarrabiho,
Pendoulon cènt eissame i grand falabreguié !

— Ho ! pièi, en touto la terrado,
Paire, lou mai qu'à iéu m'agrado,
Aqui faguè Vincèn, es la chato dóu mas...
E, se vous n'en souvèn, moun paire,
L'estiéu passa, nous faguè faire
Dos canestello d'óulivaire,
E metre ùni maniho à soun pichot cabas.

Et Maître Ambroise *continuait* de parler.... — Et le soleil, qui disparaissait au delà des collines, — des plus belles couleurs teignait les légers nuages ; — et les laboureurs, sur leurs bêtes accouplées par le cou, — venaient lentement au repas du soir, — tenant levés leurs aiguillons.... — Et la nuit commençait à brunir dans les lointains marécages.

— « Allons ! déjà s'entrevoit, dans l'aire, — le comble de la meule de paille, — dit encore Vincent : nous voici au refuge ! » — « C'est là que prospèrent les brebis ! — Ah ! pour l'été, elles ont le bois de pins, — pour l'hiver, la plaine caillouteuse, — recommença le vieillard. . Oh ! là, il y a de tout !

« Et tous ces grands massifs d'arbres — qui sur les tuiles font ombrage ! — Et cette belle fontaine qui coule en un vivier ! — Et toutes ces ruches d'abeilles — que chaque automne dépouille, — et (qui), dès que mai s'éveille, — suspendent cent essaims aux grands micocouliers ! »

— « Oh ! puis, en toute cette terre, — père, ce qui m'agrée le plus, — fit là Vincent, c'est la fille de la ferme.... — Et, s'il vous en souvient, mon père, — elle nous fit, l'été passé, faire — deux corbeilles de cueilleur d'olives, — et mettre des anses à son petit cabas. »

En devisant de talo sorto,
Se capitèron vers la porto.
La chatouno venié d'arriba si magnan;
E sus lou lindau, à l'eigagno,
Anavo alor torse uno escagno.
— Bon vèspre en touto la coumpagno!
Faguè lou panieraire en jitant si vergan.

— Mèste Ambròsi, Diéu vous lou doune!
Diguè la chato; mouscouloune
La pouncho de moun fus, vè!... Vautre? sias tardié!
D'ounte venès? de Valabrego?
— Just! e lou Mas di Falabrego
Se devinant sus nosto rego,
Se fai tard, avèn di, coucharen au paié.

E' mé soun fiéu, lou panieraire
S'anè 'seta su'n barrulaire.
Sènso mai de resoun, à trena tóuti dous
Uno banasto coumençado
Se groupèron uno passado,
E de sa garbo desnousado
Crousavon e toursien li vege voulountous.

Vincèn avié sege an pancaro;
Mai tant dóu cors que de la caro,
Certo, acò 'ro un bèu drole, e di miéu estampa;
Emé li gauto proun moureto,
Se voulès... mai terro negreto
Adus toujour bono seisseto,
E sort di rasin negre un vin que fai trepa

En devisant ainsi, — ils se trouvèrent vers la porte. — La fillette venait de donner la feuillée à ses vers à soie ; — et sur le seuil, à la rosée, — elle allait, en ce moment, tordre un écheveau. — « Bonsoir à toute la compagnie ! » — fit le vannier, en jetant bas ses brins d'osier.

— « Maître Ambroise, Dieu vous le donne ! — dit la jeune fille ; je mets la thie — à la pointe de mon fuseau, voyez !... Et vous autres ? vous voilà attardés ! — D'où venez-vous ? de Valabrègue [8] ? » — « Juste ! et le Mas des Micocoules — se rencontrant sur notre sillon, — il se fait tard, avons-nous dit, nous coucherons à la meule de paille. »

Et, avec son fils, le vannier — alla s'asseoir sur un rouleau (de labour). — Sans plus de paroles, à tresser tous les deux — une manne commencée, — ils se mirent (avec ardeur) un instant, — et de leur gerbe dénouée — ils croisaient et tordaient les osiers dociles.

Vincent n'avait pas encore seize ans ; — mais tant de corps que de visage, — c'était, certes, un beau gars, et des mieux découplés, — aux joues assez brunes, — en vérité... mais terre noirâtre — toujours apporte bon froment, — et sort des raisins noirs un vin qui fait danser.

De quete biais fau que lou vege
E se prepare e se gaubeje,
Éu lou sabié de founs; noun pas que sus lou fin
Travaiejèsse d'ourdinàri :
Mai de banasto pèr ensàrri,
Tout ce qu'i mas èi necessàri,
E de rous terreiròu, e de bràvi coufin;

De panié de cano fendudo,
Qu'es tout d'eisino lèu vendudo,
E d'escoubo de mi,... tout acò, 'mai bèn mai,
Éu lou façounavo à grand dèstre,
Bon e poulit, de man de mèstre...
Mai, de l'estoublo e dóu campèstre,
Lis ome èron deja revengu dóu travai.

Deja deforo, à la fresquiero,
Mirèio, la gènto masiero,
Sus la taulo de pèiro avié mes lou bajan;
E dóu platas que treviravo,
Chasque ràfi deja tiravo,
A plen cuié de bouis, li favo...
E lou vièi e soun fiéu trenavon. — Bèn? vejan!

Venès pas soupa, Mèste Ambròsi?
Emé soun èr un pau renòsi
Diguè Mèste Ramoun, lou majourau dóu mas.
An! leissas dounc la canestello!
Vesès pas naisse lis estello?...
Mirèio, porge uno escudello.
An! à la taulo! d'aut! que devès èstre las.

De quelle manière doit l'osier — se préparer, se manier, — lui le savait à fond ; non pas que sur le fin — il travaillât d'ordinaire : — mais des mannes *à suspendre au dos des bêtes de somme*, — tout ce qui aux fermes est nécessaire, — des *terriers* roux et des coffins commodes ;

Des paniers de roseaux refendus, — tous ustensiles de prompte vente, — et des balais de millet,... tout cela, et bien plus encore, — il le faisait rapidement, — bon, gracieux, de main de maître... — Mais, de la jachère et de la lande, — les hommes, déjà, étaient revenus du travail.

Déjà, dehors, à la fraîcheur, — Mireille, la gentille fermière, — sur la table de pierre avait mis la salade de légumes ; — et du large plat chavirant (sous la charge), — chaque valet tirait déjà, — à pleine cuiller de buis, les fèves... — Et le vieillard et son fils tressaient. — « Eh bien ? voyons !

« Ne venez-vous pas souper, Maître Ambroise ? — avec son air un peu bourru, — dit Maître Ramon, le chef de la ferme. — Allons, laissez donc la corbeille ! — Ne voyez-vous pas naître les étoiles ? — Mireille, apporte une écuelle. — Allons ! à table ! car vous devez être las. »

— Anen ! faguè lou panieraire.
E s'avancèron à-n-un caire
De la taulo de pèiro, e coupèron de pan.
Mirèio, vitamen, braveto,
Emé l'òli de l'óuliveto
Ie garniguè'n plat de faveto ;
Venguè pièi en courrènt i'adurre de si man.

Dins si quinge an èro Mirèio....
Coustiero bluio de Font-vièio,
E vous, colo baussenco, e vous, plano de Crau,
N'avès pu vist de tant poulido !
Lou gai soulèu l'avié 'spelido ;
E nouveleto, afrescoulido,
Sa caro, à flour de gauto, avié dous pichot trau.

E soun regard èro uno eigagno
Qu'esvalissié touto magagno...
Dis estello mens dous èi lou rai, e mens pur ;
Ie negrejavo de trenello
Que tout-de-long fasien d'anello ;
E sa peitrino redounello
Èro un pessègue double e panca bèn madur.

E fouligaudo, e belugueto,
E sóuvagello uno brigueto !...
Ah ! dins un vèire d'aigo, entre vèire aquéu biai,
Touto à la fes l'aurias begudo !
Quand pièi chascun, à l'abitudo,
Aguè parla de sa batudo,
(Coume au mas, coume au tèms de moun paire, ai ! ai ! ai !)

— « Allons ! » fit le vannier. — Et ils s'avancèrent vers un coin — de la table de pierre, et coupèrent du pain. — Mireille, leste et accorte, — avec l'huile des oliviers — assaisonna pour eux un plat de féveroles. — Elle vint ensuite en courant le leur apporter de ses mains.

Mireille était dans ses quinze ans... — Côte bleue de Font-vieille [9], — et vous, collines *baussenques* [10], et vous, plaines de Crau, — vous n'en avez plus vu d'aussi belle ! — Le gai soleil l'*avait* éclose ; — et frais, ingénu, — son visage, à fleur de joues, avait deux fossettes.

Et son regard était une rosée — qui dissipait toute douleur... — Des étoiles moins doux est le rayon, et moins pur ; — *il lui brillait* de noires tresses — qui tout le long formaient des boucles ; — et sa poitrine arrondie — était une pêche double et pas encore bien mûre.

Et folâtre, et sémillante, — et sauvage quelque peu !... — Ah ! dans un verre d'eau, en voyant cette grâce, — toute à la fois vous l'eussiez bue ! — Quand puis chacun, selon la coutume, — eut parlé de son *travail* — (comme au *mas*, comme au temps de mon père, hélas ! hélas !)

— Bèn? Mèste Ambroi, aquesto bruno,
Nous n'en cantarés pas quaucuno?
Diguèron : es eiçò lou repas que se dor
— Chut ! mi bons ami... Quau se trufo,
Respoundè lou vièi, Diéu lou bufo
E fai vira coume baudufo?...
Cantas vautre, jouvènt, que sias jouine emai fort!

— Mèste Ambroi, diguèron li ràfi,
Noun, noun, parlan pas pèr escàfi !
Mai vè ! lou vin de Crau vai toutaro escampa
De voste got... D'aut ! touquen, paire !
— Ah ! de moun tèms ère un cantaire,
Alor faguè lou panieraire ;
Mai aro, que voulès? li mirau soun creba !

— Si ! Mèste Ambroi, acò recrèio :
Cantas un pau, diguè Mirèio.
— Bello chatouno, Ambroi venguè dounc coume acò,
Ma voues noun a plus que l'aresto ;
Mai pèr te plaire es deja presto.
E tout-d'un-tèms coumencè'questo,
Après aguè de vin escoula soun plen got:

I

Lou Baile Sufren, que sus mar coumando,
Au port de Touloun a douna signau...
Partèn de Touloun cinq cènt Prouvençau.

— « Eh bien? Maître Ambroise, ce soir, — ne nous chanterez-vous rien? — dirent-ils : c'est ici le repas où l'on dort ! » — « Chut ! mes bons amis... (Sur) celui qui raille, — répondit le vieillard, Dieu souffle, — et le fait tourner comme toupie !... — Chantez vous-mêmes, jouvenceaux, qui êtes jeunes et forts ! »

« Maître Ambroise, dirent les laboureurs, — non, non, nous ne parlons point par moquerie ! — Mais voyez! le vin de Crau va tout à l'heure déborder — de votre verre... Çà ! trinquons, père! » — « Ah ! de mon temps, j'étais un chanteur, — fit alors le vannier; — mais à présent, que voulez-vous? les *miroirs* sont crevés[11] ! »

— « De grâce ! Maître Ambroise, cela récrée : — chantez un peu, » dit Mireille. — « Belle fillette, repartit donc Ambroise, — ma voix est un épi égrené ; — mais pour te plaire, elle est déjà prête. » — Et aussitôt il commença cette (chanson), — après avoir vidé son plein verre de vin :

I

Le Bailli Suffren, qui sur mer commande, — au port de Toulon a donné signal... — Nous partons de Toulon cinq cents Provençaux.

D'ensaca l'Anglés l'envejo èro grando:
Voulèn plus tourna dins nòstis oustau
Que noun de l'Anglés veguen la desbrando.

II

Mai lou proumié mes que navegavian,
N'avèn vist degun, que dins lis enteno
Li vòu de gabian voulant pèr centeno..

Mai lou segound mes que vanegavian,
Uno broufounié nous baiè pro'n peno!
E, la niue, lou jour, dur agoutavian.

III

Mai lou tresen mes, nous prenguè l'enràbi:
Nous bouié lou sang, de degun trouba
Que noste canoun pousquèsse escouba.

Mai alor Sufren: Pichoun, à la gàbi!
Nous fai; e subran lou gabié courba
Espincho eilalin vers la costo aràbi...

IV

O tron-de-bon-goi! cridè lou gabié,
Tres gros bastimen tout dre nous arribo!
—Alerto, pichoun! li canoun en ribo!

Cridè quatecant lou grand marinié.
Que taston d'abord li figo d'Antibo!
N'i'en pourgiren, pièi, d'un autre panié.

De battre l'Anglais grande était l'envie : — nous ne voulons plus retourner dans nos maisons — avant que de l'Anglais nous n'ayons vu la déroute.

II

Mais le premier mois que nous naviguions, — nous n'avons vu personne, sinon, dans les antennes, — le vol des goëlands volant par centaines.

Mais le deuxième mois que nous courions (la mer), — assez, une tourmente, nous donna de peine ! — et la nuit et le jour, nous vidions, ardents, l'eau (du navire).

III

Mais le troisième mois, la rage nous prit : — le sang nous bouillait, de ne trouver personne — que notre canon pût balayer.

Mais alors Suffren : « Enfants, à la hune ! » — Il dit, et soudain le gabier courbé — épie au lointain vers la côte arabe...

IV

— « *O tron-de-bon-goï !* cria le gabier, — trois gros bâtiments tout droit nous arrivent ! » — « Alerte, enfants ! les canons *aux sabords !* »

Cria aussitôt le grand marin. — « Qu'ils tâtent d'abord des figues d'Antibes ! — nous leur en offrirons, ensuite, d'un autre panier. »

V

N'avié panca di, se vèi qu'uno flamo:
Quaranto boulet van coume d'uiau
Trauca de l Anglés li veissèu reiau...

Un di bastimen, ie restè que l'amo!
Lontèms s'entènd plus que li canoun rau,
Lou bos que cracino e la mar que bramo.

VI

Di nemi pamens un pas tout-au-mai
Nous tèn separa: que bonur! que chale!
Lou Baile Sufren, entrepide e pale,

E que sus lou pont brandavo jamai:
— Pichot! crido enfin, que voste fio cale!
E vougnen-lèi dur'mé d'òli de-z-Ai!

VII

N'avié panca di, mai tout l'equipage
Lampo is alabardo, i visplo, i destrau,
E, grapin en man, l'ardi Prouvençau,

D'un soulet alen, crido: A l'arrambage!
Sus lou bord anglés sautan dins qu'un saut,
E coumenço alor lou grand mourtalage!

V

Il n'avait pas encore dit, on ne voit qu'une flamme : — quarante boulets vont, comme des éclairs, — trouer de l'Anglais les vaisseaux royaux...

A l'un des bâtiments ne resta que l'âme ! — Longtemps on n'entend plus que les canons rauques, — le bois qui craque et la mer qui mugit.

VI

Des ennemis, cependant, un pas tout au plus — nous tient séparés : quel bonheur ! quelle volupté !— Le Bailli Suffren, intrépide et pâle,

Et qui sur le pont était immobile : — « Enfants ! crie-t-il enfin, que votre feu cesse ! — Et oignons-les ferme avec l'huile d'Aix ! »

VII

Il n'avait pas encore dit, mais l'équipage entier — s'élance aux hallebardes, aux vouges, aux haches, — et, grappin en main, le hardi Provençal,

D'un souffle unanime, crie : « A l'abordage ! » — Sur le bord anglais nous sautons d'un saut, — et commence alors le grand massacre !

VII

Oh ! quénti bacèu ! oh ! que chapladis !
Que crèbis que fan l'aubre que s'esclapo,
Souto li marin lou pont que s'aclapo !
Mai que d'un Anglés cabusso e peris;
Mai d'un Prouvençau à l'Anglés s'arrapo,
L'estren dins sis arpo, e s'aproufoundis.

— Sèmblo, parai? qu'es pas de crèire!
Aqui se coupè lou bon rèire.
Es pamens arriba tau que dins la cansoun.
Certo, poudèn parla sèns crento,
Iéu i'ère que teniéu l'empento !
Ha ! ha ! tambèn, dins ma memento,
Quand visquèsse milo an, milo an sara rejoun !

— Hoi !... sias esta d'aquéu grand chaple?
Mai, coume un dai souto l'enchaple,
Deguèron, tres contro un, vous escrapouchina!
— Quau? lis Anglés? fai en coulèro
Lou vièi marin que s'engimerro...
Tournamai, risoulet coume èro,
Reprenguè fieramen soun cant entamena :

IX

Li pèd dins lou sang, durè 'quelo guerro
Descimpièi dos ouro enjusqu'à la niue.
Verai, quand la poudro embournié pu l'iue,

VIII

Oh! quels coups! oh! quel carnage! — Quel fracas font le mât qui se rompt, — sous les marins le pont qui s'effondre!

Plus d'un Anglais plonge et périt; — plus d'un Provençal empoigne l'Anglais, — l'étreint dans ses griffes, et s'engloutit.

— « Il semble, n'est-ce pas? que ce n'est pas croyable! — Là s'interrompit le bon aïeul. — C'est pourtant arrivé tel que dans la chanson. — Certes, nous pouvons parler sans crainte, — j'y étais, moi, tenant le gouvernail! — Ah! ah! aussi, dans ma mémoire, — dussé-je vivre mille ans, mille ans cela sera serré. »

— « Quoi!... vous avez été de ce grand massacre? — Mais, comme une faux sous le marteau qui la bat, — ils durent, trois contre un, vous écraser! » — « Qui? les Anglais! » dit — le vieux marin se cabrant de colère... — De nouveau, redevenu souriant, — il reprit fièrement son chant entamé :

IX

Les pieds dans le sang, dura cette guerre — depuis deux heures jusques à la nuit. — De vrai, quand la poudre n'aveugla plus l'œil,

Mancavo cènt ome à nosto galèro ;
Mai tres bastimen passèron pèr iue,
Tres bèu bastimen dóu rèi d'Anglo-terro !

X

Pièi quand s'envenian au païs tant dous,
Emé cènt boulet dins nòsti murado,
Emé vergo en tros, velo espeiandrado.

Tout en galejant, lou Baile amistous :
— Boutas, nous diguè, boutas, cambarado !
Au rèi de Paris parlarai de vous.

XI

— O noste amirau, ta paraulo es franco,
l'avèn respoundu, lou rèi t'ausira...
Mai, pàuri marin, de-que nous fara ?

Avèn tout quita, l'oustau, la calanco,
Pèr courre à sa guerro e pèr l'apara,
E veses pamens que lou pan nous manco !

XII

Mai se vas amount, ensouvène-te,
Quand se clinaran sus toun bèu passage,
Que res t'amo autant que toun equipage.

Car, o bon Sufren, s'avian lou poudé,
Davans que tourna dins nòsti vilage,
Te pourtarian rèi sus lou bout dóu det '

A notre galère il manquait cent hommes; — mais sombrèrent trois bâtiments, — trois beaux bâtiments du roi d'Angleterre!

X

Puis, quand nous revenions au pays si doux, — avec cent boulets dans nos bordages, — avec vergues en tronçons, voiles en lambeaux,

Tout en plaisantant, le Bailli affable : — « Allez, nous dit-il, allez, camarades! — au roi de Paris je parlerai de vous. »

XI

— « O notre amiral, ta parole est franche, — lui avons-nous répondu, le roi t'entendra..... — Mais, pauvres marins, que nous servira-t-il?

« Nous avons tout quitté, la maison, l'anse (du rivage), — pour courir à sa guerre et pour le défendre, — et tu vois pourtant que le pain nous manque!

XII

« Mais si tu vas là-haut, souviens-toi, — lorsqu'ils s'inclineront sur ton beau passage, — que nul ne t'aime comme tes matelots!

« Car, ô bon Suffren, si nous (en) avions le pouvoir, — avant de retourner dans nos villages, — nous te porterions roi *sur le bout du doigt!* »

XIII

Es un Martegau qu'à la vesperado
A fa la cansoun, en calant si tis...
Lou Baile Sufren partè pèr Paris;

E dien que li gros d'aquelo encountrado
Fuguèron jalous de sa renoumado,
E si vièi marin jamai l'an pu vist!

A tèms lou vièi dis amarino
Acabè sa cansoun marino,
Que sa voues dins li plour anavo s'ennega;
Mai pèr li ràfi noun pas certo,
Car sèns muta, la tèsto alerto,
E'mè li bouco entreduberto,
Lontèms après lou cant escoutavon enca.

— E vaqui, quand Marto fielavo,
Li cansoun, dis, que se cantavo!
Èron bello, o jouvènt, e tiravon de long...
L'èr s'èi fa'n pau vièi, mai que provo?
Aro n'en canton de pu novo,
En franchiman, ounte s'atrovo
De mot forço pu fin .. mai quau i'entènd quicon?

E dóu vièi su'quelo paraulo,
Li bouié, s'aussant de la taulo,
Èron ana mena si sièis couble au raiòu
De la bello aigo couladisso;
E sout la triho penjadisso,
En zounzounant la cantadisso
Dóu vièi Valabregan, abéuravon li miòu.

XIII

C'est un Martégal[12] qui, à la vêprée, — a fait la chanson, en tendant ses tramaux... — Le Bailli Suffren partit pour Paris ;

Et, dit-on, les grands de cette contrée — furent jaloux de sa gloire, — et ses vieux marins jamais ne l'ont plus vu !

A temps le vieillard aux brins d'osier — acheva sa chanson marine, — car sa voix dans les pleurs allait se noyer ; — mais trop tôt, certes, pour les garçons de labour, — car, sans mot dire, la tête éveillée — et les lèvres entr'ouvertes, — longtemps après le chant ils écoutaient encore.

— « Et voilà, quand Marthe filait[13], — les chansons, dit-il, que l'on chantait ! — Elles étaient belles, ô jouvenceaux, et tiraient en longueur... — L'air a un peu vieilli, mais qu'importe? — Maintenant on en chante de plus nouvelles, — en français, où l'on trouve — des mots beaucoup plus fins... mais qui y entend quelque chose? »

Et sur cette parole du vieillard, — les laboureurs, se levant de table, — étaient allés conduire leurs six paires (de bêtes) au jet — de la belle eau coulante ; — et sous la treille (aux rameaux) pendants, — en fredonnant la chanson — du vieux de Valabrègue, ils abreuvaient les mulets.

Mai Mirèio, touto souleto,
Èro restado, risouleto,
Restado emé Vincèn, lou fèu de Mèste Ambroi;
E tóuti dous ensèn parlavon,
E si dos tèsto pendoulavon
Uno vers l'autro, que semblavon
Dos cabridello en flour que clino un vènt galoi.

— Ace! Vincèn, fasié Mirèio,
Quand sus l'esquino as ta bourrèio
E que t'envas pèr orto adoubant li panié,
N'en dèves vèire, dins ti viage,
De castelas, de lio sóuvage,
D'endré, de vot, de roumavage!...
Nautre, sourtèn jamai de noste pijounié!

— Acò 's bèn di, madamisello!
De l'enterigo di grounsello
Tant vous levas la set que de bèure au boucau;
E se, pèr acampa l'óubrage,
Dóu tèms fau eissuga l'óutrage,
Tambèn a soun plesi, lou viage,
E l'oumbro dóu camin fai óublida la caud.

Coume tóutaro, tre qu'estivo,
Tant lèu que lis aubre d'óulivo
Se saran tout-de-long enrasina de flour,
Dins li plantado emblanquesido
E sus li frais, à la sentido,
Anan cassa la cantarido,
Quand verdejo e lusis au gros de la calour.

Mais Mireille, toute seulette, — était restée, rieuse, — restée avec Vincent, le fils de Maître Ambroise ; — et tous deux parlaient ensemble, — et leurs deux têtes se penchaient — l'une vers l'autre, semblables — à deux *cabridelles*[14] en fleur qu'incline un vent joyeux.

— « Ah çà ! Vincent, disait Mireille, — quand tu as sur le dos ta bourrée, — et que tu erres çà et là, raccommodant les paniers, — en dois-tu voir, dans tes courses, — des châteaux antiques, des lieux sauvages, — des endroits, des fêtes, des *pardons !*... — Nous, nous ne sortons jamais de notre colombier ! »

— « C'est bien dit, mademoiselle ! — De l'agacement (produit aux dents) par les groseilles — autant la soif s'étanche comme de boire au pot ; — et si, pour amasser l'ouvrage, — il faut essuyer l'outrage du temps, — tout de même le voyage a son plaisir, — et l'ombre de la route fait oublier le chaud.

« Ainsi, tout à l'heure, dès que l'été vient, — sitôt que les arbres d'olives — se seront totalement couverts de grappes de fleurs, — dans les vergers devenus blancs, — et sur les frênes, au flair, — nous allons chasser la cantharide, — lorsqu'elle verdoie et luit au fort de la chaleur.

Pièi nous li croumpon i boutigo...
Quouro cuièn, dins li garrigo,
Lou vermé rouge; quouro, i clar, anan pesca
De tiro-sang. La bravo pesco!
Pas besoun de fielat ni d'esco :
I'a que de batre l'aigo fresco,
L'iruge à vòsti cambo arribo s'empega.

Mai sias jamai estado i Santo?...
Es aqui, pauro! que se canto,
Aqui que de pertout s'adus li malandrous!
Ie passerian qu'èro la voto...
Certo, la glèiso èro pichoto,
Mai quénti crid! e quant d'esvoto!
— O Santo, gràndi Santo, agués pieta de nous!

Es l'an d'aquéu tant grand miracle...
Moun Diéu! moun Diéu! quet espetacle!
Un enfant èro au sòu, plourant, malautounet,
Poulit coume Sant Jan-Batisto;
E d'uno voues pietouso e tristo :
— O Santo, rendès-me la visto,
Fasié, vous adurrai moun agneloun banet.

A soun entour li plour coulavon.
Dóu tèms, li caisso davalavon,
Plan-plan, d'eilamoundaut, sus lou pople agrouva;
E pas-pu-lèu la tourtouiero
Moulavo un pau, la glèiso entiero,
Coume un gros vènt dins li broutiero,
Cridavo: Gràndi Santo, oh! venès nous sauva!

« Puis, on nous les achète aux boutiques... — Tantôt nous cueillons, dans les *garrigues*[15], — le kermès rouge; tantôt, aux lacs, nous allons pêcher — des sangsues. La charmante pêche! — Pas besoin de filet ni d'appât : — il n'y a qu'à battre l'eau fraîche, — la sangsue à vos jambes vient se coller.

« Mais n'avez-vous jamais été aux Saintes[16]? — C'est là, pauvrette! que l'on chante ; — là que de toute part on apporte les infirmes ! — Nous y passâmes lors de la fête... — Certes, l'église était petite, — mais quels cris! et que d'*ex-voto!* — « O Saintes, grandes Saintes, ayez pitié de nous! »

« C'est l'année de ce grand miracle... —Quel spectacle ! mon Dieu! mon Dieu ! — Un enfant était par terre, pleurant, malingre, — joli comme Saint Jean-Baptiste; et d'une voix triste et plaintive: — « O Saintes, rendez-moi la vue, — disait-il ! je vous apporterai mon agnelet cornu. »

« Autour de lui coulaient les pleurs. — En même temps, les châsses descendaient[17] — lentement de là-haut sur le peuple accroupi; — et sitôt que le câble —mollissait tant soit peu, l'église entière, — comme un grand vent dans les taillis, — criait: « Grandes Saintes, oh ! venez nous sauver ! »

Mai, dins li bras de sa meirino,
De si menoto mistoulino
Tre que l'enfantounet pousquè touca lis os
Di tres Mario benurouso,
S'arrapo i caisso miraclouso,
Emé l'arpiado vigourouso
Dóu negadis en quau la mar jito uno post !

Mai pas-pu-lèu sa man aganto
Em'afecioun lis os di Santo,
(Lou veguère !) subran cridè l'enfantounet
Emé'no fe merevihouso :
— Vese li caisso miraclouso !
Vese ma grand touto plourouso !
Anen querre, lèu, lèu, moun agneloun banet !

E vous tambèn, madamisello,
Diéu vous mantèngue urouso e bello !
Mai s'un chin, un lesert, un loup, o'n serpatas,
O touto autro bèsti courrènto,
Vous fai senti sa dènt pougnènto ;
Se lou malur vous despoutènto,
Courrès, courrès i Santo ! aurés lèu de soulas.

Ansin fusavo la vihado.
La carreto desatalado
Emé si gràndi rodo oumbrejavo pas liun ;
Tèms-en-tèms dins li palunaio
S'entendié dinda 'no sounaio...
E la machoto que pantaio
Au cant di roussignòu apoundié soun plagnun.

« Mais, dans les bras de sa marraine, — de ses petites mains fluettes,—dès que l'enfantelet put toucher aux ossements — des trois bienheureuses Maries, — il se cramponne aux châsses miraculeuses — avec la vigoureuse étreinte — du naufragé à qui la mer jette une planche !

« Mais à peine sa main saisit, — avec amour, les ossements des Saintes, — (je le vis !) soudain cria l'enfantelet — avec une merveilleuse foi : — « Je vois les châsses miraculeuses ! — Je vois mon aïeule éplorée ! — Allons querir, vite, vite, mon agnelet cornu ! »

« Et vous aussi, mademoiselle, — Dieu vous maintienne en bonheur et beauté ! — Mais si (jamais) un chien, un lézard, un loup, ou un serpent énorme, — ou toute autre bête errante, — vous fait sentir sa dent aigüe ; — si le malheur accable vos forces, — courez, courez aux Saintes ! vous aurez tôt du soulagement. »

Ainsi s'écoulait la veillée. — La charrette dételée — de ses grandes roues projetait l'ombre non loin (de là) ; de temps à autre, aux marécages, — on entendait tinter une clochette... — Et la chouette rêveuse — au chant des rossignols ajoutait sa plainte.

— Mai, dins lis aubre e dins li lono
D'abord qu'aniue la luno dono,
Voulès, dis, que vous conte uno fes qu'en courrènt
D'en-tant-lèu gagnave li joio?
La chatouneto diguè : Soio!
E mai qu'urouso, la ninoio
En tenènt soun alen s'aprouchè de Vincèn

— Èro à Nimes, sus l'Esplanado,
Qu'aquéli courso èron dounado,
A Nimes, o Mirèio!... Un pople amoulouna
E mai espés que péu de tèsto,
Èro aqui pèr vèire la fèsto.
En péu, descaus e sènso vèsto,
Proun courrèire au mitan deja venien d'ana.

Tout-en-un-cop van entrevèire
Lagalanto, rèi di courrèire,
Lagalanto, aquéu fort que soun noum de segur
Es couneigu de vosto auriho,
Aquéu celèbre de Marsiho,
Que de Prouvènço e d'Italio
Aviè desalena lis ome li pu dur.

T'aviè de cambo, aviè de cueisso
Coume lou Senescau Jan Cueisso!
De large plat d'estan aviè'n plen estaniè,
Mounte si courso èron escricho ;
E tant n'aviè, de cherpo richo,
Qu'aurias jura qu'à si traficho,
Mirèio, l'arc-de-sedo espandi se teniè!

— « Mais, dans les arbres et dans les mares, — puisque cette nuit la lune donne, — voulez-vous, dit-il, que je vous raconte une course — dans laquelle je pensai gagner le prix ? » — L'adolescente dit : « Volontiers ! » — Et plus qu'heureuse, l'enfant naïve, — en tenant son haleine, s'approcha de Vincent.

— « C'est à Nîmes, sur l'Esplanade,— qu'on donnait ces courses,—à Nîmes, ô Mireille!... Un peuple aggloméré, — et plus dru que cheveux, — était là pour voir la fête. — Nu-tête, nu-pieds, sans veste, — de nombreux coureurs au milieu (de la lice) déjà venaient d'aller ;

« Tout à coup ils aperçoivent — Lagalante, roi des coureurs, — Lagalante, ce fort dont le nom à coup sûr — est connu de votre oreille, — ce Marseillais célèbre — qui de Provence et d'Italie — avait essoufflé les hommes les plus durs.

« Il avait des jambes, il avait des cuisses — comme le Sénéchal Jean de Cossa[18] ! — Il avait, de larges plats d'étain, un plein dressoir, — où étaient gravées ses courses ; — il avait tant d'écharpes riches — que vous auriez juré qu'aux clous (de ses solives), — Mireille, l'arc-en-ciel se tenait déployé !

Mai tout-d'un-tèms, beissant la tèsto,
Lis autre cargon mai si vèsto...
Res emé Lagalanto auso courre. Lou Cri,
Un jouveinet de primo traco,
(Mai qu'avié pas la cambo flaco !)
Èro vengu mena de vaco
À Nimes, aquéu jour : soul, ausè l'agarri.

Iéu que d'asard me i'atrouvère :
Eh ! noum-d'un-gàrri ! m'escridère,
Sian courrèire perèu !... Mai qu'ai di, fouligau
Tout acò vèn : — D'aut ! te fau courre !
E jujas vèire : sus li moure,
E pèr temouin rèn que li roure,
N'avièu just courregu qu'aprés li perdigau !

Fauguè i'ana ! I'a Lagalanto,
Qu'entre me vèire, ansin m'aplanto :
— Pos, moun paure pichot, liga ti courrejoun !
E'nterin, de si cueisso redo
Éu estremavo la mouledo
En de braieto facho en sedo,
Que dès cascavèu d'or à l'entour i'èron joun.

Pèr que l'alen se ie repause,
Prenèn i bouco un brout de sause ;
Tóuti, coume d'ami, nous toucan lèu la man.
Trefouli de la petelego,
Emé lou sang que nous boulego,
Tóuti tres, lou pèd sus la rego,
Esperan lou signau !... Es douna ! Coume un lamp

« Mais sur-le-champ, en baissant la tête,—les autres de nouveau mettent leurs vestes... — Nul avec Lagalante n'ose courir. Le Cri, — un jouvenceau de race déliée — (mais n'ayant pas la jambe flasque !) — était venu conduire des vaches—à Nîmes, ce jour-là : seul, il l'osa provoquer.

Moi qui, par hasard, m'y trouvai : — « Eh ! *nom-d'un-rat!* m'écriai-je, — nous aussi sommes coureur ! » Mais qu'ai-je dit, folâtre ! —Tout (le monde) m'entoure : « Sus ! il faut courir ! » — Et jugez voir ! sur les mamelons, — et pour témoins rien que les chênes, — je n'avais guère couru qu'après les perdreaux !

« Il fallut y aller ! Lagalante, — dès qu'il me voit, ainsi m'arrête : — « Tu peux, mon pauvre petit, lier les courroies (de ta chaussure)[19] ! » —En même temps, de ses cuisses tendues — il enfermait les muscles — dans un caleçon de soie, — autour duquel dix grelots d'or étaient attachés.

« Afin d'y reposer l'haleine,—nous prenons aux lèvres un brin de saule ; — tous, comme des amis, nous nous touchons rapidement la main ; — tressaillant d'impatience, — le sang agité, — tous trois piétant sur la raie, — attendons le signal !... Il est donné ! Comme un éclair.

Tóuti tres avalan la plano !
Tè tu ! tè iéu ! E dins l'andano
Un revoulun de pòusso embarro nòsti saut !
E l'èr nous porto, e lou péu tubo...
Oh ! qu'afecioun ! oh ! queto estubo !
Lontèms, dóu vanc que nous atubo,
Creseguèron qu'en front empourtarian l'assaut !

Iéu à la fin prene l'avanço.
Mai fuguè bèn ma maluranço !
Car, en estènt que iéu, coume un fièr Fouletoun,
A la perdudo m'abrivave,
Tout-en-un-cop, mourènt e blave,
Au bèu moumen que li passave,
Darboune, court d'alen, e de mourre-bourdoun !

Mai éli dous, coume quand danson
A-z-Ais li Chivau-frus, se lançon,
Regla, toujour regla. Lou famous Marsihés
Cresié segur de l'avé bello !...
S'èi di qu'avié ges de ratello :
Lou Marsihés, madamisello,
Pamens trouvè soun ome en lou Cri de Mouriés !

Dintre lou pople que i'afloco,
Deja brulavon de la toco...
Ma bello, aguessias vist landa lou Cri !... Velou !
Ni pèr li mount ni pèr li sèrvi,
l'a ges de lèbre, ges de cèrvi
Qu'agon au courre tant de nèrvi !
Lagalanto s'alongo en ourlant coume un loup...

« Tous trois nous avalons la plaine! — A toi ! à moi ! Et dans la carrière — un tourbillon de poudre enveloppe nos bonds ! — Et l'air nous porte, et le poil fume... — Oh ! quelle ardeur ! quelle course effrénée ! — Longtemps, tel est l'élan qui nous enflamme, — on crut que de front nous emporterions l'assaut.

« Moi, enfin, je prends le devant. — Mais ce fut là mon malheur ! — Car comme, tel qu'un fier follet, — je m'élançais éperdument, — tout à coup, mourant et blême, — au beau moment où je les dépassais, — je roule, court d'haleine, et *je mords la poussière !*

« Mais eux deux, comme quand dansent — à Aix les Chevaux-frux [20], s'élancent — (d'un pas) réglé, toujours réglé. Le fameux Marseillais — croyait assurément avoir (la partie) belle !... — On a dit qu'il n'avait pas de rate : — le Marseillais, mademoiselle, — pourtant trouva son homme dans le Cri de Mouriés [21] !

« Parmi les flots du peuple, — déjà ils *brûlaient* le but [22]... — Eussiez-vous vu, ma belle, bondir le Cri !... Voyez-le ! — Ni sur les monts ni dans les parcs, — il n'est pas de cerf, pas de lièvre, — qui aient au courir tant de nerf ! — Lagalante se rue en hurlant comme un loup...

E lou Cri, courouna de gloio,
Embrasso la barro di joio!
Tóuti li Nimausen, en se precepitant,
Volon counèisse sa patrio;
Lou plat d'estan au soulèu briho,
Li palet dindon, is auriho
Canto l'auboi... Lou Cri reçaup lou plat d'estan.

E Lagalanto? fè Mirèio.
Agroumouli, dins la tubèio
Que lou trapé dóu pople aubouravo à l'entour,
Tenié sarra de si man jouncho
Si dous geinoun; e l'amo pouncho
De l'escorno que tant lou councho,
I degout de soun front èu mesclavo de plour.

Lou Cri l'abordo e lou saludo:
— Souto l'autin d'uno begudo,
Fraire, diguè lou Cri, 'mé iéu vène-t-en lèu!
Vuei lou plesi, deman la reno!
Vène, que beguen lis estreno!
Alin, darrié li grands Areno,
Pèr tu, coume pèr iéu, vai, i'a'nca proun soulèu!

Mai, aubourant sa caro blavo,
E de sa car que trampelavo
Arrancant si braieto emé d'esquerlo d'or:
— D'abord que iéu l'age m'esbréuno,
Tè! ie respoundeguè, soun tiéuno!
Tu, Cri, la jouinesso t'aciéuno:
Em'ounour pos pourta li braio dóu pu fort.

« Et le Cri, couronné de gloire, — embrasse le poteau des prix! — Tous les Nîmois se précipitent, — ils veulent connaître (le nom de) sa patrie. — Le plat d'étain au soleil brille; — les palets [23] tintent; aux oreilles — chante le hautbois... Le Cri reçoit le plat d'étain. »

— « Et Lagalante? » demanda Mireille. — « Accroupi, dans le brouillard de poussière — que le trépignement du peuple soulevait autour (de lui), — il pressait de ses mains jointes — ses deux genoux; et, l'âme navrée — de l'affront qui tant le souille, — aux gouttes de son front il mêlait des pleurs.

« Le Cri l'aborde et le salue : — « Sous le berceau d'une buvette, — frère, lui dit le Cri, avec moi viens-t'en vite! — Aujourd'hui le plaisir, à demain les plaintes! — Viens, et buvons les étrennes! — Là-bas, derrière les grandes Arènes, — pour toi, comme pour moi, va, il est encore assez de soleil! »

« Mais, levant son visage blême, — et de sa chair qui palpitait — arrachant son caleçon aux sonnettes d'or : — « Puisque l'âge brise mes forces, — tiens! lui répondit-il, il est à toi! — Toi, Cri, la jeunesse te pare comme un cygne : — tu peux avec honneur porter les *braies* du plus fort! »

Acò-d'aqui fuguè sa dicho.
E dins la prèisso que s'esquicho,
Triste coume un long frais que l'an descapela,
Despareiguè lou grand courrèire.
Ni pèr Sant-Jan ni pèr Sant-Pèire,
En-lio jamai s'es plus fa vèire
Pèr courre vo sauta sus l'ouire boudenfla.

Davans lou Mas di Falabrego,
Ansin Vincèn fasié desplego
Di causo que sabié. Li rouito ie venien,
E soun iue negre flamejavo.
Ce que disié, lou brassejavo,
E la paraulo i 'aboundavo
Coume un ruscle subit su 'n reviéure maien.

Li grihet, cantant dins li mouto,
Mai d'un cop faguèron escouto;
Souvènt li roussignòu, souvènt l'aucèu de niue
Dins lou bos faguèron calamo;
E pretoucado au founs de l'amo,
Elo, assetado sus la ramo,
Enjusqu'à la primo aubo aurié pas plega l'iue.

— Iéu m'es d'avis, fasi' à sa maire,
Que, pèr l'enfant d'un panieraire,
Parlo rudamen bèn!... O maire, es un plesi
De soumiha, l'ivèr; mai aro
Pèr soumiha la niue 's trop claro :
Escouten, escouten-l'encaro...
Passariéu mi vihado e ma vido à l'ausi!

« Telles furent ses paroles. — Et dans la foule qui se presse, — triste comme un long frêne que l'on a écimé, — disparut le grand coureur. — Ni à la Saint-Jean ni à la Saint-Pierre, — nulle part, jamais plus, il ne s'est montré — pour courir ou sauter sur l'outre enflée. »

Devant le Mas des Micocoules, — ainsi Vincent faisait le déploiement — des choses qu'il savait : l'incarnat venait à (ses joues), — et son œil noir jetait des flammes. — Ce qu'il disait, il le gesticulait, — et sa parole coulait abondante — comme une ondée subite sur un regain de mai.

Les grillons, chantant dans les mottes, — plus d'une fois se turent pour écouter ; — souvent les rossignols, souvent l'oiseau de nuit — dans le bois firent silence ; — et, impressionnée au fond de l'âme, — *elle*, assise sur la ramée, — jusqu'à la première aube n'aurait pas fermé l'œil.

— « Il m'est avis, disait-elle à sa mère, — que, pour l'enfant d'un vannier, — il parle merveilleusement !... O mère, c'est un plaisir — de dormir, l'hiver ; mais à présent, — pour dormir la nuit est trop claire : — écoutons, écoutons-le encore. — Je passerais, à l'entendre, mes veillées et ma vie ! »

NOTES

DU CHANT PREMIER.

---

[1] Le Mas des Micocoules (*lou Mas di Falabrego*). Le mot *mas*, maison rustique, ferme, métairie, est usité surtout dans l'arrondissement d'Arles et en Languedoc. Dans la Provence orientale, on emploie de préférence le mot *bastido*, et dans le Comtat celui de *granjo*.

Chaque Mas porte un nom distinctif et caractéristique : ainsi *lou Mas de la Font*, *lou Mas de l'Oste*, *lou Mas Crema*, *lou Mas di Falabrego*.

La *falabrego* est le fruit du micocoulier, en provençal *falabreguié* (*celtis australis* de Linnée), grand arbre commun en Provence. Les mots *mas* et *falabrego* sont tous deux d'origine celtique. On prétend même que Marseille, *Massalia*, vient de *mas Salyum*, habitation des Salyens.

[2] A travers la Crau (*à travès de la Crau*). La Crau (du grec κραῦρος, aride), vaste plaine aride et caillouteuse, bornée au nord par la chaîne des Alpines, au sud par la mer, au levant par les étangs du Martigue, au couchant par le Rhône. C'est l'Arabie Pétrée de la France. Elle est traversée par le canal de Craponne, qui la parsème d'oasis. (Voyez le Chant VIII.)

[3] Maguelonne (*Magalouno*), sur le littoral du département de l'Hérault. De cette cité, ancienne colonie grecque, il ne reste aujourd'hui qu'une église en ruine. M. Moquin-Tandon, membre de l'Institut et poëte languedocien, a composé, sous le nom de *Carya*

magalonensis, une spirituelle chronique en langue romane sur les principaux événements dont cette ville fut le théâtre pendant les premières années du quatorzième siècle.

[4] Vent largue (*vènt-larg*), qui souffle du large, brise de mer.

[5] Le Rau (*lou Rau*), vent d'ouest qui amène quelquefois la pluie

[6] *Caspitello*, ou *càspi*, interjection qui marque la surprise, pouvant se rendre par *dame! tudieu!*

[7] Les filles des Baux (*li Baussenco*). Les Baux (*li Baus*), ville ruinée, ancienne capitale de la maison princière des Baux. « A trois lieues d'Arles, au sommet rocailleux d'un versant des Alpines, sont épars les débris d'une ville qui, par le grandiose du site, par l'ancienneté de sa fondation et l'importance du rôle qu'elle a joué dans les annales du pays, attire les pas du voyageur, exalte l'imagination de l'artiste, offre à la curiosité des archéologues une abondante pâture, irrite et confond souvent leur docte sagacité. » (Jules Canonge, *Histoire de la ville des Baux en Provence*.)

Comme le nom de cette poétique localité reparaît plusieurs fois dans le poëme, nous croyons que le lecteur lira avec plaisir la description suivante, empruntée au même auteur :

« ... Enfin s'ouvrit une étroite vallée; je m'inclinai devant une croix de pierre dont les débris sanctifient la route, et quand mon regard se releva, il s'arrêta étonné sur un ensemble de tours et de murailles perchées à la cime d'un roc, tel que je n'en avais jamais vu, excepté sur les œuvres où le génie de la peinture s'est inspiré des plus fabuleuses imaginations de l'Arioste. Mais si mon étonnement fut grand à ce premier aspect, il redoubla lorsque j'eus gravi une éminence d'où la ville entière se déploya devant moi : c'était un tableau de grandeur désolée comme ceux que nous fait rêver la lecture des prophètes; c'était ce dont je ne soupçonnais pas l'existence, c'était une ville presque monolithe. Ceux qui les premiers eurent la pensée d'habiter ce rocher taillèrent leur abri dans ses flancs; ce nouveau système d'architecture fut jugé bon par leurs successeurs, car la masse était vaste et compacte : une ville en sortit bientôt comme une statue du bloc d'où l'art la fait jaillir : une ville imposante, avec ses fortifications, ses chapelles e ses hospices, une ville où l'homme semblait avoir éternisé sa demeure. L'empire de cette cité s'étendit au loin; de brillants fait

d'armes lui conquirent une noble place dans l'histoire; mais elle n'en fut pas plus durable que tant d'autres moins solidement construites. »

L'action du poëme commence au pied de ces ruines.

[8] Valabrègue (*Valabrego*), village situé sur la rive gauche d Rhône, entre Avignon et Tarascon.

[9] Font-Vieille (*Font-viéio*), village situé dans une vallée des Al pines, aux environs d'Arles.

[10] Collines des Baux (*colo Baussenco*). (Voyez la note 7.)

[11] Les miroirs sont crevés (*li mirau soun creba*). En provençal on appelle *mirau*, miroirs, deux petites membranes luisantes et sonores que les cigales ont sous l'abdomen, et qui, par leur frottement, produisent le bruit connu sous le nom de chant. On dit proverbialement d'une personne dont la voix est brisée par l'âge *A li mirau creba*, elle a les miroirs crevés.

[12] Martégal (*Martegau*), habitant du Martigue, en provençal *lou Martegue*, curieuse ville de Provence, presque entièrement peuplée de pêcheurs, bâtie sur des îlots, au milieu de la mer et de nombreux étangs, sillonnée de canaux en guise de rues, ce qui lui a valu le surnom de *Venise provençale*. Elle a donné le jour à Gérard Tenque, fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

[13] Quand Marthe filait (*quand Marto fielavo*), expression proverbiale qui signifie : Dans un temps plus heureux, dans le bon vieux temps, par allusion peut-être à Marthe, l'hôtesse du Christ, qui, après avoir, selon la légende, délivré Tarascon du monstre qui ravageait son territoire, termina ses jours dans cette contrée, habitant une maisonnette aux bords du Rhône, et filant modestement sa quenouille au milieu de ses néophytes.

[14] Cabridelle (*cabridello*) (*aster tripolium*, Lin.), plante commune dans les marécages du Midi.

[15] Garrigue (*garrigo*), lande où il ne croît que des chênes-nains, *agarrus*

[16] N'avez-vous jamais été aux Saintes? (*sias jamai estado Santo*). Les Saintes-Maries-de-la-Mer, en provençal *Li Santo* petite ville de cinq cent quarante-trois habitants, située dans l'Il de Camargue, au bord de la mer, entre les embouchures du Rhône

Une vénérable et poétique tradition y attire, le 25 mai de chaque année, de tous les points de la Provence et du Bas-Languedoc, une affluence innombrable de pèlerins.

La légende rapporte qu'après la mort du Christ, les Juifs contraignirent quelques-uns de ses plus fervents disciples à monter sur ur navire désemparé, et les livrèrent à la merci des flots. Voici comment un vieux cantique français décrit cette scène ·

LES JUIFS.

Entrez, Sara, dans la nacelle,
Lazare, Marthe et Maximin,
Cléon, Trophime, Saturnin,
Les trois Maries et Marcelle,
Eutrope et Martial, Sidoine avec Joseph (d'*Arimathie*).
Vous périrez dans cette nef.

Allez sans voile et sans cordage,
Sans mât, sans ancre, sans timon,
Sans aliments, sans aviron,
Allez faire un triste naufrage!
Retirez-vous d'ici, laissez-nous en repos,
Allez crever parmi les flots!

Conduite par la Providence, la barque vint aborder en Provence, à l'extrémité de l'île de Camargue. Les pauvres bannis, miraculeusement échappés aux périls de la mer, se dispersèrent dans la Gaule méridionale et en furent les premiers apôtres.

Marie-Magdeleine, l'une des trois Maries, se retira dans le désert de la Sainte-Baume, pour y pleurer ses péchés. Les deux autres, Marie-Jacobé, mère de saint Jacques le Mineur, et Marie-Salomé, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste, accompagnées de leur servante Sara, après avoir converti à la foi nouvelle quelques-unes des peuplades voisines, revinrent mourir au lieu de leur débarquement. (Voyez le Chant XI.)

M. B. Laurens, qui a raconté et dessiné, dans le journal l'*Illustration* (t. XX, p. 7), le pèlerinage des Saintes Maries, ajoute « On dit qu'un prince dont le nom n'est pas désigné, sachant qu les corps des Saintes Maries reposaient en cet endroit, y fit bâtn une église en forme de citadelle, pour la mettre à couvert de l'invasion des pirates. Il fit bâtir également à l'entour de l'église des maisons et des remparts pour mettre les habitants du pays en sû-

reté. Les constructions que l'on voit encore aujourd'hui répondent parfaitement à cette dernière tradition.

« En 1448, après avoir entendu un sermon sur le bonheur qu'avait la Provence de posséder les dépouilles des Saintes Maries, le roi René alla visiter l'église bâtie en leur honneur, fit faire des fouilles pour trouver les saints ossements, et le succès de son entreprise fut constaté par l'odeur merveilleuse qui s'exhala au moment où chaque corps fut mis à découvert. Il est inutile de dire tous les honneurs qu'on rendit à ces reliques et tout le soin qu'on en prit. »

17 Les châsses descendaient (*li casso davalavon*).

« Le chœur de l'église présente cette particularité d'être formé de trois étages : une crypte, qui est désignée comme étant la place même de l'antique oratoire des Saintes, un sanctuaire exhaussé plus qu'à l'ordinaire, et une chapelle supérieure, où sont exposées les châsses des reliques... Cependant d'innombrables cierges tenus par les assistants s'allument, et le cabestan dont la chaîne retenait la châsse des reliques se déroulant, cette châsse descend lentement de la chapelle supérieure dans le chœur. C'est le moment favorable aux miracles. Aussi un concours immense de supplications s'élève de tous côtés : *Saintes Maries, guérissez mon enfant!* tel est le cri pénétrant qui vient arracher des larmes au cœur le plus froid. Tout le monde attend, en chantant des cantiques, le moment où il pourra faire asseoir sur la châsse un pauvre aveugle ou un épileptique, et quand il y est parvenu, tout le monde se croit exaucé. » (B. Laurens.)

18 Jean de Cossa (*Jan Cueisso*), seigneur napolitain, qui avait suivi le roi René, grand sénéchal de Provence, mort en 1476. *Jan Cueisso* est très-populaire à Tarascon, où le peuple lui attribue la construction du clocher de Sainte-Marthe. Il est enterré dans la crypte de cette église, et sa statue couchée surmonte son tombeau.

19 Tu peux, mon pauvre petit, lier les courroies (de tes souliers), (*pos, moun paure pichot, liga ti courrejoun,*) c'est-à-dire te préparer à une course rapide : express. prov

20 Les chevaux frux (*li chivau-frus*), chevaux de carton peint, en usage dans les réjouissances publiques de la Provence, et particulièrement à Aix, lors de la Fête-Dieu.—Les cavaliers les ajustent à leur ceinture, et parcourent les rues en dansant au son du tambourin



[21] Mouriès (*Mouriès*), village au midi des Alpines

[22] Ils *brûlaient* du but (*brulavon de la toco*), pour dire Ils touchaient presque le but.

[23] Les palets (*li palet* ou *cimbaleto*) sont des disques d'acier qu'on frappe l'un contre l'autre comme les cymbales.

CANT SEGOUND

LA CULIDO

Mirèio cuei de fueio d'amourié pèr si magnan. — D'asard, Vincèn lou panieraire passo au carreiroun vesin. — La chato lou sono. — Lou drole cour, e pèr i'ajuda, mounto em'elo sus l'aubre. — Charradisso di dous enfant. — Vincèn fai la coumparesoun de sa sorre Vinceneto emé Mirèio. — Lou nis de pimparrin. — La branco routo; Mirèio emé Vincèn toumbon de l'aubre. — L'amourouso chatouno se declaro. — Lou drole apassiouna desboundo. — La Cabro d'or, la figuiero de Vaucluso. — Mirèio es sounado pèr sa maire. — Escaufèstre e separacioun di calignaire.

Cantas, cantas, magnanarello,
Que la culido es cantarello!
Galant soun li magnan e s'endormon di tres,
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou bèu tèms escarrabiho,
Coume un vòu de blóundis abiho
Que raubon sa melico i roumanin dóu gres.

En desfuiant vòsti verguello,
Cantas, cantas, magnanarello!
Mirèio es à la fueio, un bèu matin de Mai.
Aquéu matin, pèr pendeloto,
A sis auriho, la faroto!
Avié penja dos agrioto.....
Vincèn, aquéu matin, passè 'qui tournamai.

CHANT DEUXIÈME

LA CUEILLETTE

Mireille cueille des feuilles de mûrier pour ses vers à soie. — Par hasard, Vincent, le raccommodeur de corbeilles, passe au sentier voisin. — La jeune fille l'appelle. — Le gars accourt, et, pour l'aider, monte avec elle sur l'arbre. — Causerie des deux enfants. — Vincent fait le parallèle de sa sœur Vincenette et de Mireille.— Le nid de mésanges bleues. — La branche rompue. — Mireille et Vincent tombent de l'arbre. — La jeune fille déclare son amour. — Brûlante explosion du jeune homme. — La Chèvre d'or, le figuier de Vaucluse. — Mireille est rappelée par sa mère. — Émoi et séparation des deux amants.

Chantez, chantez, *magnanarelles*[1] ! — car la cueillette aime les chants. — Beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment de leur troisième somme[2]; — les mûriers sont pleins de jeunes filles — que le beau temps rend alertes et gaies, — telles qu'un essaim de blondes abeilles — qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

En défeuillant vos rameaux, — chantez, chantez, *magnanarelles !* — Mireille est *à la feuille*, un beau matin de mai : — cette matinée-là, pour pendeloques, — à ses oreilles, la coquette — avait pendu deux cerises..... — Vincent, cette matinée, passa là de nouveau.

A sa barreto escarlatino,
Coume an li gènt di mar latino,
Avié poulidamen uno plumo de gau;
E'n trapejant dins li draiolo
Fasié fugi li serp courriolo,
E di dindànti clapeirolo
Emé soun bastounet bandissié li frejau.

— O Vincèn, ie faguè Mirèio
D'entre-mitan li vèrdi lèio,
Passes bèn vite, que! — Vincenet tout-d'un-tèm
Se revirè vers la plantado,
E, sus un amourié quihado
Coume une gaio couquihado,
Destousquè la chatouno, e ie landè, countènt.

— Bèn? Mirèio, vèn bèn la fueio?
— He! pau-à-pau tout se despueio...
—Voulès que vous ajude?—O!..Dóu tèms qu'eilamount
Elo risié jitant de siéule,
Vincèn, picant dóu pèd lou trèule,
Escalè l'aubre coume un gréule.
— Mirèio, n'a que vous lou viéi Mèste Ramoun:

Fasès li baisso! aurai li cimo,
Iéu, boutas! — E'mé sa man primo,
Elo en móusènt la ramo : — Engardo de langui
De travaia 'n pau en coumpagno!
Souleto, vous vèn uno cagno!
Dis. — Iéu peréu ce que m'enlagno,
Respoundeguè lou drole, èi just acò-d'aqui.

A son bonnet écarlate, — comme en ont les riverains des mers latines,—il avait gentiment une plume de coq; — et en foulant les sentiers, — il faisait fuir les couleuvres vagabondes, — et des sonores tas de pierres — avec son bâton il chassait les cailloux.

« O Vincent! lui *cria* Mireille, — du milieu des vertes allées, — pourquoi passes-tu si vite! » Vincent aussitôt — se retourna vers la plantation, — et, sur un mûrier perchée — comme un gai cochevis [3], — il découvrit la fillette, et vers elle vola, joyeux.

— « Eh bien! Mireille, vient-elle bien, la feuille? » — « Eh! peu à peu tout (rameau) se dépouille. » — « Voulez-vous que je vous aide? » — « Oui! » Pendant qu'elle riait là-haut — en jetant de folâtres cris de joie, — Vincent, frappant du pied le trèfle, — grimpa sur l'arbre comme un loir. — « Mireille, il n'a que vous, le vieux Maître Ramon :

« Faites les branches basses! j'atteindrai les cimes, — moi, allez! » Et de sa main légère, — celle-ci trayant la ramée : « Cela garde d'ennui, — de travailler (avec) un peu de compagnie! — Seule, il vous vient un nonchaloir! » — dit-elle. — « Moi de même, ce qui m'irrite, — répondit le gars, c'est justement cela.

Quand sian eiça dins nosto bòri,
Mounte n'ausèn que lou tafòri
Dóu Rose tourmentau que manjo lis auvas,
Oh! de fes, quèti languitudo!
Pas tant l'estiéu, que, d'abitudo,
Fasèn nòstis escourregudo,
L'estiéu, emé moun pai, d'un mas à l'autre mas

Mai quand lou verbouisset vèn rouge,
Que li jour se fan ivernouge,
E longo li viliado; autour dóu recaliéu,
Entanterin qu'à la cadaulo
Quauque esperitoun siblo o miaulo,
Sènso lume e sèns grand paraulo
Fau espera la som, tout soulet iéu em'éu!...

La chato ie fai à la lèsto :
— Mai dounc ta maire, mounte rèsto?
— Èi morto!... Lou drouloun se teisè 'n moumenet,
Pièi reprenguè : Quand Vinceneto
Èro emé nautre, e que, jouineto,
Gardavo enca la cabaneto,
Alor èro un plesi! — Mai coume? Vincenet,

As uno sorre? — E la jouvènto,
Braveto qu'es e bèn fasènto,
Diguè lou verganié;... trop! qu'à la Font-dóu-Rèi,
Alin en terro de Bèucaire,
Èro anado après li segaire,
Tant i' agradè soun galant faire
Que pèr tanto l'an presso, e tanto i' es dempièi.

« Quand nous sommes, là-bas, dans notre hutte, — où nous n'entendons que le bruissement — du Rhône impétueux qui mange les graviers, — oh ! parfois, quelles (heures) d'ennui ! — Pas autant l'été ; car, d'habitude,— nous faisons nos courses, — l'été, avec mon père, de métairie en métairie.

« Mais quand le petit houx devient rouge (de baies); — que les journées se font hivernales — et longues les veillées ; autour de la braise à demi éteinte, — pendant qu'au loquet — siffle ou miaule quelque lutin, — sans lumière et sans grandes paroles, — il faut attendre le sommeil, moi tout seul avec lui !... »

La jeune fille lui dit promptement : — « Mais ta mère, où demeure-t-elle donc? » — « Elle est morte !... » Le garçon se tut un petit moment, — puis reprit : « Quand Vincenette — était avec nous, et que, toute jeune, — elle gardait encore la cabane, — pour lors c'était un plaisir ! » — « Mais quoi? Vincent,

« Tu as une sœur? » — « Et la jouvencelle, — sage qu'elle est et faisant bien (les choses), — dit le tresseur d'osier ;... trop ! car, à la Fontaine-du-Roi, — là-bas en terre de Beaucaire, — elle était allée après les faucheurs ; — tant leur plut sa gentille adresse — que pour servante ils l'ont prise, et servante elle y est depuis lors. »

— Ie dones d'èr, à ta sourreto?
— Quau? iéu? pas mai! Elo èi saureto,
E iéu siéu, lou vesès, brun coume un courcoussoun..
Mai pulèu, sabès quau reverto?
Vous! Vòsti tèsto disaverto,
Coume li fueio de la nerto
Vòsti péu aboundous, dirias que soun bessoun.

Mai pèr sarra la claro telo
De vosto couifo, bèn mies qu'elo
Mirèio, avès lou fiéu!... N'es pas laido, tambèn,
Ma sorre, nimai endourmido;
Mai vous, de quant sias pu poulido!
Mirèio aqui, mita culido,
Leissant ana sa branco : Oh! dis, d'aquèu Vincèn!...

Cantas, cantas, magnanarello!
Dis amourié la fueio es bello,
Galant soun li magnan e s'endormon di tres;
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou bèu tèms escarrabiho,
Coume un vòu de blòundis abiho
Que raubon sa melico i roumanin dóu gres.

— Alor, m'atroves galantouno
Mai que ta sorre? La chatouno
Faguè 'nsin à Vincèn. — De forço, éu respoundè.
— E qu'ai de mai? — Maire divino!
E qu'a de mai la cardelino
Que la petouso mistoulino,
Senoun la bèuta meme, e lou cant, e l'estè!

— « Lui ressembles-tu, à ta jeune sœur? » — « Qui? moi?... Qu'il s'en faut! Elle est blondine,— et je suis, vous le voyez, brun comme un euceron...— Mais plutôt, savez-vous qui elle rappelle? — Vous! Vos têtes éveillées, — comme les feuilles du myrte — vos chevelures abondantes, — on les dirait jumelles.

« Mais pour serrer la toile claire — de votre coiffe, bien mieux qu'elle, — Mireille, vous *avez le fil!*... Elle n'est pas laide, non plus, — ma sœur, ni endormie; — mais vous, combien êtes-vous plus belle! » — Là Mireille, à moitié cueillie, — laissant aller sa branche : « Oh! dit-elle, ce Vincent!... »

Chantez, chantez, *magnanarelles!* — Des mûriers le feuillage est beau, — beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment de leur troisième (somme). — Les mûriers sont pleins de jeunes filles — que le beau temps rend alertes et gaies, — telles qu'un essaim de blondes abeilles — qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

— « Ainsi, tu me trouves gentille — plus que ta sœur? » la fillette — dit à Vincent. — « Beaucoup plus, » répondit-il. — « Et qu'ai-je de plus? » — « Mère divine! — Et qu'a le chardonneret de plus — que le troglodyte grêle, — sinon la beauté même, et le chant, et la grâce! »

— Mai encaro? — Ma pauro sorre,
Noun vas agué lou blanc dóu porre!
Coume l'aigo de mar Vinceneto a lis iue
Que ie bluiejon e clarejon....
Li vostre coume un jai negrejon;
E quand dessus me beluguejon,
Iéu me sèmblo que chourle un cigau de vin cue.

De sa voues linjo e clarinello,
Quand cantavo la Peirounello,
Ma sorre, aviéu grand gau d'ausi soun dous acord;
Mai vous, la mendro resouneto
Que me digués, o jouveineto!
Mai que pas ges de cansouneto
Encanto moun auriho e bourroulo moun cor.

Ma sorre, en courrènt pèr li pàti,
Ma sorre, coume un brout de dàti
S'èi roustido lou coui e la caro au soulèu;
Vous, bello, crese que sias facho
Coume li flour de la pourracho;
E de l'Estiéu la man mouracho
Noun auso caressa voste front blanquinèu!

Coume uno damo de gandolo
Ma sorre es enca primacholo;
Pecaire! dins un an a fa tout soun creissènt...
Mai de l'espalo enjusqu'à l'anco,
Vous, o Mirèio, rèn vous manco!
Mirèio, lachant mai la branco,
E touto rouginello : Oh! dis, d'aquéu Vincèn!

— « Mais encore? » — « Ma pauvre sœur, — tu n'auras pas le blanc du porreau ! — Comme l'eau de mer Vincenette a les yeux — bleus et limpides.... — Les vôtres sont noirs comme jais ; — et quand sur moi ils étincellent, — il me semble que je bois une rasade de vin cuit[4].

« De sa voix déliée et claire, — lorsqu'elle chantait la *Peyronelle*, — ma sœur, j'avais grand plaisir à entendre son doux accord ; — mais vous, la moindre petite parole — que vous me disiez, ô jouvencelle ! — plus que nulle chansonnette — enchante mon oreille et trouble mon cœur.

« Ma sœur, en courant par les pâturages, — ma sœur, comme un rameau de dattes — s'est brûlé le cou et le visage au soleil ; — vous, belle, je crois que vous êtes faite — comme les fleurs de l'asphodèle ; — et la main hâlée de l'Été — n'ose caresser votre front blanc !

« Comme une ibellule de ruisseau, — ma sœur est encore grêle ; — pauvrette ! elle a fait dans un an toute sa croissance... — Mais de l'épaule à la hanche, — vous, ô Mireille, il ne vous manque rien ! » — Laissant de nouveau échapper la branche, Mireille, — toute rougissante, dit : « Oh ! ce Vincent ! »

En desfuiant vòsti verguello,
Cantas, cantas, magnanarello!...
Ansin li bèus enfant, de l'aubre panouious
Escoundu souto lou ramage,
Dins l'innoucènci de soun age
S'assajavon au calignage.
Pamens, de mens en mens, li serre èron neblous.

Amount sus li roco pelado,
Sus li grand tourre esbarboulado
Ounte trèvon, la niue, li vièi prince di Baus,
Li capoun-fèr, que blanquejavon,
Dins l'estendudo s'enauravon,
E sis alasso fouguejavon
Au soulèu, que deja caufavo lis avaus.

— Oh! n'avèn rèn fa! que vergougno!
Elo venguè 'mé 'n èr de fougno.
Aquéu galabontèms dis que vèn m'ajuda,
Pièi me fai rèn que faire rire....
Anen! d'aut! que la man s'estire,
Que pièi ma maire pourrié dire
Qu'ai panca proun de biais, o, pèr me marida.

Vai, vai, dis, tu que te vantaves,
Moun paure ami! se te lougaves
Pèr la cueie à quintau, la fueio, crese que,
Quand fuguèsse touto en pivello,
Pourriés manja de regardello!
— Me cresès dounc uno ganchello?
Respoundeguè lou drole, un brigouloun mouquet.

En défeuillant vos rameaux, — chantez, chantez, *magnanarelles!*... — Ainsi les beaux enfants, de l'arbre feuillu — cachés sous la ramée, — dans l'innocence de leur âge — s'essayaient à l'amour. — Les crêtes, cependant, de moins en moins étaient brumeuses.

Là-haut sur les roches nues, — sur les grandes tours écroulées — où *reviennent*, la nuit, les vieux princes des Baux, — les sacres [5], éclatants de blancheur, — dans l'étendue s'élevaient, — et leurs grandes ailes étincelaient — au soleil, qui déjà chauffait les chênes nains.

— « Oh! nous n'avons rien fait! quelle honte! — dit-elle d'un air de bouderie. — Ce drôle dit qu'il vient m'aider; — tout son travail, ensuite, est de me faire rire... — Allons! sus! que la main se dégourdisse, — parce qu'après ma mère pourrait dire — que je suis trop gauche encore, oui, pour me marier.

« Va, va, dit-elle, toi qui te vantais, — mon pauvre ami! si tu te mettais à gages — pour cueillir à quintal la feuille, je crois que, — fût-elle toute en brindilles, — tu pourrais manger des *regardelles* [6]! » — « Vous me croyez donc une mazette? » — repartit le gars, légèrement penaud.

Bèn! quau sara meiour cuièire,
Madamisello, l'anan vèire!
E zóu! 'mé li dos man, furoun, atravali,
Vague de torse e mòuse ramo!
Plus de resoun! plus de calamo!
(Perd lou moucèu fedo que bramo.)
L'amourié que li porto es toutaro culi.

Fuguèron lèu, pamens, à pauso.
Quand sias jouine, la bello causo!
Estènt qu'au meme sa metien la fueio ensèn,
Un cop li poulit det cherescle
De la chatouno, dins l'arescle,
Se devinèron entremescle
Emé li det brulant, li det d'aquéu Vincèn.

Elo emai éu trefouliguèron;
D'amour si gauto s'enflourèron,
E tóuti dous au cop, d'un fio noun couneigu
Sentiguèron l'escandihado.
Mai coume aquesto, à l'esfraiado,
Sourtié sa man de la fuiado,
Éu, de la treboulino enca tout esmougu :

— Qu'avès? Uno guèspo escoundudo
Vous a belèu, dis, pougnegudo?
— Noun sai! clinant lou front, elo respoundè plan.
E sènso mai, chascun se bouto
A tourna cueie quauco brouto.
Emé d'iue couquin, tèsto souto,
S'espinchavon pamens quau ririé de davan.

« Eh bien! qui cueillera plus vite, — mademoiselle, nous allons le voir!... » — Et courage! des deux mains, passionnés, ardents au travail, — et de tordre et de traire ramée! — Plus de paroles, plus de cesse! — (Brebis qui bêle perd *sa dentée d'herbe.*) — Le mûrier qui les porte est cueilli tout à l'heure.

Ils firent, pourtant, bientôt halte. — Quand on est jeune, la belle chose! — Comme, dans le même sac, ils mettaient la feuille ensemble, — une fois les jolis doigts effilés — de la fillette, dans le cerceau [7], — se rencontrèrent emmêlés — avec les doigts brûlants, les doigts de ce Vincent.

Elle et lui tressaillirent, leurs joues se colorèrent de la fleur d'amour, — et tous deux à la fois, d'un feu inconnu — sentirent l'échappée ardente. — Mais comme celle-ci, avec effroi, — sortait sa main de la feuillée, — lui, par le trouble encore tout ému :

— « Qu'avez-vous? Une guêpe cachée — vous a peut-être piquée? » dit-il. — « Je ne sais! » en baissant le front répondit-elle à voix basse. — Et, sans plus, chacun se met — à cueillir de nouveau quelque brindille. — Avec des yeux malins, en dessous, — ils s'épiaient pourtant à qui rirait le premier.

Lou pitre ie batiè!... La fueio
Toumbè pièi mai coume la plueio;
E quand pièi au saquet venié que la metien,
Li dos menoto blanco e bruno,
Que fugue esprès o pèr fourtuno,
Venien toujour uno vers l'uno,
Memamen qu'au travai grand joio èli prenien.

Cantas, cantas, magnanarello,
En desfuiant vòsti verguello!....
— Ve! ve! tout-en-un-cop Mirèio crido, ve!
— Qu'es acò? — Lou det sus la bouco,
Vivo coume un créu su 'no souco,
Dre de la branco ounte s'ajouco
Fasié signe dóu bras... — Un nis... qu'anan avé!

— Espèro!... E 'n retenènt soun gréule,
Coume un passeroun long di téule,
Vincèn de branco en branco a boumbi vers lou nis.
Au founs d'un trau que de naturo,
Entre-mitan la rusco duro,
S'èro fa, de l'emboucaduro
Li pichot se vesien, flame e boulegadis.

Mai Vincèn qu'à la branco torto
Vèn de nousa si cambo forto,
E penja d'uno man, dins lou trounc baumelu
Furno emé l'autro. Un pau pus auto,
Mirèio alor, la flamo i gauto:
— Qu'èi? ie demando cauta-cauto.
— De pimparrin! — De-que? — De bèu sarraié blu

Leur poitrine battait!... La feuille — tomba puis de nouveau comme pluie; — et puis, venu (l'instant) où ils la mettaient au sac, — la main blanche et la main brune, — soit à dessein ou par bonheur, — toujours venaient l'une vers l'autre, — mêmement qu'au travail ils prenaient grande joie.

Chantez, chantez, *magnanarelles*, — en défeuillant vos rameaux!... — « Vois! vois! tout à coup Mireille crie, vois! » — « Qu'est-ce? » — Le doigt sur la bouche, — vive comme une locustelle sur un cep, — vis-à-vis de la branche où elle juche — elle indiquait du bras... — « Un nid... que nous allons avoir! »

— « Attends!... » Et retenant son souffle haletant, — tel qu'un passereau le long des tuiles, — Vincent de branche en branche a bondi vers le nid. — Au fond d'un trou qui naturellement, — entre la dure écorce, — s'était formé, par l'ouverture — les petits se voyaient, déjà pourvus de plumes et remuant.

Mais Vincent, qui à la branche tortue — vient de nouer ses jambes vigoureuses, — suspendu d'une main, dans le tronc caverneux — fouille de l'autre. Un peu plus élevée, — Mireille alors, la flamme aux joues : — « Qu'est-ce? » demande-t-elle avec prudence. — « Des *pimparrins!* » — « Comment? » — « De belles mésanges bleues! »

Mirèio esclafiguè lou rire.
— Que ! dis, l'as jamai ausi dire ?
Quand, dous, trouvas un nis au bout d'un amourié,
O de tout aubre que lou sèmble,
Passo pas l'an que noun ensèmble
La santo Glèiso vous assèmble.....
Prouvèrbi, dis moun paire, es toujour vertadié

— O, ie fai èu ; mai fau apoundre
Qu'aquelo espèro pòu se foundre,
S'avans que d'èstre en gabio escapon li pichot.
— Jeuse, moun Diéu ! dono-te gardo !
Cridè la chato ; e sènso tardo
Rejoun-lèi bèn, que nous regardo !
— Ma fisto ! lou jouvènt ie respond coume eiçò,

Lou miéu que li poudèn rejougne
Sarié bessai dins voste jougne...
— Ah ! tè, baio ! verai !... Lou drole quatecant
Mando sa man dins la caforno ;
E sa man pleno que s'entorno
Quatre n'en tiro de la borno.
— Boudiéu ! diguè Mirèio en aparant, oh ! quant !

Queto nisado galantouno !
Tè ! tè ! pecaire, uno poutouno !
E, folo de plesi, de milo poutounet
Li devouris e poumpounejo ;
Pièi em' amour plan-plan li vejo
Souto soun jougne que gounflejo...
— Tè ! tè ! paro la man, cridè mai Vincenet.

Mireille éclata de rire. — « Écoute ! dit-elle, ne l'as-tu jamais ouï dire ? — Lorsqu'on trouve, à deux, un nid au faîte d'un mûrier, — ou de tout arbre pareil, — l'année ne passe pas qu'ensemble — la sainte Église ne vous unisse.... — Proverbe, dit mon père, est toujours véridique. »

— « Oui, réplique Vincent ; mais il faut ajouter — que cet espoir peut se fondre, — si, avant d'être en cage, s'échappent les petits. » — « Jèsus, mon Dieu ! prends garde ! — cria la jeune fille, et sans retard, — serre-les avec soin, car cela nous regarde ! » — « Ma foi ! répond ainsi le jouvenceau.

« Le meilleur (endroit) pour les serrer, — serait peut-être votre corsage... » — « Tiens ! oui, donne ! c'est vrai !... » Le garçon aussitôt — envoie sa main dans la cavité ; et sa main, qui retourne pleine, — en tire quatre du creux. — « Bon Dieu ! dit Mireille en tendant (la main), oh ! combien !...

« La gentille nichée ! — Tiens ! tiens ! pauvres petits, un bon baiser ! » — Et folle de plaisir, de mille doux baisers — elle les dévore et les caresse ; — puis avec amour doucement les coule — sous son corsage qui renfle. — « Tiens ! tiens ! tends la main, » derechef cria Vincent.

— Oh! li poulit! Si tèsto bluio
An d'uioun fin coume d'aguhio!
E lèu mai, dins la blanco e lisqueto presoun,
Tres pimparrin elo recato;
E, dins lou sen caud de la chato,
La couvadeto que s'amato
Se crèi que l'an remesso au founs de soun nisoun.

— Mai, de bon? Vincenet, n'i'a 'ncaro?
— O! — Santo Vierge! Ve, toutaro
Dirai qu'as la man fado! — Eh! pauro que vous sias?
Li pimparrin? quand vèn Sant Jorge,
Fan dès, douge iòu, emai quatorge,
Souvènti-fes!... Mai tè! tè! porge,
Li cago-nis!... E vous, bello borno, adessias!

Coume lou drole se despènjo,
E qu'elo vite lis arrènjo
Bèn delicadamen dins soun fichu flouri...
— Ai! ai! ai! d'uno voues tendrino
Subitamen fai la mesquino.
E, vergougnouso, à la peitrino
S'esquicho li dos man. — Ai! ai ai! vau mouri!

Houi! houi! plouravo, me grafignon!
Ai! me grafignon e m'espignon!
Courre lèu, Vincenet, lèu!... Es que, i'a 'n moumen...
Que vous dirai? dins l'escoundudo
Grando e vivo èro l'esmougudo!
I'a 'n moumen, dins la bando aludo
Avien, li cago-nis, mes lou bourroulamen.

« Oh ! les jolis ! Leurs têtes bleues — ont de petits yeux fins comme des aiguilles ! » — Et vite encore, dans la prison blanche et lisse, elle cache trois mésanges ; — et, dans le tiède sein de la jeune fille, — la petite couvée qui se blottit, croit qu'on l'a remise au fond de son nid.

— « Mais tout de bon? Vincent, y en a-t-il encore? » — « Oui ! » — « Sainte Vierge ! vois, tout à l'heure — je dirai que tu as la main fée ! » — « Eh ! bonne fille que vous êtes ! — les mésanges ! quand vient la Saint-Georges, elles font dix, douze œufs, et même quatorze, — maintes fois !... Mais tiens ! tiens ! tends (la main), — les derniers éclos ! et vous, beau creux, adieu ! »

A peine le jeune homme se décroche, — à peine celle-ci arrange les (oiseaux) — bien délicatement dans son fichu fleuri... — « Aïe ! aïe ! aïe ! » d'une voix chatouilleuse — fait soudain la pauvrette. — Et, pudique, sur la poitrine — elle se presse les deux mains. — « Aïe ! aïe ! aïe ! je vais mourir.

« Ho ! pleurait-elle, ils m'égratignent ! — aïe ! m'égratignent et me piquent ! — Cours vite, Vincent, vite !... » C'est que, depuis un moment, — vous le dirai-je? dans la cachette — grand et vif était l'émoi ! — Depuis un moment, dans la bande ailée — avaient, les derniers éclos, mis le bouleversement.

E dins l'estrecho valounado,
La fouligaudo moulounado
Que noun pòu libramen faire soun roudelet,
A grand varai d'arpioun e d'alo,
Fasié, dins li mounto-davalo,
Cambareleto sènso egalo,
Fasié long di galis milo bèu redoulet.

— Ai ! ai ! vène lèi querre ! lampo,
Ie souspiravo. E coume pampo
Que l'auro atremoulis, coume di cabrian
Quand se sènt pouncho uno junego,
Ansin gemis, sauto e se plego
La chatouno di Falabrego...
Éu pamens i'a voula... — Cantas, en desfuiant,

En desfuiant vòsti jitello,
Cantas, cantas, magnanarello !
Sus la branco ounte plouro éu pamens a voula :
— La cregnès dounc bèn, la coutigo?
Éu ie fai de sa bouco amigo.
Eh ! coume iéu, dins lis ourtigo,
Se descausso proun fes vous falié barrula,

Coume farias? E pèr rejougne
Lis enfourniau qu'a dins soun jougne,
Éu ie porge, en risènt, soun bounet de marin.
Deja Mirèio, sout l'estofo
Que la nisado rendié gofo,
Mando sa man, e dins la cofo
Un pèr un adeja torno li pimparrin ;

Et, dans l'étroit vallon, — la folâtre multitude — qui ne peut librement se caser, — se démenant des griffes et des ailes, — faisait, dans les ondulations, — culbutes sans pareilles, — faisait, le long des talus, mille belles roulades.

— « Aïe! aïe! viens les querir! vole, » — lui soupirait-elle. Et comme le pampre — que le vent fait frissonner, comme une génisse qui se sent piquée par les frelons, — ainsi gémit, bondit et se ploie — l'adolescente des Micocoules... — Lui pourtant a volé vers elle... — Chantez, en défeuillant,

En défeuillant vos rameaux, — chantez, chantez, *magnanarelles !* — Sur la branche où elle pleure, lui pourtant a volé. — « Vous le craignez donc bien, le chatouillement? —lui dit-il de sa bouche amie.—Eh! comme moi, dans les orties, — si, nu-pieds, mainte fois il vous fallait vaguer,

« Comment feriez-vous ? » — Et pour déposer — les oisillons qu'elle a dans son corsage, — il lui offre en riant son bonnet de marin. — Déjà Mireille, sous l'étoffe — que la nichée, rendait bouffante, — envoie la main, et dans la *coiffe* — déjà, une à une, rapporte les mésanges;

Deja, 'mé lou front clin, pecaire!
E revirado un pau de caire,
Deja lou risoulet se mesclavo à si plour;
Semblablamen à l'eigagnolo
Que, lou matin, di courrejolo
Bagno li campaneto molo,
E perlejo, e s'esbéu i proumièri clarour...

E souto èli vèn que la branco
Tout-en-un-cop peto e s'escranco!...
Au coui dóu panieraire, elo, en quilant d'esfrai,
Se precepito e se i' embrasso;
E dóu grand aubre que s'estrasso,
En un rapide viro-passo
Toumbon, embessouna, sus lou souple margai....

Fres ventoulet, Larg e Gregàli,
Que di bos boulegas lou pàli,
Sus lou jouine parèu que voste gai murmur
Un moumenet mole e se taise!
Fòlis aureto, alenas d'aise!
Dounas lou tèms que l'on pantaise,
Lou tèms qu'à tout lou mens pantaison lou bonur!

Tu que lalejes dins ta gorgo,
Vai plan, vai plan, pichouno sorgo!
Dintre ti cascagnòu menes pas tant de brut!
Pas tant de brut, que si dos amo
Soun, dins lou meme rai de flamo,
Partido coume un brusc qu'eissamo...
Leissas-lèi s'emplana dins lis èr benastru!

Déjà le front baissé, pauvrette ! — et détournée un peu de côté, — déjà le sourire se mêlait à ses larmes ; — semblablement à la rosée — qui, le matin, des liserons — mouille les clochettes molles, — et roule en perles, et s'évapore aux premières clartés.....

Et sous eux voilà que la branche — tout à coup éclate et se rompt !... — Au cou du vannier, la (jeune fille) effrayée, avec un cri perçant, — se précipite et enlace ses bras ; — et du grand arbre qui se déchire, — en une rapide virevolte, — ils tombent, serrés comme deux jumeaux, sur la souple ivraie[8]....

Frais zéphyrs, (vent) largue et (vent) grec[9], — qui des bois remuez le dais, — sur le jeune couple que votre gai murmure — un petit moment mollisse et se taise ! — Folles brises, respirez doucement ! — Donnez le temps que l'on rêve, — le temps qu'à tout le moins ils rêvent le bonheur !

Toi qui gazouilles dans ton lit, — va lentement, va lentement, petit ruisseau ! — parmi tes galets sonores ne fais pas tant de bruit ! — pas tant de bruit, car leurs deux âmes — sont, dans le même rayon de feu, — parties comme une ruche qui essaime.... — Laissez-les se perdre dans les airs pleins d'étoiles !

Mai elo, au bout d'uno passado,
Se daverè de la brassado.....
Mens palinello souń li flour dóu coudounié.
Pièi sus la ribo s'assetèron,
Un contro l'autre se boutèron,
Un moumenet se regardèron,
E'm' acò parlè 'nsin lou drole di panié:

Vous sias rèn facho mau, Mirèio?...
O la vergougno de la lèio,
Aubre dóu diable, aubras qu'un divèndre an planta,
Que la marrano t'agarrigue,
Que l'artisoun te devourigue,
E que toun mèstre t'abourrigue!
Mai elo, em' un tramblun que noun pòu arresta:

— Me siéu pas, dis, facho mau, nàni!
Mai, coume un enfant dins si làni,
Que de fes plourinejo e noun saup per-de-que,
Ai quaucarèn, dis, que me grèvo;
L'ausi, lou vèire, acò me lèvo;
Moun cor n'en boui, moun front n'en rèvo,
E lou sang de moun cors noun pòu demoura quet!

— Belèu, diguè lou panieraire,
Es de la pòu que vosto maire
Vous charpe qu'à la fueio avès mes trop de tèm?
Coume iéu, quand veniéu subr'ouro,
Estrassa, moustous coume un Mouro,
Pèr èstre ana cerca d'amouro....
— Oh! noun, diguè Mirèio, autro peno me tèn.

Mais elle, au bout d'un instant, — se délivra de l'embrassade... — Moins pâles sont les fleurs du cognassier. — Puis ils s'assirent sur le talus, — l'un près de l'autre se mirent, — un petit moment se regardèrent, — et voici comment parla le jeune homme aux paniers :

« Vous êtes-vous point fait de mal, Mireille?... — O honte de l'allée, — arbre du diable, arbre funeste qu'on a planté un vendredi, — que le marasme s'empare de toi ! — que l'artison te dévore, — et que ton maître te prenne en horreur! » — Mais elle, avec un tremblement qu'elle ne peut arrêter :

— « Je ne me suis pas, dit-elle, fait de mal, nenni ! — Mais, telle qu'un enfant dans ses langes — qui parfois pleure et ne sait pourquoi, — j'ai quelque chose, dit-elle, qui me tourmente ; — cela m'ôte le voir et l'ouïr ; — mon cœur en bout, mon front en rêve, — et le sang de mon corps ne peut rester calme. »

— « Peut-être, dit le vannier, — est-ce la peur que votre mère — ne vous gronde pour avoir mis trop de temps à la *feuille?* — comme moi, quand je m'en venais à heure indue, — déchiré, barbouillé comme un Maure, — pour être allé chercher des mûres... » — « Oh ! non, dit Mireille, autre peine me tient. »

— O belèu uno souleiado,
Faguè Vincèn, vous a'mbriado.
Sabe, dis, uno vièio, aperamount i Bau
(Ie dison Taven) : vous asaigo
Bèn sus lou front un got plen d'aigo,
E lèu, di cervello embriaigo,
Li rai escounjura gisclon dins lou cristau.

— Noun, noun ! respoundè la Craenco ;
Lis escandihado maienco
N'es pa'i chato de Crau que podon faire pòu !...
Mai en que sèr de te deçaupre ?
Dins moun sen acò pòu plus caupre !
Vincèn, Vincèn, vos-ti lou saupre ?
De tu siéu amourouso !... Au bord dóu rajeiròu,

Emai l'èr linde, emai la tepo,
Emai li vièi sause de cepo,
Fuguèron claramen espanta de plesi !...
— Ah ! princesso, que, tant poulido,
Agués la lengo tant marrido,
Lou panieraire aqui s'escrido,
I'a de que pèr lou sòu se traire estabousi !

Coume ! de iéu vous amourouso ?
De ma vidasso encaro urouso
Anés pas vous jouga, Mirèio, au noum de Diéu !
Me fagués pas crèire de causo
Qu', aqui dedins uno fe 'nclauso,
De ma mort sarien pièi l'encauso !
Mirèio, d'aquéu biais vous trufés plus de iéu !

— « Ou peut-être un coup de soleil, — fit Vincent, vous a enivrée. — Je sais, dit-il, une vieille, dans les montagnes des Baux — (on l'appelle Tavèn) : elle vous applique — bien sur le front un verre plein d'eau, et promptement, de la cervelle ivre, — les rayons charmés jaillissent dans le cristal. »

— « Non, non! répondit la fille de Crau ; — les échappées du soleil de mai, — ce n'est pas aux filles de Crau qu'elles peuvent faire peur ! — mais à quoi bon t'abuser? — Mon sein ne peut plus le contenir ! — Vincent, Vincent, veux-tu le savoir? — Je suis amoureuse de toi !.. » Au bord du ruisseau,

Et l'air limpide, et le gazon, — et les vieux saules taillis — furent clairement émerveillés de plaisir !... — « Ah ! princesse, que, si jolie, — vous ayez la langue si méchante, — le vannier s'écrie à l'instant, — il y a de quoi se jeter par terre, stupéfait !

« Quoi ! vous amoureuse de moi? — De ma pauvre vie encore heureuse — n'allez pas vous jouer, Mireille, au nom de Dieu ! — Ne me faites pas croire des choses — qui, là dedans une fois enfermées, — seraient ensuite la cause de ma mort ! — Mireille, de cette sorte ne vous moquez plus de moi ! »

— Que Diéu jamai m'emparadise,
Se i'a messorgo en ce que dise!
Vai, de crèire que t'ame acò fai pas mouri,
Vincèn!... Mai se, pèr marridesso,
Noun vos de iéu pèr ta mestresso,
Sara iéu, de malo tristesso,
Sara iéu qu'à ti pèd me veiras coumbouri!

— Oh! digués plus de causo ansinto!
De iéu à vous i'a 'n laberinto,
L'enfant de Mèste Ambroi faguè 'n bretounejant.
Vous, sias dóu Mas di Falabrego
La rèino davans quau tout plego...
Iéu, banastié de Valabrego,
Siéu qu'un gandard, Mirèio, un trevaire de champ!

— Eh! que m'enchau que moun fringaire
Siegue un baroun o 'n panieraire,
Mai que m'agrade à iéu! ie respoundeguè lèu
E touto en fio coume uno liandro.
Mai se noun vos que la malandro
Fure moun sang, dins ti peiandro
Perqué dounc, o Vincèn, m'aparèisses tant bèu?

Davans la vierge raubativo,
Éu restè mè, coume di nivo
Quand toumbo pau-à-pau un aucèu pivela.
— Sies dounc masco, pièi faguè proumte,
Pèr que ta visto ansin me doumte,
Pèr que ta voues au su me mounte,
E me rènde foulas coume un ome enchuscla?

— « Que Dieu jamais ne m'*emparadise*, — s'il est mensonge en mes paroles ! — Va, croire que je t'aime, cela ne fait pas mourir, — Vincent !... Mais si, par cruauté, — tu ne veux pas de moi pour amante, — ce sera moi, malade de tristesse, — ce sera moi qu'à tes pieds tu verras se consumer ! »

— « Oh ! ne dites plus des choses pareilles ! — De moi à vous il y a un labyrinthe, — l'enfant de Maître Ambroise fit en balbutiant. — Du Mas des Micocoules vous êtes, vous, — la reine devant qui tout plie... — Moi, vannier de Valabrègue, — je ne suis qu'un vaurien, Mireille, un batteur de campagne ! »

— « Eh ! que m'importe que mon bien-aimé — soit un baron ou un vannier, — pourvu qu'il me plaise, à moi ! répondit-elle vite, — et toute en feu comme une lieuse (de gerbes). — Mais si tu ne veux que la langueur — mine mon sang, dans tes haillons — pourquoi donc, ô Vincent, m'apparais-tu si beau ? »

Devant la vierge ravissante, — lui resta interdit, comme des nues — un oiseau fasciné [10] qui tombe peu à peu. — « Tu es donc magicienne, dit-il ensuite brusquement, — pour que ta vue me dompte ainsi, — pour que ta voix me monte à la tête, — et me rende insensé comme un homme pris de vin ?

Lou veses pas que ta brassado
A mes lou fio dins mi pensado?
Car, tè! se vos lou saupre, à l'agrat que de iéu,
Paure pourtaire de bourrèio,
Vogues faire que ta risèio,
T'ame peréu, t'ame, Mirèio!
T'ame de tant d'amour que te devouririéu!

T'ame, que se disien ti labro :
Vole la Cabro d'or, la cabro
Que degun de mourtau ni la pais ni la mous,
Que sout lou ro de Baus-Maniero,
Lipo la moufo roucassiero, —
O me perdréu dins li peiriero,
O me veiriés tourna la cabro dóu péu rous!

T'ame, o chatouno encantarello,
Que se disiés : Vole uno estello ;
I'a ni travès de mar, ni bos, ni gaudre foui,
I'a ni bourrèu, ni fio, ni ferre
Que m'aplantèsse! Au bout di serre,
Toucant lou cèu, l'anariéu querre,
E Dimenche l'auriés, pendoulado à toun coui.

Mai, o bellasso! au mai t'aluque,
Au mai, pecaire! m'emberluque!...
Veguère uno figuiero, un cop, dins moun camin
Arrapado à la roco nuso
Contro la baumo de Vaucluso :
Maigro, pecaire! i lagramuso
Ie dounarié mai d'oumbro un clot de jaussemin!

« Ne vois-tu pas que ton embrassement — a mis le feu dans mes pensées? — Car, tiens! si tu veux le savoir, au risque que de moi, — pauvre porteur de falourdes, — tu ne veuilles faire que ta risée, — je t'aime aussi, je t'aime, Mireille! — je t'aime de tant d'amour que je te dévorerais!

« Je t'aime (au point) que si tes lèvres disaient : — Je veux la Chèvre d'or [11], la chèvre — que nul mortel ne paît ni ne trait, — qui, sous le roc de Baus-Manière [12], — lèche la mousse des rochers, — ou je me perdrais dans les carrières, — ou tu me verrais ramener la chèvre au poil roux!

« Je t'aime, ô jeune fille enchanteresse, — (au point) que si tu disais : Je veux une étoile! — il n'est traversée de mer, ni bois, ni torrent fou, — il n'est ni bourreau, ni feu, ni fer — qui m'arrêtât! Au bout des pics, — touchant le ciel, j'irais la prendre, — et, Dimanche, tu l'aurais pendue à ton cou.

« Mais, ô la plus belle! plus je te contemple, — plus, hélas! je m'éblouis!.... — Je vis un figuier, une fois, dans mon chemin, — cramponné à la roche nue — contre la grotte de Vaucluse, — si maigre, hélas! qu'aux lézards-gris — donnerait plus d'ombre une touffe de jasmin.

Un cop pèr an vers si racino
Vèn flouqueja l'oundo vesino;
E l'aubret secarous, à l'aboundouso font
Que mounto à-n-éu pèr que s'abéure,
Tant que n'en vòu, se bouto à béure....
D'acò tout l'an n'a proun pèr viéure.
Coume à l'anèu la pèiro, à iéu acò respond;

Que siéu, Mirèio, la figuiero,
E tu, la font e la fresquiero
E basto, à iéu pauret! basto, uno fes de l'an,
Que pousquèsse, à geinoun coume aro,
Me souleia i rai de ta caro!
E subretout de poudé 'ncaro
Te floureja li det d'un poutoun tremoulant!

Mirèio, d'amour tresananto,
L'escoutavo... Mai éu l'aganto,
Éu l'aganto esperdu; contro soun pitre fort
L'adus esperdudo... — Mirèio'
Subran coume eiçò dins la lèio
S'entendeguè 'no voues de vièio,
Li magnan, à miejour, manjaran rèn, alor?

Dedins un pin, en grando fogo,
Un vòu de passeroun que jogo,
Emplisson, i'a de fes, d'un chamatan galoi
La vesprado que s'enfresquèiro;
Mai d'un glenaire que li guèiro
Se tout-d'un-cop toumbo la pèiro,
De tout caire, esfraia, tabouscon dins lou boi.

« Vers ses racines, une fois par an, — vient clapoter l'onde voisine ; — et l'arbuste aride, à l'abondante fontaine — qui monte à lui pour le désaltérer, — autant qu'il veut, se met à boire... — Cela toute l'année lui suffit pour vivre. — Comme la pierre à la bague, à moi cela s'applique.

« Car je suis, Mireille, le figuier, — et toi, la fontaine et la fraîcheur ! — Et plût au ciel, moi pauvret ! plût au ciel, une fois l'an, — que je pusse, à genoux, comme à présent, — me soleiller aux rayons de ton visage, — et surtout que je pusse encore — t'effleurer les doigts d'un baiser tremblant ! »

Mireille, palpitante d'amour, — l'écoutait.... — Mais, lui, la prend, — lui la prend éperdu ; contre sa poitrine forte — l'amène éperdue... — « Mireille ! » — ainsi tout à coup dans l'allée — résonna une voix de vieille (femme), — « les vers à soie, à midi, ne mangeront donc rien ? »

Dans un pin, en grande animation, — une volée de passereaux qui s'ébat — remplit, quelquefois, d'un gai ramage — la soirée qui fraîchit. — Mais d'un glaneur qui les guette — si tout d'un coup tombe la pierre, — de toute part, effrayés, ils s'enfuient dans le bois

Desmemouria de l'escaufèstre,
Ansin fugis pèr lou campèstre
Lou parèu amourous. Elo, devers lou mas,
Sènso muta, part à la lèsto,
Emé sa fueio sus la tèsto...
Éu, planta coume un sounjo-fèsto,
L'arregardo landa peralin dins l'ermas.

Troublé d'émoi, — ainsi fuit par la lande — le couple amoureux. Elle, de vers le *mas*, — sans dire mot, part à la hâte, sa feuillée sur la tête... — Lui, immobile comme un *songe-fêtes*, — la regarde courir, au loin, dans la friche.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

---

[1] Magnanarelles (*magnanarello*). On désigne par ce mot les femmes préposées à l'éducation des vers à soie, *magnan*.

[2] Ils s'endorment de leur troisième somme (*s'endormon di tres*). Les vers à soie vivent à l'état de larve trente-quatre jours environ, et dans cet intervalle changent quatre fois de peau. A l'approche de chaque mue, ils s'engourdissent et cessent de manger, *dormon*. On dit *dourmi de la proumiero, di dos, di tres, di quatre*, ce qui signifie littéralement *dormir de la première* (*mue*), *des deux* (*mues*), *des trois* (*mues*). etc

[3] Cochevis (*couquihado*), (*alauda cristata*, Lin.)

[4] Vin cuit (*vin cue*) : moût qu'au sortir de la fouloire on fait bouillir dans un chaudron, et qui étant cuit à point, rappelle, après un an de bouteille, la couleur et le goût des meilleurs vins d'Espagne. Les Provençaux le boivent dans les festins, et principalement au repas de Noël.

[5] Sacre (*capoun-fèr*), sacre d'Égypte (*vultur percnopterus*, Gm.), oiseau de proie.

[6] Regardelles (*regardello*), mets imaginaire. *Manja de regardello*, manger des yeux, mâcher à vide, comme dit Rabelais.

[7] *Arescle*, cerceau qu'on adapte à la gueule d'un sac pour le tenir ouvert. On donne en général le nom d'*arescle* aux bois de fente dont on fait les sas, les cribles, les tambours, les boisseaux.

[8] Ivraie (*margai*). Il s'agit de l'ivraie vivace (*lolium perenne*, Lin.), *ray-grass* des Anglais

[9] Vent grec (*gregali*, *gregau*, ou simplement *Grè*), vent du nord-est.

[10] Fasciné (*pivela*). Le verbe *pivela* ou *pipa* signifie l'action, vraie ou imaginaire, par laquelle un reptile attire à lui un oiseau, et même une personne. Le peuple attribue cette attraction à une aspiration irrésistible, qui peut néanmoins être interceptée par le passage subit d'un corps étranger

[11] La Chèvre d'or (*la Cabro d'or*), trésor ou talisman que le peuple prétend avoir été enfoui par les Sarrasins sous l'un des antiques monuments de la Provence. Les uns prétendent qu'elle gît sous le mausolée de Saint-Remy, d'autres dans la grotte de Corde, d'autres sous les roches des Baux. « Cette tradition, dit George Sand (*les Visions de la nuit dans les campagnes*), est universelle; il y a peu de ruines, châteaux ou monastères, peu de monuments celtiques qui ne recèlent leur trésor. Tous sont gardés par un animal diabolique. M. Jules Canonge, dans un charmant recueil de contes méridionaux, a rendu gracieuse et bienfaisante la poétique apparition de la Chèvre d'or, gardienne des richesses cachées au sein de la terre. »

La tradition d'un trésor, qui prend des formes sans nombre, mais ayant toutes leur raison d'être, et gardé par un animal étrange, est universelle. On la retrouve chez tous les peuples, où elle se lie aux plus anciens souvenirs sans cesser d'être toujours vivante. On la verra complétement ramenée à sa source, sous toutes ses transformations, dans les quatrième et cinquième volumes du *Monde païen*, que publie en ce moment M. d'Anselme. Nous sommes heureux de citer ici les étonnants travaux d'exégèse mythologique de notre savant compatriote.

[12] Bau-manière (*baus-maniero*), rocher à pic au nord de la ville des Baux. Cette localité tire son nom des escarpements qui l'entourent; car en provençal le mot *Baus* veut dire escarpement, précipice, et *Baus-maniero*, *Baus-besso*, *Baus-mirano*, *Baus-coustèmple*, sont les noms que portent encore divers quartiers du territoire des Baux

CANT TRESEN

LA DESCOUCOUNADO

Li recordo prouvençalo. — Au Mas di Falabrego, un gai roudelet de chato descoucounon. — Jano-Mario, maire de Mirèio. Taven, la masco di Baus. — La malo-visto. — Li descoucounarello fan, pèr passo-tèms, de *castèu en Prouvènço*. — La fièro Lauro, rèino de Pamparigousto. — Clemènço, rèino di Baus. — Lou Ventour, lou Rose, la Durènço. — Azalaïs e Vióulano. — La Court d'amour. — Lis amour de Mirèio e de Vincèn descuberto pèr Nourado. — Li galejado. — Taven la masco fai teisa li chato : l'ermitan dóu Luberoun e lou sant pastre. — Noro canto Magali.

Quand li pausito soun braveto,
Qu'à plen barrau lis óuliveto
Dins li gerlo d'argelo escampon l'òli rous,
Quand, sus li terro e dins li draio,
Dóu garbejaire que varaio
Lou grand càrri reno e trantraio,
E tuerto de pertout 'mé soun front auturous ;

Nus e gaiard coume un luchaire,
Quand Bacus vèn, e di chauchaire
Coundus la farandoulo i vendemio de Crau ;
E, de la caucadouiro emplido,
Quand la bevènto benesido,
Souto li cambo enmoustousido,
Dins l'escumouso tino escapo à plen de trau,

CHANT TROISIÈME

LE DÉPOUILLEMENT DES COCONS

Les récoltes provençales. — Au Mas des Micocoules, une joyeuse réunion de jeunes filles détache des rameaux les cocons des vers à soie. — Jeanne-Marie, mère de Mireille. — Tavèn, la sorcière des Baux. — La mauvaise œillade. — Les dépouilleuses de cocons, pour passer le temps, font des *châteaux en Provence*. — La fière Laure, reine de Pamparigouste. — Clémence, reine des Baux. — Le Ventour, le Rhône, la Durance. — Azalaïs et Violane. — La Cour d'amour. — Les amours de Mireille et de Vincent divulgués par Norade. — Railleries des jeunes filles. — La sorcière Tavèn leur impose silence : l'ermite du Lubéron et le saint pâtre. — Nore chante Magali.

Quand les récoltes sont honnêtes, — qu'à pleins barils les vergers d'oliviers — dans les jarres d'argile épanchent l'huile rousse ; — quand, par les champs et les chemins, — du ramasseur de gerbes qui erre çà et là — le grand chariot geint et cahote, — et heurte de toute part avec son front altier ;

Nu et vigoureux comme un lutteur, — quand Bacchus vient, et des fouleurs — conduit la farandole aux vendanges de Crau ; — et, de la fouloire comble, — quand la boisson bénie, — sous les jambes barbouillées de moût, — dans l'écumante cuve échappe à pleine bonde ;

E, clarinèu, sus li genèsto
Quand li magnan mounton en fèsto
Pèr fiela si presoun bloundinello ; e que lèu
Aquéli toro mai qu'abilo
S'ensevelisson, à cha milo,
Dins si bressolo tant sutilo
Que vous sèmblon teissudo em' un rai de soulèu ;

Alor, en terro de Prouvènço,
I'a mai que mai divertissènço !
Lou bon muscat de Baumo e lou Ferigoulet
Alor se chourlo à la gargato ;
Alor se canto e l'on se trato ;
Alor se vèi e drole e chato
Au son dóu tambourin fourma si vertoulet.

— Iéu claramen siéu fourtunado !
Sus mi canisso encabanado
Quéti flo de coucoun !... Un bos miéu enseda,
Un pu riche descoucounage,
L'aviéu pu vist dins lou meinage,
Vesino, dempièi moun jouine age,
Desempièi l'an de Diéu que nous sian marida.

Dóu tèms que lou coucoun se trio,
Ansin disiè Jano-Mario,
Dóu vièi Mèste Ramoun ounourado mouié,
De Mirèio ourgueiouso maire ;
E li vesino e li coumaire,
En trin de rire e de desfaire,
Èron à soun entour, dins la magnanariè.

Et, diaphanes, sur les genêts — quand les vers à soie montent en fête — pour filer leurs prisons blondes ; et que rapidement — ces chenilles, artistes consommées, — s'ensevelissent à milliers — dans leurs berceaux si subtils — qu'ils semblent tissus d'un rayon de soleil ;

Alors, en terre de Provence, — il y a, plus que jamais, ébaudissement ! — Le bon muscat de Baume [1] et le Ferigoulet [2] — alors se boivent à la régalade ; — alors on chante et l'on banquette ; — alors se voient garçons et filles — au son du tambourin former leurs rondes.

— « Moi, clairement, je suis heureuse ! — Sur mes claies de roseaux *où la bruyère en berceaux s'entrelace*, — quels bouquets de cocons !... Une ramée plus soyeuse, — une plus riche récolte, — je ne l'avais plus vue dans la ferme, — voisines, depuis mon jeune âge, — depuis l'an de Dieu que nous nous mariâmes. »

Pendant que le cocon se dépouille, — ainsi disait Jeanne-Marie, — du vieux Maître Ramon épouse honorée, — mère orgueilleuse de Mireille ; — et les voisines et les commères, — en train de rire et de détacher (les cocons), — étaient autour d'elle, dans la *magnanerie*.

Descoucounavon : elo-memo,
Mirèio, à tout moumen, i femo
Pourgié li brout d'avaus, li clot de roumanin,
Ounte, à l'óudour de la mountagno,
Tant voulountié 'mé soun escagno
La noblo toro s'embarragno
Que, coume rampau d'or, n'èron clafi dedin.

— Sus l'autar de la Bono Maire,
Jano-Mario à si coumaire
Venié dounc, aièr, femo, anère lèu pourta
De mi brout lou pu bèu pèr dèime :
Ansin fau, tóuti li milèime ;
Car es pièi elo qu'à bèl èime
Coumando, quand ie plais, i magnan de mounta.

— Iéu, diguè Zèu dóu Mas de l'Oste,
Ai bello póu que me n'en coste !
Lou jour que tant boufavo aquéu gros Levantas,
(D'aquéu laid jour vous n'en remèmbre !)
Aviéu leissa, pèr destinèmbre,
A brand lou fenestroun dóu mèmbre,...
Adès n'ai coumta vint, canela sus lou jas !

Taven, pèr douna soun ajudo,
Peréu di Baus èro vengudo.
A Zèu Taven diguè : Toujour, mai que li vièi,
Cresès, li jouine, de counouisse !
Mai fau que l'age nous angouisse,
Fau que l'on ploure e que l'on gouisse :
Alor, mai bèn trop tard, l'on vèi e l'on counèi !

On faisait la récolte : elle-même, — Mireille, à tout moment, aux femmes — présentait les brindilles de chêne-nain, les touffes de romarin, — où, (attirée) par la senteur de la montagne, — si volontiers avec son écheveau — la noble chenille s'emprisonne, — que, semblables à des palmes d'or, elles en étaient pleines.

— « Sur l'autel de la Bonne Mère[3], — disait donc à ses commères Jeanne-Marie, — hier, femmes, j'allais porter en hâte — le plus beau de mes brins, pour dîme. — Ainsi je fais toutes les années ; — car, après tout, c'est elle qui, avec largesse, — commande, lorsqu'il lui plaît, aux vers à soie de monter. »

— « Pour moi, dit Iseult du Mas de l'Hôte, — j'ai grande peur qu'il ne m'en coûte ! — Le jour que tant soufflait ce grand vent d'Est, — (de ce jour affreux qu'il vous souvienne !) — j'avais laissé, par mégarde, — tout ouverte la fenêtre de l'appartement... — tantôt j'en ai compté vingt, blanchis[4] sur la litière ! »

Tavèn, pour donner son aide, — était aussi venue des Baux. — Tavèn dit à Iseult : « En toute chose, plus que les vieillards, — vous croyez, jeunes gens, de connaître ! — Mais il faut que l'âge nous afflige, — il faut pleurer, il faut gémir : — alors, mais beaucoup trop tard, on voit et on connaît.

Vàutri, li femo tartavello,
Se l'espelido parèis bello,
Lèu-lèu que pèr carriero anas en bardouiant :
I'a mi magnan qu'es pas de crèire
Coume soun bèu ! Venès lèi vèire !
L'Envejo rèsto pas à rèire :
Darrié vous à la chambro escalo en remoumiant.

— Fan gau ! te dira la vesino ;
Es bèn tout clar qu'as ta crespino !...
Mai tant lèu de contro elo auras vira lou pèd,
Te ie dardaio, l'envejouso,
Uno espinchado verinouso
Que te li brulo e te li nouso !...
Es l'auro, dirés pièi, que me lis engipé !

— Dise pas qu'acò noun ie fague,
Respoundè Zèu. Coume que vague,
Poudiéu bèn, aquéu jour, barra moun fenestroun !
— Di verinado que l'iue lanço,
Quand dins la tèsto briho e danso,
Faguè Taven, n'as dounc doutanço ?...
E sus Zèu entremen mandavo d'iue furour.

— Oh ! pau-de-sèn qu' emé l'escaupre
Furnant la mort, creson de saupre
La vertu de l'abiho e lou secrèt dóu mèu !
Quau t'a pas di que, davans terme,
Pòu, un regard lusènt e ferme,
Dóu femelan torse lou germe,
Di vaco poussarudo agouta li mamèu !

« Vous, femmes étourdies, — si l'éclosion paraît belle, — vite, vite par la rue allez bavardant : — « Mes vers à soie, c'est incroyable — comme ils sont beaux ! Venez les voir ! » — L'Envie ne reste pas en arrière : — derrière vous, à la chambre, elle monte en grommelant.

— « Ils font plaisir (à voir) ! te dira la voisine ; — il est tout clair que tu es née coiffée[5] ! » — Mais sitôt que d'à côté d'elle tu auras tourné le pied, — l'envieuse leur darde — une œillade venimeuse — qui te les brûle et te les noue... — « C'est le vent, direz-vous ensuite, qui me les *plâtra*[6] ! »

— « Je ne dis pas que cela n'y fasse, — répondit Iseult. Quoi qu'il en soit, — que n'ai-je, ce jour-là, clos ma fenêtre ! » — « Des maléfices que l'œil lance, — lorsqu'il brille et danse dans la tête, — répliqua Tavèn, tu en doutes donc ?... » — Et sur Iseult, en même temps, elle lançait des yeux ardents.

— « Oh ! insensés ! qui, avec le scalpel — fouillant la mort, croient savoir — la vertu de l'abeille et le secret du miel ! — Sais-tu bien si, avant terme, — ne peut, un regard luisant et fixe, — tordre le germe de la femme, — des vaches mamelues tarir les pis ?

Is auceloun vèn la mascoto,
Rèn qu'à l'aspèt de la machoto;
Au regard de la serp degoulon tout-d'abord
Lis auco,... e souto l'iue de l'ome,
Tu, vos qu'un verme noun s'endrome?...
Mai, contro l'iue dóu juvenome,
Quand trespiro l'amour, la flamo, o l'estrambord,

Mounte es la chato proun savènto
Pèr s'apara? Quatre jouvènto
Leissèron de si man escapa li coucoun :
Que fugue en jun, fugue en óutobre,
Toun aguhioun fau toujour qu'obre,
Que! ie cridèron, vièi coulobre!
Li drole?... digo-ie qu'avançon un brigoun!

Noun! venié la gaio ninèio,
N'en voulèn ges! parai, Mirèio?
— Se descoucouno pas, faguè, tóuti li jour :
Sabe une fiolo, dins l'estivo,
Qu'anas trouva fort agradivo...
E Mirèio, despachativo,
Davalo dins lou mas escoundre sa roujour.

— Bèn! iéu, mi bono, siéu bèn pauro!
Acoumencè la fièro Lauro.
Mai se, d'escouta res, iéu, l'aviéu envela,
Quand lou rèi de Pamparigousto
De sa man me farié soumousto,
Sarié moun chale, ma coungousto,
De lou vèire sèt an à mi pèd barbela!

« Les oisillons sont ensorcelés—à l'aspect seul de la chouette; — au regard du serpent, (du ciel) tombent soudain — les oies,... et, toi, sous l'œil de l'homme, — tu veux qu'un ver ne s'endorme pas?... — Mais, contre l'œil du jeune homme, — lorsqu'il en jaillit l'amour, la flamme ou l'enthousiasme,

« Où est la vierge assez savante — pour se défendre? » Quatre jouvencelles — laissèrent de leurs mains échapper les cocons : — « Que ce soit en juin ou en octobre, — il faut sans cesse que ton aiguillon soit à l'œuvre, — eh ! vieille couleuvre ! lui crièrent-elles... — Les garçons?.... dis-leur d'approcher tant soit peu !

« Non ! s'écriait le gai troupeau de filles, — nous n'en voulons point ! n'est-ce pas Mireille? » — « La récolte des cocons n'a pas lieu, répondit-elle, tous les jours : — je sais une bouteille, dans le cellier, — que vous allez trouver fort agréable. » — Et Mireille, légère, — descend dans la maison pour cacher sa rougeur.

— « Eh bien ! mes bonnes (amies), je suis bien pauvre, moi! — commença la fière Laure. — Mais si de n'écouter personne j'avais résolu,—quand le roi de Pamparigouste [7] — me ferait offre de sa main, — ma volupté, ma délectation serait — de le voir sept ans à mes pieds agoniser d'amour ! »

— Iéu noun! aqui diguè Clemènço.
Se quauque rèi, pèr escasènço,
De iéu veni' amourous, pòu arriba bessai,
Subretout s'èro jouine e lèri
E lou pu bèu de soun empèri,
Que, sènso tant de refoulèri,
Me leissèsse pèr éu mena dins soun palai.

Mai uno fes que m'aurié messo
Emperairis e segnouresso,
Emé capo ufanouso, à papàrri d'orfré,
Em' autour de ma testo caudo
Uno courouno qu'esbrihaudo,
Rèn que de perlo e d'esmeraudo,
M'envendréu, iéu la rèino, i Baus, moun paure endré!

Di Baus fariéu ma capitalo!
Sus lou roucas que iuei rebalo,
De nòu rebastiriéu noste vièi castelas:
I'apoundriéu uno tourrello
Qu'emé sa pouncho blanquinello
Ajougneguèsse lis estello!
E pièi, quand voudriéu un pauquet de soulas,

Au tourrihoun de ma tourriho,
Sènso courouno ni mantiho,
Souleto emé moun prince amariéu d'escala.
Souleto em' éu, sarié, ma fisto!
Causo de bon e de requisto
Peralin de perdre sa visto,
Contro lou releisset, couide à couide apiela!

— « Non pas moi! dit là Clémence. — Si quelque roi, par hasard, — de moi devenait amoureux, il pourrait bien se faire, — surtout s'il était jeune, brillant, — et le plus beau de son empire, — que, sans tant de caprices, — je me laissasse emmener par lui dans son palais.

« Mais dès qu'il m'aurait mise — impératrice et souveraine, — avec un manteau magnifique, à ramages d'orfroi, — et (qu'il aurait) ceint ma tête ardente — d'une couronne qui éblouit — de perles et d'émeraudes, — je m'en viendrais, moi la reine, aux Baux, mon pauvre pays!

« Des Baux je ferais ma capitale! — Sur le rocher où il rampe aujourd'hui, — je rebâtirais à neuf notre vieux château en ruine : — j'y ajouterais une tourelle, — qui, de sa pointe blanche, — atteignît les étoiles! — Et puis, quand je voudrais un peu de *soulas*,

« Au donjon de ma tourelle, — sans couronne ni mantille, seule — avec mon prince, j'aimerais à monter. — Seule avec lui, ce serait, je vous jure! — chose plaisante et délicieuse — (que) de perdre au loin sa vue, — contre le parapet, coude à coude, appuyés!

De vèire en plen, fasiè Clemènço,
Moun gai reiaume de Prouvènço
Coume un claus d'arangié davans iéu s'espandi;
E sa mar bluio estalouirado
Souto si colo e si terrado,
E li grand barco abandeirado,
Poujanto à plen de velo i pèd dóu Castèu d'I;

E Ventour que lou tron labouro,
Ventour que, venerable, aubouro
Subre li mountagnolo amatado souto éu,
Sa blanco tèsto fin qu'is astre,
Coume un grand e vièi baile-pastre
Qu'entre li fau e li pinastre,
Couta 'mé soun bastoun, countèmplo soun vaciéu;

E lou Rose; ounte tant de vilo
Pèr béure vènon à la filo
En risènt e cantant s'amourra tout-de-long,
Lou Rose, tant fièr dins si ribo,
E qu'Avignoun tant-lèu arribo,
Counsènt pamens à faire gibo,
Pèr veni saluda Nostro-Damo de Dom;

E la Durènço, aquelo cabro,
Alandrido, feroujo, alabro,
Que rousigo en passant e cade e rebaudin,
Aquelo chato boulegueto
Que vèn dóu pous 'mé sa dourgueto,
E que degaio soun aigueto
En jougant 'mé li chat que trovo pèr camin.

« De voir en plein, disait Clémence, — mon gai royaume de Provence, — tel qu'un clos d'orangers, devant moi s'épanouir; — et sa mer bleue mollement étendue — sous ses collines et ses plaines, — et les grandes barques pavoisées — cinglant à pleine voile au pied du Château d'If.

« Et le Ventour [8] que laboure la foudre, — le Ventour qui, vénérable, élève — sur les montagnes blotties au-dessous de lui — sa blanche tête jusqu'aux astres, — tel qu'un grand et vieux chef de pasteurs — qui, entre les hêtres et les pins sauvages, — accoté de son bâton, contemple son troupeau;

« Et le Rhône, où tant de cités, — pour boire, viennent à la file, — en riant et chantant, plonger leurs lèvres, tout le long; — le Rhône si fier dans ses bords, — et qui, dès qu'il arrive à Avignon, — consent pourtant à s'infléchir, — pour venir saluer Notre-Dame des Doms;

« Et la Durance, cette chèvre,— ardente à la course, farouche, vorace, — qui ronge en passant et cades et argousiers; — cette fille sémillante — qui vient du puits avec sa cruche, — et qui répand son onde — en jouant avec les gars qu'elle trouve par la route. »

Tout en disènt eiçò, Clemènço,
La gènto rèino de Prouvènço,
Quitè sa cadiereto, e dins lou canestèu
Anè veja sa faudadouno.
Azalaïs, bruno chatouno,
Emé Vióulano, sa bessouno,
(Que si gènt d'Estoubloun menavon lou castèu),

Azalaïs, bruno chatouno,
Emé Vióulano, sa bessouno,
Au Mas di Falabrego ensèn venien souvènt.
L'Amour, aquéu terrible glàri
Qu'is amo tèndro e nouvelàri
Se plais qu'à faire de countràri,
I'avié douna d'ardour pèr lou meme jouvènt.

Azalaïs levè la tèsto :
Fiheto, perqué sian en fèsto,
Meten, dis, qu'à moun tour fugue la rèino, ièu!
E que Marsiho emé si velo,
E la Cióutat, que ris em' elo,
Emé Seloun e sis amelo,
Bèucaire emé soun Prat, tout acò fugue miéu!

— Damiseleto e bastidano,
D'Arle, di Baus, de Barbentano,
Dirién, à moun palais landas coume d'aucèu!
Vole chausi li sèt pu bello,
E pesaran dins l'archimbello
L'amour que troumpo o que barbèlo...
Gaiamen, tóuti sèt, venès teni counsèu!

Tout en disant ceci, Clémence, — la gentille reine de Provence, — quitta sa chaise, et dans la corbeille — alla vider son tablier plein. — Azalaïs, brune fillette, — et Violane, sa jumelle, — (leurs parents, du château d'Estoublon conduisaient le domaine);

Azalaïs [9], brune fillette, — et Violane, sa jumelle, — au Mas des Micocoules venaient souvent ensemble. — L'Amour, ce terrible lutin — qui, aux âmes tendres et naïves, — ne se plaît qu'à faire des niches, — les avait enflammées pour le même jeune homme.

Azalaïs leva la tête : — « Jeunes filles, puisque nous sommes en fête, — admettons, dit-elle, qu'à mon tour je sois reine, moi ! — et que Marseille avec ses voiles, — et la Ciotat, qui rit avec elle, — et Salon et ses amandes, — Beaucaire avec son Pré, tout cela m'appartienne !

—« Demoiselles et filles des champs,—d'Arles, des Baux, de Barbentane, — dirais-je, à mon palais volez comme des oiseaux ! — Je veux choisir les sept plus belles, — et elles pèseront dans la balance — l'amour trompeur ou brûlant de désir... — Toutes les sept, venez gaiement tenir conseil ! »

N' i'a pas pèr èstre maucourado,
Se i'a 'n parèu que bèn s'agrado,
Que, la mita dóu tèms, noun posque s'aparia?
Mai ièu, Azalaïs la rèino,
Dins moun empèri, malapèino !
De quauco injusto e laido gèino
Se jamai un parèu se vèi countraria,

Au tribunau di sèt chatouno
Trouvara lèi que ie perdouno !
Pèr jouièu o pèr or, de sa raubo d'ounour
Quau fara pache ; à sa mestresso
Quau fara 'scorno vo traitesso,
Au tribunau di sèt bailesso
Trouvaran lèi terriblo e venjanço d'amour !

E quand pèr uno se rescontro
Dous calignaire ; vo, pèr contro
Quand se vèi dos chatouno amourouso que d'un,
Vole que lou counsèu designe
Quau mies ame, quau mies caligne,
E d'èstre ama quau es pu digne.
Enfin, e pèr coumpagno au bèu damiselun,

Sèt felibre vole que vèngon ;
E, 'mé de mot que s'endevèngon,
E mounte enaussaran lou noble roundelet,
Vole qu'escrigon sus de rusco
O sus de fueio de lambrusco
Li lèi d'amour ; e tau di brusco
Lou bon mèu coulo, tau van coula si coublet.

« N'est-ce pas décourageant, — s'il est un couple qui bien s'agrée, — que, la moitié du temps, il ne puisse s'unir ? — Mais moi, Azalaïs la reine, — dans mon empire, *je vous l'atteste!* — par quelque gêne injuste, odieuse, — si jamais un couple se voit contrarié,

« Au tribunal des sept jeunes filles — il trouvera loi de clémence ! — Pour joyau ou pour or, de sa robe d'honneur — qui fera pacte ; à son amante — qui fera insulte ou trahison, — au tribunal des sept baillives — trouvera loi terrible et vengeance d'amour !

« Et quand, pour une, il se rencontre — deux amants ; ou au contraire, — lorsqu'on voit deux jeunes filles amoureuses du même, — je veux que le conseil désigne — qui mieux aime, qui mieux courtise — et qui est plus digne d'être aimé. — Enfin, et pour compagnie aux belles demoiselles,

« Je veux qu'il vienne sept poëtes ; — et avec des mots qui s'accordent, — et dans lesquels ils exalteront le noble chœur, — je veux qu'ils écrivent sur des écorces — ou sur des feuilles de vigne sauvage — les lois d'amour ; et tel — le bon miel coule des ruches, tels vont couler leurs couplets. »

Antan, di pin souto lou tèume,
Ansin Faneto de Gantèume
Devié parla segur, quand soun front estela
De Roumanin e dis Aupiho
Enluminavo li mountiho;
Ansin la Coumtesso de Dio,
Quand tenié court d'amour, segur devié parla.

Mai, à sa man tenènt un flasco,
Bello coume lou jour de Pasco,
Dins la chambro di femo, en aquéu tèms d'aqui,
Mirèio èro tourna vengudo:
— An! se fasian uno begudo!
Acò 'sgaiejo la batudo,
Fagué; femo, aparas, avans de persegui.

E dóu flasquet bèn garni d'aufo,
La liquoureto que rescaufo,
Dins la tasso, aderrèn, raiè coume un fiéu d'or.
— Iéu l'ai facho, aquelo menèstro,
Digué Mirèio; s'amajèstro
Quaranto jour sus la fenèstro,
Pèr fin que lou soulèu n'adoucigue lou fort.

I'a de tres erbo de mountagno;
E lou sumoustat que li bagno
N'en gardo uno sentour qu'embaimo l'estouma.
— Mai, que! Mirèio, — veici qu'uno
Vèn à-n-aquesto, — ve, chascuno,
Se quauque jour èro en fourtuno,
Nous a di ce que, rèino, aurié lou mai ama;

Jadis, sous le couvert des pins, — ainsi Fanette de Gantelme [10] — devait parler assurément, quand son front étoilé — des Alpines et de Romanin — illuminait les collines; — ainsi la Comtesse de Die [11], — lorsqu'elle tenait cour d'amour, assurément devait parler.

Mais, à la main tenant un flacon, — belle comme le jour de Pâques, — dans la chambre des femmes, pendant ce temps-là, — Mireille, de nouveau, était venue : — « Allons! n'est-il pas temps de boire? — Ça égaye le travail, — dit-elle; femmes, tendez (la coupe), avant de poursuivre. »

Et du flacon garni de sparterie — la liqueur qui réchauffe, — dans la tasse, tour à tour, coula comme un fil d'or. — « J'ai fait moi-même cet élixir, — dit Mireille; il s'élabore — quarante jours sur la fenêtre, — afin que le soleil en adoucisse l'âcreté.

« Il y entre de trois herbes de montagne, — et le surmoût qui les baigne — en garde une senteur qui embaume la poitrine. » — « Mais écoute, Mireille! soudain dit l'une (d'elles) — à celle-ci, vois-tu, chacune, — si quelque jour elle était dans l'opulence, — nous a dit ce que, reine, elle aurait le mieux aimé;

Tu peréu, digo lèu, Mirèio,
Digo-nous tambèn toun idèio!
— Que voulès que vous digue?.. Urouso emé mi gènt,
A noste mas de Crau countènto,
I'a pas rèn autre que me tènto.
— Ah! faguè 'lor uno jouvènto,
Verai, ce que t'agrado es ni d'or ni d'argènt!

Mai, un matin, iéu m'ensouvène...
(Perdouno-me, se noun lou tène,
Mirèio!), èro un dimars; veniéu de buscaia;
Coume anave èstre à la Crous-Blanco,
Emé moun fais de bos sus l'anco,
T'entreveguère, dins li branco,
Que parlaves em'un, proun escarrabiha!....

— Quau? quau? cridèron. De mounte èro?
— - Emé lis aubre de la terro,
Nourado respoundè, destriave pas bèn;
Mai, se noun troumpo lou parèisse,
Me semblè bèn de recounèisse
Aquéu que li panié saup tèisse,
Aquéu Valabregan que ie dison Vincèn.

— Oh! la capouno, la capouno!
Esclafiguèron li chatouno.
Avié'nvejo, parèis, d'un poulit gourbelin,
E i'a fa 'ncrèire au panieraire
Que lou voulié pèr calignaire!
Oh! la pu bello dóu terraire
Qu'a chausi pèr galant Vincèn lou rampelin!

« Toi aussi, dis vite, Mireille, — dis-nous de même ton idée ! » — « Que voulez-vous que je vous dise?... Heureuse avec mes parents, — contente en notre *mas* de Crau, — il n'est rien autre qui me tente. » — « Ah ! dit lors une jouvencelle, — il est vrai, ce qui te plaît n'est ni d'or ni d'argent !

« Mais, un matin, je me souviens... — (pardonne-moi, si je ne le tais, — Mireille !) C'était un mardi ; je venais de glaner des bûchettes ; — comme j'allais être à la Croix-Blanche, — (portant) sur la hanche mon fagot de bois, — je t'entrevis dans les branchages — parlant avec quelqu'un, assez dégourdi ! »

— « Qui ? qui ? crièrent-elles, d'où était-il ? » — « Avec les arbres du terrain, — repartit Norade, j'avais peine à distinguer ; — mais si le paraître n'est pas trompeur, — il me sembla fort reconnaître — celui qui sait tisser les paniers, — ce (gars) de Valabrègue qu'on appelle Vincent. »

— « Oh ! la friponne, la friponne ! — dirent les jeunes filles en riant aux éclats ; — elle avait envie, apparemment, d'un joli corbillon, — et elle a fait accroire au vannier — qu'elle le voulait pour amant ! — Oh ! la plus belle du terroir — qui a choisi pour galant Vincent le va-nu-pieds ! »

E la galejavon. Tout-d'uno,
E sus la caro de caduno
Permenant tout au tour un regard de galis :
Malavalisco vàutri, pèco !
Fagué Taven. Que la Roumèco
Vous rendeguèsse tóuti mèco !
Passarié lou bon Diéu dins soun camin d'Alis,

Que se n'en trufarien, esturto !
D'aquéu Vincèn, à touto zurto,
Es bèu, parai? de rire!... E sabès ce que tèn,
Paure que paure?... Ausès l'ouracle :
Meme davans soun tabernacle,
Diéu, uno fes, moustrè miracle!
Vous lou pode afourti, s'èi passa de moun tèm

Èro un pastre : touto sa vido,
L'avié passado assouvagido,
Dins l'aspre Luberoun, en gardant soun avé.
Enfin, de-vers lou çamentèri
Sentènt plega soun cors de fèrri,
A l'ermitan de Sant Ouquèri
Vouguè se counfessa, coume èro soun devé.

Soul, esmarra dins la Vaumasco,
Desempièi si proumièri pasco,
Dins glèiso ni capello avié pu mes li pèd ;
l'avié passa de la memòri
Meme sis ouro!... De sa bòri
Éu mountè dounc à l'ermitòri,
E davans l'ermitan jusqu'au sòu se courbè

Et elles la plaisantaient. Aussitôt, — et sur le visage de chacune — promenant, tout autour, un regard oblique : — « Maudites soyez-vous, pécores ! — s'écria Tavèn. La Roumèque[12] — puisse-t-elle, toutes, vous stupéfier ! — Passerait le bon Dieu dans son chemin élyséen,

« Qu'elles s'en moqueraient, les folles ! — De ce Vincent, inconsidérément, — il est beau, n'est-ce pas ? de rire !... Et savez-vous ce qui est en lui, — quelque pauvre qu'il soit ?... Écoutez l'oracle : — devant son tabernacle même — Dieu une fois montra miracle ! — Je puis vous l'affirmer, (cela) s'est passé de mon temps

« C'était un pâtre : toute sa vie, — il l'avait passée, sauvage, — dans l'âpre Luberon[13], en gardant son troupeau. — Enfin devers le cimetière — sentant son corps de fer ployer, — à l'ermite de Saint-Eucher — il voulut se confesser, comme c'était son devoir.

« Seul, perdu dans la Valmasque[14], — depuis ses premières pâques, — dans église ou chapelle il n'était plus entré ; — avaient fui de sa mémoire — même ses prières !... De sa cabane — il monta donc à l'ermitage, — et devant l'ermite jusqu'à terre il se courba.

— De que vous acusas, moun fraire?
Diguè lou capelan. — Pecaire!
Respoundeguè lou vièi, iéu m'acuse qu'un cop,
Dins moun troupèu, un galapastre
(Qu'es un aucèu ami di pastre)
Voulastrejavo... Pèr malastre
Tuère em'un caiau lou paure guigno-co!

— Se noun lou fai à bèl esprèssi,
Aquel ome dèu èstre nèsci!
Pensè l'ermito... E lèu roumpènt la counfessioun:
Anas penja su 'quelo barro,
Ie fai en estudiant sa caro,
Voste mantèu, que iéu vau aro,
Moun fraire, vous douna la santo assoulucioun.

Aquelo barro que lou prèire,
Pèr lou prouva, ie fasié vèire,
Èro un rai de soulèu que toumbavo en galis
Dins la capello. — De sa jargo
Lou bon vièi pastre se descargo,
E, creserèu, en l'èr la largo...
E la jargo tenguè, pendoulado au rai lisc!

— Ome de Diéu! cridè l'ermito....
E tout-d'un-tèms se precepito
I geinoun dóu sant pastre, en plourant soun sadou:
— Iéu, se pòu-ti que vous assòugue?
Ah! de mis iue que l'aigo plòugue,
E sus iéu vosto man se mòugue,
Que vous sias un santas, e iéu un pecadou!

— « De quoi vous accusez-vous, mon frère? » — dit le chapelain. — « Hélas! — répondit le vieillard, (voici ce dont) je m'accuse : une fois — dans mon troupeau, une bergeronnette — (qui est un oiseau ami des bergers) — voletait... Par malheur, — je tuai avec un caillou le pauvre hoche-queue! »

— S'il ne le fait à dessein, — cet homme doit être idiot! — pensa l'ermite.... Et aussitôt, brisant la confession : — « Allez suspendre à cette perche, — lui dit-il en étudiant son visage, — votre manteau, car je vais maintenant, — mon frère, vous donner la sainte absolution. »

La perche que le prêtre, — afin de l'éprouver, lui montrait, — était un rayon de soleil qui tombait obliquement — dans la chapelle. De son manteau — le bon vieux pâtre se décharge, — et, crédule, en l'air le jette.... — Et le manteau resta, suspendu au rayon lisse!

— « Homme de Dieu! » s'écria l'ermite.... — Et aussitôt de se précipiter — aux genoux du saint pâtre, en pleurant *à chaudes larmes :* — « Moi, se peut-il que je vous absolve? — Ah! que l'eau pleuve de mes yeux! — et sur moi que votre main se meuve, — car vous êtes, vous, un grand saint, et moi un pécheur! »

E Taven fenigué soun dire.
I chato avié coupa lou rire.
— Acò mostro, Laureto alor ajustè 'nsin,
Acò mostro, e noun lou countèsti,
Que noun fau se trufa dóu vièsti,
E que de tout péu bono bèsti....
Mai, chato, revenen. Coume un gran de rasin,

Nosto jouineto majouralo,
Ai vist que venié vermeialo,
Tant lèu que de Vincèn lou dous noum s'èi ausi;...
I'a mai que mai!... Vejan! poulido,
Quant durè de tèms la culido?
En estènt dous, l'ouro s'óublido,
Es que! 'mé 'n calignaire, avès toujour lesi!...

— Travaias, descoucounarello!
N' i'a panca proun, galejarello?
Mirèio respoundè; farias dana li sant!
Oh! dis, mai vè! pèr vous counfoundre
Pu lèu que de me vèire apoundre
A-n-un marit, me vole escoundre
En un couvènt de mourgo, à la flour de mis an.

— Tan-deran-lan! tan-deran-lèron!
Tóuti li chato ensèn cantèron.
Anen! eiçò sara la bello Magali,
Magali, que, dóu grand esglàsi
Qu'avié pèr l'amourous estàsi,
En Arle au couvènt de Sant-Blàsi,
Touto vivo, amè mai courre s'enseveli.

Et Tavèn termina son récit. — Aux jeunes filles elle avait coupé le rire. — « Cela montre, lors ajouta Laurette, — cela montre, et je ne le conteste pas, — qu'il ne faut point se moquer de l'habit, — et qu'(il peut) de tout poil (y avoir) bonne bête... — Mais, filles, revenons. Comme un grain de raisin,

« Notre jeune maîtresse, — (je l'ai vu), est devenue vermeille, — sitôt que de Vincent le doux nom s'est ouï... — *Là est quelque mystère*... Voyons, belle, — combien de temps dura la cueillette? — En étant deux, l'heure s'oublie; — avec un amant, on a toujours du loisir! »

— « Travaillez, détachez les cocons! — N'est-ce point encore assez, railleuses? — Mireille répondit; vous feriez damner les saints! — Oh! mais, pour vous confondre, dit-elle, — plutôt que de me voir unir — à un mari, je veux me cacher — en un couvent de nonnes, à la fleur de mes ans. »

— « *Tra la la! tra la la!* — Toutes les filles chantèrent ensemble. — Allons! ce sera là la belle Magali, — Magali, dont telle était l'horreur — pour l'amoureuse extase, — qu'en Arles, au couvent de Saint-Blaise, — elle aima mieux, toute vive, aller s'ensevelir.

Noro, an! d'aut! tu que tant bèn cantes,
Tu que, quand vos, l'ausido espantes,
Canto-ie Magali, Magali qu'à l'amour
Escapavo pèr milo escampo,
Magali que se fasié pampo,
Aucèu que volo, rai que lampo,
E que toumbè pamens, amourouso à soun tour.

— *O Magali, ma tant amado!...*
Coumencè Noro; e l'oustalado
A l'obro redoublè de gaieta de cor;
E coume, quand d'uno cigalo
Brusis la cansoun estivalo,
En Cor tóuti reprenon, talo
Li chatouno au refrin partien tóutis en Cor.

MAGALI

O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestroun!
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de vióuloun.

Èi plen d'estello, aperamount!
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran!

« Allons ! Nore, toi qui chantes si bien, — toi qui, quand tu le veux, émerveilles l'ouïe, — chante-lui Magali, Magali qui à l'amour — échappait par mille subterfuges, — Magali qui se faisait pampre, — oiseau qui vole, rayon qui brille, — et qui tomba, pourtant, amoureuse à son tour. »

— « *O Magali, ma tant aimée !....* » — commença Nore ; et la maisonnée — à l'ouvrage redoubla de gaieté de cœur, — et telles, quand d'une cigale — bruit la chanson d'été, — toutes (les autres) en chœur reprennent, telles — les jeunes filles au refrain partaient toutes en chœur.

MAGALI

« O Magali, ma tant aimée. — mets la tête à la fenêtre ! — Écoute un peu cette aubade — de tambourins et de violons.

(Le ciel) est là-haut plein d'étoiles. — Le vent est tombé, — mais les étoiles pâliront — en te voyant. »

— Pas mai que dóu murmur di broundo
De toun aubado iéu fau cas!
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo
Me faire anguielo de roucas.

— O Magali! se tu te fas
Lou pèis de l'oundo,
Iéu, lou pescaire me farai,
Te pescarai!

— Oh! mai, se tu te fas pescaire,
Ti vertoulet quand jitaras,
Iéu me farai l'aucèu voulaire,
M'envoularai dins li campas.

— O Magali, se tu te fas
L'aucèu de l'aire,
Iéu lou cassaire me farai,
Te cassarai.

— I perdigau, i bouscarido,
Se vènes, tu, cala ti las,
Iéu me farai l'erbo flourido
E m'escoundrai dins li pradas.

— O Magali, se tu te fas
La margarido,
Iéu l'aigo lindo me farai,
T'arrousarai.

— « Pas plus que du murmure des branches — de ton aubade je ne me soucie! — Mais je m'en vais dans la mer blonde — me faire anguille de rocher. »

— « O Magali, si tu te fais — le poisson de l'onde, — moi, le pêcheur je me ferai, — je te pêcherai! »

— « Oh! mais, si tu te fais pêcheur, — quand tu jetteras tes verveux, — je me ferai l'oiseau qui vole, — je m'envolerai dans les landes. »

— « O Magali, si tu te fais — l'oiseau de l'air, — je me ferai, moi, le chasseur, — je te chasserai. »

— « Aux perdreaux, aux becs-fins, — si tu viens tendre tes lacets, — je me ferai, moi, l'herbe fleurie, — et me cacherai dans les prés vastes. »

— « O Magali, si tu te fais — la marguerite, — je me ferai, moi, l'eau limpide, — je t'arroserai. »

— Se tu te fas l'aigueto lindo,
Iéu me farai lou nivoulas,
E lèu m'enanarai ansindo
A l'Americo, perabas!

— O Magali, se tu t'envas
Alin is Indo,
L'auro de mar iéu me farai,
Te pourtarai!

— Se tu te fas la marinado,
Iéu fugirai d'un autre las :
Iéu me farai l'escandihado
Dóu grand soulèu que found lou glas!

— O Magali, se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai,
E te béurai!

— Se tu te rèndes l'alabreno
Que se rescound dins lou bertas,
Iéu me rendrai la luno pleno
Que dins la niue fai lume i masc!

— O Magali, se tu fas
Luno sereno,
Iéu bello nèblo me farai,
T'acatarai.

— « Si tu te fais l'onde limpide, — je me ferai, moi, le grand nuage, — et promptement m'en irai ainsi — en Amérique, là-bas bien loin! »

— « O Magali, si tu t'en vas — aux lointaines Indes, — je me ferai, moi, le vent de mer, — je te porterai! »

— « Si tu te fais le vent marin, — je fuirai d'un autre côté : — je me ferai l'échappée ardente — du grand soleil qui fond la glace! »

— « O Magali, si tu te fais — le rayonnement du soleil, — je me ferai, moi, le verd lézard, — et te boirai. »

— « Si tu te rends la salamandre — qui se cache dans le hallier, — je me rendrai, moi, la lune pleine — qui éclaire les sorciers dans la nuit! »

— « O Magali, si tu te fais — lune sereine, — je me ferai, moi, belle brume, — je t'envelopperai. »

— Mai se la nèblo m'enmantello,
Tu, pèr acò, noun me tendras;
Iéu, bello roso vierginello,
M'espandirai dins l'espinas!

— O Magali, se tu te fas
    La roso bello,
Lou parpaioun iéu me farai,
    Te beisarai.

— Vai, calignaire, courre, courre!
Jamai, jamai m'agantaras.
Iéu, de la rusco d'un grand roure
Me vestirai dins lou bouscas.

— O Magali, se tu te fas
    L'aubre di moure,
Iéu lou clot d'èurre me farai,
    T'embrassarai!

— Se me vos prene à la brasseto,
Rèn qu'un vièi chaine arraparas...
Iéu me farai blanco moungeto
Dóu mounastié dóu grand Sant Blas!

— O Magali, se tu te fas
    Mounjo blanqueto,
Iéu, capelan, counfessarai,
    E t'ausirai!

— « Mais si la brume m'enveloppe, — pour cela tu ne me tiendras pas ; — moi, belle rose virginale, — je m'épanouirai dans le buisson ! »

— « O Magali, si tu te fais — la rose belle, — je me ferai, moi, le papillon, — je te baiserai. »

— « Va, poursuivant, cours, cours ! — jamais, jamais tu ne m'atteindras. — Moi, de l'écorce d'un grand chêne — je me vêtirai dans la forêt sombre. »

— « O Magali, si tu te fais — l'arbre des mornes, — je me ferai, moi, la touffe de lierre, — je t'embrasserai ! »

— « Si tu veux me prendre à bras-le-corps, — tu ne saisiras qu'un vieux chêne... — Je me ferai blanche nonnette — du monastère du grand Saint Blaise ! »

— « O Magali, si tu te fais — nonnette blanche, — — moi, prêtre, à confesse — je t'entendrai ! »

Aqui li femo ressautèron;
Li rous coucoun di man toumbèron...
E cridavon à Noro : Oh! digo, digo pièi
Ce que faguè, 'n estènt moungeto,
Magali, que deja, paureto!
S'èi facho roure emai flloureto,
Luno, soulèu e nivo, erbo, auceloun e pèi.

— De la cansoun, reprenguè Noro,
Vous vau canta ce que demoro.
N'erian, se m'ensouvèn, au rode ounte elo dis
Que dins la clastro vai se traire,
E que respond l'ardènt cassaire
Que i' intrara pèr counfessaire...
Mai d'elo tournamai ausès l'entravadis :

— Se dóu couvènt passes li porto,
Tóuti li mounjo trouvaras
Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me veiras!

— O Magali, se tu te fas
La pauro morto,
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai!

Là les femmes tressaillirent; — les cocons roux tombèrent des mains, — et elles criaient à Nore : « Oh! dis, dis ensuite — ce que fit, étant nonnain, — Magali, qui déjà, pauvrette! — s'est faite chêne et fleur aussi, — lune, soleil et nuage, herbe, oiseau et poisson. »

— « De la chanson, reprit Nore, — je vais vous chanter ce qui reste. — Nous en étions, s'il m'en souvient, à l'endroit où elle dit — que dans le cloître elle va se jeter, — et où l'ardent chasseur répond — qu'il y entrera comme confesseur... — Mais de nouveau, oyez l'obstacle qu'elle (oppose) :

— « Si du couvent tu passes les portes, — tu trouveras toutes les nonnes — autour de moi errantes, — car en suaire tu me verras! »

— « O Magali, si tu te fais — la pauvre morte, — adoncques je me ferai la terre, — là je t'aurai! »

— Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt :
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt!

— O Magali, me fas de bèn!...
Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
Coume an pali!

Noro se taiso; res mutavo.
Talamen bèn Noro cantavo,
Que lis autro, enterin, d'un clinamen de front
L'acoumpagnavon, amistouso :
Coume li mato de moutouso
Que, penjouleto e voulountouso,
Se laisson ana 'nsèmble au courrènt d'uno font.

— Oh! lou bèu tèms que fai deforo!
En acabant ajustè Noro...
Mai deja li segaire, à l'aigo dóu pesquié,
De si daioun lavon la goumo...
Cuei-nous, Mirèio, quàuqui poumo
Di sant-janenco, e 'mé 'no toumo
Nautre anaren gousta sout li falabreguié.

— « Maintenant je commence enfin à croire — que tu ne me parles pas en riant. — Voilà mon annelet de verre — pour souvenir, beau jouvenceau ! »

— « O Magali, tu me fais du bien !... — Mais, dès qu'elles t'ont vue, — ô Magali, vois les étoiles, — comme elles ont pâli[15] ! »

Nore se tait ; nul ne disait mot. — Tellement bien Nore chantait, — que les autres, en même temps, d'un penchement de front — l'accompagnaient, sympathiques : — comme les touffes de souchet — qui, pendantes et dociles, — se laissent aller ensemble au courant d'une fontaine.

— « Oh ! le beau temps qu'il fait dehors ! » — ajouta Nore en achevant... — « Mais déjà les faucheurs, à l'eau du vivier, — lavent la gomme de leurs faux... — Cueille-nous, Mireille, quelques pommes — de celles qui mûrissent à la Saint-Jean, et avec un fromage frais — nous irons, nous, goûter sous les micocouliers. »

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

Le bon muscat de Baume (*lou bon muscat de Baumo*). Baume, village du département de Vaucluse, produit un vin muscat estimé.

[2] Le Ferigoulet (*lou Ferigoulet*), excellent vin qu'on récolte sur un coteau des collines de Graveson (Bouches-du-Rhône). — *Ferigoulo* signifiant *thym* en provençal, le vin de Ferigoulet, comme son nom l'indique, rappelle agréablement le parfum de cette plante.

[3] La Bonne Mère (*la Bono Maire*), la sainte Vierge.

[4] *Canela* (blanchis), se dit des vers à soie atteints de la terrible maladie appelée *muscardine*, due au développement d'une moisissure qui leur donne une apparence plâtrée.

[5] Tu es née coiffée (*as ta crespino*).— *Crespino*, coiffe, membrane que quelques enfants portent sur la tête en venant au monde, et qui est aux yeux du peuple un indice de bonheur

[6] Plâtra (*engipè*). (Voyez la note 4, même Chant.)

[7] Pamparigouste (*Pamparigousto*). Pays imaginaire, comme celui de Cocagne.

[8] Le Ventour (*lou Ventour*), haute montagne, à quarante-huit kilomètres au nord-est d'Avignon, s'élevant tout à coup à dix-neuf cent onze mètres au-dessus du niveau de la mer, isolée, escarpée, visible de quarante lieues, couronnée de neige durant six mois de l'année. C'est à tort que les géographes écrivent *Ventoux* au lieu de *Ventour*. Les populations voisines de cette montagne prononcent unanimement *Ventour*. Un de ses appendices porte le nom de *Ventouret*, et un certain vent du nord s'appelle *la Ventoureso*, parce qu'il vient de ce côté

[9] *Azalaïs*, forme provençale du nom propre Adélaïde.

[10] Fanette de Gantelme. — Estéfanette, et par abréviation Fanette, de la noble famille des Gantelme, présidait, vers 1340, la Cour d'amour de Romanin. On sait que les Cours d'amour étaient des assises poétiques où les dames les plus nobles, les plus belles, les plus savantes en *Gay-saber*, jugeaient les questions de galanterie, les litiges d'amour, et décernaient des prix à la poésie provençale. La belle et célèbre Laure était la nièce de Fanette de Gantelme, et faisait partie du gracieux aréopage.

Non loin de Saint-Remy, au pied du versant septentrional des Alpines, on voit encore les ruines du château de Romanin.

[11] La comtesse de Die, célèbre *trouveresse* du milieu du douzième siècle. Les chants qui nous restent d'elle contiennent des élans plus passionnés quelquefois et plus voluptueux que ceux de Sapho :

Bels amics, avenèns e bos,
Quora'us tendrai en mon poder?
E que jaguès ab vos un ser,
E que'us dès un bais amoros!

[12] La Roumèque (*la Roumèco*), espèce de vampire méridional. Voici comment la décrit le marquis de Lafare-Alais, dans ses *Castagnados* :

Sus vint arpo d'aragno
S'escasso soun cors brun...
Soun vèntre que regagno,
De fèbre e de magagno
Suso l'orre frescun.

[13] Lubéron (*Luberoun*), chaîne de montagnes du département de Vaucluse.

[14] Valmasque, (*Vau masco*, vallée des sorciers); vallée du Lubéron, habitée jadis par les Vaudois.

[15] On trouvera à la fin du volume l'air populaire sur lequel a été composée la chanson de Magali.

CANT QUATREN

LI DEMANDAIRE

Lou tèms di vióuleto. — Li pescadou dóu Martegue. — Tres calignaire vènon demanda Mirèio : Alàri lou pastre ; Veran lou gardian; Ourrias lou toucadou. — Alàri, si capitau d'avé. — La toundesoun. — Visto d'un escabot que davalo dis Aupo, anant en ivernage. — Entrevisto d'Alàri emé Mirèio. — Lis Antico de Sant-Roumié. — Liéurèio dóu pastre, lou coucourelet de bouis escrincela. — Alàri es chabi. — Lou gardian Veran. — Li cavalo blanco de Camargo. — Veran demando Mirèio à Mèste Ramoun.— Lou vièi lou reçaup en grand joio, Mirèio lou refuso. — Ourrias, lou doumtaire de tau. — Li brau negre sóuvage. — La Ferrado. — Ourrias e Mirèio à la font. — Lou toucadou es chabi.

Vèngue lou tèms que li vióuleto,
Dins li pradello frescouleto,
Espelisson à flo, manco pas de parèu
Pèr ana li cueie à l'oumbrino !
Vèngue lou tèms que la marino
Abauco sa fièro peitrino,
E respiro plan-plan de tóuti si mamèu,

Manco pas bèto e sicelando
Que dóu Martegue, à bèlli bando,
S'envan de si paiolo embourgina lou pèis,
S'envan, sus l'alo de si remo,
Escampiha sus la mar semo ;
Vèngue lou tèms qu'entre li femo,
L'eissame di chatouno e flouris e parèis,

CHANT QUATRIÈME

LES PRÉTENDANTS

La saison des violettes. — Les pêcheurs du Martigue. — Trois prétendants briguent la main de Mireille : Alàri, le berger; Véran, le gardien de chevaux; Ourrias, le toucheur de taureaux. — Alàri, ses richesses en brebis. — La tonte. — La transhumance : description d'un grand troupeau qui descend des Alpes. — Entrevue d'Alàri et de Mireille. — Le mausolée de Saint-Remy. — Offrande du berger, la coupe de buis sculpté. — Alàri est éconduit. — Véran, le gardien de chevaux. — Les cavales blanches de Camargue. — Véran demande Mireille à Maître Ramon. — Joie et bon accueil du vieillard; refus de Mireille. — Ourrias, le dompteur de taureaux. — Les taureaux noirs sauvages. — La Ferrade. — Ourrias et Mireille à la fontaine. — Le toucheur est éconduit.

Vienne le temps où les violettes, — dans les fraîches prairies — éclosent à bouquets, ne manquent pas les couples — pour aller les cueillir à l'ombre! — Vienne le temps où la mer — apaise sa fière poitrine, — et respire lentement de toutes ses mamelles,

Ne manquent pas les prames et les *sicelandes* — qui, du Martigue[1], à belles troupes, — partent, et vont de leurs *pailloles*[2] entortiller le poisson, — et vont, sur l'aile de leurs rames, — s'éparpiller dans la mer tranquille. — Vienne le temps où, parmi les femmes, — l'essaim des jeunes filles fleurit et paraît,

Que pastourello vo coumtesso
Prenon renoum de poulidesso,
Manco pas calignaire, en Crau e i castelas;
E rèn qu'au Mas di Falabrego
N'en venguè tres : un gardian d'ego,
Un paissejaire de junego,
Em' un pastre d'avé, tóuti tres bèu droulas.

Venguè proumié lou pastre Alàri.
Dison qu'avié milo bestiàri
Arrapa, tout l'ivèr, long dóu clar d'Entressèn,
I bòni bauco salabrouso.
Dison qu'eiça quand lou blad nouso,
Dins li grands Aupo fresqueirouso
Éu-meme li mountavo, entre que Mai se sènt.

Dison peréu, — e m'es de crèire, —
Que, vers Sant Marc, i'a nòu toundèire
Que, tres jour, ie toundien, e d'ome renouma!
E iéu noun comte aquéu que lèvo
Lis au de lano blanco e grèvo,
Ni lou mendi que sènso trèvo
Carrejavo i toundèire un douire lèu chima.

Mai quand la caud pièi s'apasimo,
E que la nèu sus li grand cimo
Adeja revouluno i terraire gavot,
De l'inmènso plano Craenco
Pèr destepa l'erbo ivernenco,
Dis àuti coumbo Daufinenco
Falié vèire descèndre aquéu riche escabot!

Où pastourelles ou comtesses — prennent renom de beauté, — ne manquent pas les poursuivants, en Crau et aux manoirs; — et rien qu'au Mas des Micocoules — il en vint trois : un gardien de cavales, — un pasteur de génisses — et un berger de brebis, tous les trois beaux garçons.

Vint d'abord le berger Alàri. — On dit qu'il possédait mille bêtes (à laine), — attachées, tout l'hiver, le long du lac d'Entressen[3],— aux bons *gramens* salés. — On dit qu'à l'époque où le froment forme ses nœuds, — dans les fraîches hauteurs des grandes Alpes — il les conduisait lui-même, dès que l'on sent mai.

On dit aussi, et je le crois, — que, vers la Saint-Marc, neuf tondeurs — trois jours tondaient (pour) lui, et des hommes fameux! — Et j'omets celui qui enlève — les toisons de laine blanche et pesante; — et le bergerot qui, sans relâche, — charriait aux tondeurs un broc promptement bu.

Mais lorsque ensuite la chaleur s'apaise, — et que la neige sur les grandes cimes — déjà tourbillonne aux pays montagnards, — de l'immense plaine de Crau — pour brouter l'herbe hivernale, — il fallait voir, des hautes vallées dauphinoises, — descendre ce riche troupeau!

Falié vèire aquelo escarrado
S'esperlounga dins la peirado!
En front de tout lou rai, l'agnelun proumieren
Sautourlejo pèr bando gaio…
I'a l'agnelié que lis endraio.
L'ensounaiado bourriscaio,
E li póutre, e li saumo, à baudre li seguien.

D'escambarloun dessus la bardo,
Es l'asenié que n'a la gardo :
Dins lis ensàrri d'aufo, es éli, sus lou bast,
Éli que porton la raubiho,
E la bevènto e la mangiho,
E dóu bestiàri que s'espeio
La pèu enca saunouso, e l'agneloun qu'èi las.

Capitàni de la bregado,
E li bano revertegado,
Après venien de front, en brandant si redoun,
E lou regard vira de caire,
Cinq fièr menoun cabessejaire;
Darrié li bòchi vèn li maire,
E li fòli cabreto, e li blanc cabretoun.

Troupo courriolo emai groumando,
Es lou cabrié que la coumando.
Li mascle de l'avé, li grands esparradou
De quau li mourre en l'èr se drèisson,
Dins la carrairo aqui parèisson :
A si grand bano se counèisson,
Tres fes envertouiado autour de l'ausidou

Il fallait voir cette multitude — se développer dans le chemin pierreux! — Au front de toute la troupe, les agneaux hâtifs — cabriolent par joyeuses bandes. — L'*agnelier* les dirige. — Les ânes portant sonnailles, — et les ânons, et les ânesses, en désordre les suivaient.

A califourchon sur la bardelle, — l'ânier en a la garde. — Dans les mannes de sparterie, ce sont eux, sur le bât, — eux qui portent les hardes, — et la boisson, et les vivres, — et du bétail qu'on écorche — la peau encore saignante, et l'agneau fatigué.

Capitaines de la phalange, — avec leurs cornes retroussées, — après venaient de front, en branlant leurs clarines, — et le regard de travers, — cinq fiers boucs à la tête menaçante; — derrière les boucs viennent les mères, — et les folles chevrettes, et les blancs petits chevreaux.

Troupe gourmande et vagabonde, — le chevrier la commande. — Les mâles des brebis, les grands béliers conducteurs, — dont les museaux dans l'air se dressent, — alors paraissent dans la voie; — on les reconnait à leurs grandes cornes, — trois fois entortillées autour de l'oreille.

E perèu (ounourable signe
Que dóu troupèu acò 's li segne)
An li costo floucado e l'esquino tambèn.
Camino en tèsto de la troupo
Lou baile-pastre, e de sa roupo
Li dos espalo s'agouloupo.
Mai lou gros de l'armado arribo d'un tenènt.

E'n uno pòusso nivoulouso,
E di proumiero, e di couchouso,
Courron lis agnelado, en bramant loungamen
Au belamen de si berouge;
E, lou coutet flouca de rouge,
Ensèn póussejon lis anouge
E li móutoun lanu que van paloutamen;

Li pastrihoun de vòuto en vòuto,
E qu'i chin cridon : A la vòuto!
E, pega sus lou flanc, l'innoumbrable vacièu,
Li nouvello, li tardouniero,
E li segoundo, e li maniero,
E li fegóundi bessouniero
Qu'an peno à tirassa soun vèntre empachatièu.

Escarradoun tout espeiòti,
Entre li turgo, li vièi mòti
Qu'an agu lou dessouto i batèsto d'amour,
Emé li berco e li panardo,
Clauson enfin la rèire-gardo,
Aret creba, tristo desfardo,
Qu'an perdu tout ensèn e li bano e l'ounour.

Et encore (honorable signe— qu'ils sont les sires du troupeau) — ils ont les côtes, ils ont le dos ornés de houppes. — En tête de la troupe marche — le chef des pâtres, de son manteau — s'enveloppant les deux épaules. — Mais le gros de l'armée arrive à la suite.

Et dans un nuage de poussière, — et précédant (la foule), et empressées, — courent les (brebis) mères, répondant par de longs bêlements — au bêlement de leurs petits ; — et, la nuque ornée de bouffettes rouges, — ensemble poudroient les antenois, — et les moutons laineux qui vont à pas lents ;

Les aides-bergers, d'intervalle en intervalle, — criant aux chiens : *A la volte !* — et, le flanc marqué de poix, l'innombrable plèbe, — les adultes, *les brebis qui mettent bas deux fois*, — et *celles dont deux fois les dents de marque ont percé*, et *celles qu'on a privées de leurs agneaux*, — et les fécondes *bessonnières*[1] — qui ont peine à traîner leur ventre embarrassant.

Escadron dépenaillé, — parmi les bréhaignes, les vieux béliers — qui ont été vaincus aux combats d'amour,— avec les édentées et les boiteuses, — ferment enfin l'arrière-garde, — béliers crevés, tristes débris, — qui ont perdu tout ensemble et les cornes et l'honneur.

E tout acò, fedo e cabrairo,
Tant que n'i'avié dins la carrairo,
Èro d'Alàri, tout, jouine e vièi, bèu o laid...
E davans éu quand davalavon,
Qu'à cha centeno defilavon,
Avié sis iue que se chalavon...
Pourtavo, coume un scètre, un rebatun de plai.

E 'mé si blanc chinas de pargue
Que lou seguien dins li relargue,
Li geinoun boutouna dins si guèto de pèu,
E l'èr seren, e lou front sàvi,
L'aurias cresu lou bèu rèi Dàvi
Quand, sus la tardo, au pous dis àvi
Anavo, en estènt jouine, abéura li troupèu.

— Vaqui Mirèio que vanego
Davans lou Mas di Falabrego!
Diguè lou pastre... Oh! Diéu! m'an di la verita:
Ni dins lou plan, ni sus l'auturo,
Ni pèr verai, ni pèr pinturo,
Iéu n'ai ges vist qu'à la centuro
Ie vague, pèr lou biais, la gràci, la bèuta!

Que, rèn que pèr la vèire, Alàri
S'èro escarta de soun bestiàri.
A dre d'elo pamens quand fuguè : Pourriés-ti,
Ie fai d'uno voues que tremolo,
Me faire vèire uno draiolo
Pèr travessa li mountagnolo?
Autramen, chato, ai pòu de pas me n'en sourti!

Et tout cela, brebis et chèvres, — autant qu'en contenait la voie, — était à Alàri, tout, jeune et vieux, beau et laid... — Et devant lui lorsqu'elles descendaient, — qu'elles défilaient par centaines, — ses yeux se délectaient (à cette vue)... — Il portait, comme un sceptre, un rondin d'érable.

Et, avec ses blancs et grands chiens de *parc* — qui le suivaient dans les pâturages, — les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau, — et l'air serein et le front sage... — vous l'eussiez cru le beau roi David, — quand, vers le soir, au puits des aïeux, — il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux.

— « Voilà Mireille qui va et vient — devant le Mas des Micocoules! — dit le pâtre... Oh! Dieu! l'on m'a dit vrai : — ni dans la plaine, ni sur les hauteurs, — ni en peinture, ni en réalité, — je n'en ai vu aucune qui à la ceinture — lui aille, pour les manières, la grâce, la beauté! »

Car, rien que pour la voir, Alàri — s'était éloigné de ses bêtes. — Cependant, quand il fut devant elle : « Pourrais-tu, — lui dit-il d'une voix qui tremble, — me montrer un sentier — pour traverser les collines? — Sinon, jeune fille, j'ai peur de ne pas en sortir! »

— I'a que de prene la drechiero,
Vè! respoundè la masagiero,
E pièi de Pèiro-malo enregas lou desert,
E caminas dins la vau torto,
Fin que vegués uno grand porto,
Emé 'no toumbo que suporto
Dous generau de pèiro, eilamount dins lis èr;

Èi ce qu'apellon lis Antico.
— Gramaci! lou jouvènt replico...
Milo bèsti d'avé, pourtant ma marco, en Crau,
Mounton deman à la mountagno,
E iéu precède la coumpagno
Pèr ie marca dins la campagno,
Li coussou, la couchado, e peréu lou carrau.

E tout de bèstio fino!... E quouro
Que me maride, ma pastouro
Entendra tout lou jour canta lou roussignòu...
E s'aviéu l'ur, bello Mirèio,
Que tu vouguèsses ma liéurèio,
Te semoundréu, noun de daurèio,
Mai un vas que t'ai fa, de bouis, e flame-nòu.

E de parla tant lèu s'arrèsto,
Coume un relicle, de sa vèsto
Sort un coucourelet taia dins lou bouis viéu,
Car, à sis oureto de pauso,
Amavo, asseta su 'no lauso,
De s'espassa 'n-aquéli causo;
E rèn qu'emé 'n coutèu fasié d'obro de Diéu!

— « Il n'y a qu'à prendre le droit chemin, — voyez! répondit la fille des champs, — vous enfilez ensuite le désert de Peyre-male, — et vous marchez dans le val tortueux — jusqu'à ce qu'un portique se montre à vos regards, — avec un tombeau qui supporte — deux généraux de pierre, là-haut dans les airs[5];

« C'est ce qu'on nomme les Antiques. » — « Gran merci! réplique le jeune homme... — Mille bêtes à laine, portant ma marque, dans la Crau, — montent demain à la montagne; — et je précède le *bataillon*, — pour lui marquer à travers champs — les pacages, la couchée, et aussi le chemin.

« Et (c'est) tout bêtes fines!... Et en quelque temps — que je me marie, ma bergère — entendra tout le jour chanter le rossignol... — Et si j'avais l'heur, belle Mireille, — que tu acceptasses ma *livrée*, — je t'offrirais, non pas des bijoux d'or, — mais un vase que j'ai fait pour toi, de buis, et battant-neuf. »

Et comme il cesse de parler, — telle qu'une relique, de sa veste — il sort une coupe taillée dans le buis vif; — car, à ses heures de loisir, — il aimait, assis sur une pierre, — à se distraire à ces choses; — et seulement avec un couteau il faisait des œuvres divines!

E d'uno man cascareleto
Escrincelavo de clincleto
Pèr la niue, dins lou champ, mena soun abeié;
E sus lou càmbis di sounaio,
E sus l'os blanc que li mataio,
Fasié de taio e d'entre-taio,
E de flour, e d'aucèu, e tout ce que voulié.

Mai lou vas que venié d'adurre,
Aurias nega, vous l'asssegure,
Que i'aguèsse passa coutèu de pastrihoun:
Uno massugo bèn flourido
A soun entour èro espandido;
E dins si roso alangourido,
Dous cabròu ie paissien, fourmant li manihoun.

Un pau plus bas, vesias tres fiho
Qu'èron segur tres mereviho!...
Pas liuen, dessouto un cade, un pastourèu dourmié.
Li fouligàudi chatouneto
Se n'aprouchavon plan-planeto,
E ie metien sus la bouqueto
Uno alo de rasin qu'avien dins soun panié.

E lou pichot que soumihavo
Tout risoulet se revihavo;
E l'uno di chatouno avié l'èr esmougu...
Sèns la coulour dóu racinage,
Aurias di que li persounage
Èron viéu dins aquel óubrage...
Sentié 'ncaro lou nòu, i'avié panca begu.

Et d'une main fantaisiste,— il sculptait des cliquettes — pour, la nuit, dans les champs, conduire son troupeau; — et sur le collier des clarines, — et sur l'os blanc qui leur sert de battant, — il faisait des tailles et des entre-tailles, — et des fleurs, et des oiseaux, et tout ce qu'il voulait.

Mais le vase qu'il venait d'apporter, — vous auriez nié, je vous l'assure, — que couteau de berger eût passé là : — un ciste bien fleuri — autour de lui s'épanouissait; — et dans ses roses langoureuses, — deux chevreuils paissaient, formant les anses.

Un peu plus bas, on voyait trois jeunes filles — qui étaient certainement trois merveilles!... — Non loin (de là), sous un cade, un pastoureau dormait. — Les folâtres fillettes — s'approchaient de lui doucement, — et mettaient sur sa bouche — un grappillon de raisin qu'elles avaient dans leur panier.

Et l'enfant qui sommeillait — s'éveillait tout souriant; — et l'une des fillettes avait l'air ému... — Sans la couleur de la racine, — vous eussiez dit que les figures — étaient vivantes dans cet ouvrage... — Il sentait encore le neuf, il n'y avait pas bu encore.

— En verita, diguè Mirèio,
Pastre, fai gau, vosto lièurèlo...
E l'espinchavo. Pièi partiguè tout d'un bound :
Moun bon-ami n'a 'no plus bello :
Soun amour, pastre! E quand me bèlo,
O fau que baisse li parpello,
O dins iéu sènte courre un bonur que me poun..

E la chatouno, coume un glàri
Despareiguè... Lou pastre Alàri
Estremè soun vasèu ; e plan-plan, à l'ahour,
Éu s'enanè de la bastido,
E la pensado entreboulido
Qu'aquelo chato tant poulido
Pèr autre que pèr éu aguèsse tant d'amour!

Au meme Mas di Falabrego
Venguè tambèn un gardian d'ego,
Veran. Aquéu Veran ie venguè dóu Sambu.
Au Sambu, dins li grand pradello
Ounte flouris la cabridello,
Avié cènt ego blanquinello
Despounchant di palun li rousèu escambu.

Cènt ego blanco! La creniero,
Coume la sagno di sagniero,
Oundejanto, fougouso, e franco dóu cisèu,
Dins sis ardèntis abrivado,
Quand pièi partien, descaussanado,
Coume la cherpo d'uno fado,
En dessus de si cóu floutavo dins lou cèu.

« En vérité, dit Mireille, — pâtre, votre *livrée tente la vue*... » — Et elle l'examinait. Puis partant tout d'un bond : — « Mon bien-aimé en a une plus belle : — son amour, pâtre ! Et lorsque, passionné, il me regarde, — il me faut baisser les paupières, — ou bien je sens courir en moi un bonheur qui me *navre*. »

Et la jeune fille, comme un lutin, — disparut... Le berger Alari — remit son vase sous (sa veste) ; et lentement, au crépuscule [6], — s'en alla de la bastide, — troublé par la pensée — qu'une si belle fille — pour un autre que lui eût tant d'amour !

Au même Mas des Micocoules — vint aussi un gardien de cavales, — Véran. Ce Véran y vint du Sambuc [7]. — Au Sambuc, dans les grandes prairies — où fleurit la *cabridelle* [8], — il avait cent cavales blanches — épointant les hauts roseaux des marécages.

Cent cavales blanches ! La crinière, — comme la massette des marais, — ondoyante, touffue, et franche du ciseau. — Dans leurs ardents élans, — lorsqu'elles partaient ensuite, effrénées, — comme l'écharpe d'une fée — au-dessus de leurs cous elle flottait dans le ciel.

Vergougno à tu, raço omenenco !
Li cavaloto Camarguenco,
Au pougnènt esperoun que i'estrasso lou flanc;
Coume à la man que li caresso,
Li veguèron jamai soumesso.
Encabestrado pèr traitesso,
N'ai vist despatria liuen dóu pàti salan;

E'n jour, d'un bound rabin e proumte,
Embardassa quau que li mounte,
D'un galop avala vint lègo de palun,
La narro an vènt! e revengudo
Au Vacarés, que soun nascudo,
Après dès an d'esclavitudo,
Respira de la mar lou libre salabrun.

Qu'aquelo meno sóuvagino,
Soun elemen es la marino :
Dóu càrri de Netune escapado segur,
Es encaro tencho d'escumo ;
E quand la mar boufo e s'embrumo,
Que di veissèu peton li gumo,
Li grignoun de Camargo endihon de bonur,

E fan brusi coume uno chasso
Sa longo co que ie tirasso ;
E gravachon lou sòu, e sènton dins sa car
Intra lou trent dóu diéu terrible,
Qu'en un barrejadis ourrible
Mòu la tempèsto e l'endoulible,
E bourroulo de founs li toumple de la mar.

Honte à toi, race humaine! — Les cavales de Camargue[9], — au poignant éperon qui leur déchire le flanc, — comme à la main qui les caresse, — jamais on ne les vit soumises. — Enchevêtrées par trahison, — j'en ai vu exiler loin des prairies salines;

Et un jour, d'un bond revêche et prompt, — jeter bas quiconque les monte, — d'un galop dévorer vingt lieues de marécages, — flairant le vent! et revenues — au Vaccarés[10], où elles naquirent, — après dix ans d'esclavage, — respirer l'émanation salée et libre de la mer.

Car (à) cette race sauvage, — son élément, c'est la mer : — du char de Neptune échappée sans doute, — elle est encore teinte d'écume; — et quand la mer souffle et s'assombrit, — quand des vaisseaux rompent les câbles, — les étalons de Camargue hennissent de bonheur;

Et font claquer comme la ficelle d'un fouet — leur longue queue traînante; — et grattent le sol, et sentent dans leur chair — entrer le trident du dieu terrible, — qui, dans un horrible pêle-mêle, — meut la tempête et le déluge, — et bouleverse de fond en comble les abîmes de la mer.

Aquéu Veran li pasturgavo.
En Crau un jour que traficavo,
Enjusquo vers Mirèio, acò s'èi di, Veran
Se gandiguè. Car en Camargo,
E fin qu'alin i bouco largo
D'ounte lou Rose se descargo,
Se disié qu'èro bello, e lontèms lou diran !

Ie venguè fièr, emé reboundo
A l'Arlatenco, longo e bloundo,
Jitado sus l'espalo en guiso de mantèu;
Emé taiolo chimarrado
Coume uno esquino de rassado,
E capèu de telo cirado
Ounte se rebatié lou trelus dóu soulèu.

E quand fuguè davans lou mèstre :
Bon jour à vous emai benèstre !
Dóu Rose Camarguen siéu, dis, un ribeiròu ;
Siéu lou felen dóu gardian Pèire :
Es pas que noun lou déugués vèire,
Qu'au mens vint an 'mé si courrèire,
Moun grand, lou gardian Pèire, a cauca voste eiròu !

Dins la palun que nous enrodo,
Moun segne grand n'avié tres rodo,
Vous n'en souvèn ! Mai, mèstre, oh ! se vesias dempièi
Lou riche crèis d'aquéu levame !
Podon n'en toumba li voulame !
N'avèn sèt rodo emé sèt liame !
— Longo-mai ! o moun fiéu, respoundeguè lou vièi,

Ce Véran les gardait au pâturage. — Un jour qu'il parcourait la Crau, — jusqu'auprès de Mireille Véran, dit-on, — poussa ses pas. Car en Camargue, — et, jusque, là-bas, aux larges bouches — par où le Rhône se décharge, — on disait qu'elle était belle, et longtemps on le dira!

Il y vint fièrement, avec veste — à l'Arlésienne, longue et blonde, — jetée sur l'épaule en guise de manteau, — avec ceinture bariolée — comme un dos de lézard, — et chapeau de toile cirée — où se réfléchissait l'éclat du soleil.

Et lorsqu'il fut devant le maître : — « Bonjour à vous et bien-être aussi ! — Du Rhône Camarguais je suis, dit-il, un riverain; — je suis le petit-fils du gardien Pierre : — au reste, vous devez le voir, — car, au moins vingt ans, avec ses coursiers, — mon aïeul, le gardien Pierre, a foulé votre airée !

« Dans le marais qui nous entoure, — mon vénérable aïeul avait trois *rodes* [11] (de coursiers)... — Il vous en souvient ! Mais, maître, oh ! si vous voyiez, depuis, — le riche croît de ce levain ! — Elles peuvent en abattre les faucilles ! — nous en avons sept *rodes* et sept *liens* [12] ! » — « Longtemps, ô mon fils, répondit le vieillard,

O, longo-mai n'en vegues naisse,
E li coundugues dins lou paisse!
Ai couneigu toun grand; e certo, acò 'ro em'éu
Uno amista de longo toco!
Mai quand pièi l'age nous desfioco,
A la clarta de nosto moco
Demouran en repaus, e l'amistanço, adiéu!

— Es pas lou tout! venguè lou drole,
E noun sabès qu'èi que vous vole:
Mai d'un cop, au Sambu, quand vènon li Craen
Querre de càrri d'apaiage,
Entandaumens que de si viage
l'ajudan faire lou bihage,
Di chatouno de Crau arribo que parlen;

E m'an retra vosto Mirèio
Tant de moun goust, qu'à vosto idèio
Se trouvas Veranet, voste gèndre sara.
— Veranet! Pousquèsse lou vèire
Cridè Ramoun, que de toun rèire,
De moun ami lou gardian Pèire
Lou sagatun flouri noun pòu que m'ounoura!

E coume un ome que rènd gràci
Au Segnour Diéu, dins lis espàci
Aubourè si dos man 'm' aquesto esclamacioun:
Mai qu'agrades à la pichoto,
(Car èi souleto e la mignoto!)
En proumierage de la doto
Lou sant toustèms t'avèngue e la benedicioun!

« Oui, longtemps puisses-tu les voir multiplier, — et les conduire au pâturage ! — J'ai connu ton aïeul, et certes, c'était avec lui — une amitié de longue main ! — Mais lorsque enfin l'âge nous glace, — à la clarté de notre lampe [15] — nous demeurons en repos, et les amis, adieu ! »

— « Ce n'est pas tout, dit le jeune homme, — et vous ne savez pas ce que je veux de vous : — plus d'une fois, au Sambuc, quand viennent les gens de Crau — querir des chariots de litière, — pendant que de leurs chargements — nous leur aidons à serrer la liure, — il nous arrive de parler des fillettes de Crau.

« Et ils m'ont peint votre Mireille — tellement de mon goût, qu'à votre idée — si vous trouvez Véran, votre gendre sera... » — « Véran !... pussé-je voir cela ! — s'écria Ramon, car de ton ancêtre, — de mon ami le gardien Pierre — le rejeton fleuri ne peut que m'honorer ! »

Et, tel qu'un homme qui rend grâces — au Seigneur Dieu, dans l'étendue — il leva ses deux mains, en s'écriant : — « Pourvu que tu plaises à la petite, — (car étant seule, elle est la bien-aimée !) — en prémice de la dot, — l'éternité des saints t'advienne et la bénédiction ! »

E sono quatecant sa chato,
E ie dis lèu de que se trato.
Palo subitamen, lou regard enebi,
E tremoulanto de cregnènço :
Mai vosto santo couneissènço,
Ie faguè 'nsin, paire, en que pènso,
Que vouguès, liuen de vous, tant jouino me chabi ?

— Ve, fau que plan acò se mene,
M'avès agu di, pèr se prene !
Fau counèisse li gènt, fau n'èstre couneigu...
E li counèisse, qu'es encaro ?...
E dins la nèblo de sa caro
Subitamen pareiguè claro
Uno douço pensado. Un matin qu'a plóugu,

Se vèi ansin li flour negado
A travès l'aigo bautugado.
La maire de Mirèio aprouvè sa resoun...
E lou gardian emé 'n sourrire :
Mèste Ramoun, dis, me retire !
Car dóu mouissau, ai à vous dire
Qu'un gardian Camarguen counèis la pougnesoun.

Au mas, dins lou meme estivage,
Venguè, di pàti dóu Sóuvage,
Pèr vèire la chatouno, Ourrias lou toucadou.
Dóu Sóuvage, negro, malino,
E renoumado es la bouvino...
I souleias, à la plouvino,
Souto lou batedis di glavas negadou,

Et sur-le-champ il appelle sa fille, — et lui dit vite ce qui se traite. — Pâle soudain, le regard interdit, — et tremblante d'appréhension : — « Mais votre sainte intelligence, — lui parla-t-elle ainsi, père à quoi pense-t-elle, — pour vouloir, si jeune, m'éloigner de vous?

« — Vois, il faut que lentement cela se mène, — m'avez-vous eu dit, pour s'épouser! — Il faut connaître les gens, il faut en être connu... — Et les connaître, qu'est-ce encore? »... — Et dans la brume de son visage — soudain apparut claire — une douce pensée. Un matin qu'il a plu,

On voit ainsi les fleurs noyées — à travers l'eau troublée. — La mère de Mireille approuva ses paroles, — et le gardien, en souriant : — « Maître Ramon, dit-il, je me retire! — car du cousin, je vous le dis, — un gardien Camarguais connaît la piqûre. »

Au *mas*, dans le courant du même été, — vint, des pâturages du Sauvage [14], — pour voir la jeune fille, Ourrias [15] le toucheur. — Du Sauvage, noirs, méchants — et fameux sont les bœufs.... — Aux grands soleils, sous les frimas, — sous le battement des pluies diluviennes,

Aqui, tout soul emé si bravo,
Ourrias tout l'an li pasquieravo.
Nascu dins la manado, abari 'mé li biòu,
Avié di biòu l'estampaduro,
E l'iue sóuvage, e la negruro,
E l'èr menèbre, e l'amo duro.
Un bihoun à la man, lou vièsti tra pèr sòu,

Quant de cop, rufe desmamaire,
D'entre li pousso de si maire
N'avié pas derraba, desteta li vedèu!
E sus la maire encourroussado
Rout de barroun uno brassado,
D'aqui que fuge l'espóussado,
Ourlanto, e revirado entre li pinatèu!

Quant de doublen e de ternenco,
Dins li ferrado Camarguenco,
N'avié pas debana! N'en gardavo, tambèn,
A l'entreciho, uno cretasso
Coume lou niéu qu'un tron estrasso;
E lis engano e li tirasso
De soun sang regoulant s'èron tencho pèr tèm.

Èro un bèu jour de grand ferrado.
Pèr veni faire la virado,
Li Santo, Faraman, Aigui-Morto, Aubaroun,
Avien manda dedins lis erme
Cènt cavalié de si pu ferme.
Aqui pamens ounte es lou terme,
E mounte un pople foui embarro un vaste round,

Là, seul avec ses vaches, — Ourrias les paissait toute l'année. — Né dans le troupeau, — élevé avec les bœufs, — des bœufs il avait la structure, — et l'œil sauvage, et la noirceur, — et l'air revêche, et l'âme dure. — Un rondin à la main, le vêtement jeté par terre,

Combien de fois, rude *sevreur*, — des mamelles de leurs mères — n'avait-il pas arraché, sevré les veaux ! — et sur la mère en courroux — rompu de gourdins une brassée, — jusqu'à ce qu'elle fuie l'orage de coups, — hurlante, et retournant la tête entre les jeunes pins !

Combien de bouvillons et de génisses [16], — dans les *ferrades* [17] Camarguaises, — n'avait-il pas renversés par les cornes ! Aussi en gardait-il, — entre les sourcils, une balafre — pareille à la nuée que la foudre déchire ; — et les salicornes et les traînasses — de son sang ruisselant s'étaient teintes jadis.

C'était un beau jour de grande *ferrade*. — Pour rassembler (les bœufs), — les Saintes, Faraman, Aigues-Mortes, Albaron [18], — avaient envoyé dans les friches — cent cavaliers de leurs plus fermes. — Cependant au lieu déterminé, — où un peuple en délire enferme un vaste cirque,

Destrassouna dins la sansouiro,
Acoussegui de la fichouiro
Que ie tanco au galop lou bouiènt toucadou,
A courso folo, tau e tauro
Venien coume un brounsimen d'auro,
En escrachant sagno e centauro,
Venien de s'acampa, tres cènt, au marcadou.

La troupelado banarudo
S'aplanto, espavourdido e mudo.
Mai, l'armo dins li costo, à coucho d'esperoun,
Tres fes encaro ie fan batre
Lou virouioun de l'anfitiatre,
Coume lou chin après lou matre,
Coume après li ratiè l'aiglo dóu Luberoun.

Quau lou creirié? de sa cavalo,
Contro l'usage, Ourrias davalo.
I porto de l'areno amoulouna, li biòu
Terriblamen subran s'esbrandon,
E dins l'areno lèu s'alandon
Cinq bouvachoun, que sis iue brandon,
E que traucon lou cèu de si fièr cabassòu!

Coume lou vènt Ourrias s'abrivo,
Coume lou vènt après li nivo,
Li secuto à la courso, à la courso li poun;
Quouro à la courso li davanço,
Quouro li coto emé la lanço,
A l'endavans quouro ie danso,
Quouro li remouchino emé'n dur cop de poung.

Éveillés en sursaut dans la plaine salée, — poursuivis du trident — dont les perce au galop le bouillant toucheur, — à course folle, taureaux et taurẹs — venaient, comme un rugissement de vent, — en écrasant *typhas* et centaurées, — venaient de se rassembler trois cents, au lieu du *marquement*.

La multitude cornue — s'arrête, effarée, muette. — Mais, l'arme dans les côtes, à hâte d'éperon, — trois fois encore ils lui font parcourir — le circuit de l'amphithéâtre, — tels que le chien après la martre, — tels que l'aigle du Luberon [19] après les crécerelles.

Qui le croirait? de sa cavale, — contre la coutume, Ourrias descend. — Aux portes de l'arène aglomérés, les bœufs — terriblement soudain s'ébranlent, — et dans l'arène promptement s'élancent — cinq bouvillons dont les yeux flamboient — et qui percent le ciel de leurs têtes superbes !

Comme le vent Ourrias se précipite; — comme le vent après les nues, — il les poursuit à la course, à la course les pique, — à la course tantôt les devance, — tantôt de sa lance les heurte, — tantôt danse devant eux, — tantôt les gourmande d'un vigoureux coup de poing.

Ai ! tout lou pople di man pico :
Ourrias, blanc de pòusso oulimpico,
Pèr li bano, à la courso, à la fin n'a pres un,
E tèsto e mourre, e forço à forço !
Vòu desclava si bano torso,
Lou negre moustre, e se bidorso,
E bramo de furour, e niflo sang e fum.

Vano furour ! bound inutile !
Lou bouvatié, d'un cop sutile,
Amourro à soun espalo, en ie troussant lou còu,
L'orro testasso dóu bestiàri ;
E rudamen e pèr countràri
Butant la bèsti, coume un bàrri
E crestian e bestiau barrulon pèr lou sòu.

Uno esglaiado cridadisso
Estrementis li tamarisso :
Bon ome, Ourrias ! bon ome !... E cinq drole espalu
Tenien lou brau. De soun empèri
Pèr ie marca lou batistèri,
Ourrias éu-meme pren lou fèrri,
E' mé lou fèrri caud ie rimo lou malu.

Un vòu de fiho d'Arle, en sello,
Emé lou sen que ie bacello,
Enflourado au galop de si cavalot blanc,
Vènon i'adurre uno grand bano,
Raso de vin ; e dins la plano,
Zóu mai ! lou fouletoun s'esvano....
Un vòu de cavalié li seguisson, brulant.

Aïe! tout le peuple bat des mains : — Ourrias, blanc de poussière olympique, — par les cornes, à la course, enfin en a pris un, — et tête et mufle, et force à force! — Il veut dégager ses cornes retroussées, — le noir monstre, et il tord sa croupe, — et mugit de fureur, et renifle sang et fumée.

Vaine fureur! inutiles bonds! — Le bouvier, d'un coup subtil, — appuie à son épaule, en lui tordant le cou, — l'horrible tête de la brute ; — et rudement et en sens contraire — poussant la bête, comme un rempart — chrétien et bête roulent par terre.

Une clameur frénétique — fait trembler les tamaris : « *Bon homme! Ourrias! bon homme!* » Et cinq gars aux larges épaules — tenaient le taureau : de son triomphe — pour lui marquer le *baptistère*, — Ourrias lui-même prend le fer, — et avec le fer chaud, il lui brûle la croupe.

Un vol de filles d'Arles, en selle, — le sein fortement agité, — empourprées au galop de leurs haquenées blanches, — viennent lui apporter une grande corne — rase de vin ; et dans la plaine, — alerte! le tourbillon de nouveau s'évapore; — un vol de cavaliers les suivent, brûlants.

Ourrias vèi que biòu à-n-abatre..
E n'en demoro encaro quatre ;
Mai coume lou daiaire es à toumba lou fen
Tant mai ardènt que mai n'en rèsto,
I durs esfors de la batèsto
Sèmpre que mai èu tenié tèsto,
E de quatre animau despouderè li ren.

Taco de blanc, bano superbo,
Lou que restavo toundié l'erbo...
—Ourrias ! n'i'a proum ! n'i'a proun ! tóuti li vièi vaquié
le cridèron. Vano restanco !
Contro lou brau di taco blanco,
Lou ficheiroun pausa sus l'anco,
Relènt, despeitrina, deja se bandissié.

Zan ! coume en plen mourre l'encapo,
Lou ficheiroun volo en esclapo.
L'atroço pougneduro endemounio lou brau ;
Lou toucadou ie sauto i bano ,
Parton ensèn, e de la plano
Ensèn afoudron lis engano.
Sus si lòngui fourquello apiela d'à chivau,

Li vaquié d'Arle e d'Aigui-Morto
Tenien d'à ment la lucho forto :
A vincre, tóuti dous furoun, acarnassi,
L'ome doumtant lou biòu bramaire,
Lou biòu empourtant lou doumtaire,
E'm'un lengau escumejaire
Lipant, tout en courrènt, soun mourre ensaunousi.

Ourrias ne voit que bœufs à terrasser..... — Quatre restaient encore ; — mais, comme le faucheur, à abattre le foin, — est d'autant plus ardent qu'il en reste davantage, — aux durs efforts du combat — de plus en plus il tenait tête, — et de quatre animaux il énerva les reins.

Taches de blanc, cornes superbes, — le dernier tondait le gazon. — « Ourrias ! assez ! assez ! » tous les vieux vachers — lui crièrent. Vaine écluse ! — Sur le taureau aux blanches taches, — le trident posé sur la hanche, — moite de sueur, la poitrine nue, il fondait déjà.

Zan ! comme il l'atteint en plein mufle, — le trident vole en éclats ; — l'atroce blessure rend le taureau démoniaque ; — d'un bond le toucheur le saisit aux cornes ; — ils partent ensemble, et de la plaine — ravagent ensemble les salicornes. — A cheval, appuyés sur les longues (hampes) de leurs aiguillons,

Les vachers d'Arles et d'Aigues-Mortes — contemplaient la forte lutte : — pour la victoire, tous deux furieux, acharnés, — l'homme domptant le bœuf qui mugit, — le bœuf entraînant le dompteur, — et d'une langue épaisse, écumeuse, — léchant à la course son mufle ensanglanté.

Misericòrdi ! lou biòu gagno !
Coume uno vilo rastelagno,
L'ome i'a darbouna davans, dóu vanc qu'avié...
— Fai lou mort ! fai lou mort ! — En terro
Lou biòu 'mé si pivèu l'aferro,
E, dins lis èr, sa tèsto fèro
A sèt cano d'autour lou bandis à l'arrié !

Uno esglaiado cridadisso
Estrementis li tamarisso....
Alin liuen lou pauras vai toumba d'abouchoun,
Amaluga. Dempièi pourtavo
La creto que lou descaravo.
Sus la cavalo que mountavo,
Venguè dounc vers Mirèio, arma de soun pounchoun.

Aquéu matin, la piéuceleto
Èro à la font touto souleto ;
Avié 'stroupa si mancho emé soun coutihoun
E netejavo li fiscello
Em' la counsòudo fretarello.
Santo de Diéu ! coume èro bello,
Quand dins lou sourgènt clar gafavon si petoun !

Ourrias faguè : Bonjour, la bello !
Bèn ? refrescas vòsti fiscello ?
A-n-aquéu sourgènt clar, se vous fasié pas mai,
Abéurarièu ma bèsti blanco.
— Oh ! n'es pas l'aigo, eici, que manco,
Respoundeguè : dins la restanco
Poudès la faire béure, autant coume vous plai.

Miséricorde ! le bœuf l'emporte ! — Comme une vile râtelée — l'homme a roulé devant lui, entraîné par l'élan..... — « Fais le mort ! fais le mort ! » De terre — avec ses *pointes* le bœuf l'enlève, — et dans les airs, sa tête farouche — à sept cannes de haut le lance en arrière !

Une clameur frénétique — fait trembler les tamaris..... — Au loin le malheureux va tomber, la face contre terre, — brisé. Il portait depuis (lors) — la cicatrice qui le défigurait. — Sur la cavale qu'il montait, — il vint donc chez Mireille, armé de sa pique.

Cette matinée-là, la jeune vierge — était seulette à la fontaine ; — elle avait retroussé ses manches et son jupon, — et nettoyait les éclisses [20] — avec la prêle polisseuse. — Saintes de Dieu ! qu'elle était belle, — guéant ses petits pieds dans la source claire !

Ourrias dit : « Bonjour, la belle ! — Eh bien ! vous rincez vos éclisses ? — A cette source claire, si vous le permettiez, — j'abreuverais ma bête blanche. » — « Oh ! l'eau ne manque pas, ici, — répondit-elle : dans l'écluse — vous pouvez la faire boire, — autant qu'il vous plaît. »

— Bello, diguè l'enfant sóuvage,
Se, pèr mariage o roumavage,
Venias à Séuvo-riau, ounte la mar s'entènd,
Bello, n'aurias pas tant de peno;
Car la vaco de negro meno,
Libro e feroujo, se permeno,
E jamai noun se mous, e li femo an bèu tèm.

— Jouvènt, mounte li biòu demoron,
De languimen li chato moron.
— Bello, de languimen, en estènt dous, n'i'a ges!
— Jouvènt, quau eilalin s'esmarro,
Dison que béu uno aigo amaro,
E lou soulèu i'usclo la caro. .
— Bello, souto li pin à l'oumbro vous tendrés.

— Jouvènt, dison qu'i pin i'escalo
De tourtouioun de serp verdalo!
— Bello, avèn li flamen, avèn li serpatié
Qu'en desplegant soun mantèu rose
Ie fan la casso, long dóu Rose.....
— Jouvènt, escoutas (que vous crose),
Soun trop liuen, vòsti pin, de mi falabreguié.

— Bello, entre capelan e fiho,
Noun podon saupre la patrio
Ounte anaran, se dis, manja soun pan un jour.
— Mai que lou manje emé quau ame,
Jouvènt, rèn autre noun reclame
Pèr que de moun nis me desmame.
— Bello, s'acò's ansin, dounas-me voste amour!

— « Belle, dit le sauvage enfant, — si comme épouse ou pèlerine, — vous veniez à Sylvaréal [21], où l'on entend la mer, — belle, vous n'auriez pas tant de peine ; — car la vache de race noire — se promène, libre et farouche, — et jamais on ne la trait, et les femmes ont du bon temps. »

— « Jeune homme, au pays des bœufs, — d'ennui les jeunes filles meurent. » — « Belle, d'ennui, quand on est deux, il n'en est pas ! » — « Jeune homme, qui s'égare dans ces contrées lointaines — boit, dit-on, une eau amère, — et le soleil lui brûle le visage… » — « Belle, sous les pins vous vous tiendrez à l'ombre. »

— « Jeune homme, on dit qu'il monte aux pins — des tortis de serpents verdâtres ! » — « Belle, nous avons les flamants, nous avons les hérons — qui, déployant leur manteau rose, — leur font la chasse, le long du Rhône. » — « Jeune homme, écoutez (que je vous interrompe !), — ils sont trop loin, vos pins, de mes micocouliers. »

— « Belle, prêtres et filles — ne peuvent savoir la patrie — où ils iront, dit le proverbe, manger leur pain un jour. » — « Pourvu que je le mange avec celui que j'aime, — jeune homme, je ne réclame rien de plus — pour me sevrer de mon nid. » — « Belle, s'il en est ainsi, donnez-moi votre amour ! »

— Jouvènt, l'aurés, diguè Mirèio ;
Mai 'quèli planto de ninféio
Pourtaran peravans de rasin couloumbau !
Auperavans vosto fourcolo
Jitara flour ; aquèli colo
Coume de ciro vendran molo,
E s'anara pèr aigo à la vilo di Bau !

— « Jeune homme, vous l'aurez, dit Mireille. — Mais ces plantes de nymphæa — porteront auparavant des raisins *colombins!* — auparavant votre trident — jettera des fleurs ; ces collines — s'amolliront comme la cire, — et l'on ira par *mer* à la ville des Baux ! »

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME

---

[1] Martigue (*Martegue*). (Voyez Chant I, note 12.)

Sicelande (*sicelando*), espèce de bateau.

[2] Paillole (*paiolo*), espèce de grand filet à mailles étroites.

[3] Lac d'Entressen (*clar d'Entressèn*), dans la Crau.

[4] Bessonnière (*bessouniero*), brebis qui met bas des jumeaux.

[5] Un portique, avec un tombeau, qui supporte deux généraux de pierre.

A une demi-heure de Saint-Remy, au pied même des Alpines, s'élèvent, à côté l'un de l'autre, deux beaux monuments romains. L'un est un arc de triomphe, l'autre un magnifique mausolée construit sur trois étages, orné de riches bas-reliefs, et surmonté d'un gracieux campanile, que soutiennent dix colonnes corinthiennes à travers lesquelles se montrent debout deux statues. Ce sont les derniers vestiges de *Glanum*, colonie marseillaise détruite par les barbares.

[6] Crépuscule (*ahour*, *ἀωρία*, heure indue, nuit profonde).

[7] Le Sambuc (*lou Sambu*), hameau du territoire d'Arles, dans l'île de Camargue.

[8] Cabridelle (*Cabridello*). (Voyez Chant I, note 14.)

[9] La Camargue (*la Camargo*), vaste delta formé par la bifurcation du Rhône. Cette île, qui s'étend depuis Arles jusqu'à la mer, contient soixante-quatorze mille sept cent vingt-sept hectares de superficie. L'immensité de ses horizons, le silence grandiose de ses plaines unies, son étrange végétation, son mirage, ses étangs, ses essaims de moustiques, ses grands troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages, étonnent le voyageur et font penser aux *pampas* de l'Amérique du Sud. (Voyez Chant X.)

[10] Le Vaccarés (*lou vacarés*), dans l'île de Camargue, est un vaste ensemble de marécages, d'étangs salés et de lagunes. *Vacarés* est formé du mot *vaco* et de la désinence provençale *arés*,

qui indique la réunion, la généralité. Il signifie un lieu où sont de nombreuses vaches. C'est ainsi que de *vigno*, vigne, *barco*, barque, *ribo*, rive, on a fait *vignarés*, vignoble. *barcarés*, flotte, *ribeirés*, rivage.

[11] Rodes (*rodo*). La race sauvage des chevaux camargues est employée au foulage des gerbes. Ces animaux se comptent par *rode* (roue, cercle). La *rode* est composée de six liens (*liame*) ; le *lien* est une paire, la *rode* contient par conséquent douze chevaux

[12] Lien (*liame*). (Voyez la note précédente.)

[13] A la clarté de notre lampe (*à la clarta de nostro moco*). La *moco* est un tronçon de roseau qu'on suspend dans les *mas* aux solives de la salle à manger. Elle porte la lampe romaine appelée *calèu*.

[14] Le Sauvage (*lou Sóuvage*), vaste contrée déserte, nommée aussi petite Camargue, circonscrite au levant par le petit Rhône, qui la sépare de la grande Camargue, au midi par la Méditerranée, au couchant et au nord par le Rhône mort et le canal d'Aigues-Mortes. C'est le principal séjour des taureaux noirs sauvages.

[15] Ourrias, forme provençale du nom propre *Elzéar*.

[16] Combien de bouvillons et de génisses (*quant de doublen e de ternenco*). Un bouvillon d'un an s'appelle en provençal *un anouble;* de deux ans, *un doublen;* de trois ans, *un ternen*. Une *ternenco* est une génisse de trois ans.

[17] Ferrade (*ferrado*), opération pastorale qu'on célèbre à Arles avec beaucoup d'appareil, et qui consiste à réunir tous les jeunes bœufs dans un espace déterminé, pour les marquer au chiffre du propriétaire avec un fer rouge.

[18] Les Saintes (*li Santo*) (voyez Chant I, note 15). — Faraman, Albaron (*Faraman*, *Aubaroun*), hameaux de la Camargue. — Aigues-Mortes (Gard), (*Aigui-Morto*.) C'est dans le port de cette ville que saint Louis s'embarqua deux fois pour la Terre sainte. François Ier et Charles-Quint y eurent une entrevue en 1539.

[19] Luberon (*Luberoun*). (Voyez Chant III, note 12.)

[20] Éclisse, (*fiscello*), faisselle, vase de terre dont le fond est percé de petits trous, destiné à former et à faire égoutter les fromages *Fiscello*, du latin *fiscella*, même signification

[21] Sylvaréal (*Séuvo-riau*), forêt de pins-parasols, située dans la petite Camargue (Voyez ci-dessus, note 14.). Un petit fort, construit dans ces parages pour protéger la navigation, domine cette île, et porte aussi le nom de fort de Sylvaréal.

CANT CINQUEN

LA BATÈSTO

Lou bouvatié s'entorno, furious dóu refus de Mirèio. — Calignage de Mirèio emé Vincèn. — L'erbo di frisoun. — Ourrias rescontro Vincenet, e brutalamen ie cerco reno. — Li prejit : Jan de l'Ourse. — Mourtalo batèsto di dous rivau dins la Crau vasto. — Vitòri e generouseta de Vincenet. — Traitesso dóu toucadou. — Ourrias trauco Vincèn d'un cop de ficheiroun, e fugis au galop de sa cavalo. — Arribo au Rose. — Li tres barquié fantasti. — Lou batèu s'enarco souto lou pes de l'assassin. — La niue de sant Medard : proucessioun di negadis sus lou dougan dóu flum. — Ourrias s'aproufoundis. — Danso di Trèvo sus lou pont de Trincataio.

L'oumbro dis aubo s'aloungavo ;
La Ventoureso boulegavo ;
Lou soulèu avié 'ncaro un parèu d'ouro d'aut ;
E li bouié que labouravon
Vers lou soulèu se reviravon
De tèms en tèms, car desiravon
Lou retour dóu seren, e si femo au lindau.

Lou toucadou se retournavo :
Dins sa cabesso remenavo
L'escorno que venié de reçaupre à la font.
Sa tèsto èro destimbourlado,
E de sa ràbi recatado
De tèms en tèms li lancejado
Ie jitavon lou sang e la vergougno au front.

CHANT CINQUIÈME

LE COMBAT

Le bouvier s'en retourne, furieux du refus de Mireille. — Les amours de Vincent et de Mireille. — La *Valisneria spiralis*. — Rencontre d'Ourrias et de Vincent. — Brutale agression du bouvier. — Les invectives : Jean de l'Ours. — Combat à mort des deux rivaux dans la Crau déserte. — Victoire et générosité de Vincent. — Félonie du toucheur. — Ourrias perce Vincent d'un coup de trident et fuit au galop de sa cavale. — Il arrive au Rhône. — Les trois bateliers fantastiques. — La barque se révolte sous le poids de l'assassin. — La nuit de Saint-Médard : procession des noyés sur la rive du fleuve. — Ourrias est englouti. — Danse des Trêves sur le pont de Trinquetaille.

L'ombre des peupliers blancs s'allongeait ; — la brise du Ventour remuait ; — le soleil avait encore une couple d'heures de haut ; — et les laboureurs — se retournaient vers le soleil — de temps en temps, car ils désiraient — le retour du serein et (la vue de) leurs femmes sur le seuil.

Le toucheur s'en allait : — il roulait dans son *esprit* — l'affront qu'il venait de recevoir à la fontaine. — Sa tête était bouleversée, — et de temps à autre, les élancements — de sa rage concentrée — lui jetaient au front le sang et la honte.

E tout en lampant dins li terro,
Remiéutejavo sa coulèro ;
E de l'aspre despié que ie gounflo soun lèu,
I code que la Crau n'es pleno
Coume un bouissoun de sis agreno,
Pèr se batre aurié cerca reno !
Aurié de soun pounchoun fichouira lou soulèu !...

Un porc-singlié que de sa tousco
An fa parti, e que tabousco
Sus li moure desert de l'Oulimpe negras,
Avans de courre sus li chino
Que lou secuton, revechino
Lou rufe péu de soun esquino,
En amoulant si pivo i pèje di blacas.

A l'endavans dóu gardo-vaco
Que lou mourbin pounchouno e maco,
Dins lou meme draiòu lou bèu Vincèn venié
E dins soun amo risouleto,
Revassejavo i parauleto
Que l'amourouso piéuceleto
I avié dicho un matin dessouto l'amourié.

Dre coume un canié de Durènço,
Éu caminavo ; e de plasènço,
E de pas, e d'amour clarejavon sis èr ;
L'aureto molo s'engourgavo
Dins sa camiso que badavo ;
Dins li coudelet caminavo,
Descaus, e lóugeret, e gai coume un lesert.

Et, tout galopant dans les terres, — il grommelait son courroux ; — et de l'âpre dépit qui gonfle son poumon, — aux cailloux dont la Crau est pleine — comme un buisson l'est de prunelles, — pour se battre, il eût cherché noise ; — il eût de son trident percé le soleil!...

Un sanglier qu'on a relancé dans ses broussailles, et qui court — sur les mamelons déserts du sombre Olympe [1], — avant de fondre sur les chiennes — qui le pourchassent, hérisse — le rude poil de son dos, — en aiguisant ses défenses aux troncs des chênes.

A la rencontre du vacher — que le ressentiment aiguillonne et meurtrit, — dans le même sentier venait le beau Vincent ; — et, dans son âme souriante, — il rêvait des douces paroles — que l'amoureuse vierge, — un matin, sous le mûrier, lui avait dites.

Droit comme une cannaie de Durance, — il cheminait ; et de bonheur, — et de paix, et d'amour rayonnaient ses traits ; — la brise molle s'engouffrait — dans sa chemise béante ; — il cheminait dans les galets, — pieds nus, léger, et gai comme un lézard.

Souvènti-fes, à l'ouro fresco
Ounte la terro s'enmouresco,
Alor que dins li prat li fueio de trèuloun
Se replegon afrejoulido,
Is alentour de la bastido
Ounte restavo la poulido,
Venié, tout treboula, faire lou parpaioun.

E d'escoundoun, emé'n fin gàubi,
Dóu lucre d'or o dóu reinàubi,
Imitavo de liuen lou canta dindoulet :
La jouveineto afeciounado
Qu'a lèu coumprés quau l'a sounado,
Venié lèu à la bouissounado,
Cauta-cauto, e lou cor douçamen tremoulet.

E lou clar de luno que dono
Sus li boutoun de courbo-dono;
E l'aureto d'estiéu que frusto, à jour fali,
L'auto barbeno dis espigo,
Quand, souto la molo coutigo,
En milo e milo rigo-migo
Se fringouion d'amour coume un sen trefouli;

E la joio desmemouriado
Qu'a lou chamous, quand à si piado
Tout un jour a senti, dins li ro dóu Queiras,
Li cassaire que lou fan courre,
E qu'à la longo sus un moure
Escalabrous coume uno tourre,
Se vèi soul, dins li mèle, au mitan di counglas;

Maintes fois, à l'heure fraîche — où la terre se voile d'ombre, — alors que dans les prés les feuilles de trèfle — se replient, frileuses, — aux alentours de la *bastide* — où restait la belle, — il venait, tout troublé, faire le papillon

Et en cachette, habilement, — du *lucre* d'or ou du motteux — il imitait de loin le chant grêle : — la jeune fille ardente, — qui a vite compris qui l'appelle, — venait vite à la haie d'aubépine, — furtivement, et le cœur doucement agité.

Et le clair de lune qui donne — sur les boutons de narcisse ; — et la brise d'été qui frôle, au jour tombant, — les hautes barbes des épis, — quand, sous le mol chatouillement, — en mille et mille ondulations — ils se trémoussent d'amour, comme un sein qui tressaille ;

Et la joie éperdue — qu'éprouve le chamois, lorsqu'à ses traces — il a senti tout un jour, dans les rocs du Queyras [1], — les chasseurs qui le poursuivent, — et qu'enfin, sur un pic — escarpé comme une tour, — il se voit seul, dans les mélèzes, au milieu des glaciers ;

N'es qu'uno eigagno, en coumparanço
Di moumenet de benuranço
Que passavon alor e Mirèio Vincèn...
Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto !
Escoundu dins l'oumbro caieto,
Si man d'à pau à pau se mesclavon ensèn.

Pièi se teisavon de long rode,
E si pèd turtavon li code ;
E tantost, noun sachènt que se dire autramen,
Lou calignaire nouvelàri
Countavo en risènt lis auvàri
Que i'arribavon d'ourdinàri :
E li niue que dourmié souto lou fiermamen,

E di chin de mas li dentado
Contro sa cueisso enca cretado.
E Mirèio, tantost, de la vueio e dóu jour
Ie racountavo sis oubreto,
E li prepaus de sa maireto
Emé soun paire, e la cabreto
Qu'avié desverdega touto uno triho en flour.

Un cop Vincèn fuguè plus mèstre :
Sus l'erbo rufo dóu campèstre
Coucha, coume un cat-fèr, venguè de rebaloun
Toucant li pèd de la jouineto...
Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto !
— Mirèio ! acordo-me que te fague un poutoun !

Ce n'est qu'une rosée, au prix — des courts moments de félicité — que passaient alors et Mireille et Vincent... — Mais parlons bas, mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles! — Cachés dans l'ombre pie, — leurs mains, petit à petit, se mêlaient ensemble.

Ensuite, ils se taisaient de longs intervalles, — et leurs pieds heurtaient les cailloux; — et tantôt, ne sachant se dire autre chose, — l'amant novice — contait en riant les mésaventures — qui lui arrivaient d'ordinaire : — et les nuits qu'il dormait sous le firmament,

Et les dentées des chiens de ferme — dont sa cuisse portait encore les cicatrices. — Tantôt Mireille, de la veille et du jour, — lui racontait ses petits travaux, — et les propos de sa mère — avec son père, et la chèvre — qui avait ravagé toute une treille en fleur.

Une fois Vincent ne fut plus maître : — sur l'herbe rude de la lande — couché, tel qu'un chat sauvage, il vint en rampant — jusqu'aux pieds de la jouvencelle... — Mais parlons bas, mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles!... — « Mireille! accorde-moi de te faire un baiser!

Mirèio, dis, manje ni beve,
De l'amour que de tu receve !
Mirèio ! voudriéu estrema dins moun sang
Toun alen que lou vènt me raubo !
A tout lou mens, de l'aubo à l'aubo,
Rèn que sus l'orle de ta raubo
Laisso-me que me viéute en la poutounejant !

— Vincèn ! acò's un pecat negre !
E li bouscarlo emé li piegre
Van pièi di calignaire esbrudi lou secrèt.
— Agues pas pòu que se n'en parle,
Que iéu deman, ve, desbouscarle
Touto la Crau enjusqu'en Arle !
Mirèio ! vese en tu lou paradis escrèt !

Mirèio, escouto : dins lou Rose,
Disié lou fiéu de Mèste Ambrose,
I'a'no erbo, que nouman l'*erbeto di frisoun* ;
A dos floureto, separado
Bèn sus dos planto, e retirado
Au founs dis oundo enfresqueirado.
Mai quand vèn de l'amour pèr éli la sesoun,

Uno di flour, touto souleto,
Mounto sus l'aigo risouleto,
E laisso, au bon soulèu, espandi sourt boutoun,
Mai, de la vèire tant poulido,
I'a l'autro flour qu'èi trefoulido,
E la vesès, d'amour emplido,
Que nado tant que pòu pèr ie faire un poutoun.

« Mireille ! dit-il, je ne mange ni ne bois, — tellement tu me donnes d'amour ! — Mireille ! je voudrais enfermer dans mon sang — ton haleine que le vent me dérobe ! — A tout le moins, de l'aurore à l'aurore, — seulement sur l'ourlet de ta robe — laisse que je me roule en la couvrant de baisers ! »

— « Vincent ! c'est là un péché noir ! — et les fauvettes et les pendulines — vont ensuite ébruiter le secret des amants. » — « N'aie pas peur qu'on en parle,—car moi demain, vois-tu, je dépeuple de fauvettes — la Crau entière jusqu'en Arles ! — Mireille ! je vois en toi le paradis pur !

« Mireille, écoute : dans le Rhône, — disait le fils de maître Ambroise, — est une herbe que nous nommons l'*herbette aux boucles*[3] ; — elle a deux fleurs, bien séparées — sur deux plantes, et retirées — au fond des fraîches ondes. — Mais quand vient pour elles la saison de l'amour,

« L'une des fleurs, toute seule, — monte sur l'eau rieuse, — et laisse au bon soleil, épanouir son bouton ; — mais, la voyant si belle, — l'autre fleur tressaille, — et la voilà, pleine d'amour, — qui nage tant qu'elle peut pour lui faire un baiser.

E, tant que pòu, se desfrisouno
De l'embuscun que l'empresouno,
D'aqui, paureto! que roumpe soun pecoulet;
E libro enfin, mai mourtinello,
De si bouqueto palinello
Frusto sa sorre blanquinello...
Un poutoun, pièi ma mort, Mirèio !... e sian soulet.

Elo èro palo; éu pèr delice
La miravo... Dins soun broulice,
Coume un cat-fèr s'enarco, alor, e vitamen
De soun anqueto enredounido
La chatouneto espavourdido
Vòu escarta la man ardido
Que deja l'encenturo; éu tournamai la pren....

Mai parlen plan, o mi bouqueto,
Que li bouissoun an d'auriheto !
—Fenisse! elo gemis, e lucho en se toursènt;
Mai d'uno caudo caranchouno
Deja lou drole l'empresouno,
Gauto sus gauto... La chatouno
Lou pessugo, se courbo, e s'escapo en risènt.

E' m' acò pièi la belugueto
De liuen en se trufant : Lingueto !
Lingueto ! ie cantavo.... Es ansin, èli dous,
Que semenavon à la bruno
Soun blad, soun poulit blad de luno,
Mauno flourido, ur de fourtuno
Qu'i pacan coume i rèi Dièu li mando aboundous.

« Et, tant qu'elle peut, elle déroule ses boucles — (hors) de l'algue qui l'emprisonne, — jusqu'à tant, pauvrette ! qu'elle rompe son pédoncule ; — et libre enfin, mais mourante, — de ses lèvres pâlies — elle effleure sa blanche sœur... — Un baiser, puis ma mort, Mireille !... et nous sommes seuls ! »

Elle était pâle ; lui, avec délices, — l'admirait... Dans son trouble, — tel qu'un chat sauvage il se dresse alors, et promptement — de sa hanche arrondie — la fillette effarouchée — veut écarter la main hardie — qui déjà lui ceint la taille ; il la saisit de nouveau...

Mais parlons bas, ô mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles !... — « Laisse-moi ! » gémit-elle, et elle lutte en se tordant. — Mais d'une chaude caresse — déjà le jeune homme l'étreint, — joue contre joue ; la fillette — le pince, se courbe, et s'échappe en riant.

Et puis après, vive — et moqueuse, elle lui chantait de loin : *Lingueto ! lingueto*[4] ! — Ainsi eux deux — semaient au crépuscule — leur blé, leur joli blé de lune[5], — manne fleurie, heur fortuné — qu'aux manants comme aux rois Dieu envoie en abondance.

Un vèspre dounc, en la Crau vasto,
Lou bèu trenaire de banasto
A l'endavans d'Ourrias venié dins lou draiòu.
Lou tron d'uno chavano acipo
Lou proumier aubre que lou pipo,
E, l'iro bourroulant si tripo,
Veici coume parlè lou doumtaire de biòu :

— Es belèu tu, fiéu de baudrèio,
Que l'as enclauso, la Mirèio ?
En tout cas, o 'speia, d'abord que vas d'alin,
Digo-ie'n pau que m'enchau d'elo
E de soun mourre de moustelo,
Pas mai que dóu vièi tros de telo
Que te cuerbe la pèu !... l'auses, bèu margoulin ?

Vincenet ressautè ; soun amo
Se revihè coume la flamo ;
Soun cor ie boumbiguè coume un fio grè que part :
— Panto ! vos dounc que te coustible,
E que moun arpo en dous te gible ?
Ie fai en l'alucant, terrible
Coume quand, afama, se reviro un lèupard.

E de soun iro li trambleto
Fasien ferni si carvióuleto.
— Sus la gravo, dis l'autre, anaras mourreja !
Car, as li man trop mistoulino,
E noun sies bon, raubo-galino,
Que pèr gibla'n brout d'amarino,
Pèr camina dins l'oumbro, e pèr gourrineja !

Un soir donc, dans la vaste Crau, — le beau tresseur de bannes, — à la rencontre d'Ourrias, venait dans le sentier. — La foudre d'un orage frappe — le premier arbre qui l'attire, — et, les entrailles bouleversées par la colère, — voici comme parla le dompteur de bœufs :

« C'est toi peut-être, fils de prostituée, — qui l'as ensorcelée, la Mireille ? — En tout cas, ô déguenillé, puisque tu vas devers là-bas, — dis-lui donc que je ne me soucie d'elle — et de son museau de belette — pas plus que du vieux lambeau de toile — qui te couvre la peau !... entends-tu, beau marjolet ? »

Vincent tressaillit ; son âme — se réveilla comme la flamme ; — son cœur bondit comme un feu grégeois qui s'élance : — « Rustre, veux-tu donc que je t'éreinte, — et que ma griffe en deux te ploie ? » — lui dit-il avec un regard terrible — comme (celui d') un léopard qui, affamé, retourne (la tête).

Et de sa colère le tremblement — faisait frémir ses chairs violettes. — « Sur le gravier, repartit l'autre, tu iras rouler par tête ! — car tes mains sont trop débiles, — et tu n'es bon, vil maraudeur, — que pour ployer un brin d'osier, — pour cheminer dans l'ombre, et pour vagabonder ! »

— O, coume torse l'amarino,
Respond Vincèn qu'eiçò 'nverino,
Vau torse toun galet!... Ve ! ve ! fuge, se pos,
Fuge, capoun, qu'ai la maliço!
Fuge, o, Sant Jaque de Galiço !
Reveiras plus ti tamarisso,
Car vai, 'quest poung de ferre, embreniga tis os!

Mereviha de trouva 'n ome
Sus quau enfin sa ràbi gome :
— Un moumen ! ie respond lou vaquié regagnous,
Un moumenet, moun jouine tòchi,
Qu'abren la pipo !... E de sa pòchi
Tiro un boursoun de pèu de bòchi,
E'n negre cachimbau qu'embouco ; e desdegnous :

— Quand te bressavo au pèd d'un ourse,
T'a jamai counta Jan de l'Ourse,
Ta bóumiano de maire? à Vincèn diguè 'nsin.
I'a Jan de l'Ourse, l'ome double,
Que, quand soun mèstre, emé dous couble,
Lou mandè fouire si restouble,
Arrapè, coume un pastre arrapo un barbesin,

Li bèsti tóutis atalado,
E su'no pibo encimelado
Li bandiguè pèr l'èr, emé l'araire après!
E tu, marrias, bonur t'arribo
Qu'apereici i'a ges de pibo!...
— Levariés pa'n ai d'uno ribo,
Grand porc! n'as que de lengo! E Vincèn, à l'arrèst,

— « Oui, comme je tords l'osier, — répond Vincent que ces (mots) exaspèrent, — je vais tordre ta gorge !... Vois ! vois! fuis, si tu peux, — fuis, lâche, ma colère ! — fuis, ou par Saint Jacques de Galice ! tu ne reverras plus tes tamaris, — car il va, ce poing de fer, broyer tes os ! »

Émerveillé de trouver un homme — sur qui enfin sa rage se dégorge : — « Un moment ! lui réplique le vacher hargneux, — un petit moment, mon jeune fou, — que nous allumions la pipe ! » Et de sa poche — il tire un bourson en peau de bouc — et un noir calumet, qu'il embouche ; et dédaigneux

— « Lorsqu'elle te berçait au pied d'une ansérine[6] — ne t'a-t-elle jamais raconté Jean de l'Ours[7], — ta mère bohémienne ? dit-il à Vincent. — Jean de l'Ours, l'homme double, — quand son maître, avec deux paires (de bœufs), — l'envoya labourer ses chaumes, — saisit, comme un pâtre saisit un hippobosque,

« Les bêtes toutes attelées, — et sur un peuplier à haute cime — il les lança dans les airs, la charrue avec. — Et pour toi, chétif, c'est fort heureux — que par ici ne soit point de peuplier ! » — « Tu n'ôterais pas un âne de la lisière (d'un champ), — grand porc ! tu n'as que de la langue ! » — Et Vincent, à l'arrêt,

Coume un lebrié tanco un bestiàri,
Tancavo aqui soun aversàri.
— Que, digo! ie cridavo à s'esgargamela,
Long galagu, que t'estrampales
Sus ta ganchello, bèn? davales
O te davale?... Cales? cales,
Aro qu'anan saché quau tetè de bon la?

Es tu, gusas, que portes barbo?
Te caucarai coume uno garbo!
Es tu qu'as mespresa la vierge d'aquéu mas,
Mirèio, la flour dóu terraire?
O, iéu, lou marrit panieraire,
Iéu, Vincenet, soun calignaire,
Vau lava ti mesprés dins toun sang, se n'en as!

Mai lou vaquié bramo : Arri! àrri!
Bóumian, calignaire d'armàri!
Espèro, espèro-me!.... Sus-lou-cop sauto au sòu;
Apereila li vèsto volon;
Picon di man, lis èr tremolon;
Souto èli li caiau regolon;
Un sus l'autre à la fes parton coume dous biòu.

Ansin dous brau, quand sus lis erme
Lou souleias dardaio ferme,
An vist lou péu courous e li large malu
D'uno vaco jouino e moureto
Bramant d'amour dins li sarreto...
E sus-lou-cop lou tron li peto,
E d'amour sus lou-cop vènon foui e calu.

Comme un lévrier tient une bête fauve, — tenait là son adversaire. — « Dis donc ! lui criait-il à se briser la gorge, — long goinfre, qui t'écarquilles orgueilleusement — sur ta haridelle, descends-tu, — ou je te descends?... Tu mollis? tu mollis, — maintenant que nous allons savoir qui teta de bon lait?

« C'est toi, scélérat, qui portes barbe? — Je te foulerai comme une gerbe! — C'est toi qui as méprisé la vierge de ce *mas*, — Mireille, la fleur du terroir? — Oui, moi-même, le méchant vannier, — moi, Vincent, son poursuivant, — je vais laver tes mépris dans ton sang, si tu en as! »

Mais le vacher hurle : « Hue! hue! — Bohémien, poursuivant de cuisine! — Attends, attends-moi! » Sur-le-champ il saute à terre... — Au loin les vestes volent; — ils frappent des mains, les airs tremblent; — sous eux les cailloux roulent; — l'un sur l'autre ils fondent à la fois comme deux taureaux.

Ainsi deux taureaux, quand sur les savanes — le grand soleil darde avec force, — ont vu le poil luisant et la large croupe — d'une brune et jeune vache — beuglant d'amour au milieu des *typhas*... — et sur-le-champ la foudre éclate en eux, — et d'amour sur-le-champ ils deviennent fous et aveugles.

Pièi arpatejon, pièi s'alucon,
Prenon lou vanc, e zóu! s'ensucon.
E prenon mai lou vanc, e de mourre-bourdoun
Fan restounti li cop de tèsto.
Longo e marrido es la batèsto,
Car es l'Amour que lis entèsto,
Es l'Amour pouderous que li buto e li poun.

Ansin èli dous tabassavon,
Ansin, furoun, s'escabassavon.
Ourrias a recassa lou proumié lavo-dènt;
Mai coume l'autre lou menaço
D'un nouvèu cop, sa grand manasso
S'aubouro en l'èr coume uno masso,
E d'un large gautas amassolo Vincèn.

— Tè! tè! frestèu, paro aquéu lèpi!
— Tasto, moun ome, s'ai lou grèpi!
Se cridon l'un à l'autre. — Ardi! comto, bastard,
Li blaveiròu mounte s'enfounso
La rintraduro de mis ounso!
— E tu, moustras, comto lis ounço,
Lis ounço de sang vièu qu'espiron de ta car!

Alor s'arrapon, se póutiron,
S'agroumoulisson e s'estiron,
Espalo contro espalo, em' artèu contro artèu;
Li bras se trosson, se fringouion
Coume de serp que s'entourtouion;
Souto la pèu li veno bouion,
Lis esfors fan tibla li tento di boutèu.

Puis ils trépignent, puis se regardent, — prennent élan, et s'entre-choquent. — Et de nouveau prennent élan, et abaissant leurs mufles, — font retentir les coups de tête. — Long et cruel est le combat, — car c'est l'Amour qui les enivre, — c'est l'Amour puissant qui les pousse et les aiguillonne.

Ainsi frappaient les deux (champions), — ainsi, furieux, ils se gourmaient la tête. — Ourrias a reçu le premier horion ; — mais comme l'autre le menace — d'un nouveau coup, sa main énorme — se lève dans l'air comme une massue, — et d'un large soufflet il assomme Vincent.

— « Tiens ! tiens ! chétif, pare cette gourmade ! » — « Tâte, mon brave, si j'ai l'onglée ! » — se crient-ils l'un à l'autre. — « Courage ! compte, bâtard, — les meurtrissures où s'enfoncent — mes phalanges pointues ! » — « Et toi, monstre hideux, compte les onces, — les onces de sang vif qui jaillissent de ta chair ! »

Alors ils se saisissent, se houspillent, — s'accroupissent et s'allongent, — épaule contre épaule et orteil contre orteil ; — les bras se tordent, se frottent — comme des serpents qui s'entortillent ; — sous la peau les veines bouillent, — les efforts tendent les muscles des mollets.

Lontèms, inmoubile, s'estellon,
Emé li flanc que ie bacellon,
Coume quand bat de l'alo un palot estardoun :
Imbrandable, la lengo muto,
Un coutant l'autre dins sa buto,
Coume li pielo grando e bruto
Dóu pont espetaclous qu'encambo lou Gardoun.

E tout-d'un-cop se desseparon,
E tournamai li poung se barron,
Lou trissoun tournamai engruno lou mourtié :
Dins la furour que li counjounglo,
Ie van di dènt, ie van dis ounglo...,
Diéu ! quènti cop Vincèn i'ajounglo!
Diéu ! quénti bacelas mando lou bouvatié !

Abasimanto èron li mougno
Qu'aquest largavo à plen de pougno;
Mai lou Valabregan, rapide e picadis
Coume uno grelo que desboundo,
A soun entour boundo e reboundo,
Revoulunous coume uno froundo.
— Veici, dis, lou turtau, gourrin, que t'espóutis!

Mai coume tors l'esquino à rèire,
Pèr miéu pica soun empegnèire,
Lou gaiard toucadou subran l'arrapo i flanc;
A la maniero prouvençalo
Te lou bandis darrié l'espalo,
Coume lou blad dessus la palo,
E vai pica de costo apereila au mitan!

Longtemps ils se roidissent, immobiles; — les flancs leur battent, — comme quand bat de l'aile un outardeau pesant; —inébranlables, la langue muette, — l'un l'autre s'accotant dans leur poussée, — comme les piles grandes et brutes — du pont prodigieux qui enjambe le Gardon [8]

Et tout d'un coup ils se séparent, — et derechef les poings se ferment, — derechef le pilon égruge le mortier : — dans la fureur qui les étreint ensemble, — ils y vont des dents, ils y vont des ongles... — Dieu! quels coups Vincent lui assène! — Dieu! quels soufflets énormes lance le bouvier!

Accablantes étaient les bourrades — que celui-ci déchargeait à plein poing; — mais (l'enfant) de Valabrègue, frappant avec la rapidité — d'une grêle soudaine et drue, — autour de lui bondit et rebondit, — tel qu'une fronde tourbillonnante. — « Voici, dit-il, le heurt, ruffien, qui te broie! »

Mais comme il tord le dos en arrière, — pour mieux frapper son agresseur, — le vigoureux bouvier soudain l'empoigne par les flancs; — à la manière provençale — le lance derrière l'épaule, — comme le blé avec la pelle; — et au loin il va frapper des côtes au milieu (de la plaine).

— Acampo ! acampo l'eiminado
Qu'emé toun mourre as darbounado,
E s'ames lou póutras, vermenoun, manjo e béu !
— Proun de di ! bèsti malestrucho,
l'a que li tres cop que fan lucho !
Respond lou drole, en quau s'enclucho
L'amar verin. Lou sang ie mounto au bout di péu.

Se relèvo, lou panieraire,
Coume un coulobre ; e, fièr luchaire,
A l'agrat de peri vo de venja soun noum,
Part sus lou Camarguen sóuvage,
E d'uno forço e d'un courage
Merevihous pèr aquel age,
l'alongo dins lou pitre un mourtau cop de poung.

Lou Camarguen trantraio, tasto
Pèr couta soun esquino vasto ;
Mai à sis iue neblous ie sèmblo quatecant
Qu'à soun entour tout fai que courre ;
La tressusour ie mounto au mourre,
E pataflòu ! coume uno tourre
Toumbo lou grand Ourrias, au mitan dóu trescamp !...

La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu :
Li cièune, li fòuco lusènto,
Li becaru, qu'an d'alo ardènto,
Venien de la clarta mourènto
Saluda, long di clar, li bèu darrié belu.

— « Ramasse ! ramasse l'arpent de terre — que ton museau a labouré, — et si tu aimes la poussière, vermisseau, mange et bois ! » — « Assez de mots ! bête ignorante, — les trois coups seuls achèvent une lutte ! » — répond le gars en qui s'accumule — la haine amère. Le sang lui monte au faîte des cheveux.

Il se relève, le vannier, — comme un dragon, et fier lutteur, — au risque de périr ou de venger son nom, — il fond sur le sauvage Camarguais, — et d'une force et d'un courage — merveilleux pour sa jeunesse, — lui allonge dans la poitrine un mortel coup de poing.

Le Camarguais chancelle, il tâte — pour étayer son vaste dos ; —mais à ses yeux nébuleux il semble aussitôt — qu'autour de lui tout tourbillonne ; — une sueur glacée lui monte à la face ; — et à grand bruit, tel qu'une tour, — tombe le grand Ourrias, au milieu de la lande !...

La Crau était tranquille et muette. — Au lointain son étendue — se perdait dans la mer, et la mer dans l'air bleu : — les cygnes, les macreuses lustrées, — les flamants aux ailes de feu — venaient, de la clarté mourante, — saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.

Dóu vaquié la cavalo blanco
Toundié dis agarrus li branco ;
E vueje, lis estriéu, li grands estriéu ferra,
Balin-balòu contro soun vèntre...
— Breguigno mai ! se noun t'esvèntre !
Lis ome, aro, bregand, pos sèntre
S'à la cano vo au pan se dèvon mesura !

Dins lou silènci dóu campèstre,
Lou panieraire, d'un pèd mèstre,
Esquichavo lou pie d'Ourrias amaluga.
Souto la cambo que lou sarro,
Lou toucadou luchavo encaro,
E pèr li brego e pèr li narro
Racavo à gros mouchoun un sang encre e maca.

Tres cop vouguè jita de caire
Lou pèd ounglu dóu panieraïre ;
Tres cop d'un tai de man lou fiéu de Mèste Ambroi
L'esterniguè mai sus la gravo ,
E lou vaquié qu'escumejavo,
Emé d'iue torge, retoumbavo
En boufant e badant coume un orre baudroi.

— Lis ome, dounc, o barataire,
Lis a pas tóuti fa, ta maire !
Vincenet ie cridavo. I bióu de Séuvo-Riau
Vai, vai counta quento es ma pougno !
Vai-t'en escoundre ti boudougno,
Toun arrouganço e ta vergougno
Au founs de ta Camargo, au mitan de ti brau !

La cavale blanche du vacher — tondait les branches des chênes-kermès; — et vides, les étriers, les grands étriers de fer — sonnaient et se oscillaient contre son ventre. — « Remue encore et je te crève! — Maintenant, brigand, tu peux sentir — si à la *canne* ou à l'*empan* doivent se mesurer les hommes! »

Dans le silence de la lande, — le vannier, d'un pied victorieux, — pressait la poitrine d'Ourrias éreinté. — Sous la jambe qui le serre, — le toucheur luttait encore, — et par les lèvres et par les narines — vomissait à grands flots un sang noir et meurtri.

Trois fois il voulut secouer — le pied *onglé* de l'enfant aux corbeilles; — trois fois, d'un *tranchant* de main, le fils de Maître Ambroise — le terrassa sur le gravier; — et le vacher écumant, — les yeux hagards, retombait—en soufflant, et (la bouche) béante comme une horrible baudroie [9].

— « Les hommes donc, forban, — ta mère ne les fit pas tous! — lui criait Vincent. Aux bœufs de Sylvaréal — va, va dire quel est mon poignet! — Va cacher tes tumeurs, — ton insolence et ta honte — au fond de ta Camargue, parmi tes taureaux! »

Acò di, lachè la bestiasso.
Tau un toundèire, dins la jasso,
Retèn entre si cambo un grand aret banard ;
Mai tant lèu i'a toumba soun àbi,
Sus lou malu ie mando un bàbi,
E lou bandis. Gounfle de ràbi,
Ansin, e tout póussous, lou vaquié sauto e part.

Uno pensado maladito
A travès champ lou precepito ;
Jitavo d'escumenje ; ourlant e fernissènt,
Dins lis avaus, dins li genèsto
Que cerco dounc?... Ai ! ai ! s'arrèsto..
Ai ! ai ! ai ! brando sus la tèsto
Soun ficheiroun terrible, e lampo sus Vincèn.

Quand se vegué souto la lanço,
Sènso revenje ni 'speranço,
Vincenet paliguè coume au jour de sa mort :
Noun que la mort ie fugue duro,
Mai ce qu'aclapo sa naturo,
Es de se vèire la caturo
D'un feloun que l'engano avié fa lou plus fort.

— Traite ! ausariés? faguè que dire.
E, voulountous coume un martire,
S'aplanto... Alin, alin, dins lis aubre escoundu,
I'avié lou mas de sa mestresso.
Se ie virè 'mé grand tendresso,
Coume pèr dire à la pastresso :
Mirèio, espincho-me, que vau mouri pèr tu !

Cela dit, il lâcha la bête féroce. — Tel un tondeur, dans le bercail, — retient entre ses jambes un grand bélier cornu; — mais à peine de sa robe l'a-t-il dépouillé, — sur la croupe il lui donne une tape — et le délivre. Ainsi, gonflé de rage — et tout poudreux, le vacher bondit et part.

Une pensée maudite — le précipite à travers champs; — il jetait des imprécations; hurlant et frémissant, — dans les chênes-kermès, dans les genêts — que cherche-t-il ?... Aïe ! aïe ! il s'arrête... — Aïe! aïe! aïe! sur la tête il brandit — son trident terrible, et fond sur Vincent.

Lorsqu'il se vit sous la lance, — sans revanche ni espoir, — Vincent pâlit comme au jour de sa mort : — non que mourir lui soit dur; — mais ce qui accable sa nature, — c'est de se voir la proie — d'un félon que la ruse avait fait le plus fort.

— « Traître, oserais-tu? » dit-il à peine. — Et résolu comme un martyr, — il s'arrête... Au loin, au loin, caché dans les arbres, était le *mas* de son amante. — Il se tourna vers lui avec grande tendresse, — comme pour dire à la pastourelle : — Regarde-moi, Mireille, pour toi je vais mourir!

O bèu Vincèn! d'aquelo qu'amo
Enca pantaiavo soun amo...
— Fai ta preièro! Ourrias ie venguè coume un tron,
D'uno voues despietouso e rauco.
E de soun ferre aqui lou trauco.
Em'un fort gème, sus la bauco
Lou paure verganié barrulo de soun long.

E l'erbo plego, ensaunousido;
E de si cambo enterrousido
Li fournigo de champ fan deja soun camin.
Mai lou toucadou galoupavo,
— Au clar de luno, sus la gravo,
Tout en fugènt éu prejitavo,
Aniue li loup de Crau van rire, à tau festin!...

La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu;
Li cièune, li fòuco lusènto,
Li becaru, qu'an d'alo ardènto,
Venien de la clarta mourènto
Saluda, long di clar, li bèu darrié belu.

E galopo, vaquié, galopo,
Que galouparas!... — Hopo! hopo!
Ie venien coume acò lis esclapaire verd
A sa cavalo que chauriho
Dis iue, di narro e dis auriho.
Souto la luno deja briho
Lou Rose, entredourmi dins soun lie descubert,

Oh ! beau Vincent ! de celle qu'il aime — rêvait encore son âme... — « Fais ta prière ! » Ourrias tonna soudain — d'une voix impitoyable et rauque. — Et il le perce de son fer. — Avec un fort gémissement, sur l'herbe — l'infortuné vannier roule de son long.

Et l'herbe ploie, ensanglantée ; — et de ses jambes terreuses — les fourmis des champs font déjà leur chemin. — Mais le toucheur galopait. — « Sur les galets, au clair de lune, — tout en fuyant grommelait-il, — ce soir, les loups de Crau vont rire, à pareil festin !... »

La Crau était tranquille et muette. — Au lointain son étendue — se perdait dans la mer, et la mer dans l'air bleu ; — les cygnes, les luisantes macreuses, — les flamants aux ailes de feu, — venaient, de la clarté mourante, — saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.

Et galope, vacher, galope, — galope sans relâche! — « *Hop! hop!* » — *criaient* les crabiers verts [10] — à sa cavale qui chauvit — des yeux, des naseaux et des oreilles. — Sous la lune déjà brille — le Rhône, sommeillant dans son lit découvert,

Coume un roumiéu de Santo-Baumo
Que, nus, de lassige e de caumo
S'estalouiro e s'endor au founs d'un vabre. — Hòu !
L'ausès?... hòu de la ratamalo !
Hòu ! hòu !... En cuberto vo'n calo,
Me passarias 'mé ma cavalo?
De liuen lou capounas crido à tres barqueiròu.

— Vène lèu, vène, bono voio !
Respoundeguè 'no voues galoio,
Que, pèr vèire mounta de la niue lou calèu,
Entre li remo e la partego
Lou pèis entrefouli vanego...
La pesco prèsso, acò boulego,
Moun ome! l'ouro es bono... Abordo, abordo lèu.

En poupo lou fena s'assèto.
La cavalo, darrié la bèto,
Nadavo, la caussano estacado à l'estrop.
E li grand pèis, vesti d'escaumo,
Abandounant si fóunsi baumo,
Dóu Rose mouvien la calaumo,
E lusènt, boumbissien à l'entour de la pro.

— Mèstre pilot, dono-te gardo !
La nau, sèmblo que vèn panardo !
E lou qu'avié parla, pèd sus banc, sus lou rèm
Tourna se pleguè coume un vise.
— I'a'n moumenet que me n'avise...
Pourtan un marrit pes, vous dise,
Respoundè lou pilot ; e pièi diguè plus rèn.

Comme un pèlerin de la Sainte-Baume [11], — qui, nu, de lassitude et de chaleur — s'étend et s'endort au fond d'un ravin. — « Ho ! — l'entendez-vous?... ho! de la barque ! — ho! ho!... en pont ou en cale, — me passeriez-vous, moi et ma jument? » — de loin le lâche crie à trois bateliers.

« Viens vite, viens, bon garnement! » répondit une voix goguenarde, — afin de voir monter la lampe de la nuit, — entre les avirons et la gaffe — le poisson frétillant circule... — La pêche presse, (le poisson) remue, — mon brave! L'heure est bonne... Aborde, aborde vite. »

Sur la poupe le scélérat [12] s'assied. — La cavale, derrière le bateau, — nageait, le licou attaché à l'estrope. — Et les grands poissons, vêtus d'écailles, — abandonnant leurs grottes profondes, — du Rhône mouvaient le calme, — et luisants, bondissaient autour de la proue.

— « Maître pilote, prends garde! — la nef devient boiteuse, ce me semble! » — Et l'interlocuteur, pieds sur banc [13], sur l'aviron — de nouveau se ploya comme un sarment de vigne. — « Voilà un instant que je m'en aperçois... — Nous portons un poids mauvais, vous dis-je, » —répondit le pilote ; et après il se tut.

La ratamalo trantraiavo
D'un biais, de l'autre, gansouiavo
D'un balans esfraious coume un ome embria.
La ratamalo èro marrido,
Avié li post mita pourrido...
— Tron de Diéu ! lou toucadou crido...
E s'arrapo à l'empento, e s'aubouro esfraia.

Mai, souto uno envesiblo forço,
La nau sèmpre que mai bidorso,
Coume uno serp en quau un pastre em'un clapas
A coupa lis esquino. — Sòci,
Perqué fasès aquéu trigòssi ?
Voulès dounc qne me nègue? i mòssi
Venguè lou toucadou, pale coume un gipas.

— Pode plus mestreja la barco !
Respoundè lou pilot. S'enarco
Souto iéu, e boumbis coume uno escarpo fai :
As tua quaucun, miserable !
— Iéu ?... Quau te l'a di?... Que lou diable,
S'acò's verai, 'mé soun rediable
Me póutire subran au founs di garagai !

— Ah ! countuniè lou pilot blave,
Es iéu que me troumpe ! óublidave
Qu'es aniue Sant Medard. Tout paure negadis,
Di toumple afrous, di revòu sourne,
Pèr founs que l'aigo l'encafourne,
Sus terro aniue fau que retourne....
La longo proucessioun adeja s'espandis.

La vieille barque chancelait, — de ci, de là, vacillait — d'un branle effrayant comme un homme ivre. — La vieille barque était mauvaise, — demi-pourries étaient les planches. — « Tonnerre de Dieu ! » crie le toucheur... — Et il se cramponne au gouvernail, et il se lève effrayé.

Mais, sous une invisible force, — la nef de plus en plus se tord, — comme un serpent auquel un pâtre, avec un bloc de pierre, — a rompu l'échine. — « Compagnons, — pourquoi ces secousses ? — Vous voulez donc que je me noie ? » Ainsi apostropha les mousses — le toucheur, pâle comme un plâtras.

— « Je ne puis plus maîtriser la barque ! — répondit le pilote. Elle se cabre — sous moi et bondit comme fait une carpe : — tu as tué quelqu'un, misérable ! » — « Moi ?... Qui te l'a dit ?... Que Satan, — si cela est vrai, avec son fourgon — me tire sur-le-champ au fond des abîmes ! »

— « Ah ! poursuivit le pilote livide, — c'est moi qui me trompe : j'oubliais — que c'est la nuit de Saint Médard. Tout malheureux noyé, — des gouffres affreux, des tourbillons sombres, — dans quelques profondeurs que l'eau l'ensevelisse, — sur terre, cette nuit, doit revenir... — La longue procession déjà se développe,

Velèi !... pàuris amo plourouso !
Velèi ! sus la ribo peirouso
Mounton à pèd descaus : de si vièsti lima,
De soun pèu amechouli, coulo
A gros degout l'aigo treboulo.
Dins l'oumbro, souto li piboulo,
Caminon à renguiero, em'un cire aluma.

Coume regardon lis estello !
Dóu sablas que lis empestello
En derrabant si cambo arrampido, pecai !
Emé si bras blu, 'mé sa tèsto
Mounte la nito encaro rèsto,
Es èli, coume uno tempèsto,
Que tuerton lou batèu d'aquéu rude trantrai.

Toujour quaucun de mai arribo,
E mounto, afeciouna, la ribo.
Coume bevon l'èr linde, e la visto di Crau,
E la sentour que vèn di fòure !
E coume trovon dous lou mòure,
En regardant si vièsti plòure !...
Toujour quaucun de mai mounto dóu cadarau !...

I'a de vièi, de jouine, de femo,
Disié lou mèstre de la remo...
Coume espòusson la fango e l'ourrour dóu pesquié !
De formo descarnado e berco ;
De pescadou qu'èron en cerco
D'aganta lou lampre e la perco,
E qu'i perco em'i lampre an servi de pasquié.

« Les voilà!... pauvres âmes éplorées! — Les voilà! sur la rive pierreuse — ils montent, pieds nus : de leurs vêtements limoneux, — de leur chevelure feutrée coule, — à grosses gouttes l'eau trouble. — Dans l'ombre, sous les peupliers, — ils cheminent par files, un cierge allumé (à la main).

« Comme ils regardent les étoiles! — Du monceau de sable qui les emprisonne — en arrachant leurs jambes contractées, hélas! — avec leurs bras bleuis, avec leurs têtes — où la vase reste encore, — ce sont eux qui, tels qu'une tempête, — heurtent le bateau de cette rude oscillation.

« Toujours quelqu'un de plus arrive, — et gravit avec ardeur la berge. — Comme ils boivent l'air limpide, et la vue des Craux, — et la senteur qui vient des récoltes! — et combien ils trouvent doux le mouvement, — en regardant leurs vêtements pleuvoir!... — Toujours quelqu'un de plus monte de la voirie!...

« Il y a des vieillards, des jeunes gens, des femmes, — disait le maître de l'aviron... — (Comme ils secouent la fange et l'horreur du vivier!) — des formes décharnées et édentées ; — des pêcheurs qui cherchaient — à prendre la lamproie et la perche, — et qui aux perches et aux lamproies ont servi de pâturage.

Ve ! regardo aquéu vòu qu'esquiho,
Descounsoula, sus li graviho...
Es li bèlli chatouno, es li folo d'amour,
Que, de se vèire separado
De l'ome ama, desesperado,
An demanda la retirado
Au Rose, pèr nega soun inmènso doulour !

Velèi !... O pàuri pichounello !
Dins la sournuro clarinello,
Boulegon, si sen nus, em'un tau rangoulun,
Souto l'augo que li mascaro,
Que, de soun péu neblant sa caro
A long trachèu, iéu doute encaro
S'es d'aigo que regoulo, o s'es l'amar plourun

Lou pilot quinquè plus. Lis amo
A la man tenien uno flamo,
E seguien à la mudo, e plan, lou ribeirés.
Aurias ausi voula'no mousco...
— Mèstre pilot ! mai, dins la fousco,
Vous sèmblo pas que soun en bousco?
Ie fai lou Camarguen, d'orre e d'espaime pres.

— O, soun en bousco... Ve, pecaire !
Coume testejon de tout caire !
Cercon li bònis obro e lis ate de fe
Que sus la terro samenèron,
Espés o clar, quand ie passèron.
Tre qu'apercevon ce qu'espèron,
Coume au fres margaioun vesèn courre l'avé,

« Vois! contemple cet essaim qui glisse, — inconsolable, sur la grève... — Ce sont les belles jeunes filles, les folles d'amour, — qui, se voyant séparées — de l'homme aimé, de désespoir — ont demandé l'hospitalité — au Rhône, pour noyer leur *immense douleur*.

« Vois-les!... ô pauvres jouvencelles! — Dans l'obscurité diaphane, — palpitent leurs seins nus, avec un tel râle, sous l'algue qui les souille, — que, de leur chevelure qui voile leur visage — à longs flots, je doute encore — si c'est l'eau qui ruisselle, ou les larmes amères. »

Le pilote ne parla plus. Les âmes — tenaient une flamme à la main, — et suivaient, silencieuses et lentes, le rivage. — Vous eussiez entendu le vol d'une mouche... — « Maître pilote ! mais, dans l'obscurité, — ne vous semblent-ils pas en recherche? » — lui dit le Camarguais, pris d'horreur et d'épouvante.

—« Oui, ils sont en recherche... Vois ! infortunés ! — comme ils tournent la tête de toute part! — Ils cherchent les bonnes œuvres et les actes de foi — qu'ils semèrent, — nombreux ou rares, à leur passage sur la terre. — Dès qu'ils aperçoivent l'objet de leur espoir, — de même qu'à la fraîche ivraie nous voyons les brebis courir,

Se precepiton ; e, culido,
Entre si man l'obro poulido
Vèn uno flour ; e quand, pèr un bouquet n'an proun,
A Diéu, alègre, lou fan vèire,
E vers li porto de Sant Pèire
La flour emporto lou cuièire.
Dins l'engrau de la mort toumba de reviroun,

I negadis ansin Diéu meme
Dono un relais pèr se redeme.
Mai souto lou glavas dóu fluve segrenous,
Avans que l'aubeto s'enaure,
Ve-n-en que tournaran s'enclaure :
Negaire de Diéu, manjo-paure,
Tuaire d'ome, traite, escabot vermenous

Cercon uno obro que li sauve,
E noun poussigon dins lis auve
Que pecatas e crime, en formo de caiau
Mounte soun artèu nus s'embrounco.
Fin de miòu, fin de cop de rounco !
Mai èli, dins l'erso que rounco,
Sèns fin barbelaran lou perdoun celestiau !!

Coume un bregand à-n-un recouide,
Ourrias aqui l'arrapo au couide :
— L'aigo dins lou batèu !! — I'a l'agoutat, respond,
Tranquile, lou pilot. En aio,
Ourrias agoto, e zóu ! travaio
Coume un perdu !... De Trincataio
Li Trèvo aquelo niue dansavon sus lou pont.

« Ils se précipitent ; et, cueillie, — entre leurs mains la belle œuvre — devient fleur ; et quand pour un bouquet (la moisson) est suffisante, — à Dieu ils le montrent avec joie, — et vers les portes de Saint Pierre — lá fleur emporte celui qui l'a cueillie. — Dans la gueule immense de la mort tombés, la tête retournée,

« Ainsi aux noyés Dieu lui-même — donne un sursis pour se racheter. — Mais sous la masse liquide du fleuve sombre, — avant que l'aube se lève, — en voilà qui retourneront s'ensevelir : — renieurs de Dieu, mangeurs de pauvres, — tueurs d'hommes, traîtres, troupeau rongé de vers.

« Ils cherchent une œuvre de salut, — et ils ne foulent dans les graviers du fleuve — que grands péchés et crimes, sous forme de cailloux — où bronche leur orteil nu. — Fin de mulet, fin de coups de trique ! — Mais eux, dans la vague qui rugit, — sans fin convoiteront le pardon céleste !! »

Tel qu'un brigand au tournant d'un chemin, — Ourrias à ce moment le saisit au coude : — « L'eau dans le bateau !! » — « Il a l'écope, » répond, — tranquille, le pilote. Avec ardeur — Ourrias vide la barque, et, courage ! il travaille — comme un perdu !... Sur le pont de Trinquetaille[14] — les Trèves[15], cette nuit-là, dansaient.

E zóu ! agoto, Ourrias, agoto,
Qu'agoutaras !... La cavaloto,
Pèr se descabestra, folo ! — Blanco, de-qu'as ?
As póu di mort ? ie dis soun mèstre
Qu'a li pèu dre de l'escaufèstre.
E, sournaru, lou toumple aiguèstre
De long dóu breganèu, afloco, ras à ras.

— Sabe pas nada, capitàni !...
La sauvarés la barco ? — Nàni !
Encaro un vira-d'iue, la barco toumbo à found.
Mai, de la dougo, ounte varaio
La proucessioun que tant t'esfraio,
Li mort nous van manda'no traio.
E coume a di, la barco au Rose se prefound.

E, dins la liuencho escuresino,
E di viholo fouscarino
Qu'i man di negadis tremolon, un long rai
D'uno ribo à l'autro lampejo.
E coume, au soulèu que pounchejo,
Coume uno aragno que fielejo
Se laisso resquiha de-long dóu fiéu que trai,

Li pescadou (qu'èron de Trèvo !)
Au rai claret que fai co-lèvo
Se guindon, e lèu-lèu s'esquihon tout-de-long.
D'entre l aigo que l'enmourraio,
Ourrias peréu mando à la traio
Si man crispado !... A Trincataio,
Li Trèvo, aquelo niue, dansèron sus lou pont !

Et courage ! vide, Ourrias, vide, — vide toujours !... — La cavale — veut rompre son licou, folle ! — « Blanque, qu'as-tu ? — As-tu peur des morts ? » lui dit son maître, — les cheveux dressés d'effroi. — Et taciturne, le gouffre liquide — le long du dernier bordage clapote, bord à bord.

— « Je ne sais pas nager, capitaine !... — La sauverez-vous, la barque ? » — « Non ! — Encore un clin d'œil, la barque tombe à fond ; — mais de la rive, où erre — la procession qui tant t'effraye, — les morts vont nous jeter un câble. » — Il dit, et dans le Rhône la barque s'engloutit.

Et, dans l'obscurité lointaine, — et des lampes blafardes — qui aux mains des noyés tremblotent, un long rayon — d'une rive à l'autre brille comme un éclair. — Et de même, au soleil qui point, — de même qu'une araignée qui file — se laisse glisser le long du fil qu'elle jette,

Les pêcheurs (qui étaient des Trèves !) — au rayon clair qui fait bascule — se hissent, et rapidement se glissent tout le long. — Du milieu de l'eau qui l'emmuselle, — Ourrias envoie aussi au câble — ses mains crispées !... A Trinquetaille — les Trèves, cette nuit, dansèrent sur le pont !

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

---

[1] Olympe, haute montagne, sur les limites du Var et des Bouches-du-Rhône.

[2] Queyras, vallée des Hautes-Alpes.

[3] L'herbette aux boucles (*l'erbeto di frisoun*), (*valisneria spiralis*, Lin.) Plante qu'on trouve dans le Rhône et dans les mares qui l'avoisinent, aux environs de Tarascon et d'Arles.

[4] *Linguelo!* mot intraduisible, qu'on répète en riant à quelqu'un, et en lui montrant quelque chose de loin ou de haut, pour exciter sa convoitise.

Quasi bramosi fantolini e vani
Che pregano, e 'l pregato non risponde,
Ma per fare esser ben lor voglia acuta,
Tien alto lor disio e nol nasconde.

(Dante, *Purgatorio*, c. xxiv.)

[5] Blé de lune (*blad de luno*). Au propre, *faire de blad de luno*, signifie dérober du blé à ses parents à la clarté de la lune. *Blad de luno*, au figuré, désigne les larcins amoureux.

[6] Ansérine ligneuse, (*ourse*) (*chenopodium fruticosum*, Lin.); plante commune au bord de la mer.

[7] Jean de l'Ours (*Jan de l'Ourse*), héros des contes de veillées, espèce d'Hercule provençal auquel on attribue une foule d'ex-

ploits. Il était fils d'une bergère et d'un ours qui l'avait enlevée, et avait pour compagnon de gloire deux aventuriers d'une force fabuleuse. L'un se nommait Arrache-Montagne, et l'autre Pierre-de-Moulin. M. Hippolyte Babou a relaté l'histoire de Jean de l'Ours dans ses *Païens innocents*.

[8] Le pont prodigieux qui enjambe le Gardon (*lou pont espetaclous qu'encambo lou Gardoun*), le pont du Gard.

[9] Baudroie (*baudroi*), ou diable-de-mer, poisson hideux.

[10] *Esclapaire*, crabier vert (*ardea viridis*, Lin.). Oiseau de l'ordre des échassiers, ainsi nommé (*esclapaire* signifie *fendeur de bois*), à cause de son cri : *Ha! ha!*

[11] Sainte-Baume (*Santo-Baumo*), grotte célèbre, au milieu d'une forêt vierge, près de Saint-Maximin (Var), dans laquelle se retira sainte Magdeleine pour faire pénitence. (Voyez le Chant XIe.)

[12] *Fena*, mauvais sujet, sacripant, scélérat. Horace a dit dans le même sens en parlant d'un méchant homme : *Fenum habet in cornu*. C'était proverbial chez les Romains; et ce dicton venait de l'usage où l'on était autrefois de mettre du foin aux cornes des taureaux dangereux, pour avertir de s'en garder.

[13] Pieds sur banc (*pèd sus banc*). Mettre pieds sur banc (*metre pèd sus banc*), en terme de marine, c'est mettre le pied sur le petit banc qui est devant le siége des rameurs, pour faire plus de force, et fig. travailler avec ardeur. (Honnorat, *Dict. provençal.*)

[14] Trinquetaille (*Trincataio*), faubourg d'Arles, situé dans la Camargue, et réuni à la cité par un pont de bateaux.

[15] Trèves (*Trèvo*), lutins qui dansent à la pointe des ondes, quand le soleil ou la lune fait miroiter les eaux.

CANT SIÈISEN

LA MASCO

A l'aubo, tres pourcatié trovon Vincèn dins soun sang, estendu dins lis erme de Crau. — L'aduson à la brasseto au Mas di Falabrego. — Digressioun : lou Felibre se recoumande à sis amis, li felibre de Prouvènço. — Doulour de Mirèio. Porton Vincèn au Trau di Fado, caforno dis Esperit de niue e demouranço de la masco Taven, escounjurarello de tout mau. — Li Fado. — Mirèio acoumpagno soun calignaire dins li borno de la mountagno. — La Mandragouro. — Lis aparicioun de la baumo : Li Fouletoun, l'Esperit Fantasti, la Bugadiero dóu Ventour. — Raconte de la masco : la Messo di mort, lou Sabatòri, la Garamaudo, lou Gripet, la Bambaroucho, la Chaucho-Vièio, lis Escarinche, li Dra, lou Chin de Cambau, lou Baroun Castihoun. — L'Agnèu negre, la Cabro d'or. — Taven escounjuro la plago de Vincèn. — Enauramen e proufetiso de la masco.

A l'aubo claro se marido
Lou clar canta di bouscarido.
La terro enamourado espèro lou soulèu,
Vestido de frescour e d'aubo,
Coume la chato que se raubo,
Dins la plus bello de si raubo
Espèro lou jouvènt que i'a di : Parten lèu

En Crau tres ome caminavon,
Tres pourcatié, que s'entournavon
De Sant-Chamas lou riche, ounte èro lou marcat.
Venien de vèndre sa toucado,
E, tout en fasènt la charrado,
Sus l'espalo, à l'acoustumado,
Pourtavon sis argènt dins si roupo amaga.

CHANT SIXIÈME

LA SORCIÈRE

A l'aube du jour, trois porchers trouvent Vincent étendu dans le désert de la Crau, et baigné dans son sang. — Ils l'apportent dans leurs bras au Mas des Micocoules. — Digression : appel du poëte à ses amis, les poëtes de Provence. — Douleur de Mireille. — On porte Vincent à l'antre des Fées, repaire des Esprits de la nuit, et habitation de la sorcière Tavèn, charmeuse de tous maux. — Les Fées. — Mireille accompagne son amant dans les excavations de la montagne. — La Mandragore. — Les apparitions de la Caverne: les Follets, l'Esprit Fantastique, la Lavandière du Ventour. — Récits de la sorcière : la Messe des morts, le Sabbat, la Garamaude, le Gripet, la Bambarouche, le Cauchemar, les Escarinches, les Dracs, le Chien de Cambal, le Baron Castillon. — L'Agneau noir, la Chèvre d'or. — Tavèn charme la blessure de Vincent. — Exaltation et prophéties de la sorcière.

A l'aube claire se marie — le chant clair des becfins. — La terre *enamourée* attend le soleil, — vêtue de fraîcheur et d'aurore : — ainsi la jeune fille qui se fait enlever, — (vêtue) de la plus belle de ses robes, — attend le jouvenceau qui lui a dit : « Partons en hâte! »

Dans la Crau marchaient trois hommes, — trois porchers, retournant — du marché de Saint-Chamas le riche. — Ils venaient de vendre leur troupeau, — et, tout en faisant la causerie, — sur l'épaule, à l'accoutumée, — ils portaient leur argent enveloppé dans leurs manteaux.

Quand tout-d'un-cop : — Chut! cambarado,
Fai un di tres. I'a'no passado
Que me sèmblo d'ausi souspira dins li brus.
— Hòu ! fan lis autre, es la campano
De Sant-Martin o de Maussano,
O belèu bèn la Tremountano
Que gansouio en passant li tousco d'agarrus.

Coume acabavon, di genèsto
Sort un plagnoun que lis arrèsto,
Un plagnoun tant doulènt que trancavo lou cor.
— Jeuse! Maia ! tòuti faguèron,
I'a mai que mai! e se signèron,
E d'aise, d'aise, caminèron
De mounte li plagnoun venien toujour plus fort.

Oh ! que 'spetacle! Dins l'erbage,
Sus li caiau, 'mé lou visage
Revessa pèr lou sòu, Vincèn èro estendu :
La terro à l'entour chaupinado,
Lis amarino escampihado,
E sa camiso espeiandrado,
E l'erbo ensaunousido, e soun pitre fendu !

Abandouna dins la campagno,
Emé lis astre pèr coumpagno,
Aqui lou paure drole avié passa la niue,
E l'aubo umido e clarinello,
En ie picant sus li parpello,
Dedins si veno mourtinello
Reviscoulè la vido, e ie durbè lis iue.

Quand tout à coup : « Silence ! camarades, — fait l'un des trois. Depuis un instant — il me semble ouïr soupirer dans les bruyères. » — « Bah ! dirent les autres, c'est la cloche — de Saint-Martin ou de Maussane ; — ou bien peut-être la Tramontane — qui agite en passant les touffes de chêne-nain[1]. »

A peine achevaient-ils, des genêts — sort une plainte qui les arrête, — une plainte si dolente qu'elle navrait le cœur. — « Jésus ! Maria ! dirent-ils tous, — *il y a de l'étrange!* » et ils firent un signe de croix, — et doucement, doucement s'acheminèrent — là d'où les plaintes venaient de plus en plus fortes.

Oh ! quel spectacle ! Dans les herbes, — sur les cailloux, le visage — renversé par terre, Vincent était gisant : — le sol foulé autour de lui, — les brins d'osier dispersés çà et là, — sa chemise en lambeaux, — et l'herbe ensanglantée, et sa poitrine ouverte !

Abandonné dans les champs, — avec les étoiles pour compagnes, — là le pauvre jeune homme avait passé la nuit ; — et l'aube humide et lumineuse, — en frappant sur ses paupières, — dans ses veines mourantes — ressuscita la vie, et lui ouvrit les yeux.

E li tres ome, tout en aio,
Quitèron tout-d'un-tèms la draio;
E, courba tóuti tres, ie faguèron un brès
De si roupo, qu'espandiguèron;
Pièi entre tóuti lou prenguèron
A la brasseto, e l'aduguèron
Au Mas di Falabrego, ounte èro lou plus près....

O dous ami de ma jouvènço,
Valènt Felibre de Prouvènço,
Qu'escoutas, atentiéu, mi cansoun d'autre-tèms :
Tu que sabes, o Roumaniho,
Entrena dins tis armounío
E li plour de la pacaniho,
E lou rire di chato, e li flour dóu printèms ;

Tu que di bos e di ribiero
Cerques lou sourne e la fresquièro,
Pèr toun cor coumbouri de pantai amourous,
Fièr Aubanèu ! e de ti soubro,
Tu, Crousihat, qu'à la Touloubro
Fas mai de noum, que n'en recoubro
De soun Nostradamus, l'astrolò souloumbrous,

E tu tambèn, Matiéu Ansèume,
Que, di triho souto lou tèume,
Regardes, pensatiéu, li chato que fan gau !
E tu, Pauloun, fin galejaire ;
E tu, lou paure trenquejaire,
Tavan, umble cansounejaire
grihet brun qu'espinchon toun magau !

Et les trois hommes, empressés, — quittèrent aussitôt le chemin ; — et, courbés tous les trois, lui firent un berceau — de leurs manteaux qu'ils déployèrent; — puis, entre eux tous, le prirent — dans leurs bras, et l'apportèrent — au Mas des Micocoules, qui était la plus proche (habitation)....

O doux amis de ma jeunesse, — vaillants poëtes de Provence, — qui écoutez, attentifs, mes chansons du temps passé : — toi qui sais, ô Roumanille, — tresser dans tes harmonies, — et les pleurs du peuple, — et le rire des jeunes filles, et les fleurs du printemps !

Toi qui des bois et des rivières — cherches le *sombre* et le frais — pour ton cœur consumé de rêves d'amour, — fier Aubanel ! et, par les (œuvres) que tu laisses, — toi, Crousillat, qui à la Touloubre — fais plus de renommée qu'elle n'en recouvre — de son Nostradamus, le sombre astrologue[2];

Et toi aussi, Matthieu Anselme, — qui, sous le berceau des treilles, — regardes, pensif, les jeunes filles attrayantes ! — Et toi, cher Paul, ô fin railleur ; — et toi, le pauvre paysan, — Tavan, qui mêles ton humble chanson — à celle des grillons bruns qui examinent ton hoyau !

Tu mai, que dins li durençado
Trempes encaro ti pensado,
Tu qu'à nòsti soulèu caufes lou franchiman,
Moun Adofo Dóumas : grandido,
Quand pièi Mirèio s'es gandido
Liuen de soun mas, novo e candido,
Tu que l'as, dins Paris, menado pèr la man !

Tu 'nfin, de quau un vènt de flamo
Ventoulo, emporto e fouito l'amo,
Garcin, o fièu ardènt dóu manescau d'Alen!...
Vers la frucho bello e maduro,
O vàutri tóuti, à mesuro
Que iéu escale moun auturo,
Alenas moun camin de voste sant alen!..

— Mèste Ramoun, bonjour ! diguèron
Li pourcatié, quand arribèron :
Avèn trouva, pecaire! aquéu paure jouvènt
Aperavau dins la champino ;
Poudès cerca de pato fino,
Car a'n bèu trau à la peitrino !
Sus la taulo de pèiro alor pauson Vincèn.

Au brut de la malemparado,
Mirèio cour, despouderado,
Que venié dóu jardin, e sus l'anco tenié
Soun plen panié de lièume; courron
Tóuti lis ome que labouron...
Mirèio, en l'èr si bras s'aubouron;
— Maire de Dièu! pièi quilo, e toumbo soun panié.

Et toi aussi, qui, dans les débordements de la Durance — trempes encore tes pensées, — toi qui chauffes le français à nos soleils, — mon Adolphe Dumas : grandie, — lorsque ensuite Mireille s'est lancée — loin de son *mas*, neuve et étonnée, — toi qui l'as, dans Paris, menée par la main !

Et toi enfin, dont un vent de feu — agite, emporte et fouette l'âme, — Garcin, ô fils ardent du maréchal d'Alleins !... — vers le fruit beau et mûr, — ô vous tous, à mesure — que je gravis ma hauteur, — aérez mon chemin de votre sainte haleine !...

— « Maître Ramon, bonjour ! dirent — les porchers en arrivant : — nous avons trouvé ce pauvre jeune homme — par là-bas dans la lande ; — cherchez des loques (de toile) fine, — car il porte à la poitrine une bien large blessure. » — Alors, sur la table de pierre ils déposent Vincent.

Au bruit du fatal événement, — Mireille accourt, éperdue ; — elle venait du jardin, et tenait sur la hanche — son panier plein de légumes ; accourent — tous les laboureurs... — De Mireille les bras se lèvent : — « Mère de Dieu ! » puis s'écrie-t-elle (d'une voix aiguë), et son panier tombe

— Vincèn! mai, que t'an fa, pecaire!
Qu'as tant de sang? De soun fringaire
Ausso alor douçamen la tèsto, e'n bon moumen
Lou regardo, mudo, atupido,
Pèr la doulour coume arrampido.
De lagremo grosso e rapido
S'inoundavo enterin l'auturoun de soun sen.

De l'amourouso pichouneto
Vincèn couneiguè la maneto;
E d'uno voues mourènto : Oh! dis, agués pieta!
Ai de besoun que m'acoumpagne
Lou bon Diéu, car siéu bèn de plagne!
— Laisso que ta bouco se bagne,
Faguè Mèste Ramoun, d'un pau d'agrioutat.

— O, bèu-lou lèu, qu'acò remounto,
Reprenguè la jouvènto. E, proumto,
Arrapè lou flasquet; e degout à degout,
En ie parlant lou fasié bèure,
E ie levavo lou mau-vièure.
— De tau malur Diéu vous delièure,
Vincèn coumencè mai, e vous pague de tout!

En refendènt uno amarino,
L'esquichave sus ma peitrino,
Quand lou fèrri m'esquifo e me pico au mamèu.
Vouguè pas dire que pèr elo
S'èro batu coume uno grelo...
Mai sa paraulo, d'esperelo,
Revenié vers l'amour, coume la mousco au mèu.

— « Vincent ! que t'a-t-on fait, hélas ! — pour être ainsi (couvert) de sang ! » De son bien-aimé — elle relève alors doucement la tête, et longuement — le regarde, muette, consternée, — comme pétrifiée par la douleur. — De larmes grosses et rapides — s'inondait en même temps la légère éminence de son sein.

De l'amoureuse jeune fille — Vincent reconnut la main ; — et d'une voix mourante : « Oh ! dit-il, ayez pitié ! — J'ai besoin qu'il m'accompagne, — le bon Dieu, car je suis bien à plaindre ! » — « Laisse humecter ta bouche, — dit Maître Ramon, avec un peu d'*agriotat*[1]. »

— « Oui, bois-le vite, car cela ranime, » — reprit la jouvencelle. Et, prompte, — elle prit le flacon ; et goutte à goutte, — en lui parlant elle le faisait boire, et lui ôtait le mal-être. — « De pareils malheurs Dieu vous délivre, — Vincent commença de nouveau, et vous paye tous (vos soins) !

« En refendant un (scion d') osier, — je le pressais sur ma poitrine, — quand le fer m'échappe et me frappe au sein. » — Il ne voulut pas dire que pour elle — il s'était battu comme une grêle... — mais sa parole, d'elle-même, — revenait vers l'amour, comme la mouche au miel.

— La doulour, dis, de vosto caro
Mai que ma plago m'es amaro !
Ce qu'avian coumença, lou canestèu poulit,
Fau dounc, parèis, que noun s'acabe,
E que la treno se derrabe !...
Pèr quant à iéu, Mirèio, sabe
Qu'auriéu de vosto amour vougu lou vèire empli.

Mai tenès-vous aqui !... que vegue
Vòstis iue dous, e que ie begue
La vido enca'n brisoun ! vous demande pas mai...
Vous demande... se poudias faire
Quaucarèn pèr lou panieraire :
Ai alin moun paure vièi paire
Qu'es escranca de l'age, e mort pèr lou travai.

Mirèio se descounsoulavo...
Dóu tèms, elo pamens lou lavo,
E l'un de l'escarpido esfato lou velout,
D'autre lèu landon vers l'Aupiho
Cerca li bònis erbouriho.
Mai sus-lou-cop Jano-Mario :
— Au Trau di Fado, au Trau di Fado pourtas-lou !

Tant mai la plago es dangeirouso,
Tant mai la masco èi pouderouso !
Zóu dounc ! au Trau di Fado, à la coumbo d'Infèr,
Quatre lou porton... Dins li peno
Que di Baus formon la cadeno,
En un rode que l'alabreno
Trèvo, e qu'en virouiant marcon li capoun-fèr,

— « La douleur, dit-il, de votre visage, — plus que ma plaie m'est amère ! — La jolie corbeille commencée par nous, — il faut donc, paraît-il, qu'elle (reste) inachevée, — et que la tresse s'en arrache !... — Pour ma part, Mireille, je sais — que, de votre amour, j'aurais voulu la voir s'emplir.

« Mais tenez-vous là !... que je voie — vos yeux doux, et que j'y boive — la vie encore un peu ! je ne vous demande rien de plus... — Je vous demande... si vous pouviez faire — quelque chose pour le vannier : — j'ai là-bas mon pauvre vieux père — qui est brisé par l'âge, et mort pour le travail. »

Mireille se désolait... — Cependant elle lave sa (blessure), — et l'un de la charpie déchire le velours, — d'autres, empressés, s'élancent vers l'Alpine, — (pour) chercher les herbes salutaires. — Mais aussitôt Jeanne-Marie : — « Au Trou des Fées [1], au Trou des Fées portez-le !

« Plus la plaie est dangereuse, — plus la sorcière est puissante ! » — Allons ! au Trou des Fées, dans le vallon d'Enfer, — quatre le portent... Dans les remparts de roche — qui forment la chaîne des Baux, — en un lieu que la salamandre — hante, et que de leur vol tournoyant les sacres indiquent,

Di roumani entre li mato,
A flour de roco, un trau s'acato.
Alin dedins, despièi que lou sant *Angelus*,
En l'ounour de la Vierge, pico
Lou brounse clar di baselico,
Alin dedins li Fado antico,
Pèr toustèms, dóu soulèu an fugi lou trelus.

Esperitoun plen de mistèri,
Entre la formo e la matèri
Erravon, au mitan d'un linde calabrun.
Diéu lis avié fa miè-terrèstre
E femelin, coume pèr èstre
L'amo vesiblo di campèstre,
E pèr di proumiés ome amansi lou ferun.

Mai li Fadeto, — bèu coume èron, —
Di fiéu dis ome s'aflamèron ;
E, li foulasso ! au lio d'enaura li mourtau
Vers li celèstis esplanado,
Di passioun nostro apassiounado,
A nosto fousco destinado,
Coume d'aucèu pipa, toumbèron d'amoundaut.

Dins la gorgo estrechano e rudo
De la caforno sournarudo,
Li pourtaire pamens avien leissa Vincèn
Se davala de resquiheto.
Em'éu, dins l'escuro draieto
S'aventurè que Mireieto,
Recoumandant soun amo à Diéu, camin fasènt.

Entre les touffes des romarins, — à fleur de roche, un trou se cache. — Dans ses profondeurs, depuis que le saint Angelus, — en l'honneur de la Vierge, frappe — le bronze clair des basiliques, — dans ses profondeurs les antiques Fées, — pour jamais, du soleil ont fui la splendeur

Esprits légers, mystérieux, — entre la forme et la matière — elles erraient, au milieu d'un limpide crépuscule. — Dieu les avait créées demi-terrestres — et féminines, afin qu'elles fussent, pour ainsi dire, — l'âme visible des campagnes, — et afin d'apprivoiser la sauvagerie des premiers hommes.

Mais, si beaux étaient — les fils des hommes, que pour eux s'enflammèrent les Fées ; — et, insensées ! au lieu d'élever les mortels — vers les célestes espaces, — passionnées de nos passions, — dans notre obscur destin, — comme des oiseaux fascinés, de leurs hauteurs elles tombèrent.

Dans la gorge étroite et raboteuse — de la caverne sombre, — les porteurs cependant avaient laissé Vincent — se couler par glissade. — Avec lui, — dans l'obscur sentier — ne s'aventura que Mireille, — recommandant son âme à Dieu, chemin faisant.

Au founs dóu pous que li carrejo,
Dins uno grando baumo frejo
Se devinèron; e, souleto au bèu mitan,
E dins li sounge ennevoulido,
Taven, la masco, agroumoulido,
Tenié 'no blesto de calido...
E tristo quenounsai tout en la regardant :

— Paure péu d'erbo serviciable !
Li gènt te nomon blad-dóu-diable,
Remiéutejavo, e sies un di signe de Diéu !
Alor Mirèio la saludo;
E coume entameno, esmougudo,
L'estiganço de sa vengudo,
La masco, sèns leva la tèsto : — Lou sabiéu ! —

E pièi sa voues atremoulido
S'adreissè mai à la calido :
— Pauro flour de la tepo! es ti fueio e ti gre
Que li troupèu tout l'an rousigon,
E, pecaire! au mai te caucigon,
Au mai tis espigau espigon,
E vestisses de verd tant l'uba que l'adré.

Taven aqui faguè 'no pauso.
Dins un cruvèu de cacalauso
Un lumenoun cremavo, e fasié rougeja
La paret mouisso de la roco;
Sus la fourquello d'uno broco
I'avié 'no graio, e toco-à-toco
Uno galino blanco, em' un crevèu penja.

Au fond du puits qui les amène, — dans une grotte vaste et froide — ils se trouvèrent ; et seule, au milieu, — et voilée d'un nuage de rêves, — Tavèn, la sorcière, accroupie, — tenait un épi de brome... — Et profondément triste en le considérant :

— « Pauvre brin d'herbe officieux ! — les gens te nomment *blé-du-diable* — grommelait-elle, et tu es un des signes de Dieu ! » — Alors Mireille la salue ; — et à peine commence-t-elle (à dire), émue, — le motif pour lequel ils viennent, — la sorcière, sans lever la tête : « Je le savais ! »

Ensuite sa voix chevrotante — de nouveau s'adressa au brome : — « Pauvre fleur du gazon ! ce sont tes feuilles et tes germes — que les troupeaux toute l'année broutent ; — et, pauvrette ! plus ils te foulent, — plus tes épis se multiplient — et tu revêts de verdure le nord comme le midi. »

Là, Tavèn fit une pause.— Dans une coquille d'escargot — une petite lumière brûlait, éclairant de reflets rougeâtres— la paroi humide de la roche ; — sur la fourchette d'un bâton — était (juchée) une corneille, et côte à côte — une poule blanche ; un crible pendait (au mur).

— Quau que fugués, diguè la masco
Subitamen e coume nasco,
Eh! que m'enchau? la Fe camino de plegoun,
La Carita porto li plego,
E noun s'escarton de la rego...
Banastounié de Valabrego,
Te sèntes fe? — Me sènte! — Enrego moun regoun!

Adraiado coume uno loubo
Qu'emé sa co li flanc se zoubo,
Pèr un trau desparèis la masco. Estabousi,
Lou Valabregan e Mirèio
Après ie van. Davans la vièio,
S'entendié dins l'orro tubèio
Voulastreja la graio, e la clusso clussi.

— Davalas lèu, qu'es deja l'ouro
De se cencha de mandragouro!
E lèu, de rabaloun, de tirassoun, parèu
Que l'un de l'autre noun se brando,
Van à la voues que li coumando.
En uno baumo enca plus grando
Venié se relarga l'infernau gourgarèu.

— Vaqui! Taven ie faguè signe...
O planto santo de moun segne
Nostradamus! brout d'or, bastoun de Sant Jóusè,
E vergo masco de Mouïse!
Crido; e de l'erbo que vous dise,
Cregnènto, courounè li vise
Emé soun capelet qu'à geinoun ie pausè.

— « Qui que vous soyez, dit la sorcière — subitement et comme ivre, — eh ! que m'importe ? la Foi marche les yeux fermés, — la Charité porte un bandeau, — et elles ne s'écartent pas de la raie... — Vannier de Valabrègue, — te sens-tu foi ? » — « Je me sens ! » — « Suis mon sillon ! »

Empressée comme une louve — qui de sa queue se bat les flancs, — par un trou disparaît la sorcière. Stupéfaits, — le Valabrégan et Mireille — vont après elle. Devant la vieille — on entendait dans l'horrible brume — voleter la corneille, et la poule glousser.

— « Descendez vite ! il est déjà l'heure — de se ceindre de mandragore ! » — Et vite, en rampant, en se traînant, couple — ne s'écartant point l'un de l'autre, — ils vont à la voix qui les commande. — Dans une grotte plus grande encore — venait s'élargir l'infernal couloir.

— « Voilà ! leur dit Tavèn d'un signe...—O plante sainte de mon seigneur — Nostradamus ! rameau d'or, bâton de Saint Joseph, — et verge magique de Moïse ! » — s'écrie-t-elle ; et de l'herbe que je vous dis, — craintive, elle couronna les pousses — avec son chapelet qu'elle y déposa, à genoux.

Pièi s'aubourant : Es l'ouro, es l'ouro
De se cencha de mandragouro !
De la planto creissudo à l'asclo dóu roucas
Cuei tres jitello : n'en courouno
Elo, lou drole, la chatouno...
— Avans toujour ! — E s'enfourgouno
Ardènto mai que mai, dins li sourne traucas

Emé de lume sus l'esquino
Pèr enclari l'escuresino,
Un vòu d'escarava ie camino davan.
— Jouvènt! à tout camin de glòri
I'a soun travès de purgatòri...
An ! courage! dóu Sabatòri
Anan aro, ai! ai ! ai! franqui lis espravant.

N'avié panca barra la bouco,
Uno auro forto li remouco
E ie coupo l'alen, subit : — Amourren-nous !
Di Fouletoun veici lou trounfle !
Coume un croupas, de grelo gounfle,
Souto li croto passo à rounfle
L'eissame vagabound, quilant, revoulunous.

Passon; e, de tressusour trempe,
Li tres mourtau sènton si tempe
Ventoula, bacela de l'alo di Trevan,
Coume un glas pelado e jalèbro.
— Anas pu liuen pica tenèbro,
Taven cridè, bando menèbro !
Isso, mata-blad ! isso ! o garas-vous davan !

Puis se levant : — « C'est l'heure, c'est l'heure — de nous ceindre de mandragore ! » — De la plante venue dans la fente du roc — elle cueille trois jets : s'en couronne — elle-même, (en couronne) le jeune homme, la jeune fille... — « En avant toujours ! » Et elle s'engouffre, — ardente plus que jamais, dans les cavités sombres.

Avec de la lumière sur le dos — pour éclairer l'obscurité, — une troupe d'escarbots chemine devant elle. — « Jeunes gens, tout chemin glorieux — a sa traversée de purgatoire... — Çà ! courage ! du Sabbat — nous allons maintenant, aïe ! aïe ! aïe ! franchir les épouvantes. »

Elle n'avait pas clos encore la bouche, — un vent violent leur cingle (le visage), — et leur coupe brusquement le souffle : — « Prosternons-nous ! — Des Follets voici le triomphe ! » — Tel qu'un *grain*, gonflé de grêle, — sous les cryptes passe, innombrable, — l'essaim vagabond, glapissant, tourbillonnant.

Ils passent ; et baignés d'une sueur froide, — les trois mortels sentent leurs tempes — éventées, fouettées par l'aile des fantômes, — nue et froide comme un glaçon. — « Allez plus loin battre les ténèbres, — Tavèn cria, bande bourrue ! — Allez, abatteurs de moissons ! allez ! ou rangez-vous !

Oh ! li pudènt ! lis esbroufaire !...
E dins lou bèn que poudèn faire,
Dire pièi que nous faugue emplega talo gènt !
Car, o, de meme que lou mèje
Souvènt tiro lou bon dóu pièje,
Pèr la vertu di sourtilège
Fourçan, nautre, lou mau à coungreia lou bèn;

Car sian li masco. E noun i'a causo
Qu'à nosto visto rèste clauso.
E mounte lou coumun vèi uno pèiro, un fouit,
Uno malandro, uno coundorso,
Ie destrian, nautre, uno forço
Que dins sa rusco se bidorso,
Coume souto la raco un vin nouvèu que boui...

Trauco la tino : la bevènto
N'en gisclara touto bouiènto ;
Destousco, se tu pos, la clau de Salamoun !
Parlo à la pèiro dins sa lengo,
E la mountagno, à toun arengo,
Davalara dins la valengo !...
E sèmpre descendien dins li cauno dóu mount

Uno pichoto voues, malino
Coume un quilet de cardelino,
Alor ie fai : Hoi ! hoi ! la coumaire Taven :
Viro lou tour ma tanto Jano,
Viro lou tour, e pièi debano,
La niue, lou jour, soun fièu de lano,
E crèi fiela de lano, e fielo que de fen !

« Oh! les vilains! les fanfarons! — Et, dans le bien que nous pouvons faire, — dire ensuite qu'il nous faut employer telle engeance! — Car, oui, de même que le médecin — souvent tire le bon du pire, — par la vertu des sortiléges, — nous forçons, nous, le mal à engendrer le bien;

« Car nous sommes les sorcières; et nulle chose à notre vue n'est cachée; — et où le vulgaire voit une pierre, un fouet, — une maladie, une perche, — nous discernons, nous, une force — qui dans son écorce se tourmente — ainsi que sous le marc un vin nouveau qui bout.

« Perce la cuve : — la boisson — en jaillira toute bouillante; découvre, si tu peux, la clef de Salomon! — Parle à la pierre dans sa langue, — et la montagne, à ta parole, — dévalera dans la vallée! » — Et ils descendaient toujours dans les cavernes de la montagne.

Une petite voix, maligne — comme un cri de chardonneret, leur fait alors : « *Hoï! hoï!* la commère Tavèn! — *Tourne le rouet ma tante Jeanne, — tourne le rouet, et puis dévide, — la nuit, le jour, son fil de laine;* — et elle croit filer de la laine, et ne file que du foin!

E zòu ! ma grand ! que lou tour vire !
— Em'acò 'n l'èr, vague de rire,
Tout coume quand endiho un pòutre desmama.
— De-qu'es aquelo voues parlanto
Que quouro ris e quouro canto?
Venguè Mirèio tremoulanto...
— Hoi ! hoï ! en repetant soun rire acoustuma,

Faguè la voues enfantoulido,
Quau es aquelo tant poulido?
Ah ! laisso, mourranchoun, qu'auboure toun fichu...
Laisso qu'auboure... Es d'avelano
Que i'a dessouto, o de mióugrano?
E la paureto bastidano :
— Ai ! ! anavo crida. Taven ie fai lèu : Chut !

Agues pas pòu ! acò's un glàri
Bon que pèr faire de countràri ;
Es aquéu fouligaud d'Esperit-Fantasti :
Quand dins si bono se devino,
Te vai escouba ta cousino,
Tripla lis iòu de ti galino,
Empura lou gavèu e vira toun roustit.

Mai, que ie prengue un refoulèri,
Pos dire adièu!... Que treboulèri !
Dins toun oulo, ie largo un quarteiroun de sau ;
Empacho que toun fio s'alume;
Te vas coucha ? boufo toun lume ;
Vos ana i vèspro à Sant-Trefume?
T'escound o te passis tis ajust dimenchau.

« Çà ! grand'mère ! tourne le rouet ! » — Et puis, en l'air, de rire et de rire !... — Ainsi hennit un poulain sevré. — « Quelle est cette voix qui parle, — et tantôt rit, et tantôt chante ? » — demanda Mireille en tremblant... — « *Hoi ! hoi !* en répétant son rire habituel,

Dit la voix enfantine, — quelle est cette si jolie (fille) !... — Permets, petit minois, que je soulève ton fichu... — Permets que je soulève... Y a-t-il des noisettes — dessous, ou des grenades ? » — Et la pauvre enfant des champs : — « Aïe ! » allait-elle crier. Mais Tavèn aussitôt : « Silence !

« N'aie pas peur ! c'est là un lutin — bon seulement à faire des niches. — C'est cet écervelé d'Esprit-Fantastique : — dans ses bons (moments), — il balayera ta cuisine, — triplera les œufs de tes poules, — attisera le sarment et tournera ton rôti.

« Mais qu'il lui prenne un caprice, — tu peux dire adieu !... Quel brouillon ! — Dans ta marmite, il jette un quarteron de sel ; — il empêche ton feu de s'allumer ; — vas-tu te coucher ? il souffle ta lampe ; — veux-tu aller aux Vêpres à Saint-Trophime [5] ? — il cache ou fane ta parure des dimanches. »

— Té ! tè!... vièi cro, giblo ti pouncho !
L'ausès, la carrello mau vouncho ?
Lou levènti lèu-lèu ie respond, o, carcan,
La niue, quand dormon li chatouno
Tire plan-plan sa cubertouno ;
Lis espinche, nuso e redouno,
E que, folo de pòu, s'amaton en pregant

Vese si dos coucoureleto
Que van e vènon, tremouleto ;
Vese... E l'Esperitoun s'enanavo eilalin
Emé soun rire... Sout li baumo,
Li mascarié faguèron chaumo ;
E dins lis oumbro e la calaumo
Entendien degouta sus lou sòu cristalin,

Degouta lou trespir di vòuto,
E rèn qu'acò, de vòuto en vòuto.
E veici, peravau dins la vasto negrour,
Veici qu'uno grand formo blanco,
Qu'èro assetado su'no estanco,
S'aubourè drecho, un bras sus l'anco.
Vincèn, coume un queiroun, aplanta de terrour :

E s'aqui meme pousquèsse èstre
Un degoulòu, de l'escaufèstre
Mirèio tout d'un vanc se ie trasié. — Que vos,
Taven cridè, loug escamandre,
Pèr que ta tèsto se balandre
Coume uno pibo ?... Mi cálandre,
Faguè pièi au parèu qu'a la mort dins lis os,

— « Tiens! tiens! vieux croc, rive tes pointes! — L'entendez-vous, la poulie mal graissée? — lui réplique aussitôt l'espiègle. Oui, olive desséchée, — la nuit, quand dorment les fillettes, — je tire doucement leur couverture; — je les épie, nues et rebondies, — et qui, folles de peur, se blottissent en priant.

« Je vois leurs deux coupelles — qui vont et viennent, palpitantes; — je vois... » Et l'Esprit s'en allait au lointain — avec son rire... Sous les grottes, — les sorcelleries firent trêve; — et dans les ombres et le silence — on entendait dégoutter sur le sol cristallin,

Dégoutter la filtration des voûtes, — et cela seul, d'intervalle en intervalle. — Et voici, par là-bas, dans l'immensité noire, — voici qu'une grande forme blanche — qui sur un banc de roche était assise, — se leva droite, un bras sur la hanche. — Vincent, comme un quartier de pierre, immobile de terreur;

Et si en ce lieu même avait pu être - un précipice, d'épouvante — Mireille s'y jetait d'un seul élan. -- « Que veux-tu, — s'écria Tavèn, long escogriffe, — par ces balancements de tête — (pareils à ceux) d'un peuplier?... Mes drilles, — dit-elle ensuite au couple qui a la mort dans les os,

Couneissès pas la Bugadiero?
Sus Mount-Ventour (qu'èi sa cadiero)
Quand la veson, d'en bas, pèr un long nivo blanc
Li gènt la prenon; mai, o pastre,
Lèu! lèu! que voste avé s'encastre!
La Bugàdiero de malastre
Acampo à soun entour li nivo barrulant;

E quand n'i'a proun pèr la bugado,
Sus lou mouloun, revertegado
E 'mé furour, bacello e rebacello : à bro,
N'en tors la raisso emé la flamo,
E, sus la mar que mounto e bramo,
A la gàrdi de Nostro-Damo
Li marin palinous recoumandon sa pro'

E lou bouiè de-vers l'estable
Coucho... Un sagan espaventable
Ie tanco tournamai la paraulo entre dènt :
E de miaula de catamiaulo,
E de brandamen de cadaulo,
E de piéu-piéu, e de paraulo
A mita dicho, e'n quau lou diable soul entènd.

Jin! jin! poun-poun!. . Quau es que pico
Sus de peirolo fantastico?...
E d'estras, e de rire, emé d'esquichamen
Coume de femo abasimado
Dins lou moumen de si ramado;
Pièi de badai, pièi de bramado,
E zóu! lou roumadan e li gingoulamen!

« Vous ne connaissez pas la Lavandière? — Sur le Mont Ventour (qui est son siége) — lorsqu'ils la voient, d'en bas, pour un long nuage blanc — les gens la prennent ; mais, ô bergers, — vite ! vite ! que vos brebis rentrent au parc ! — la Lavandière de malheur — amasse autour d'elle les nuées errantes ;

« Et quand il en est assez pour la lessive, — sur le monceau, (les bras) retroussés, — et avec fureur, elle frappe et refrappe : à brocs — elle en exprime en les tordant et l'averse et la flamme, — et sur la mer qui monte et mugit, — à la garde de Notre-Dame — les pâles nautoniers recommandent leur proue !

« Et le bouvier devers l'étable — chasse... » Un épouvantable tumulte — lui arrête derechef la parole entre dents : — miaulements de chattemites, — branlements de loquet, — et *piaulements*, et paroles — à moitié dites, et auxquelles le diable seul entend.

Djin ! djin ! poun-poun !.... Qui frappe ainsi — sur des chaudières fantastiques ?... — Et des déchirements, et des (éclats) de rire, et des épreintes — comme (celles) de femmes abîmées — dans les douleurs (de leurs couches) ; — puis des bâillements, puis des huées, — et des criailleries, et des gémis sements aigus !

— Pourgès la man, que vous arrape !
E dounas siuen que noun s'escape
La courouno de masc que vous cencho lou front !
E dins si cambo aqui s'encoufo
Coume uno pourcado qu'esbroufo :
Un quilo, un japo, un reno, un boufo.
Souto un lançòu de nèu quand la Naturo drom,

Pèr uno niue ventouso e claro,
Quand li cassaire de fanfaro
Espòusson li roumias tout-de-long di valat,
Ansin passeroun e machoto,
Destrassouna dins sa liechoto
E' spavourdi, parton à floto,
E 'mé 'n brut d'auriflant s'embourson au fielat.

Mai alor l'escounjurarello :
I, mau-vivènti sautarello !
Arri !... malavalisco à vàutri !... passas-me !
E coussaiant la chourmo impuro
Emé soun drai, dins la sournuro
Trasié de cièucle, de figuro,
De raio luminouso e coulour de vermé.

— Entraucas-vous dins vòsti borno,
O maufatan !... quau vous destorno ?
I dardaioun de fio que pougnon vòsti car,
Sentès dounc pas que sus l'Aupiho
Lou soulèu rous encaro briho ?
Pendoulas-vous i roucassiho !
Pèr li rato-penado es encaro trop clar....

— « Tendez la main, que je vous saisisse! — et prenez garde qu'elle ne s'échappe — la couronne magique qui vous ceint le front! » — Et dans leurs jambes alors se presse pêle-mêle — (quelque chose) comme un troupeau de porcs qui s'ébroue : — l'un crie, l'un aboie, l'un grogne, l'un souffle. — Sous un linceul de neige quand la nature dort,

Par une nuit venteuse et claire, — quand les chasseurs à la fouée — secouent les ronceraies tout le long des ruisseaux, — ainsi moineaux et chouettes, — éveillés en sursaut dans leur couche, — effarouchés, partent par bandes, — et, avec un bruit de soufflet (de forge), s'engouffrent dans le filet.

Mais alors la charmeresse : — « Hue! sauterelles de mauvaise vie! — *Arri!...* malheur à vous!... loin de moi! » — Et chassant la horde impure — avec son crible, dans les ténèbres, — elle jetait des cercles, des figures, — des raies lumineuses et couleur de kermès.

— « Clapissez-vous dans vos cavernes, — artisans de mal!... qui vous dérange? — Aux aiguillons de feu qui piquent vos chairs, — ne sentez-vous donc pas que sur l'Alpine — le soleil roux brille encore? — Aux angles de rocher appendez-vous! — pour les chauves-souris il fait encore trop clair.... »

E de tout caire patusclavon,
E li brut pau-à-pau moulavon.
— Fau vous dire, au parèu diguè Taven alor,
Que di Trevan eiçò 's la cauno,
Tant que, sus lis estoublo jauno,
Lou jour laisso toumba sa mauno;
Mai uno fes que l'oumbro estènd sou drap de mort;

Eiça quand la Vièio encagnado
Mando à Febrié sa reguignado,
Dins li glèiso deserto e clavado à tres tour,
Anessias pas, femo tardiero,
Lou front pendènt su'no cadiero,
Resta 'ndourmido!... A la sourniero,
Pourrias vèire li bard s'eigreja tout autour;

E s'atuba li lumenàri,
E, courdura dins lou susàri,
Li mort, un aro, un pièi, s'ana metre à geinoun;
Un capelan, pale coume éli,
Dire la Messo e l'Evangèli;
E li campano, d'esperéli
A brand, ploura de clar emé de long plagnoun!

Parlas, parlas-n'en i béulòli:
Dins li glèiso, pèr béure l'òli
Di lampo, quand, l'ivèr, davalon di clóuquié,
Demandas-ie se vous mentisse,
E se lou clerc que sèr l'óufice,
Que met lou vin dins lou calice,
N'es pas soulet d'en vido à la ceremounié!

Et ils déguerpissaient de toute part; — et les bruits peu à peu s'éteignaient. — « Il faut vous dire, au couple dit alors Tavèn, — que des fantômes ce (lieu) est le repaire, — tant que, sur les jachères jaunes, — le jour laisse tomber sa manne; — mais dès que l'ombre étend son drap de mort;

« Vers le temps où la Vieille [6] irritée — lance à Février sa ruade, — dans les églises désertes et fermées à triple tour de clef, — n'allez pas, femmes attardées, — le front pendant sur une chaise, — rester endormies!... Dans les ténèbres, — vous pourriez voir les dalles se soulever tout alentour;

« Et les luminaires s'allumer; — et, cousus dans leurs suaires, — les morts, un à un, aller se mettre à genoux; — un prêtre, pâle comme eux, — dire la Messe et l'Évangile; — et les cloches, d'elles-mêmes en branle, pleurer des glas avec de longs soupirs!

« Parlez, parlez-en aux effraies: — dans les églises, pour boire l'huile — des lampes, quand, l'hiver, elles descendent des clochers, — demandez-leur si je vous mens, — et si le clerc qui sert l'office, — qui dans le calice verse le vin, — n'est pas le seul vivant à la cérémonie!

Eiça quand la Vièio encagnado
Mando à Febriè sa reguignado,
Pastre, se noun voulès, espeloufi de pòu,
Resta sèt an, li cambo redo,
Enclaus aqui 'mé vòsti fedo,
Rintras pulèu dins vòsti cledo,
Pastre! lou Trau di Fado a bandi tout soun vòu!

E dins la Crau, de quatre cambo
O de voulado, se ie rambo
Tout ce qu'a fa lou pache; e pèr li draiòu tort,
Li Matagoun de Varigoulo
E li Masc de Fanfarigoulo
Van veni dins li ferigoulo,
En farandoulejant, béure à la tasso d'or.

Vè! coume danson li garrigo!
En fernissènt de l'embourigo,
Deja la Garamaudo espèro lou Gripet...
Hui! la panturlo endemouniado!
Gripet, morde la carougnado
E' stripo-la de grafignado....
Desparèisson... Ve mai que fan orre e tripet!

Aquelo, eilavau, que patusclo
Terro-bouiroun dins li lachusclo,
Coume un laire de niue que fuge en s'amourrant,
Es la Bambaroucho mourrudo!
Entre sis arpo loungarudo
E sus sa tèsto banarudo
Emporto d'enfantoun, tóuti nus e plourant...

« Vers le temps où la Vieille irritée — lance à Février sa ruade, — pâtres, si vous ne voulez ébouriffés de peur, — rester sept ans les jambes roides, — charmés, là où vous êtes, avec vos brebis, — rentrez moins tard dans vos claies, — pâtres ! le Trou des Fées a lâché tout son vol.

« Et dans la Crau, à quatre pattes — ou d'une volée, se rend — tout ce qui a fait le pacte ; et, par les sentiers tortueux, — les Magiciens de Varigoule[7], — et les Sorciers de Fanfarigoule[8] — vont venir dans les thyms — boire à la tasse d'or, en faisant la farandole.

« Voyez ! comme dansent les *garrigues*[9] ! — Frémissante du nombril, — déjà la Garamaude attend le Gripet... — Fi ! guenipe endiablée ! — Gripet, mords la charogne — et arrache-lui les boyaux à coups de griffes... — Ils disparaissent... Les voilà encore ! horreur et bacchanale !

« Celle qui, là-bas, décampe — terre à terre dans les tithymales, — comme un voleur nocturne qui fuit en se baissant, — c'est la Bambarouche refrognée ! — Entre ses longues serres — et sur sa tête cornue — elle emporte des enfantelets, nus et pleurants...

Eila, vesès la Chaucho-vièio?
Pèr lou canoun di chaminèio,
Davalo d'à cachoun sus l'estouma relènt
De l'endourmi que se revèsso;
Mudò, se i'agrouvo; l'óuprèsso
Coume uno tourre, e i'entravèsso
De sounge que fan afre e de pantai doulènt

Ausès desgounfouna li porto?
Lis Escarinche soun pèr orto,
Pèr orto lou Marmau, lou Barban... Dins l'ermas,
Fan nèblo; enjusquo di Ceveno,
Emé si vèntre d'alabreno,
Li Dra s'acampon à dougeno,
E 'n passant, pataflòu! destéulisson li mas.

Que tarabast!... o Luno, o Luno,
Que mau-passage t'encantuno,
Pèr davala, tant roujo e largo, sus li Bau?...
Aviso-te dóu chin que japo,
O Luno folo! Se t'arrapo,
T'engoulara coume uno papo,
Car lou chin que t'aluco es lou Chin de Cambau!

Mai quau ansin brando lis éuse?...
Ai! soun troussa coume de féuse;
E di fio de Sant-Èume, à saut, à vertouioun,
Boumbis la flamado gancherlo;
E d'estrepado, e 'n brut d'esquerlo
Estrementis la Crau esterlo...
Lou galop enrabia dóu Baroun Castihoun!

« Par là, voyez-vous le Cauchemar ? — Par le tuyau des cheminées, — il descend furtivement sur la poitrine moite — de l'endormi qui se renverse ; — muet, il s'y accroupit, l'oppresse — comme une tour, et enchevêtre (dans son esprit) — des songes qui font horreur et des rêves douloureux.

« Entendez-vous arracher les portes de leurs gonds ? — Les Escarinches courent la campagne ; — (courent) la campagne le Marmal, le Barban... Dans la lande — ils forment une brume ; des Cévennes mêmes, — avec leurs ventres de salamandre, — les Dracs accourent par douzaine, — et en passant, patatras ! ils arrachent la toiture des fermes.

« Quel vacarme !... ô Lune, ô Lune, — quel malencontre te courrouce, — pour descendre ainsi, rouge et large, sur les Baux !... — Prends garde au chien qui aboie, — ô Lune folle ! S'il te happe, — il t'engoulera comme un gâteau, — car le chien qui te guette est le chien de Cambal !

« Mais qui branle ainsi les yeuses ? — Aïe ! elles sont tordues comme des fougères ; — et des feux Saint-Elme, sautants, tourbillonnants, — bondit la flamme tortue ; — et des piétinements, et un bruit de clochettes — font retentir le Crau stérile... — Le galop enragé du Baron Castillon !...

Rauco, desalenado, estenco,
S'èro arrestado la Baussenco.
Mai subran : Tapas-vous, faguè, 'mé lou faudau,
Tapas l'auriho e li parpello,
Que l'Agnèu negre nous apello !
— Quau?... aquel agneloun que bèlo ?
Diguè Vincèn. Mai elo : Auriho sourdo, e d'aut !

Malur, eici, pèr quau trebuco !
Mai que lou pas de la Sambuco
Dangeirous èi lou pas dóu negre Banaru.
Coume aro venès de l'entèndre,
A 'n teta-dous, un bela tèndre
Que vous atiron à descèndre.
I Crestian imprudènt que se viron au brut,

Fai lusi l'empèri d'Erode,
L'or de Judas, e dis lou rode
Mounte la Cabro d'or fuguè di Sarrasin
Aclapado. Fin que degolon,
Mòuson la Cabro tant que volon;
Mai à l'angòni quand rangolon,
Fagon pièi demanda lou sacramen divin !

L'anouge negre ie resposto
Em' uno rousto sus li costo.
E pamens, e pamens, i tèms que sian, mau tèms
Escoussura de touto deco,
Quant n'i'a d'amo alucrido e seco,
Ai ! las ! que mordon à sa leco,
E qu'à la Cabro d'or fan tuba soun encèns !

Enrouée, haletante, suffoquant, — s'était arrêtée la (sorcière) des Baux. — Mais soudain : « Couvrez-vous, fit-elle, du tablier, — couvrez l'oreille et les paupières ! — L'Agneau noir nous appelle !... » — « Qui donc?... cet agnelet qui bêle ? » — dit Vincent. Mais elle : « Sourde oreille ! et, alerte !

« Malheur, ici, à qui trébuche ! — Plus que le pas de la Sambuque[10] — est périlleux le pas du noir Cornu. — Ainsi que maintenant vous venez de l'entendre, — il a un accent doucereux, un tendre bêlement — qui vous attirent à la descente.— Aux Chrétiens imprudents qui se retournent au bruit,

« Il fait luire l'empire d'Hérode, — l'or de Judas, et indique la place — où la Chèvre d'or fut par les Sarrasins — enfouie. Jusqu'à leur mort, — ils traient la Chèvre tant qu'ils veulent ; — mais à l'agonie, lorsqu'ils râlent, — qu'ensuite ils fassent demander le sacrement divin !

« Le noir antenois leur réplique — par un orage de coups sur les côtes. — Et néanmoins, et néanmoins, aux temps où nous sommes, temps mauvais, — marqués par la morsure de tout vice, — combien d'âmes sèches et affamées de gain, — hélas ! qui mordent à son piége, — et qui à la Chèvre d'or font fumer leur encens ! »

Aqui lou cant de la galino
Tres cop fendè la nevoulino.
— Dins la tregenco baumo, à la perfin, enfant,
Sian arriba! diguè la vièio.
Lou panieraire emé Mirèio,
Souto uno grando chaminèio,
Veguèron sèt cat negre, au fougau se caufant.

Veguèron, entre li sèt mascle,
Uno oulo de ferre au cremascle;
Veguèron dous coulobre en formo de tisoun,
Que racavon à plen de goulo
Dos flamo bluio au quiéu de l'oulo.
— Pèr cousina vosto bourroulo,
Vous servès d'aquéu bos, ma grand? — O, moun garçoun!

Brulo, acò, miéu que gen de busco :
Es de souquihoun de lambrusco.
Mai, en cabessejant, Vincèn : De souquihoun,
De souquihoun, lou voulès dire...
Mai fasen lèu, qu'es pas de rire.
Uno grand taulo de pourfire,
Au cèntre, espandissié soun large virouioun

A proucesssioun e blanquinello,
Milo colono, clarinello
Coumo li jaleiroun que pènjon di cubert,
D'aqui parton, pèr ana courre
Souto li racino di roure
E la foundamento di moure,
Inmènsi galarié que li Fado an dubert,

Là le chant de la poule — trois fois perça la brume. — « Dans la treizième grotte, à la fin des fins, enfants, — nous voici arrivés, » dit la vieille. — Mireille et le vannier, — sous une grande cheminée, — virent sept chats noirs se chauffant à l'âtre.

Ils virent, au milieu des sept matous, — une marmite de fer à la crémaillère ; — ils virent deux dragons, en forme de tisons, — qui vomissaient à pleine gueule — deux flammes bleues au cul de la marmite. — « Pour cuisiner votre bouillie, — vous employez ce bois, grand'mère? » — « Oui, mon fils!

« Nulle bûchette ne brûle mieux : — ce sont des ceps de vigne sauvage. » — Mais Vincent, hochant la tête : « Des ceps, — des ceps, cela vous plaît à dire... — Mais hâtons-nous, car ce n'est point risible... » — Une grande table de porphyre, — au centre (de la grotte), épanouissait son large contour.

Processionnellement et blanches, — mille colonnes, diaphanes — comme les glaçons qui pendent aux toits, — de là partent, pour aller courir — sous les racines des chênes — et les fondements des mamelons, — immenses galeries que les Fées ont ouvertes;

Porje majestuous, qu'amago
Uno lusour neblouso e vago;
Merevihous emboui de tèmple, de palais,
De peristil, de laberinto,
Coume n'en taièron ansinto
Ni Babilouno ni Courinto,
E qu'un alen de Fado esvalis, quand ie plais.

Aqui li Fado varaiejon :
Coume de rai que trantraiejon,
Emé li chivalié qu'enfadèron antan
Countunion la vido amourouso,
Dins lis andano souloumbrouso
D'aquelo tranquilo chartrouso...
Mai chut ! pas i parèu dins l'oumbro s'acatant !

L'encantarello, deja lèsto,
Quouro dreissavo sus la tèsto,
Quouro de-vers lou sòu beissavo si bras nus.
Sus la grand taulo de pourfire,
Coume Laurèn lou sant martire,
Èro coucha sènso rèn dire
Vincèn lou panieraire, emé sa plago au bust.

Furouno, creissegudo en taio
Pèr l'esperit que la travaio
E d'un vènt proufeti ie gounflo lou galet,
Taven, dins l'oulo que revouiro
A gròssis oundo boulidouiro,
Planto subran l'escumadouiro.
A soun entour li cat fasien lou roudelet.

Portiques majestueux qu'enveloppe — une lueur nébuleuse et vague ; — merveilleux pêle-mêle de temples, de palais, — de péristyles, de labyrinthes, — comme n'en taillèrent ainsi — ni Corinthe ni Babylone, — et qu'un souffle de Fée dissipe, quand il lui plaît.

Là errent les Fées : — pareilles à des rayons qui tremblotent, — avec les chevaliers qu'elles enchantèrent jadis, — elles continuent la vie d'amour, — dans les allées ombreuses — de cette chartreuse tranquille… — Mais, silence ! paix aux couples qui s'enveloppent d'ombre !

Déjà prête, l'enchanteresse — tantôt levait sur la tête, — tantôt vers le sol baissait ses bras nus. — Sur la grande table de porphyre, — tel que Laurent le saint martyr, — était couché sans dire mot — le vannier Vincent, avec sa plaie au buste.

Exaltée, grandie — par l'esprit qui la travaille — et d'un vent prophétique lui enfle la gorge, — Tavèn, dans la marmite qui déborde — à gros bouillons, — plonge soudain l'écumoire.—Autour d'elle, les chats formaient le cercle.

Venerablo, emé la menèstro,
La masco, de la man senèstro
Esbouiènto à Vincèn soun pitre descata ;
E, lis iue fisse, n'escounjuro
La doulourouso pougneduro
En remoumiant à voues escuro :
Crist èi na ! Crist èi mort ! Crist èi ressuscita !

Crist ressuscitara !... Mestresso
Coume i fourèst la grand tigresso
Qu'alongo, après la casso, un cop d'arpo au flanc rous
De sa tremoulanto vitimo,
Sus la fruchaio que trelimo
Ansin la masco alor emprimo
Tres fes emé l'artèu lou signe de la crous.

E de sa bouco, a touto zurto,
La paraulo desboundo, e turto
I pourtau nivoulous de l'endevenidou :
O, ressuscitara ! Lou crese !
De la colo entre li roumese
E li frejau, alin lou vese
Que mounto, emé soun front que sauno à gros degout !

E dins li roumio e dins li clapo
Mounto soulet ; sa crous l'aclapo...
Mounte èi, pèr l'eissuga, Verounico ?... Mounte es
Aquéu brave ome de Cireno,
Pèr l'auboura, se 'n cop s'arreno ?
Emé soun péu que se destreno,
Li Mario plagnènto ounte soun ?... I' a pas res !

Vénérable, avec la mixture, — la sorcière, de la main gauche, — échaude la poitrine découverte de Vincent ; — et, les yeux fixes, en charme — la douloureuse blessure, — en murmurant à voix basse : — « *Christ est né! Christ est mort! Christ est ressuscité!*

« *Christ ressuscitera!...* » Triomphante — comme aux forêts la grande tigresse — qui allonge, après la chasse, un coup de griffe dans le flanc roux — de sa tremblante victime, — sur les viscères palpitants — ainsi la sorcière imprime alors — trois fois avec l'orteil le signe de la croix.

Et de sa bouche, désordonnément — la parole débonde, et heurte — aux portails nuageux de l'avenir : — « Oui, il ressuscitera! Je le crois!... — De la colline parmi les ronces — et les cailloux, je le vois, au lointain, — qui monte, avec son front saignant à grosses gouttes!

« Et dans les ronces et dans les pierres, — il monte seul ; sa croix l'accable... — Où est, pour l'essuyer, Véronique?... Où est — ce brave homme de Cyrène, pour le relever lorsqu'il s'affaisse? — Avec leur chevelure détressée, — les Maries plaintives, où sont-elles?... Personne!

E dins l'oumbrun e la terriho,
Avau, richesso emai pauriho
Lou regardon que mounto, e dison : Mounte vai,
Emé sa fusto sus l'espalo,
Aquéu, amount, que sèmpre escalo ?
Sang de Caïn, amo carnalo,
Dóu pourtaire de Crous n'an de pieta, pas mai

Que se vesien dins lou campèstre
Un chin aqueira pèr soun mèstre !...
Ah ! raço de Jusiòu, que mordes en furour
La man que t'abaris, e, torso,
Lipes aquelo que t'endorso,
Dins la mesoulo de toun orso
(Lou vos ?) davalaran li frejoulun d'ourrour !

E ce qu'es pèiro vendra pòusso...
E de l'espigo e de la dòusso
Vai esfraia ta fam lou mascarun amar...
Oh ! que de lanço ! oh ! que de sabre !
Sus quénti molo de cadabre
Vese boumbi l'aigo di vabre !...
Pacefico tis erso, o tempestouso mar !...

Ai ! de Pèire la barco antico
Is àspri roco mounte pico
S'èi esclapado !... Oi-ve ! lou mèstre pescadou
A dóumina l'oundo rebello ;
Dins uno barco novo e bello
Gagno lou Rose, e reboumbello
Emé la crous de Diéu plantado au trepadou !

« Et dans l'ombre et la poussière,—là-bas, riches et pauvres — le regardent monter, et disent : « Où va, — avec sa poutre sur l'épaule, — celui, là-haut, qui sans cesse gravit?... — Sang de Caïn, âmes charnelles, — pour le porte-croix ils n'ont de pitié, pas plus

« Que s'ils voyaient dans la lande — un chien lapidé par son maître!... — Ah ! race de Juifs, qui mords avec fureur — la main qui te nourrit, et, courbée, — lèche celle qui t'éreinte (de coups), — dans la moëlle de tes vertèbres — (tu le veux?) descendront les frissons d'horreur !

« Et ce qui est pierre deviendra poussière... — Et de l'épi et de la gousse — le charbon amer va effrayer ta faim... — Oh! que de lances! oh! que de sabres ! — Sur quels monceaux de cadavres — vois-je bondir l'eau des ravins! — Pacifie tes vagues, ô mer tempêtueuse !...

« Aïe! la barque antique de Pierre — aux âpres roches où elle frappe — s'est brisée en éclats!... Oh! voyez ! le maître pêcheur — a dominé le flot rebelle; — dans une barque belle et neuve — il gagne le Rhône, et rebondit (parmi les vagues)—avec la croix de Dieu plantée au timon!

O divin arc-de-sedo! inmènso,
Eterno e sublimo clemènço!
Vese uno terro novo, un soulèu que fai gau
D'óulivarello en farandoulo
Davans la frucho que pendoulo,
E sus li garbo de paumoulo
Li meissounié jasènt que teton lou barrau.

E, desnebla pèr tant d'eisèmple,
Diéu es adoura dins soun tèmple...
E la masco di Baus, acò di, 'mé lou det
I dous enfant mostro uno draio
Qu'un fiéu de jour au bout ie raio,
Menu, menu... Parton en aio,
E la gaugno aferado, e courbant lou coutet.

De souto terro, au Trau de Cordo
Lou bèu parèu enfin abordo;
Remounton au soulèu... Acatant lou roucas
Emé si rouino e soun vieiounge,
Mount-Majour, l'abadié di mounge,
l'aparèis coume dins un sounge.
Se fan uno brassado, e gagnon lou jouncas.

« O divin arc-en-ciel ! immense, — éternelle et sublime clémence ! — Je vois une terre neuve, un soleil qui réjouit, — des *oliveuses* en farandole — devant les fruits qui pendent, — et sur les gerbes d'orge [11], les moissonneurs gisants qui tettent le baril.

« Et dévoilé de ses nuages par des exemples si nombreux, — Dieu est adoré dans son temple... » — Et la sorcière des Baux, cela dit, du doigt — montre aux deux enfants un chemin — à l'extrémité duquel un filet de jour se glisse, — menu, menu... Ils partent en hâte, la joue effarée et courbant la nuque.

Par souterrains, au Trou de Corde [12] — le beau couple aborde enfin ; — ils remontent au soleil..... Recouvrant le rocher — de ses ruines et de sa vieillesse, — Mont-Majour, l'abbaye des moines, — leur apparaît comme en un songe. — Ils s'embrassent, et gagnent la jonchaie.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

---

[1] Saint-Martin, Maussane (*Saint-Martin*, *Maussano*), villages de la Crau. Tramontane (*tramountano*), vent du nord-est.

[2] La Touloubre, petite rivière qui se jette dans l'étang de Berre, après avoir traversé le territoire de Salon, patrie du poëte Crousillat.

Nostradamus, le sombre astrologue (*l'astrolò souloumbrous*), Michel de Nostre-Dame, ou Nostradamus, né à Saint-Remy en 1503, mort à Salon en 1565, exerça la médecine avec un grand succès sous les derniers Valois. Il s'adonna aussi aux mathématiques et à l'astrologie, et publia en 1557, sous le nom de *Centuries*, les fameuses prophéties qui ont rendu son nom si populaire. Charles IX le nomma son médecin en titre et le combla d'honneurs.

[3] Agriotat (*agrioutat*), liqueur composée d'eau-de-vie et de sucre, et dans laquelle on fait macérer des cerises courte-queue.

[4] Trou des Fées (*Trau di Fado*). Nous aimons à citer notre ami Jules Canonge, parce qu'il a décrit avec bonheur la plupart des lieux chantés dans ce poëme.

« Au fond d'une gorge bien nommée *Enfer*, je suis descendu dans la grotte des Fées; mais au lieu des gracieux fantômes dont mon imagination l'avait peuplée, je n'y ai trouvé que voûtes sous lesquelles il faut ramper, blocs entassés, chauves-souris et profondeurs ténébreuses. Je viens de dire que cette gorge était bien nommée *Enfer;* nulle part en effet je n'ai vu de roches aussi étrangement tourmentées; elles se dressent, se creusent, se prolongent sur le vide en gigantesques entablements, jardins aériens qui soutiennent des végétations échevelées; elles s'ouvrent en défilés comme ce bloc des Pyrénées fendu par le glaive de Rolland. » (*Histoire de la ville des Baux*. Avignon, Aubanel frères.)

En comparant la description de l'Enfer de Dante à ce paysage bouleversé, cyclopéen, fantastique, on devient convaincu d'une chose : c'est que le grand poëte florentin, qui voyagea dans nos contrées et séjourna même à Arles, a visité la ville des Baux, s'est assis sur les escarpements du *valoun d'Infèr*, et frappé de cette désolation grandiose, a conçu, au milieu de ce cataclysme de pierres, la configuration et le sombre caractère de son *Inferno*. Tout ramène à cette idée, et le nom de la gorge elle-même, *Infèr*, et sa forme amphithéâtrale, qui est celle donnée par Dante à l'Enfer, et les grandes roches détachées qui en forment les gradins,

In su l'estremità d'un' alta ripa
Che facevan gran pietre rotte in cerchio

et le nom provençal de ces escarpements eux-mêmes, *baus*, italianisé par le poëte, *balzo*, et donné par lui aux escarpements de son lugubre entonnoir.

[5] Saint-Trophime (*Sant-Trefume*), cathédrale d'Arles, bâtie au septième siècle par l'archevêque saint Virgile. Frédéric Barberousse y fut sacré empereur en 1178.

[6] Vers le temps où la Vieille irritée — lance à Février sa ruade,

Eiça quand la Viéio encagnado
Mando à Febrié sa reguignado.

Les paysans du Midi ont remarqué que les trois derniers jours de février et les trois premiers de mars amènent presque tou-

jours une recrudescence de froid, et voici comme leur imagination poétique explique cela :

Une vieille gardait une fois ses brebis. C'était à la fin du mois de février, qui, cette année-là, n'avait pas été rigoureux. La Vieille, se croyant échappée à l'hiver, se permit de narguer Février de la manière suivante .

Adiéu, Febrié! 'Mé ta febrerado
M'as fa ni pèu ni pelado!

« Adieu, Février! Avec ta gelée
Tu ne m'as fait ni peau ni pelée! »

La raillerie de la Vieille courrouce Février, qui va trouver Mars : « Mars! rends-moi un service! » — « Deux, s'il le faut! » répond l'obligeant voisin. — « Prête-moi trois jours, et trois que j'en ai, je lui ferai peaux et pelées! »

Presto-me lèu tres jour, e tres que n'ai,
Pèu e pelado ie farai!

Aussitôt se leva un temps affreux, le verglas tua l'herbe des champs, toutes les brebis de la Vieille moururent, et la Vieille, disent les paysans, regimbait, *reguignavo*. Depuis lors cette période tempêtueuse porte le nom de *Reguignado de la Vièio*, ruade de la Vieille. (Voyez la note 8 du Chant VIIe.)

[7] Varigoule, grotte de Varigoule (*Varigoulo. Baumo de Varigoulo*), profonde caverne du Lubéron, du côté de Murs (Vaucluse).

[8] Fanfarigoule (*Fanfarigoulo*), vallée de la Crau, du côté d'Istre (Bouches-du-Rhône).

[9] Garrigues (*Garrigo*). (Voyez Chant Ier, note 15.)

[10] Le pas de la Sambuque (*lou pas de la Sambuco*), défilé redouté des voyageurs, dans les montagnes de la Sambuque, à l'orient d'Aix.

[11] Paumelle (*paumoulo*), orge deux rangs (*hordeum distichum* Lin.).

[12] Corde (*Cordo*). « A l'orient d'Arles s'élèvent deux collines qui primitivement durent n'en former qu'une mais qu'un marais sépare

aujourd'hui. Dans le sommet nu, rocailleux et plat de la moins haute, les Celtes pratiquèrent jadis en forme de glaive une excavation couverte de blocs gigantesques. Les Sarrasins campèrent, dit-on, sur cette colline; en souvenir de Cordoue, ils lui donnèrent le nom de Corde, qu'elle porte encore aujourd'hui. Des traditions merveilleuses l'animent et la poétisent : c'est la *Couleuvre-fée*, Mélusine provençale; c'est surtout la Chèvre-d'Or qui fait trouver les trésors cachés, mais rend incurablement tristes, au sein de leurs richesses, ceux qui ne les méritent pas.

« L'autre colline, plus grande, porte le nom presque romain de Mont-Majour. » (Jules Canonge. *Illustration*, 29 mai 1852.)

Sur cette colline sont les ruines gigantesques de la célèbre abbaye du Mont-Majour. Quant à la grotte de Corde, elle porte aussi le nom de *Trau-di-Fado*, comme la grotte des Baux; et, d'après la croyance populaire, ces deux excavations communiquent entre elles.

CANT SETEN

LI VIÈI

Lou vièi panieraire emé soun fléu, assesta davans lou lindau de sa bòri, trenon uno canestello. — Lou ribeirés dóu Rose. — Vincèn dis à soun paire d'ana demanda Mirèio en mariage. — Refus e remoustranço dóu vièi. —Vinceneto, sorre de Vincèn, pèr ajuda soun fraire à touca Mèste Ambroi, conto l'istòri de Sivèstre emé d'Alis. — Partènço de Mèste Ambroi pèr lou Mas di Falabrego. — L'arribado e lou gousta di meissounié. — Mèste Ramoun. — Lou labour. — Recit d'Ambròsi, responso de Ramoun. — La taulo de Calèndo. — Mirèio declaro soun amour pèr lou fléu dóu panieraire. — Amaliciado, emprecacioun e refus di parènt. — Endignacioun de Mèste Ambroi. — Napoleon e li grándi guerro. — Encagnamen de Mèste Ramoun. — Lou sóudard labouraire. — Farandoulo di meissounié à l'entour dóu fio de Sant Jan.

— Vous dise, paire, e vous redise
Que n'en siéu fòu !... Cresès que rise ?
En fissant Mèste Ambroi emé d'iue treboula,
Fasié Vincèn à soun vièi paire.
Lou mistrau, pouderous courbaire
Dis àuti pibo dóu terraire,
A la voues dóu jouvènt apoundié soun ourla.

Davans soun cabanoun dóu Rose,
Large coume un cruvèu de nose,
Lou vièi, sus un to d'aubre, èro asseta au calan,
E desruscavo de redorto ;
Lou jouine, agrouva sus la porto,
Entre si man adrecho e forto
Plegavo en canestello aquéli vergan blanc.

CHANT SEPTIÈME

LES VIEILLARDS

Le vieux vannier et son fils, assis devant le seuil de leur cabane, tressent une corbeille. — Paysage des bords du Rhône. — Vincent engage son père à aller demander la main de Mireille. — Refus et remontrance du vieillard. — Vincenette, sœur de Vincent, se joint à son frère pour fléchir Maître Ambroise, et raconte l'histoire de Sylvestre et d'Alix. — Départ de Maître Ambroise pour le Mas des Micocoules. — L'arrivée et le repas des moissonneurs. — Maître Ramon. — Le labour. — Récit d'Ambroise, réponse de Ramon. — La table de Noël. — Mireille avoue son amour pour le fils du vannier. — Courroux, imprécations et refus des parents. — Indignation de Maître Ambroise. — Napoléon et les grandes guerres. — Emportement de maître Ramon. — Le soldat laboureur. — Farandole des moissonneurs autour du feu de la Saint-Jean.

— « Je vous dis, père, et vous redis — que j'en suis fou!... Croyez-vous que je rie? » — en fixant ses yeux troublés sur Maître Ambroise, — disait Vincent à son vieux père. — Le mistral, puissant *courbeur* — des hauts peupliers de la contrée, — à la voix du jeune homme ajoutait ses hurlements.

Devant sa hutte du Rhône, — large comme une coque de noix, — le vieillard, sur une tronche d'arbre, était assis à l'abri, — et écorçait des harts ; — le jeune homme, accroupi sur la porte, — entre ses mains adroites et robustes — ployait en corbeille ces verges blanches.

Lou Rose, enmalicia pèr l'auro,
Fasié, coume un troupèu de tauro,
Courre sis erso treblo à la mar ; mai eici,
Entre li tousco d'amarino
Que fasien calo emai oumbrino,
Uno mueio d'aigo azurino,
Liuen dis oundo, plan-plan venié s'emperesi.

De vibre, long de la lauseto,
Rousigavon de la sauseto
La rusco amaro ; alin, à travès lou cristau
De la calamo countinuio,
Apercevias li brùni luio
Barrula dins li founsour bluio,
A la pesco di pèis, di bèu pèis argentau.

Au long balans dóu vènt bressaire,
Aqui de-long li debassaire
Avien penja si nis ; e si nis blanquinèu,
Teissu, coume uno molo raubo,
Emé lou coutounet qu'is aubo
L'aucèu, quand soun flourido, raubo,
Boulegavon i brout de verno em' i canèu.

Rousso coume uno tourtihado,
Uno chato escarrabihado,
D'un large capeiroun espandissié li ple,
Trempe d'aigo, su 'no figuiero.
Li bestiàri de la ribiero,
Nimai li piegre di broutiero,
N'avien pas mai de póu que di jounc tremoulet.

Le Rhône, irrité par le vent, — faisait, comme un troupeau de vaches, — courir ses vagues troubles à la mer ; mais ici, — entre les cépées d'osier — qui faisaient abri et ombrage, — une mare d'eau azurée, — loin des ondes, mollement venait s'alentir.

Des bièvres, le long de la grève, — rongeaient de la saulaie — l'écorce amère ; là-bas, à travers le cristal — du calme continuel, — vous aperceviez les brunes loutres, — errantes dans les profondeurs bleues, — à la pêche des poissons, des beaux poissons argentés.

Au long balancement du vent berceur, — le long de cette rive, les pendulines — avaient suspendu leurs nids ; et leurs petits nids blancs, — tissus, comme une molle robe, — avec l'ouate qu'aux peupliers blancs — l'oiseau, lorsqu'ils sont en fleur, dérobe, — s'agitaient aux rameaux d'aune et aux roseaux.

Rousse comme une *tortillade* [1], — une alerte jeune fille, — d'un large filet étendait les plis, — trempés d'eau, sur un figuier. — Les animaux de la rivière, — et les pendulines des oseraies — n'avaient pas plus peur d'elle que des joncs tremblants.

23.

Pecaire ! èro la chatouneto
De Mèste Ambròsi, Vinceneto.
Sis auriho, degun i'avié 'ncaro trauca;
Avié d'iue blu coume d'agreno,
Emé lou sen boudenfle à peno;
Espinouso flour de tapeno
Que lou Rose amourous amavo d'espousca.

Emé sa rufo barbo blanco
Que ie toumbavo enjusqu' is anco,
Mèste Ambroi à soun fiéu respoundè : Bartavèu,
De tout segur lou dèves èstre,
Car de ta bouco sies plus mèstre !
— Pèr que l'ase se descabèstre,
Paire, fau que lou prat fugue rudamen bèu !

Mai en que sèr que tant vous parle ?
Sabès coume èi !... S'anavo en Arle,
Li fiho de soun tèms s'escoundrien en plourant,
Car après elo an rout lou mole...
Que respoundrés à voste drole
Quand saubrés que m'a di : Te vole!
— Richesso e paureta, foulas, te respoundran.

— Paire, partès de Valabrego ;
Anas au Mas di Falabrego,
E lèu-lèu ! à si gènt racountas tout coume es !
Digas-ie que l'on dèu s'enchaure
Se l'ome èi brave e noun s'èi paure ;
Digas-ie que sabe reclaure,
Desmaienca li vigno e laboura li gres.

Pauvrette! c'était la fille — de Maître Ambroise, Vincenette. — Ses oreilles, personne encore ne les lui avait percées; —elle avait des yeux bleus comme des prunelles [2] — et le sein à peine enflé; — épineuse fleur de câpre — que le Rhône amoureux aimait à éclabousser

Avec sa barbe blanche et rude — qui lui tombait jusqu'aux hanches, — Maître Ambroise à son fils répondit : « Écervelé, — assurément tu dois l'être, — car tu n'es plus maître de ta bouche! » — « Pour que l'âne se délicote, —père, il faut que le pré soit rudement beau!

« Mais à quoi bon tant de paroles? — Vous savez comme elle est!... Si elle allait à Arles, — les filles de son âge se cacheraient en pleurant, — car après elle on a brisé le moule!... — Que répondrez-vous à votre fils, — quand vous saurez qu'elle m'a dit : *Je te veux!* » — « Richesse et pauvreté, insensé, te répondront. »

— « Père, partez de Valabrègue; — allez au Mas des Micocoules, — et en toute hâte! à ses parents racontez tout, tel que c'est! — Dites-leur que l'on doit se soucier — de la vertu de l'homme, et non de sa misère! — Dites-leur que je sais biner, — ébourgeonner les vignes, labourer les terrains pierreux.

Digas-ie mai que si sièis couble,
Sout moun gouvèr, cavaran double;
Digas-ie que siéu ome à respeta li vièi;
Digas-ie que, se nous separon,
Pèr toujour nòsti cor se barron,
E, tant iéu qu'elo, nous entarron!...
— Ah! faguè Mèste Ambroi, sies jouine, aqui se vèi.

Acò 's l'iòu de la poulo blanco!
Acò 's lou lucre sus la branco!
Auriés gau de l'avé; 'm' acò lou sounaras,
Ie proumetras la papo au sucre,
Gingoularas fin qu'au sepucre....
Jamai veiras veni lou lucre
Se pausa sus toun det, car noun sies qu'un pauras.

— Mai d'èstre paure es dounc la pèsto?
Vincèn en grafignant sa tèsto
Cridè. — Mai lou bon Diéu qu'a fa de causo ansin,
Lou bon Diéu que me vèn esclaure
Dóu soulet bèn que me restaure,
Es-ti juste?... Perqué sian paure?
Perqué, dóu vignarés embala de rasin,

Lis un cueion touto la frucho,
E d'autre an que la raco eissucho?
Mai Ambroi tout-d'un-tèms aussant lou bras en l'èr:
Treno, vai, treno ti pivello,
E lèvo acò de ta cervello!
Desempièi quouro la gavello
Repren lou meissounié?... Lou loumbrin o la serp

« Dites-leur encore que leurs six paires (de bêtes), — sous ma conduite, creuseront double ; — dites-leur que je suis homme à respecter les vieillards ; — dites-leur que, s'ils nous séparent, — pour toujours ils ferment nos cœurs, — et, tant moi qu'elle, ils nous enterrent ! » — « Ah ! fit Maître Ambroise, tu es jeune, là on le voit.

« C'est là l'œuf de la poule blanche [3] ! — c'est là le *lucre* [4] sur la branche ! — Le posséder ferait ta joie ; tu l'appelleras donc, — tu lui promettras le gâteau sucré, — tu gémiras jusqu'au sépulcre... — Jamais tu ne verras le *lucre* venir — se poser sur ton doigt, car tu n'es qu'un misérable. »

— « Mais d'être pauvre c'est donc la peste ? — Vincent, en se déchirant la tête, — s'écria. Mais le bon Dieu qui a fait des choses telles, — le bon Dieu qui vient m'exclure — de l'unique bien qui me rende à la vie, — est-il juste ?... Pourquoi sommes-nous pauvres ? — pourquoi, du vignoble chargé de raisins,

« Les uns cueillent-ils tous les fruits, — et d'autres n'ont que le marc desséché ? » — Mais Ambroise aussitôt levant le bras en l'air : — « Tresse, va, tresse tes brindilles, — et ôte cela de ta cervelle ! — Depuis quand le faisceau d'épis — reprend-il le moissonneur ?... Le lombric ou le serpent

Adounc pòu dire à Diéu : Peirastre,
Que noun de iéu fasiés un astre ?
Perqué, dira lou biòu, m'as pas crea bouié ?
A-n-éu lou gran, à iéu la paio !...
Mai noun, moun fiéu : marrido o gaio,
Tòuti, soumés, tènon sa draio...
Li cinq det de la man soun pas tòuti parié !

Lou Mèstre t'a fa lagramuso ?
Tèn-te siau dins toun asclo nuso,
Béu toun rai de soulèu e fai toun gramaci.
— Mai, vous ai pas di que l'adore
Mai que moun Diéu, mai que ma sorre ?
Me la fau, paire, o senoun more !...
E coume pèr liuen d'éu bandi l'aspre soucit,

De long dóu flume que rounflavo,
Éu en courrènt se desgounflavo.
Vinceneto, la sorre, en plourant alor vèn,
E ie fai au vièi panieraire :
Avans de maucoura moun fraire,
Ausès-me, pai ! I' a 'n labouraire,
Au mas ounte serviéu, qu'èro amourous tambèn ;

L'èro de la fiho dóu mèstre,
Alis ; éu, ie disien Sivèstre.
Au travai (tant l'amour l'avié fa courajous !)
Èro un loup ! en touto obro abile,
Abarous, matinié, doucile...
Li mèstre, anas, dourmien tranquile.
Un matin... — regardas, paire, s'es pas fachous !

« Peut donc dire à Dieu : « Mauvais père,—que ne faisais-tu de moi un astre? » — « Pourquoi, dira le bœuf, ne m'as-tu pas créé bouvier?—à lui le grain, à moi la paille !... » — Mais non, mon fils : mauvaise ou gaie, — tous, soumis, tiennent leur voie... — Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux.

« Le Maître t'a fait lézard-gris?—tiens-toi paisible dans ta crevasse nue, — bois ton rayon de soleil et rends grâces ! » — « Mais ne vous ai-je pas dit que je l'adore—plus que ma sœur, plus que mon Dieu? — Il me la faut, père, ou sinon je meurs !... » — Et comme pour bannir loin de lui l'âpre souci,

Sur la rive du fleuve grondant, — il exhalait en courant (sa douleur). — Vincenette la sœur en pleurant alors vient, — et adresse au vieux vannier (ces paroles) : — « Avant de décourager mon frère, — écoutez-moi, père ! Il était un laboureur, — à la ferme où je servais, amoureux comme lui ;

« Il l'était de la fille du maître, — Alix; lui, on l'appelait Sylvestre.—Au travail (tant l'amour l'avait fait courageux !) — c'était un loup ! habile en toute œuvre, — économe, matineux, docile... — Les maîtres, allez, dormaient en repos. — Un matin...— regardez, père, si ce n'est pas fâcheux !

Un matin, la mouié dóu mèstre
Entendeguè parla Sivèstre :
Countavo d'escoundoun soun amour à-n-Alis.
A dina, quand lis ome intrèron
E qu'à la taulo se virèron,
Lis iue dóu mèstre s'empurèron !
— Traite ! dis, tè toun comte, e passo que t'ai vist !

Lou bon ràfi partiguè. Nautre
S'espinchavian dis un is autre,
Maucountènt e 'spanta de lou vèire embandi.
Tres semano, dins li roumpido,
Lou veguerian courre bourrido
Is alentour de la bastido,
Tout desvaria, morne, avala, mau vesti ;

Quouro estendu, quouro à grand courso.
La niue, l'entendian coume uno ourso
Ourla souto li triho en apelant Alis !...
Mai un jour, pièi, un fio venjaire
Que flamejavo i quatre caire
Counsumè la paiero, o paire,
E dóu pous lou treiau daverè 'n negadis !

Aqui s'aubourè Mèste Ambròsi :
— Enfant pichot, diguè renòsi,
Pichoto peno ; grand, grand peno. — E mounto d'aut,
Cargo sis àuti garramacho
Qu'éu-meme autre-tèms s'èro facho,
Si bon soulié garni de tacho,
Sa grand bouneto roujo, e camino à la Crau.

« Un matin, l'épouse du maître — entendit Sylvestre parler : — il contait en cachette son amour à Alix. — A dîner, lorsque entrèrent les hommes, — et qu'ils se rangèrent autour de la table, — les yeux du maître s'attisèrent : — « Traître ! dit-il, voilà ton compte, et passe, je t'ai vu ! »

« Le bon serviteur partit. — Nous nous regardions les uns les autres, — mécontents, ahuris de le voir chasser. — Trois semaines, dans les novales, — nous le vîmes errer — aux alentours de la bastide, — tout hagard, morne, hâve, mal vêtu ;

« Tantôt gisant, tantôt courant *à toutes jambes*. — La nuit, nous l'entendions comme une ourse — hurler sous les treilles en appelant Alix. — Mais un jour, puis, un feu vengeur — qui flamboyait aux quatre coins, — consuma la meule de paille, ô père, — et du puits le câble tira un noyé. »

Là se leva Maître Ambroise. — « Enfant petit, dit-il en grommelant, — petite peine ; grand, grande peine. » — Et il monte en haut, — il met ses houseaux élevés — que lui-même s'était faits autrefois, — ses bons souliers garnis de caboches, — son grand bonnet rouge, et il marche à la Crau.

Erian au tèms que li terrado
An si recordo amadurado :
Èro, vous trouvarés, la vueio de Sant Jan.
Dins li draiòu, long di barragno,
Deja, pèr noumbróusi coumpagno,
Li prefachié de la mountagno
Venien, brun e póussous, meissouna nòsti champ;

E li voulame en bandouliero,
Dins li bedoco de figuiero;
Ensouca dous pèr dous ; chasco sòuco adusènt
Sa ligarello. Uno flaveto,
Un tambourin flouca de veto
Acoumpagnavon li carreto,
Ounte, las dóu camin, li vièi èron jasènt.

E 'n ribejant long di tousello
Que, sout lou vènt que li bacello,
Oundejon à grands erso : O moun Diéu ! li bèu blad !
Quénti blad dru ! fasien en troupo.
Acò sara de bello coupo !
Vè! coume l'auro lis estroupo,
E peréu coume en l'èr soun lèu mai regibla !

Veici qu'Ambroi s'ajougnè 'm'èli :
— Soun tóuti preste coume aquéli,
Vòsti blad prouvençau, moun segne? — fai subran
Un di jouvènt. — I'a li blad rouge
Que soun encaro darrierouge;
Mai, en durant lou tèms aurouge,
Veirés que li voulame à l'obro mancaran !

Nous étions au temps où les terres — ont leurs récoltes mûries : — il se trouve que c'était la veille de la Saint-Jean. — Dans les sentiers, le long des haies, — déjà, par nombreuses compagnies, — les *tâcherons* de la montagne — venaient, bruns et poudreux, (pour) moissonner nos champs ;

Les faucilles en bandoulière, — dans les carquois de figuier, — accouplés deux par deux ; chaque couple amenant — sa lieuse (de gerbes). Un galoubet, — un tambourin orné de nœuds de rubans, — accompagnaient les charrettes, — où, las du chemin, les vieillards étaient couchés.

Et, en longeant les touzelles — qui, sous le vent qui les bat, — ondoient à grandes vagues : « O mon Dieu ! les beaux blés ! — quels blés touffus ! disaient-ils ensemble. — Voilà qui sera beau à couper ! — Voyez comme la bise les trousse, — et aussi comme en l'air ils se redressent vite ! »

Voici qu'Ambroise se joignit à eux. « Sont-ils tous prêts comme ceux-là, — vos blés de Provence, aïeul ? » dit soudain — un des jeunes. — « Les froments rouges — sont encore en retard ; — mais si le temps venteux vient à durer, — vous verrez les faucilles manquer au travail !

Remarquerias li tres candèlo,
Pèr Nouvè? semblavon d'estello.
Rapelas-vous, enfant, que i'aura granesoun
Pèr benuranço ! — Diéu vous ause,
E dins voste òrri la repause,
Bon segne-grand ! — Entre li sause,
Emé lou bouscatié lis ome de meissoun,

Entanterin que s'avançavon,
Bounamen ansin devisavon.
E s'atrovo qu'au Mas di grand Falabreguié
Peréu venien li meissounaire.
Mèste Ramoun, en permenaire,
Dóu mistralas desengranaire
Venié vèire pamens ce que lou blad disié.

E de l'espigado planuro
Éu travessavo la jaunuro,
D'auro en auro, à grand pas; e li blad roussinèu :
— Mèstre, murmuravon, es l'ouro !
Vè coume l'auro nous amourro,
E nous estraio, e nous desflouro...
Boutas à vòsti det li dedau de canèu !

D'autre ie venien : Li fournigo
Deja nous mounton is espigo ;
Tout-escap plen de cai, nous derrabon lou gran...
Vènon pancaro li gourbiho ?
Aperalin dins lis aubriho
Lou majourau virè li ciho,
E soun iue peralin li descuerbe subran.

« Remarquâtes-vous les trois chandelles, — à la Noël ? elles semblaient des étoiles ! — Rappelez-vous, enfants, qu'il y aura du grain — par bénédiction ! » — « Dieu vous entende, — et dans votre grenier le dépose, — bon aïeul ! » — Entre les saules, — avec le bûcheron les moissonneurs,

Pendant qu'ils s'avançaient, — bonnement devisaient ainsi. — Et il se trouve qu'au Mas des grands Micocouliers — aussi venaient les moissonneurs. — Maître Ramon, en promeneur, — de l'impétueux mistral qui égrène (les épis) — venait voir cependant ce que disait le blé.

Et de la plaine couverte d'épis — il traversait (l'étendue) jaune, — du nord au midi, à grands pas ; et les blés fauves : — « Maître, murmuraient-ils, c'est l'heure ! — voyez comme la bise nous incline, — et nous verse, et nous défleurit... — Mettez à vos doigts les doigtiers de roseau [5] ! »

D'autres ajoutaient : « Les fourmis — déjà nous montent aux épis ; — à peine caillé, elles nous arrachent le grain... — Les faucilles ne viennent point encore ? » — Par là-bas dans les arbres — le chef tourna les cils, — et son œil par là-bas les découvre aussitôt.

Entre parèisse, tout l'eissame
Desfourrelèron li voulame,
E dins l'èr au soulèu li fasien trelusi,
E li brandavon sus la tèsto,
Pèr saluda 'mé faire fèsto.
Mai à la troupelado agrèsto
Dóu pu liuen que Ramoun pousquè se faire ausi :

— Benvengu sias, touto la bando!
Ie cridè ; lou bon Diéu vous mando.
E lèu de ligarello aguè 'n brande noumbrous
A soun entour : — O noste mèstre,
Toucas un pau la man! benèstre
Posque emé vous longo-mai èstre !
N'i'aura de garbo à l'iero, aquest an, Santo Crous!

— Noun fau juja tout pèr la mino,
Mi bèus ami! Quand pèr l'eimino
Aura passa l'eiròu, alor de ce que tèn
Saubren lou just. S'èi vist d'annado
Que proumetien uno granado
A fai d'un vint pèr eiminado,
E pièi fasien d'un tres!... Mai fau èstre countènt.

E 'mé la fàci risouleto,
Toucavo en tóuti la paleto;
Amistadousamen parlavo à Mèste Ambroi,
E tout-bèu-just prenien la lèio
De la bastido, que : — Mirèio!
Garnisse lèu la cicourèio,
E vai tira de vin, cridavo, tron-de-goi!

Dès que parut l'essaim, tous — dégainèrent les faucilles, — et dans l'air au soleil ils les faisaient resplendir, et sur la tête les brandissaient, — pour saluer et faire fête. — Mais, à la troupe agreste, — du plus loin que Ramon put se faire ouïr :

— « Bienvenus soyez-vous, toute la bande! — leur cria-t-il; le bon Dieu vous envoie! » Et bientôt de lieuses il eut une ronde nombreuse — autour de lui : « O notre maître, — touchez donc la main! Bien-être — puisse-t-il avec vous être à jamais! — Y en aura-t-il, des gerbes, à l'aire, cette année, Sainte Croix! »

— « Il ne faut pas juger tout par la mine, — mes beaux amis! Quand par le boisseau — aura passé l'airée, alors de ce qu'elle tient — nous saurons le juste. Il s'est vu des années — qui promettaient une récolte — à rendre vingt (hémines) * par *héminée*, — ensuite elles en rendaient trois!... Mais soyons satisfaits! »

Et, la face riante, — à tous il touchait la main; — amicalement il parlait à Maître Ambroise, — et ils prenaient à peine l'allée — de la *bastide*, que : « Mireille! — prépare vite la chicorée, et va tirer du vin, criait-il, *tron-de-goï!* »

Lèu aquesto, à plèni faudado,
Vejè sus taulo la goustado ;
Ramoun, lou bèu proumié, se i'assèto à-n-un bout.
E tóuti fan coume éu. En briso
Lou pan croustous deja se friso
Souto la dènt que l'enfreniso,
Enterin que li man pescon i barba-bou.

La taulo fasié gau, lavado
Coume une fueio de civado ;
Lou cachat redoulènt, l'aiet que fai tuba,
Li merinjano à la grasiho,
Li pebroun, cousènto manjiho,
Li blóundi cebo, à la rapiho
Dessus li vesias courre, à bèl èime escampa.

Mèstre à la taulo coume au fouire,
Ramoun, qu'avié contro éu lou douire,
De tèms en tèms l'aussavo, e : D'aut ! chourlen un cop !
Quand i'a de pèiro dins lis erme,
Pèr que la daio se referme,
N'en fau bagna lou tai, e ferme !
E lis ome, aderrèn, aparavon lou got.

— Bagnen lou tai ! — E dóu grand inde
Lou vin raiavo, rouge e linde,
Is àspri gargassoun di gourbihaire. — Pièi,
Venguè Ramoun à la taulado,
Se 'n cop la fam èi sadoulado,
E li forço reviscoulado,
Pèr bèn acoumença, segound l'usage vièi,

Vite celle-ci, à pleins tabliers, — versa le goûter sur la table ; — Ramon, le *beau* premier, s'y assied à un bout, — et tous font comme lui. En miettes — le pain à croûte épaisse déjà se pulvérise — sous la dent qui le broie, — pendant que les mains plongent dans les barbes-de-bouc.

La table réjouissait, lavée — comme une feuille d'avoine ; — le *cachat*[7] odorant, l'ail qui brûle (le palais), — les aubergines (rôties) sur le gril, — les piments, cuisant mets, — les blonds oignons, confusément — roulaient sur elle, versés à profusion.

Maître à la table comme au labour, — Ramon, qui à côté de lui avait la buire, — de temps à autre l'élevait, et : « Allons ! buvons un coup ! — Quand la lande est pierreuse, — pour que la faux se raffermisse, — il faut en mouiller le tranchant, et ferme ! » — Et les hommes, tour à tour, tendaient le verre.

— « Mouillons le tranchant ! » — Et du grand vase — le vin coulait, rouge et limpide, — aux âpres gosiers des faucilleurs. — « Puis, — dit Ramon aux (hommes) attablés, — quand vous aurez rassasié la faim — et ravivé les forces, — pour bien commencer, selon l'usage antique,

Coupas, dins li bos de rebroundo,
Chascun voste balau de broundo;
Qu'en làupi li balau s'amoulounon. Mi fiéu,
Quand l'auto làupi sara lèsto,
De vèspre, coumpliren lou rèsto,
Car de Sant Jan aniue 's la fèsto,
Sant Jan lou meissounié, Sant Jan l'ami de Diéu!

Ansin lou mèstre li coumando.
Dedins la sciènci noblo e grando
Que fau pèr mena 'n bèn, que fau pèr coumanda,
Que fau pèr faire espeli, souto
La tressusour que ie degouto,
L'espigau blound i négri mouto,
De n'en saupre coume éu res poudié se vanta!

Sa vido èro paciènto e sobro.
Es verai que si lònguis obro,
Emé lou pes dis an, l'avien un pau gibla;
Mai au tèms dis iero, à la caro
Souvènti-fes di jouine miarro,
Fièr e galoi, pourtavo encaro
Sus la paumo di man dous plen sestié de blad!

Couneissié l'aflat de la luno,
Quouro es bono, quouro impourtuno,
Quouro buto la sabo e quouro l'entessis;
E quand fai rodo, e quand es palo,
E quand es blanco vo pourpalo,
Sabié lou tèms que n'en davalo.
Pèr éu lis auceloun, lou pan que se móusis,

« Coupez, dans les bois taillis, — chacun votre fagot de branches ; — qu'en pile les fagots s'amoncellent. Mes fils, — quand le haut bûcher sera prêt, — ce soir nous accomplirons le reste ; — car de Saint Jean c'est la fête cette nuit, — Saint Jean le moissonneur, Saint Jean l'ami de Dieu ! »

Ainsi les commande le maître. — Dans la noble et grande science — nécessaire pour conduire un bien, nécessaire pour commander, — nécessaire pour faire éclore, sous — la sueur qui y ruisselle, — des noires mottes l'épi blond, — d'en savoir comme lui nul ne pouvait se vanter.

Sa vie était patiente et sobre. — En vérité ses longs labeurs — et le poids des ans l'avaient un peu courbé ; — mais au temps (où) les aires (sont pleines), à la face, — maintes fois, des jeunes valets, — fier et joyeux, il portait encore — sur la paume des mains deux pleins setiers de blé !

Il connaissait l'influence de la lune, — quand est-elle bonne, quand défavorable, — et quand pousse-t-elle la séve, et quand l'arrête-t-elle ; — et lorsqu'elle a un cercle, et lorsqu'elle est pâle, — ou blanche, ou empourprée, — il savait le temps qui en descend. — Pour lui, les oisillons, le pain qui se moisit.

E li jour negre de la Vaco,
Pèr éu li nèblo qu'Avoust raco,
E li contro-soulèu, e l'aubo de Sant-Clar,
Di quaranteno gabinouso,
E di secaresso rouinouso,
Di pountannado plouvinouso,
E peréu di bons an èron li signe clar.

Dins uno terro labourivo,
Quand la faturo es tempourivo,
Ai de fes agu vist, atalado au coutrié,
Sièis bèsti grasso e nervihouso;
Èro uno visto mervihouso !
La terro, bleto e silenciouso,
Plan-plan devans la riho au soulèu se durbié

E li sièis miolo, bello e sano,
Seguien de longo la versano,
Semblavon, en tirant, coumprene per-de-que
Fau que la terro se laboure :
Sèns camina trop plan, ni courre,
Devers lou sòu beissant lou mourre,
Atentivo, e lou còu tiblan coume un arquet.

Lou fin bouié, l'iue sus la rego,
E la cansoun entre li brego,
l'anavo à pas tranquile, en tenènt soulamen
L'estevo drecho. Ansin anavo
Lou tenamen que samenavo
Mèste Ramoun, e que menavo,
Ufanous, coume un rèi dins soun gouvernamen !

Et les jours néfastes de la Vache [8], — pour lui les brouillards qu'Août vomit, — et les parhélies, et l'aube de la Saint-Clair,—des quarantaines humides, — des sécheresses ruineuses, — des périodes de gelée, — et aussi des années bonnes, étaient les signes clairs.

Dans une terre labourable, — quand la culture se fait en temps propice, — j'ai vu parfois, attelées à la charrue, — six bêtes grasses et nerveuses ; — c'était un merveilleux spectacle ! — la terre, friable, en silence, — lentement devant le soc au soleil s'entr'ouvrait.

Et les six mules, belles et saines, — suivaient sans cesse le sillon ; — elles semblaient, en tirant, comprendre pourquoi — il faut labourer la terre : — sans marcher trop lentement ni courir, — vers le sol baissant le museau, — attentives, et le cou tendu comme un arc.

Le fin laboureur, l'œil sur la raie, — et la chanson entre les lèvres, — y allait à pas tranquilles, en tenant seulement — le manche droit. — Ainsi allait — le ténement qu'ensemençait — Maître Ramon, et qu'il dirigeait, — magnifique, tel qu'un roi dans son royaume !

Deja pamens levant la fàci,
Lou majourau disié li gràci
E signavo soun front; e di travaiadou
L'escarrado partié, galoio,
Pèr alesti lou fio de joio.
D'ùni van acampa de boio,
D'autre, di pin negras toumba lou ramadou.

Mai li dous vièi rèston à taulo,
E Mèste Ambroi pren la paraulo :
Vène, iéu, o Ramoun, vous demanda counsèu.
M'arribo un àrsi qu'avans l'ouro
Me coundurra mounte se plouro ;
Car noun vese coume ni quouro
D'aquéu nous de malur poudrai trouva lou sèu !

Sabès qu'ai un drole : jusqu'aro,
D'uno sagesso mai que raro
M'avié douna li provo, e toustèms. Aurièu tort,
Se veniéu dire lou countràri.
Mai touto pèiro a si gavàrri,
Lis agnèu meme an si catàrri,
E l'oundo la plus traito es aquelo que dor.

Sabès qu'a fa, lou sounjo-fèsto?
S'es ana metre pèr la tèsto
Uno chato qu'a vist, de riche meinagié...
E la vòu, e la vòu, lou nèsci !
E tant vióulènt èi soun desfèci,
E soun amour de talo espèci
Que m'a fa pòu! En van i'ai moustra sa foulié;

Déjà, pourtant, levant la face (au ciel), — le chef disait les grâces — et *portait la main* au front *pour faire le* signe *de la croix;* et des travailleurs — la troupe allait, gaiement, — préparer le feu de joie. — Les uns vont ramasser des fanes de souchet, — d'autres, des sombres pins abattre la ramée.

Mais à table restent les deux vieillards, — et Maître Ambroise prend la parole : — « Je viens, moi, ô Ramon, vous demander conseil. — Il m'advient une traverse qui avant l'heure — me conduira où sont les pleurs ; — car je ne vois ni comment ni quand — de ce nœud de malheur je pourrai trouver le sceau !

« Vous savez que j'ai un fils : jusqu'à cette heure, — d'une sagesse plus que rare — il m'avait donné les preuves, et toujours. J'aurais tort, — si je venais dire le contraire. — Mais toute pierre a ses javarts, — les agneaux même ont leurs convulsions, — et l'onde la plus perfide est celle qui dort.

« Savez-vous ce qu'il a fait, le songe-creux ? — Il s'est allé mettre par la tête — une fille qu'il a vue, de riches tenanciers... — Et il la veut, et il la veut, l'insensé ! — Et si violent est son désespoir, — et tel son amour — qu'il m'a fait peur ! Vainement lui ai-je démontré sa folie,

En van i'ai di qu'en aquest mounde
Richesso crèis, paurilio founde...
— Courrès dire à si gènt que la vole à tout pres,
A respoundu ; que fau s'enchaure
Se l'ome es brave e noun s'es paure;
Digas-ie que sabe reclaure,
Desmaienca li vigno e laboura li gres.

Digas-ie mai que si sièis couble
Sout moun gouvèr cavaran double;
Digas-ie que siéu ome à respeta li vièi;
Digas-ie que, se nous separon,
Pèr toujour nòsti cor se barron,
E tant iéu qu'elo, nous entarron !
Aro dounc, o Ramoun, que vesès ce que n'èi,

Digas-me s'emé mi roupiho
Anarai demanda la fiho,
O bèn se leissarai mouri moun drole... — Pòu !
Ramoun ie fai, noun largués velo
Sus un tau vènt. Éu nimai elo,
Boutas, mouriran pas d'aquelo !
Es iéu que vous lou dise, Ambroi, n'agués pas pòu.

Moun ome, en voste lioc e plaço,
Fariéu pas tant de cambo lasso :
Acoumenço, pichot, de garda toun repau,
Ie vendriéu sènso mistèri,
Que s'à la fin ti refoulèri,
Ve ! fan esmòure lou tempèri,
Sarnipabiéune ! ve ! t'endóutrine em'un pau.

« Vainement lui ai-je dit qu'en ce monde, — richesse croît, pauvreté fond... — « Courez dire à ses parents que je la veux à tout prix, — a-t-il répondu; qu'il faut se soucier — de la vertu de l'homme, et non de sa misère ; — dites-leur que je sais biner, — ébourgeonner les vignes, labourer les terrains pierreux.

« Dites-leur encore que leurs six paires (de bêtes), — sous ma conduite, creuseront double ; — dites-leur que je suis homme à respecter les vieillards ; — dites-leur que, s'ils nous séparent, — pour toujours ils ferment nos cœurs, — et, tant moi qu'elle, ils nous enterrent ! » — Maintenant donc, ô Ramon, que vous voyez ce qu'il en est,

« Dites-moi si, avec mes haillons, — je dois aller demander la fille, — ou bien laisser mourir mon fils... » — « Bah ! — Ramon lui dit, ne déployez point voile — sur un tel vent ! Lui ni elle, — allez, n'en mourront pas ! — C'est moi qui vous le dis, Ambroise, n'ayez pas peur.

« Ami, en votre lieu et place, — je ne ferais pas tant de démarches vaines : — « Commence, petit, par garder ton repos, — lui dirais-je sans détour, — car à la fin si tes caprices — vois ! font mouvoir la tempête, — *sarnipabieoune !* vois ! je t'endoctrine avec un pieu ! »

Alor Ambroi : Quand l'ase bramo,
l'anés dounc plus traire de ramo :
Arrapas un barroun, e 'm' acò 'nsucas-lou!
E Ramoun : Un paire es un paire;
Si voulounta dèvon se faire;
Troupèu que meno soun gardaire
Crucis, à tèms o tard, dins la gorgo dóu loup.

Qu'à soun paire un fièu reguignèsse,
De noste tèms, ah! Diéu gardèsse!
L'aurié tua, belèu!... Li famiho, tambèn,
Li vesian forto, unido, sano,
E resistènto à la chavano
Coume un brancage de platano!
Avien proun si garrouio, — acoto, lou sabèn.

Mai quand lou vèspre de Calèndo,
Souto soun estelado tèndo,
Acampavo lou rèire e sa generacioun,
Davans la taulo benesido,
Davans la taulo ounte presido,
Lou rèire, de sa man frouncido,
Negavo tout acò dins sa benedicioun!

Mai, afebrido e blavinello,
L'enamourado pichounello
Vèn alor à soun paire : Adounc me tuarés,
O paire! Es iéu que Vincèn amo,
E, davans Diéu e Nostro-Damo,
Res autre qu'éu n'aura moun amo!...
Un silènci mourtau li prenguè tóuti tres.

Alors Ambroise : « Quand l'âne brait, — n'allez donc plus lui jeter de la ramée : — empoignez une trique et assommez-le ! » — Et Ramon : « Un père est un père ; — ses volontés doivent être faites ! — Troupeau qui mène son gardien, — tôt ou tard, craque dans la gueule du loup.

« Qu'à son père un fils regimbât, — de notre temps, ah ! Dieu garde ! — il l'eût tué, peut-être !... Les familles, aussi, — nous les voyions fortes, unies, saines, — et résistantes à l'orage, — comme un branchage de platane ! — Elles avaient, sans doute, leurs querelles, nous le savons.

« Mais quand le soir de Noël, — sous sa tente étoilée, — réunissait l'aïeul et sa génération, — devant la table bénie, — devant la table où il préside, — l'aïeul, de sa main ridée, — noyait tout cela dans sa bénédiction [9] ! »

Mais, enfiévrée et blême, — la jeune fille enamourée — dit alors à son père : « Vous me tuerez donc, — mon père ! C'est moi que Vincent aime, — et devant Dieu et Notre-Dame, — nul n'aura mon âme que lui !... » — Un silence de mort les prit tous trois.

Jano-Mario es la proumiero
Que s'aubourè de la cadiero :
— Ma fiho! la resoun que vènes d'alarga,
Ie fai ansin 'mé li man jouncho,
Es uno escorno que nous councho,
Es uno espino d'aiguespouncho
Que nous a pèr lontèms nòsti cor trafiga!

As refusa lou pastre Alàri,
Aquéu qu'avié milo bestiàri!
Refusa Veranet lou gardian; rebuta,
Pèr ti maniero besuqueto,
Ourrias, lou tant riche en vaqueto!
Em' acò pièi, em' un fresqueto,
Em' un galabontèms te vas encoucourda!

Bèn ! i'anaras de porto en porto,
Emé toun gus courre pèr orto !
Sies touto tiéuno, parte, abóumianido!... Bon!
Associo-te 'mé la Roucano,
Emé Beloun la Roubicano !
Sus tres caiau, emé la Cano,
Vai couire ta bouiaco, à la sousto d'un pont !

Mèste Ramoun leissavo dire ;
Mai soun iue, lusènt coume un cire,
Soun iue parpelejavo e jitavo d'uiau
Souto sis usso espesso e blanco.
De sa coulèro la restanco
Pièi à la longo se desranco,
E 'oundo à boui furoun s'esclafis dins lou riau :

Jeanne-Marie est la première — qui se leva de la chaise : — « Ma fille ! la parole qui vient de t'échapper, — lui fait-elle ainsi, les mains jointes, — est une insulte qui nous souille, — est une épine de nerprun — qui nous a pour longtemps percé le cœur !

« Tu as refusé le pâtre Alàri, — celui qui possédait mille bestiaux ! — refusé Véranet le gardien ; rebuté, — par tes manières dédaigneuses, — Ourrias, le riche (pasteur) de génisses ; — et puis, un freluquet, — un garnement (suffit) pour te *séduire* [10] !

« Eh bien ! vas-y, de porte en porte, — avec ton gueux courir les champs ! — Tu t'appartiens, pars ! bohémienne !... Oui ! — à la Roucane, — à Beloun la Roubicane — associe-toi ! — Sur trois cailloux, avec la Chienne, — va cuire ton potage, abritée sous (la voûte) d'un pont ! »

Maître Ramon laissait dire ; — mais son œil, luisant comme un cierge, — son œil clignotait et jetait des éclairs — sous ses sourcils épais et blancs. — De sa colère l'écluse — à la longue s'arrache, — et l'onde à bouillons furieux s'élance dans la rivière :

— A resoun, o, ta maire! parte,
E que l'aurige liuen s'esvarte!...
Mai noun, demouraras, veses?... Quand saubriéu
De t'estaca 'mé lis enfèrri,
E de te metre i narro un fèrri,
Coume se fai à-n-un gimèrri;
Veguèsse-iéu subran toumba lou fio de Diéu!

De facharié morno e malauto,
Veguèsse-iéu foundre ti gauto,
Coume la nèu di colo à l'uscle dóu soulèu!
Mirèio! coume aquelo graso
Dóu fougueiroun porto la braso;
Coume lou Rose, quand s'arraso,
Fau que desbounde, e ve! coume acò 's un calèu,

Rapello-te de ma paraulo:
Lou veiras plus!... E de la taulo
Em' un grand cop de poung destrantraio l'amplour.
Coume l'eigagno sus li berlo,
Coume un rasin que si pouperlo
Plovon à l'auro, perlo à perlo
Mirèio entanterin escampavo si plour.

— Quau m'a pas di, malavalisco!
Repren lou vièi, bret de la bisco,
Ambroi, quau m'a pas di que vous, vous, Mèste Ambroi,
Agués, 'mé voste tantalòri,
Entrepacha dins vosto bòri
Aquel infame raubatòri!...
L'endignacioun, aquest, l'enaurè tout revoi.

— « Elle a raison, oui, ta mère! pars, — et que l'ouragan loin se dissipe!... — Mais non, tu resteras, vois-tu?... Saurais-je — de t'attacher avec les entraves, — et de te mettre aux narines un fer, — comme on fait à un jumart; — verrais-je subitement tomber le feu du ciel!

« De fâcherie morne et malade, — verrais-je fondre tes joues, — comme la neige des collines au hâle du soleil! — Mireille! comme cette dalle — porte la braise du foyer; — comme le Rhône, comblé (par les pluies), — forcément déborde; et vois! comme cela est une lampe,

« Souviens-toi de ma parole : — tu ne le verras plus!... » Et de la table — par un grand coup de poing il fait trembler l'ampleur. — Comme la rosée sur les berles, — comme une grappe dont les grains trop mûrs — pleuvent au vent, perle à perle, — Mireille, en même temps, répandait ses larmes.

— « Qui m'*assure*, malédiction! — reprend le vieillard, bègue de colère, — Ambroise, qui m'assure que vous, vous, Maître Ambroise, — n'ayez point, avec votre gredin, — machiné dans votre hutte — ce rapt infâme! » — L'indignation souleva, chez celui-ci, la vigueur d'autrefois.

— Malan de Diéu! cridè tout-d'uno,
Se l'avèn basso, la fourtuno,
Vuei aprenès de iéu que pourtan lou cor aut!
Que sache encaro, n'es pas vice
La paureta, nimai brutice!
Ai quaranto an de bon service,
De service à l'armado, au son di canoun rau!

Just manejave uno partego,
Que siéu parti de Valabrego
Pèr mòssi de veissèu. Emplana sus la mar,
Sus la mar tempestouso o lindo,
Ai vist l'empèri de Melindo,
Emé Sufren ai treva l'Indo,
E, mai que la marino, agu de jour amar!

Sóudard peréu di gràndi guerro,
Ai barrula touto la terro,
Em' aquel aut guerriè que mountè dóu Miejour,
E permenè sa man destrùci
De l'Espagno à l'ermas di Rùssi;
E coume un aubre de perùssi
Lou mounde s'espóussavo au brut de si tambour!

E dins l'ourrour dis arrambage,
E dins l'angouisso di naufrage,
Li riche, pèr acò, n'an jamai fa ma part!
E iéu, enfant de la pauriho,
Iéu que n'aviéu dins ma patrio
Pas un terroun à planta riho,
Pèr elo, quaranto an, ai matrassa ma car!

— « Malheur de Dieu! s'écria-t-il soudain, — si nous avons la fortune basse, — en ce jour apprenez de moi que nous portons le cœur haut! — Que je sache encore, elle n'est point vice — la pauvreté, ni souillure. — J'ai quarante ans de bon service, — de service à l'armée, au son des canons rauques!

« A peine maniais-je une gaffe, — je suis parti de Valabrègue, — mousse de vaisseau. Perdu sur les plaines de la mer, — de la mer tempêtueuse ou limpide, — j'ai vu l'empire de Mélinde, — j'ai hanté l'Inde avec Suffren, — et eu des jours plus amers que la mer!

« Soldat aussi des grandes guerres, — j'ai parcouru tout l'univers, — avec ce haut guerrier qui monta du Midi, — et promena sa main destructrice — de l'Espagne aux steppes russes; — et, tel qu'un arbre de poires sauvages, — au bruit de ses tambours se secouait le monde!

« Et dans l'horreur des abordages, — et dans l'angoisse des naufrages, — les riches, malgré tout, n'ont jamais fait ma part! — Et moi, enfant du pauvre, — moi qui n'avais, dans ma patrie, — pas un coin de terre où planter le soc, — pour elle quarante ans j'ai harassé ma chair!

E couchavian à la plouvino,
E manjavian que de canino !
E jalous de mouri, courrian au chapladis,
Pèr apara lou noum de Franço...
Mai, d'acò, res n'a remembranço !
En acabant sa remoustranço,
Pèr lou mas bandiguè sa jargo de cadis.

— Qu'anas bousca vers Mount-de-Vergue
Lou Sant-Pieloun ? — lou vièi rouërgue
Rambaio coume eiçò Mèste Ambroi, — emai iéu
Ai ausi l'orre tron di boumbo
Di Toulounen clafi la coumbo ;
D'Arcolo ai vist lou pont que toumbo,
E li sablas d'Egito embuga de sang viéu !

Mai, de retour d'aquéli guerro,
A fouire, à bourjouna la terro
Nous sian mes coume d'ome, à se desmesoula,
De pèd e d'ounglo ! La journado
Èro avans l'aubo entamenado,
E la luno di vesprenado
Nous a vist mai d'un cop sus la trenco gibla !

Dison : La terro es abelano !
Mai, coume un aubre d'avelano,
En quau noun la tabasso à grand cop, dono rèn ;
E se coumtavon, dèstre à dèstre,
Li moutihoun d'aquéu benèstre
Que moun travai me n'a fa mèstre,
Coumtarien li degout de moun front susarènt !

« Et nous couchions sous le givre, — et ne mangions que du pain de chien; — et, jaloux de mourir, nous courions au carnage — pour défendre le nom de France!... — Mais, de cela nul n'a souvenir! » — En achevant sa remontrance, — par la ferme il jeta son manteau de cadis.

— « Qu'allez-vous chercher vers Mont-de-Vergue [11] — le Saint-Pilon [12]? le vieux grondeur — ainsi rembarre Maître Ambroise, — et moi aussi j'ai entendu l'horrible tonnerre des bombes, — emplir la vallée des Toulonnais; — d'Arcole j'ai vu le pont qui tombe, — et les sables d'Égypte combugés de sang vivant!

« Mais, au retour de ces guerres, — à fouir, à bouleverser le sol — nous nous mîmes comme des hommes, (au point) de nous sécher la moelle, — *de pied et d'ongles!* La journée — s'entamait avant l'aube, — et la lune des soirées — nous a vus plus d'une fois ployés sur la houe.

« On dit : La terre est généreuse! — mais, telle qu'un arbre d'avelines, — à qui ne la frappe à grands coups, elle ne donne rien ; — et si l'on comptait, pas à pas [13], — les mottes de terre de cette aisance, — que mon travail m'a conquise, — on compterait les gouttes de sueur qui ont ruisselé de mon front!

Santo Ano d'At! pièi fau rèn dire!
Aurai adounc, coume un satire,
Rustica de countunio, e manja mi grapié,
Pèr qu'à l'oustau lou vièure abounde,
Pèr que de longo se i'apounde,
Pèr me metre à l'ounour dóu mounde,
Pièi dounarai ma fiho à-n-un gus de paié!

Anas-vous-en au tron de Dièune!
Gardo toun chin, garde moun cièune.
Tau fuguè dóu pelot lou parla rabastous.
E l'autre vièi, s'aussant de taulo,
Prenguè sa jargo emé sa gaulo,
E n'apoundè que dos paraulo :
Adessias! Quauque jour, noun fugués regretous!

E lou grand Diéu emé sis ange
Mene la barco e lis arange!...
E coume s'enanavo emé lou jour fali,
Souto lou vènt-terrau que bramo,
Banejè dóu mouloun de ramo
Uno longo lengo de flamo.
Au tour, li meissounié, de joio trefouli,

Emé si tèsto fièro e libro
Se revessant dins l'èr que vibro,
Tóuti, d'un meme saut picant la terro ensèn,
Fasien deja la farandoulo.
La grand flamado, que gingoulo
Au revoulun que la ventoulo,
Empuravo à si front de rebat trelusènt.

« Sainte Anne d'Apt! et il faut se taire! — J'aurai donc, comme un satyre [14], — ahané sans relâche aux travaux des champs, et mangé mes criblures, — pour qu'à la maison entre l'abondance, — pour l'augmenter sans cesse, — pour me mettre à l'honneur du monde; — puis, je donnerai ma fille à un gueux (couchant) aux meules!

« Allez au tonnerre de Dieu: — Garde ton chien, je garde mon cygne. » — Tel fut du maître le rude parler. — L'autre vieillard, se levant de table, — prit son manteau et son bâton, — et n'ajouta que deux paroles: — « Adieu! quelque jour, n'ayez point de regrets!

« Et (que) le grand Dieu avec ses anges — mène la barque et les oranges! » — Et comme il s'en allait avec le jour tombant, — sous le mistral qui mugit, — (pareille à une) corne, s'éleva du monceau de ramée — une longue langue de flamme. — Alentour, les moissonneurs, fous de joie,

Avec leurs têtes fières et libres — se renversant dans l'air vibrant, — tous, d'un même saut frappant la terre ensemble, — faisaient déjà la farandole. — La grande flamme, qui glapit — sous la bourrasque qui l'agite, — attisait sur leurs fronts des reflets éclatants.

Li belugo, à remoulinado,
Mounton i nivo, afurounado.
Au crucimen di trounc toumbant dins lou brasas,
Se mesclo e ris la musiqueto
Dóu flaiutet, revertigueto
Coume un sausin dins li branqueto...
Sant Jan, la terro aprens trefoulis, quand passas!

La regalido petejavo;
Lou tambourin vounvounejavo,
Grèu e countinuous, coume lou jafaret
De la mar founso, quand afloco
Pasiblamen contro li roco.
Li lamo foro di bedoco
E brandussado en l'èr, li dansaire mouret,

Tres fes, à grândis abrivado,
Fan dins li flamo la Bravado,
E tout en trepassant lou rouge cremadou,
D'un rèst d'aiet trasien li veno
Au recaliéu; e, li man pleno
De trescalan e de verbeno,
Que fasien benesi dins lou fio purgadou:

Sant Jan! Sant Jan! Sant Jan! cridavon.
Tóuti li colo esbrihaudavon,
Coume s'avié plóugu d'estello dins l'oumbrun!
Enterin la rounflado folo
Empourtavo l'encèns di colo
Emé di fio la rougeirolo
Vers lou Sant, emplana dins lou blu calabrun.

Les étincelles, à tourbillons, — montent aux nues, furibondes. — Au craquement des troncs tombant dans le brasier, — se mêle et rit la petite musique — du galoubet, vive et folâtre — comme un friquet dans les rameaux... — Saint Jean, la terre enceinte tressaille, quand vous passez !

Le feu joyeux petillait ; — le tambourin bourdonnait, — grave et continu, comme le murmure — de la mer profonde, quand elle bat — paisiblement contre les roches. — Les lames hors des fourreaux — et brandies dans les airs, les danseurs bruns,

Trois fois, avec de grands élans, — font dans les flammes la Bravade [15]. — Et tout en franchissant le rouge foyer, — d'une tresse d'aulx ils jetaient les gousses — dans la braise ; et, les mains pleines — de mille-pertuis et de verveine, — qu'ils faisaient bénir dans le feu purificateur :

« Saint Jean ! Saint Jean ! Saint Jean ! » s'écriaient-ils. — Toutes les collines étincelaient, — comme s'il avait plu des étoiles dans l'ombre ! — Cependant la rafale folle — emportait l'encens des collines — et la rouge lueur des feux — vers le Saint, planant dans le bleu crépuscule.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME

---

[1] Tortillade (*tourtihado*), gâteau en forme de couronne, fait de fine pâte, de sucre, d'œufs et d'anis.

[2] Prunelle (*agreno*), fruit du prunellier.

[3] *C'est là l'œuf de la Poule blanche :* expression proverbiale, pour dire une chose rare, précieuse, à laquelle on tient beaucoup. Les sorciers allaient avec une poule blanche aux carrefours, au clair de lune, et évoquaient le diable par ce cri trois fois répété :

Pèr la vertu de ma poulo blanco! Juvénal, en parlant d'un homme heureux, dit : *Gallinæ filius albæ.*

4 Lucre (*lucre*), tarin de Provence (*fringilla spinus*, Lin.), oiseau d'un beau jaune et dont le chant agréable a passé en proverbe.

5 Doigtiers (*dedau*), doigtiers de roseau que les moissonneurs adaptent aux doigts de leur main gauche, afin de ne pas se blesser avec la faucille.

6 Hémine (*eimino*), boisseau. — Héminée (*eiminado*), mesure de superficie, 8 ares 75, variable selon les pays.

7 Cachat (*cachat*), fromage pétri qui acquiert par la fermentation un goût excessivement piquant. Ce mets figure journellement sur la table des valets de ferme, ou *ràfi*.

8 Les jours néfastes de la Vache, vulgairement *li Vaqueiriéu.* Ce sont les trois derniers jours de mars et les quatre premiers d'avril, période redoutée des paysans. On a vu, dans la note 7 du Chant VI, ce que les Provençaux entendent par *la Vieille.* Voici la suite de ce fabliau :

Quand la Vieille eut perdu son troupeau de brebis, elle acheta des vaches; et, arrivée sans encombre à la fin du mois de mars, elle dit imprudemment :

En escapant de Mars e de Marsèu,
Ai escapa mi vaco e mi vedèu.

Mars, blessé du propos, va sur-le-champ trouver Avril :

Abriéu, n'ai plus que tres jour : presto-me-n'en quatre,
Li vaco de la Vièio faren batre!

Avril consentit au prêt...; une tardive et terrible gelée brouït toute végétation, et la pauvre Vieille perdit encore son troupeau.

9 Noël est la principale fête des Provençaux. En voici une description qui primitivement faisait partie du poëme, et que l'auteur a supprimée pour éviter les longueurs :

. . . .

. . . .

Ah ! Calèndo, Calèndo, ounte èi ta douço pas?
Ounte soun li caro risènto
Dis enfantoun e di jouvènto?
Ounte èi la man rufo e mouvènto
Dóu vièi que fai la crous dessus lou sant repas!

Alor lou ràfi que labouro
Quito la rego de bono ouro,
E tanto e pastrihoun patusclon, deligènt;
Dóu dur travai lou cors escàpi,
Van à soun oustaloun de tàpi
Emé si gènt manja 'n gre d'àpi
E pausa gaiamen cachafiò 'mé si gènt.

Dóu four, sus lo taulo de pibo,
Deja lou calendau arribo,
Flouca de verbouisset, festouna de façoun;
Deja s'atubon tres candèlo,
Novo, sacrado, clarinello,
E dins tres blànquis escudello,
Greio lou blad nouvèu, premicio di meissoun.

Un grand pirastre negrejavo
E dóu vieiounge trantraiavo...
L'einat de l'oustau vèn, lou cepo pèr lou pèd,
A grand cop de destrau l'espalo,
E, lou cargant dessus l'espalo,
Contro la taulo calendalo
Vèn i pèd de soun grand lou pausa 'mé respèt.

Lou segne-grand, de gen de modo,
Vòu renouncia si vièii modo :
A troussa lou davans de soun ample capèu,
E vai, couchous, querre la fiolo;
A mes sa longo camisolo
De cadis blanc, e sa taiolo,
E si braio nouvialo, e si guèto de pèu.

. . . .

. . . .

Ah! Noël, Noël, où est ta douce paix? — Où sont les visages riants — des petits enfants et des jeunes filles? — Où est la main calleuse et agitée — du vieillard qui fait la croix sur le saint repas?

Alors le valet qui laboure — quitte le sillon de bonne heure, — et servantes et bergers décampent, diligents. — Le corps échappé au dur travail, — ils vont, à leur maisonnette de pisé, — avec leurs parents manger un cœur de céleri — et poser gaiement la *bûche* (au feu) avec leurs parents.

Du four, sur la table de peuplier, — déjà le (pain) de Noël arrive, — orné de petit-houx, festonné d'enjolivures. — Déjà s'allument trois chandelles, — neuves, claires, sacrées, — et dans trois blanches écuelles — germe le blé nouveau, prémices des moissons.

Un noir et grand poirier sauvage — chancelait de vieillesse... — L'aîné de la maison vient, le coupe par le pied, — à grands coups de cognée l'ébranche, — et le chargeant sur l'épaule, — près de la table de Noël, — il vient, aux pieds de son aïeul, le déposer respectueusement.

Le vénérable aïeul, d'aucune manière, — ne veut renoncer à ses vieilles modes. — Il a retroussé le devant de son ample chapeau, — et va, en se hâtant, chercher la bouteille. — Il a mis sa longue camisole — de cadis blanc, et sa ceinture, — et ses *brayes* nuptiales, et ses guêtres de peau.

Mai pamens touto la famiho
A soun entour s'escarrabiho...
— Bèn? Cachafiò boutan, pichot? — Si! vitamen
Tóuti ie respondon. — *Alègre!*
Crido lou vièi, *alègre, alègre!*
Que Nuste Segne nous alègre!
S'un autre an sian pas mai, moun Diéu, fuguen pas men

E 'mplissènt lou got de clareto,
Davans la bando risouleto,
Éu n'escampo tres cop dessus l'aubre fruchau ;
Lou pu jouinet lou pren d'un caire,
Lou vièi de l'autre, e sorre e fraire
Entre-mitan, ie fan pièi faire
Tres cop lou tour di lume e lou tour de l'oustau.

E dins sa joio lou bon rèire
Aubouro en l'èr lou got de vèire :
O fio, dis, *fio sacra, fai qu'aguen de bèu tèm!*
E que ma fedo bèn agnelle,
E que ma trueio bèn poucelle,
E que ma vaco bèn vedelle,
Que mi chato e mi noro enfanton tóuti bèn!

Cachafio, bouto fio! Tout-d'uno,
Prenènt lou trounc dins si man bruno,
Dins lou vaste fougau lou jiton tout entié.
Veirias alor fougasso à l'òli,
E cacalauso dins l'aiòli
Turta, dins aquéu bèu regòli,
Vin cue, nougat d'amelo e frucho dóu plantié.

D'uno vertu devinarello
Veirias lusi li tres candèlo;
Veirias d'Esperitoun giscla dóu fio ramu,
Dóu mou veirias penja la branco
Vers aquéu que sara de manco;
Veirias la napo resta blanco
Souto un carboun ardènt, e li cat resta mut!.

. . . .

Cependant toute la famille — autour de lui joyeusement s'agite... — « Eh bien ! posons-nous la bûche, enfants ? — « Oui ! » promptement — tous lui répondent. « *Allégresse !* — le vieillard s'écrie, *allégresse, allégresse ! — que Notre-Seigneur nous emplisse d'allégresse ! — et si, une autre année, nous ne sommes pas plus, mon Dieu, ne soyons pas moins !*

Et remplissant le verre de *clarette*, — devant la troupe souriante — il en verse trois fois sur l'arbre fruitier ; — le plus jeune prend (l'arbre) d'un côté, — le vieillard de l'autre, et sœurs et frères — entre les deux, ils lui font faire ensuite — trois fois le tour des lumières et le tour de la maison

Et dans sa joie, le bon aïeul — élève en l'air le gobelet de verre : — « *O feu*, dit-il, *feu sacré, fais que nous ayons du beau temps ! — et que ma brebis mette bas heureusement, — que ma truie soit féconde, — que ma vache vêle bien, — que mes filles et mes brus enfantent toutes bien !*

Bûche bénie, allume le feu ! » Aussitôt — prenant le tronc dans leurs mains brunes, — ils le jettent entier dans l'âtre vaste. — Vous verriez alors gâteaux à l'huile, — et escargots dans l'*aioli*, — heurter, dans ce beau festin, — vin cuit, nougat d'amandes et fruits de la vigne.

D'une vertu fatidique — vous verriez luire les trois chandelles ; — vous verriez des Esprits jaillir du feu touffu ; — du lumignon vous verriez pencher la branche — vers celui qui manquera (au banquet) ; — vous verriez la nappe rester blanche — sous un charbon ardent, et les chats rester muets !

. . . .

[10] Suffit pour te séduire. — *S'encoucourda* signifie au propre, *acheter une courge pour un melon;* au figuré se tromper, se mal marier.

[11] Mont-de-Vergue (*Mount-de-Vergue*), colline au levant d'Avignon.

[12] Le Saint-Pilon (*lou Sant-Pieloun*, le Saint-Puy), nom du rocher à pic dans lequel est creusée la grotte où se retira sainte Magdeleine. (Voyez le Chant XI.)

[13] Pas à pas (*dèstre à dèstre*). Le *Dèstre* est une mesure agraire, la centième partie de l'*eiminado*, environ neuf centiares.

[14] Comme un satyre (*coume un Satire*). Pour dire *travailler comme un nègre*, on dit en Provence *travailler comme un Satyre.* Les anciens ont pu prendre les nègres sauvages pour des divinités des bois qu'ils nommèrent satyres, et dans l'esprit du peuple, ces deux mots ont pu devenir synonymes.

[15] Bravade (*Bravado*), décharges de mousqueterie qu'on faisait autrefois au moment d'allumer le feu de la Saint-Jean, et, par extension, cérémonies préliminaires et saut de ce feu.

CANT VUECHEN

LA CRAU

Desesperanço de Mirèio. — Atrencaduro d'Arlatenco. — La chato, au mitan de la niue, fugis l'oustau pairau. — Vai au toumbèu di Santi-Mario, que soun li patrouno de Prouvènço, li suplica de touca si parènt. — Lis Ensigne. — Tout en courrènt à travès de Crau, rescontro li pastre de soun paire. — La Crau, la guerro di Gigant. — Li rassado, li prègo-Diéu d'estoublo, li parpaioun, avertisson Mirèio. — Mirèio, badanto de la set, e n'en poudènt plus de la caud, prègo sant Gènt, que vèn à soun secours. — Rescontre d'Andreloun, lou cacalausié. — Eloge d'Arle. — Recit d'Andreloun : istòri dóu Trau de la Capo, li cauco, li caucaire aproufoundi. — Mirèio coucho au tibanèu de la famiho d'Andreloun.

Quau tendra la forto leiouno,
Quand, de retour à soun androuno,
Vèi plus soun leiounèu? Ourlanto sus-lou-cop,
Lóugiero e primo de ventresco,
Sus li mountagno barbaresco
Patusclo.... Un cassaire mouresco
Entre lis argelas i'emporto au grand galop.

Quau vous tendra, fiho amourouso?...
Dins sa chambreto souloumbrouso
Mounte la niue que briho esperlongo soun rai,
Mirèio es dins soun lie couchado
Que plouro touto la niuechado,
Emé soun front dins sa junchado :
— Nostro-Damo-d'Amour, digas-me que farai!

CHANT HUITIÈME

LA CRAU

Désespoir de Mireille. — Toilette d'Arlésienne. — La jeune fille, au milieu de la nuit, fuit la maison paternelle. — Elle va au tombeau des Saintes-Maries supplier ces patronnes de la Provence de fléchir ses parents. — Les constellations. — Dans sa course à travers la Crau, elle rencontre les bergers de son père. — La Crau, la guerre des Géants. — Les lézards, les mantes religieuses, les papillons avertissent Mireille. — Mireille haletante de soif, accablée par la chaleur du jour, implore saint Gent, qui la secourt. — Rencontre d'Andreloun, le ramasseur de limaçons. — Eloge d'Arles. — Récit d'Andreloun : légende du Trou de la Cape, le foulage des gerbes, les fouleurs engloutis. — Mireille passe la nuit sous la tente de la famille d'Andreloun.

Qui tiendra la forte lionne, — quand, de retour à son antre, — elle ne voit plus son lionceau ? Hurlante soudain, — légère et efflanquée, — sur les montagnes barbaresques — elle court... Un chasseur maure — dans les genêts épineux le lui emporte au grand galop.

Qui vous tiendra, filles amoureuses ?... — Dans sa chambrette sombre, — où la nuit qui brille prolonge son rayon, — Mireille est dans son lit couchée — qui pleure toute la nuitée, — avec son front dans ses mains jointes : — « Notre-Dame d'Amour, dites-moi ce que je dois faire !

O marrit sort que m'estransines !
O paire dur que me chaupines,
Se vesiés de moun cor l'estras e lou coumbour,
Auriés pieta de ta pichoto !
Iéu qu'apelaves ta mignoto,
Me courbes vuei souto la joto,
Coume s'ère un fedoun atrinable au labour !

Ah ! perqué noun la mar s'enverso,
E dins la Crau largo sis erso !
Guio, veiriéu prefoundre aquéu bèn au soulèu,
Soulo encauso de mi lagremo !
O perqué, d'uno pauro femo,
Perqué nasquère pas iéu-memo,
Dins quauque trau de serp !... Alor, alor, belèu,

S'un paure drole m'agradavo,
Se Vincenet me demandavo,
Lèu-lèu sariéu chabido !... O moun bèu Vincenet,
Mai qu'emé tu pousquèsse viéure,
E t'embrassa coume fai l'éurre,
Dins li roudan anariéu béure !
Lou manja de ma fam sarié ti poutounet !

E coume, ansin, dins sa bressolo,
La bello enfant se descounsolo,
Lou sen brulant de fèbre e d'amour fernissènt ;
De si proumiéris amoureto
Coume repasso lis oureto
E li passado tant clareto,
Ie revèn tout-d'un-cop un counsèu de Vincèn :

« O sort cruel, qui me sèches d'ennuis! — O père dur qui me foules aux pieds,— si tu voyais de mon cœur le déchirement et le trouble, — tu aurais pitié de ton enfant! — Moi que tu nommais ta mignonne, — tu me courbes aujourd'hui sous le joug, — comme si j'étais un poulain qu'on peut dresser au labour!

« Ah! que la mer ne déborde-t-elle, — et dans la Crau que ne lâche-t-elle ses vagues! — Joyeuse, je verrais s'engloutir ce bien au soleil, — seule cause de mes larmes! — Ou pourquoi, d'une pauvre femme, — pourquoi ne suis-je pas née moi-même, — dans quelque trou de serpent!... Alors, alors, peut-être,

« Si un pauvre garçon me plaisait,—si Vincent demandait (ma main),— vite, vite on me marierait!... O mon beau Vincent, — pourvu qu'avec toi je pusse vivre,— et t'embrasser comme fait le lierre,—dans les ornières j'irais boire!— Le manger de ma faim serait tes (doux) baisers! »

Et pendant qu'ainsi, dans sa couchette, — la belle enfant se désole,—le sein brûlant de fièvre et frémissant d'amour,—des premiers (temps) de ses amours — pendant qu'elle repasse les (charmantes) heures — et les moments si clairs, — lui revient tout d'un coup un conseil de Vincent :

-- O, crido, un cop qu'au mas venguères
Es bèn tu que me lou diguères :
S'un chin foui, un lesert, un loup o 'n serpatas,
O touto autro bèsti courrènto
Vous fai senti sa dènt pougnènto ;
Se lou malur vous despoutènto,
Courrès, courrès i Santo, aurés lèu de soulas !

Vuei lou malur me despoutènto,
Parten ! N'en revendren countènto
Acò di, sauto lèu de soun blanc linçoulet ;
Emé la clau lusènto, duerbe
Lou gardo-raubo que recuerbe
Soun prouvimen, moble superbe,
De nóuguié, tout flouri souto lou ciselet.

Si tresouroun de chatouneto
Eron aqui : sa courouneto
De la proumiero fes que fagué soun bon jour;
Un brout de lavando passido;
Uno candeleto, gausido
Quasimen touto, e benesido
Pèr esvarta li tron dins la sourno liuenchour.

Elo, emé 'no courdello blanco,
D'abord se nouso, au tour dis anco,
Un rouge coutihoun, qu'elo-memo a pica
D'uno fino carreladuro,
Merevihheto de courduro ;
E sus aquéu, à sa centuro,
Un autre bèn plus bèu es lèu mai atrenca.

— « Oui, s'écrie-t-elle, un jour que tu vins au *mas*, — c'est bien toi qui me le dis : — « Si (jamais) un chien enragé, un lézard, un loup ou un serpent énorme, — ou toute autre bête errante, — vous fait sentir sa dent aiguë ; — si le malheur vous accable, — courez, courez aux Saintes [1], vous aurez tôt du soulagement! »

« Aujourd'hui le malheur m'accable, — partons ! nous en reviendrons contente. » — Cela dit, elle saute, légère, de son (petit) drap blanc ; — elle ouvre avec la clef luisante, — la garde-robe qui recouvre — son trousseau, meuble superbe, — de noyer, tout fleuri sous le ciselet.

Ses petits trésors de jeune fille — étaient là : sa couronne — de la première fois qu'elle fit son *bon jour* ; — un brin de lavande flétrie ; — un (petit) cierge, usé — presque en entier, et bénit — pour dissiper les foudres dans le sombre éloignement.

Elle, avec un lacet blanc, — d'abord se noue autour des hanches — un rouge cotillon, qu'elle-même a piqué — d'une fine (broderie) carrelée, — petit chef-d'œuvre de couture ; — sur celui-là, d'un autre bien plus beau lestement elle s'attife encore.

Pièi, dins uno èso negro, esquicho
Lóugeiramen sa taio richo,
Qu'uno espingolo d'or sufis à ressarra;
Pèr treneto longo e brunello
Soun péu pendoulo, e i'enmantello
Si dos espalo blanquinello.
Mai elo, n'arrapant li trachèu separa,

Lèu lis acampo e li restroupo,
A plen de man lis agouloupo
D'uno dentello fino e clareto ; e 'no fes
Li bèlli floto ansin restrencho,
Tres cop poulidamen li cencho
Em' un riban a bluio tencho,
Diadèmo arlaten de soun front jouine e fres.

Met soun faudau; sus la peitrino,
De soun fichu de mousselino
Se croso à pichot ple lou vierginen teissut ;
Mai soun capèu de Prouvençalo,
Soun capeloun à grândis alo
Pèr apara li caud mourtalo,
Oublidè, pèr malur, de s'en curbi lou su...

Acò feni, l'ardènto chato
Pren à la man si dos sabato ;
Dis escalié de bos, sèns mena de varai,
Davalo d'escoundoun ; desplanto
Dóu pourtau la tanco pesanto ;
Se recoumando i bòni Santo,
E part, coume lou vènt, dins la niue porto-esfrai.

Puis, dans une casaque noire, elle presse – légèrement sa taille riche, — qu'une épingle d'or suffit à resserrer ; — par tresses longues et brunes — ses cheveux pendent, et revêtent comme d'un manteau — ses deux épaules blanches. — Mais elle en saisit les boucles éparses,

Vite les rassemble et les retrousse,—à pleine main les enveloppe — d'une dentelle fine et transparente ; et une fois—les belles touffes ainsi étreintes,—trois fois gracieusement elle les ceint—d'un ruban à teinte bleue, — diadème arlésien de son front jeune et frais.

Elle met son tablier ; sur le sein,—de son fichu de mousseline — elle se croise à petits plis le virginal tissu.—Mais son chapeau de Provençale,— son petit chapeau à grandes ailes — pour défendre des mortelles chaleurs, — elle oublia, par malheur, de s'en couvrir la tête...

Cela fini, l'ardente fille — prend à la main sa chaussure ; — par l'escalier de bois, sans faire de bruit,— descend en cachette ; enlève — la barre pesante de la porte ; — se recommande aux bonnes Saintes, — et part, comme le vent, dans la nuit qui effraye.

Èro l'ouro que lis Ensigne
I barquejaire fan bèu signe.
De l'Aiglo de Sant Jan, que se vèn d'ajouca,
I pèd de soun Evangelisto,
Sus li tres astre mounte elo isto,
Se vesiè trantraia la visto;
Lou tèms èro seren, e sol, e 'sperluca.

E dins li planuro estelado
Precepitant si rodo alado,
Lou grand Càrri dis Amo, alin, dóu Paradis
Prenié la mountado courouso,
Emé sa cargo benurouso;
E li mountagno tenebrouso
Regardavon passa lou Càrri vouladis.

Mirèio anavo davans elo,
Coume antan Magalouno, aquelo
Que cerquè tant de tèms, en plourant, dins li bos
Soun ami Pèire de Prouvènço,
Qu'èu empourta pèr la vióulènço
Dis oundo, èro restado sènso.
I counfigno pamens dóu terraire entrefos,

E dins lou pargue recampaire,
I'avié li pastre de soun paire
Qu'anavon deja móuse; e d'ùni, 'mé la man,
Tenènt li fedo pèr lou mourre,
Inmoubile davans li fourre,
Fasien teta lis agnèu bourre
E de-longo entendias quauco fedo bramant.....

C'était l'heure où les constellations — aux nautoniers font beau signe. — De l'Aigle de Saint Jean[2], qui vient de se jucher, — aux pieds de son Évangéliste, — sur les trois astres où il réside, — on voyait clignoter le regard. — Le temps était serein, et calme, et resplendissant d'étoiles.

Et dans les plaines étoilées — précipitant ses roues ailées, — le grand Char des Ames, dans les profondeurs (célestes), du Paradis — prenait la montée brillante, — avec sa charge bienheureuse ; — et les montagnes sombres — regardaient passer le Char volant.

Mireille allait devant elle, — comme jadis Maguelonne[3], celle — qui chercha si longtemps, éplorée, dans les bois, — son ami Pierre de Provence, — qui, emporté par la fureur — des flots, l'avait laissée abandonnée. — Cependant aux limites du terroir cultivé,

Et dans le parc (où) se rassemblent (les brebis), — les pâtres de son père — allaient traire déjà ; et les uns, avec la main, — tenant les brebis par le museau, — immobiles devant les abris-vent, — faisaient teter les agneaux bruns. — Et sans cesse on entendait quelque brebis bêlant...

D'autre couchavon li maniero
Vers lou móusèire ; à la sourniero,
Asseta su 'no pèiro, e mut coume la niue,
Di pousso gounflo aquest tiravo
Lou bon la caud : lou la 'spiravo
A long raiòu, e s'aubouravo,
Dins li bord escumous dóu cibre, à vistó d'iue.

Li chin èron coucha, tranquile ;
Li bèu chinas, blanc coume d'ile,
Jasien de-long dóu cast, 'mé lou mourre alounga
Dins li ferigoulo ; calaumo
Tout à l'entour, e som, e chaumo
Dins lou campas que sènt qu'embaumo...
Lou tèms èro seren, e sol, e 'sperluca.

E coume un lamp, à ras di cledo
Mirèio passo. Pastre e fedo,
Coume quand lis amourro un subit fouletoun,
S'amoulounèron. Mai la fiho :
Emé iéu, i Sànti-Mario
Res vòu veni, de la pastriho?
E davans, ie fusè coume un esperitoun.

Li chin dóu mas la couneiguèron,
E dóu repaus noun boulèguèron.
Mai elo, dis avaus frustant li cabassòu,
Es deja liuencho ; e sus li mato
Di panicaut, di canfourato,
Aquéu perdigalet de chato
Lando, lando ! Si pèd toucavon pas lou sòu...

D'autres chassaient les mères (qui n'ont plus d'agneau) — vers le trayeur : dans l'obscurité, — assis sur une pierre, et muet comme la nuit, — des mamelles gonflées celui-ci exprimait — le bon lait chaud; le lait, jaillissant — à longs traits, s'élevait — dans les bords écumeux de la seille, à vue d'œil.

Les chiens étaient couchés, tranquilles; — les beaux et grands chiens, blancs comme des lis, — gisaient le long de l'enclos, le museau allongé — dans les thyms. Calme — tout alentour, et sommeil, et repos — dans la lande embaumée; — le temps était serein, et calme, et resplendissant d'étoiles.

Et comme un éclair, à ras des claies — Mireille passe : pâtres et brebis, — comme lorsque leur courbe la tête un soudain tourbillon, — s'agglomérèrent. — Mais la jeune fille : — « Avec moi, aux Saintes-Maries — nul ne veut venir, d'entre les bergers? » Et devant (eux), elle fila comme un esprit.

Les chiens du *mas* la reconnurent, — et du repos ne bougèrent. — Mais elle, des chênes-nains frôlant les têtes, — est déjà loin; et sur les touffes — des panicauts, des camphrées, — ce perdreau de fille — vole, vole! Ses pieds ne touchaient pas le sol!

Souvènti-fes à soun passage,
Li courreli que dins l'erbage,
Au pèd di reganèu, dourmien agroumouli,
De sa dourmido treboulado
Subran partien à grand voulado ;
E dins la Crau sourno e pelado
Cridavon : *Courreli! courreli! courreli!*

Emé si péu lusènt d'eigagno,
L'Aubo, entremen, de la mountagno
Se vesié pau-à-pau davala dins lou plan ;
E di calandro capeludo
Lou vòu cantaire la saludo ;
E de l'Aupiho baumeludo
Semblavo qu'au soulèu se mouvien li calan.

Acampestrido e secarouso,
L'inmènso Crau, la Crau peirouso
Au matin pau-à-pau se vesié destapa ;
La Crau antico, ounte, di rèire
Se li raconte soun de crèire,
Souto un deluge counfoundèire
Li Gigant auturous fuguèron aclapa.

Li testoulas ! em' uno escalo,
Em' un esfors de sis espalo
Cresien de cabussa l'Ounnipoutènt ! Deja
De Santo-Vitòri lou serre
Èro estrassa pèr lou pau-ferre ;
Deja l'Aupiho venien querre,
Pèr n'apoundre au Ventour li grand baus eigreja

Souventes fois, à son passage, — les courlis qui, dans les herbes, — au pied des chêneteaux, dormaient blottis, — troublés dans leur sommeil, — soudain partaient à grande volée, — et dans la Crau sombre et nue — criaient : *Courreli ! courreli ! courreli !*

Les cheveux luisants de rosée, — l'Aurore, cependant, de la montagne — se voyait peu à peu dévaler dans la plaine ; — et des alouettes huppées — la volée chanteuse la salue ; — et de l'Alpine caverneuse [4] — il semblait qu'au soleil se mouvaient les sommets.

On voyait le matin découvrir peu à peu — la Crau inculte et aride, — la Crau immense et pierreuse, — la Crau antique, où, des ancêtres — si les récits sont dignes de foi, — sous un déluge accablant — les Géants orgueilleux furent ensevelis.

Les stupides ! avec une échelle, — avec un effort de leurs épaules — ils croyaient renverser le Tout-Puissant ! Déjà — de Sainte-Victoire [5] le morne — était déchiré par le levier ; — déjà ils venaient querir l'Alpine, — pour en ajouter au Ventour les grands escarpements ébranlés.

Diéu duerb la man ; e lou Maïstre,
Emé lou Tron, emé l'Auristre,
De sa man, coume d'aiglo, an parti tóuti tres ;
De la mar founso, e de si vabre,
E de si tournple, van, alabre,
Espeirega lou lie de mabre,
E 'm' acò s'enaurant, coume un lourd sagarés,

L'Anguieloun, lou Tron e l'Auristre,
D'un vaste curbecèu de sistre
Amassolon aqui lis omenas… La Crau,
I douge vènt la Crau duberto,
La mudo Crau, la Crau deserto,
A counserva l'orro cuberto…
Mirèio, sèmpre mai, dóu terradou pairau

Prenié l'alòngui. Li raiado
E lou dardai di souleiado
Empuravon dins l'èr un lusènt tremoulun ;
E di cigalo garrigaudo,
Que grasihavo l'erbo caudo,
Li cimbaleto fouligaudo
Repetavon sèns fin soun long cascarelun.

Ni d'aubre, ni d'oumbro, ni d'amo !
Car, de l'estiéu fugènt la flamo,
Li noumbrous abeié que rasclon, dins l'ivèr,
L'erbeto courto, mai goustouso,
De la grand plano sóuvertouso,
Is Aupo fresco e sanitouso
Èron ana cerca de pasquié sèmpre verd.

Dieu ouvre la main; et le Mistral, — avec la Foudre et l'Ouragan, — de sa main, comme des aigles, sont partis tous trois; — de la mer profonde, et de ses ravins, — et de ses abîmes, ils vont, avides, — épierrer le lit de marbre; — et ensuite s'élevant comme un lourd brouillard,

L'Aquilon, la Foudre et l'Ouragan, — d'un vaste couvercle de poudingue — assomment là les colosses... La Crau, — la Crau ouverte aux douze vents, — la Crau muette, la Crau déserte, — a conservé l'horrible couverture... — De plus en plus, Mireille, du terroir paternel

S'éloignait. Les rayonnances — et l'éjaculation ardente du soleil — attisaient dans l'air un luisant tremblement; — et des cigales de la lande, — que grillait l'herbe chaude, — les petites cymbales folles — répétaient sans fin leur long claquettement.

Ni arbre, ni ombre, ni âme! — car, fuyant la flamme de l'été, — les nombreux troupeaux qui tondent en hiver — l'herbette courte, mais savoureuse, — de la grande plaine sauvage, — aux Alpes fraîches et salubres — étaient allés chercher des pâturages toujours verts.

Souto li fio que Jun escampo,
Mirèio lampo, e lampo, e lampo!
E li rassado griso, au revès de si trau,
S'entredisien : Fau èstre folo
Pèr barrula li clapeirolo,
Em' un soulèu que sus li colo
Fai dansa li mourven, e li code à la Crau!

E li prègo-Diéu, à l'oumbrino
Dis argelas : O pelerino,
Entorno, entorno-te! ie venien. Lou bon Diéu
A mes i font d'aigo clareto,
Au front dis aubre a mes d'oumbreto
Pèr apara ti coulouret0,
E tu, rimes ta caro à l'uscle de l'estiéu!

En van peréu l'avertiguèron
Li parpaioun que la veguèron.
Lis alo de l'Amour e lou vènt de la Fe
L'emporton, coume l'auro emporto
Li blanc gabian que soun pèr orto
Dins li sansouiro d'Aigui-Morto.
Tristas, abandouna di pastre e de l'avé,

De liuen en liuen, pèr la campagno,
Parèis un jas cubert de sagno...
Quand pamens se veguè, badanto de la set,
Au bruladou touto souleto,
Ni regouloun ni regouleto,
Trefouliguè 'no brigouleto...
E faguè : Grand Sant Gènt, ermito dóu Bausset!

Sous les feux que Juin verse, — comme l'éclair Mireille court, et court, et court! —Et les grands lézards gris, au rebord de leurs trous, — disaient entre eux : « Il faut être folle — pour vaguer dans les cailloux, — par un soleil qui sur les collines — fait danser les *morvens*[6], et les galets dans la Crau! »

Et les mantes-religieuses, à l'ombrette — des ajoncs : « O pèlerine, — retourne, retourne-toi! lui disaient-elles. Le bon Dieu — a mis aux sources de l'eau claire, — au front des arbres a mis de l'ombre — pour protéger les couleurs de tes (joues),—et toi, tu brûles ton visage au hâle de l'été! »

Vainement l'avertirent aussi — les papillons qui la virent. — Les ailes de l'Amour et le vent de la Foi— l'emportent, comme la bise emporte — les blancs goëlands qui errent — dans les plages salées d'Aigues-Mortes. — Profondément triste, abandonnée des pâtres et des brebis,

De loin en loin, par la campagne, — paraît une bergerie couverte de *typha*. — Quand pourtant elle se vit, béante de soif, — en ces lieux brûlés toute seule,— sans ruisseau ni ruisselet, — elle tressaillit légèrement... — et dit : « Grand Saint Gent, ermite du Bausset[7]!

O bèu e jouine labouraire,
Qu'atalerias à voste araire
Lou loup de la mountagno! o divin garrigaud,
Que durberias la roco duro
A dos pichòti couladuro
D'aigo e de vin, refrescaduro
Pèr vosto maire, lasso e mourènto de caud;

Car, coume iéu, quand tout soumiho,
Avias placa vosto famiho,
E, soulet emé Diéu, i gorgo dóu Bausset
Vous trouvè vosto maire. Ansindo,
Mandas-me 'n fiéu d'aigueto lindo,
O bon Sant Gènt! Lou gres que dindo
Me crèmo li peiado, e more de la set!

Lou bon Sant Gènt, de l'empirèio,
Entendeguè prega Mirèio :
E Mirèio, autant lèu, d'un releisset de pous,
Alin dins la champino raso,
A vist belugueja la graso.
E dóu dardai fendè la braso,
Coume lou martelet que travèsso un espousc.

Èro un vièi pous tout garni d'éurre,
Que li troupèu i' anavon béure.
Murmurant douçamen quàuqui mot de cansoun,
I' a 'n pichot drole que jougavo
Souto la pielo, ounte cercavo
Lou pau d'oumbreto qu'amagavo;
Contro, avié 'n panié plen de blanc cacalausoun.

« O bel et jeune laboureur, — qui attelâtes à votre charrue — le loup de la montagne! ô divin solitaire, — qui ouvrîtes la roche dure — à deux petits filets — d'eau et de vin, pour rafraîchir — votre mère, lasse et mourante de chaud;

« Car, ainsi que moi, lorsque tout dort, — vous aviez déserté votre famille, — et, seul et avec Dieu, aux gorges du Bausset — vous trouva votre mère. De même, — envoyez-moi un filet d'eau limpide, — ô bon Saint Gent! Le galet sonore — brûle l'empreinte de mes pieds, et je meurs de soif! »

Le bon Saint Gent, de l'empyrée — entendit prier Mireille :—et Mireille aussitôt, d'une margelle de puits, — au loin dans la rase campagne, — a vu étinceler la dalle. — Et des dards du soleil elle fendit la braise, — comme le martinet qui traverse une ondée.

C'était un vieux puits tout revêtu de lierre, — où les troupeaux allaient boire. — Murmurant doucement quelques mots de chanson, — un petit garçon y jouait — sous l'auge, où il cherchait — le peu d'ombre qu'elle abritait; — près de lui, il avait un panier plein de blancs limaçons.

E l'enfantoun, dins sa man bruno,
Lis agantavo, uno pèr uno,
Li pàuri meissounenco ; e 'm' acò ie venié :
Cacalaus, cacalaus mourgueto,
Sorte lèu de ta cabaneto,
Sorte lèu ti bèlli baneto,
O senoun, te roumprai toun pichot mounastié.

La bello Craenco enflourado,
E qu'au ferrat s'èro amourrado,
Aubourè tout-d'un-cop soun poulit mourranchoun :
— Mignot, que fas aqui ? — Pauseto.
— Dins lou baucage e li lauseto,
Acampes de cacalauseto ?
— L'avès bèn devina ! respoundè lou pichoun.

Vè ! quant n'ai dins ma canestello !
Ai de mourgueto, de platello,
De meissounenco...—E pièi, li manjes?—Iéu ? pas mai !
Ma maire, tóuti li divèndre,
Li porto à-n-Arle pèr li vèndre,
E nous entorno bon pan tèndre....
Ie sias agudo estado, en Arle, vous ? — Jamai.

— Hoi ! sias jamai estado en Arle ?
Ie siéu esta, iéu que vous parle !
Ai ! pauro, se sabias la grando vilo qu'es,
Arle ! Talamen s'estalouiro
Que, dóu grand Rose que revouiro,
N'en tèn li sèt escampadouiro !...
Arle à de bióu marin que paisson dins si tes,

Et le jeune enfant, dans sa main brune,— les prenait, une à une,—les pauvres hélices des moissons[8], et leur chantait : — « *Escargot, escargot nonnain,* — *sors promptement de ta cellule,*—*sors promptement tes belles petites cornes,*—*ou sinon, je romprai ton petit monastère.* »

La belle fille de Crau, colorée (par la marche), — et qui dans le seau avait plongé ses lèvres, — releva tout d'un coup son charmant minois : — « Mignon, que fais-tu là ! » — « Petite pause. » — « Dans le gazon et les galets, — tu ramasses des limaçons ? » — « Vous avez deviné juste ! répliqua le petit.

« Voyez ! combien j'en ai dans ma corbeille ! — J'ai des *nonnains*, des *platelles*, des *moissonniennes*[9]... » — « Et puis, tu les manges ? » — « Moi ? nenni ! — Ma mère, tous les vendredis, — les porte à Arles pour les vendre, — et nous rapporte bon pain tendre... — Y avez-vous été en Arles, vous ? » — « Jamais. »

— « Quoi ! vous n'avez jamais été en Arles ? — J'y ai été, moi qui vous parle ! — Ah ! pauvrette, si vous saviez la grande ville que c'est, — Arles ! Si loin elle s'étend, — que, du grand Rhône plantureux — elle tient les sept embouchures !... — Arles a des bœufs marins qui paissent dans les îlots de sa plage ;

Arle a soun cavalin sóuvage;
Arle, dins rèn qu'un estivage,
Meissouno proun de blad, pèr se nourri, se vòu,
Sèt an de filo! A de pescaire
Que ie carrejon de tout caire;
A d'entrepide navegaire
Que van di liuènchi mar afrounta li revòu...

E tirant glòri mervihouso
De sa patrìo souleiouso,
Disié, lou galant drole, emé sa lengo d'or,
E la mar bluio que tremolo,
E Mount-Majour que pais li molo
De plen gourbin d'óulivo molo,
E lou bram qu' i palun fai ausi lou bitor.

Mai, o ciéuta douço e brunello,
Ta mereviho courounello,
Oublidè, lou pichot, de la dire : lou cèu,
O drudo terro d'Arlè, douno
La bèuta puro à ti chatouno,
Coume li rasin à l'autouno,
De sentour i mountagno e d'aleto à l'aucèu.

La bastidano, inatentivo,
Èro aqui drecho e pensativo :
— Bèu jouveinet, se vos, faguè, veni 'mé iéu,
Emé iéu vène! Sus li sause
Avans que la reineto s'ause
Canta, fau que moun ped se pause
De l'autro man dóu Rose, à la gàrdi de Diéu!

« Arles a sa race de chevaux sauvages ; — Arles, en seul été, — moissonne assez de blé pour se nourrir, si elle veut, — sept ans de suite ! Elle a des pêcheurs — qui lui charrient de toute part ; — elle a des navigateurs intrépides — qui vont des mers lointaines affronter les tourbillons... »

Et tirant gloire merveilleuse — de sa patrie de soleil, — il disait, le gentil gars, en sa langue d'or, — et la mer bleue qui tremble, — et Mont-Majour qui paît les meules — de pleines mannes d'olives molles, — et le beuglement qu'aux marécages fait ouïr le butor.

Mais, ô cité douce et brune, — ta merveille suprême, — il oublia, l'enfant, de la dire : le ciel, — ô féconde terre d'Arles, donne — la beauté pure à tes filles, — comme les raisins à l'automne, — des senteurs aux montagnes et des ailes à l'oiseau.

Inattentive, la fille des champs — était là debout et pensive : — « Beau gars, si tu veux, dit-elle, venir avec moi, — avec moi viens ! Sur les saules — avant que la raine s'entende — chanter, il faut que mon pied se pose — de l'autre côté du Rhône, à la garde de Dieu ! »

Lou drouloun ie diguè : Pecaire!
Capitas bèn : sian de pescaire.
Emé nous-autre, aniue, souto lou tibanèu,
Vous coucharés au pèd dis aubo,
E dourmirés dins vosto raubo;
Moun paire, pièi, à la primo aubo,
Deman vous passara, dins noste breganèu.

— Oh! noun, me sènte enca proun forto
Pèr, esto niue, resta pèr orto...
— Que Diéu vous en preserve! adounc voulès aniue
Vèire la bando que s'escapo,
Doulènto, dóu Trau de la Capo?
Ai! ai! ai! ai! se vous encapo,
Em' elo dins lou gourg vous fai passa pèr iue!

— E qu'es aquéu Trau de la Capo?
— Tout en caminant dins li clapo,
Vous countarai acò, filheto!... E coumencè :
I'avié 'no fes uno grando iero
Que regounflavo de garbiero.
Sus lou dougan de la ribiero,
Deman veirés lou rode ounte acò se passè.

Despièi un mes, emai passavo,
Sus lou plantat que s'espóussavo
Un roudet Camarguen de-longo avié cauca.
Pas uno vòuto de relàmbi!
Sèmpre li bato dins l'engàmbi!
E, sus l'eiròu póussous e gàmbi,
De mountagno d'espigo à sèmpre cavauca!

Le gars lui dit : — « Dame! — vous rencontrez bien : nous sommes pêcheurs. — Avec nous, cette nuit, sous la tente, — vous coucherez au pied des peupliers blancs, — et dormirez dans votre robe; — mon père, ensuite, à la première aurore, — demain vous passera, dans notre *bord*. »

— « Oh! non, je me sens assez forte encore — pour, cette nuit, rester errante! » — « Que Dieu vous en garde! Voulez-vous donc, cette nuit, — voir la bande qui s'échappe, — plaintive, du Trou, de la Cape? — Malheur à vous! si elle vous rencontre, — avec elle dans le gouffre elle vous fait sombrer! »

— « Et qu'est-ce que ce Trou de la Cape? » — « Tout en marchant parmi les pierres, — je vous conterai ça, fillette!... » Et il commença : — « Il était une fois une grande aire — qui regorgeait de meules de gerbes. — Sur la berge de la rivière, — demain vous verrez le lieu où cela se passa.

« Depuis un mois et plus, — sur les (gerbes) dressées qui secouaient (leurs grains), — un cercle de (chevaux) Camargues avait sans cesse piétiné. — Pas un instant de relâche! — toujours les sabots dans l'entrave! — et sur l'airée poudreuse et tortueuse, — toujours des montagnes d'épis à *chevaucher!*

Fasié 'n soulèu!... La derrabado
Semblavo, dison, atubado.
E li fourco de bos, de-longo, en l'èr, fasien
Sauta de revoulun de blesto;
E lou póutras, e lis aresto,
Coume de flècho d'aubaresto,
I narro di chivau de-longo se trasien.

O pèr Sant Pèire o pèr Sant Charle
Poudias souna, campano d'Arle!
Ni fèsto ni dimenche au paure cavalun!
Sèmpre la matrassanto cauco,
Sèmpre l'aguhiado que trauco,
Sèmpre la cridadisso rauco
Dóu gardian, aplanta dins l'ardènt revoulun!

L'avare mèstre, i blanc caucaire
Encaro avié bouta, pecaire!
Lou mourraioun... Venguè Nostro-Damo d'Avoust
Deja, sus lou plantat que fumo,
Li liame, coume de coustumo,
Viravon mai, trempe d'escumo,
Lou fege arrapa i costo e lou mourre bavous.

Veici que tout-d'un-cop s'acampo
E la chavano e la sisampo...
Ai! un cop de mistrau escoubeto l'eiróu;
Dis afama (que renegavon
Lou jour de Diéu) lis iue se cavon;
Lou batedou mounte caucavon
Trantraio, e s'entreduerb coume un negre peiróu!

« Il faisait un soleil!... L'airée [10] — semblait, dit-on, en flammes. — Et les fourches de bois, sans cesse, dans l'air faisaient — bondir des tourbillons de gerbée ;—et les ablais et les barbes (du froment), — comme des flèches d'arbalète, — aux naseaux des chevaux sans cesse étaient lancés.

« Ou à la Saint-Charles ou à la Saint-Pierre, —vous pouviez sonner, cloches d'Arles! — Ni fête ni dimanche aux malheureux chevaux : — toujours le harassant foulage! —toujours l'aiguillade qui perce! — toujours les cris rauques — du gardien, immobile dans l'ardent tourbillon!

« L'avare maître, aux blancs *fouleurs* — en outre avait mis, hélas! — la muselière... Vint Notre-Dame d'Août. — Déjà, sur les (gerbes) dressées (et) fumantes, — les (bêtes) accouplées, comme d'usage,— tournaient encore, trempées d'écume, — le foie collé aux côtes et le museau baveux.

« Voici que tout à coup accourent — et l'orage et la bise glacée... — Aïe! un coup de mistral balaye l'airée; — des affamés (qui reniaient — le jour de Dieu) les yeux se creusent; — le champ du foulage — chancelle, et s'entr'ouvre comme un noir chaudron!

La grand bancado remoulino,
Coume en furour; de la toumplino,
Fourquejaire, gardian, gardianoun, rèn pousquè
Se n'en sauva! Lou mèstre, l'iero,
Lou drai, li cabro, li garbiero,
Li primadiè, la rodo entiero,
Dins lou toumple sèns founs tout s'aproufoundiguè!

— Me fai ferni! diguè Mirèio.
— Oh! n'i'a bèn mai, o vierginèio!
Deman, dirés bessai que siéu un foulinèu,
Veirés, dins soun aigo blavenco,
Jouga lis escarpo e li tenco;
E li merlato palunenco
De-countunio à l'entour canta dins li canèu.

Vèngue lou jour de Nostro-Damo.
Lou soulèu, courouna de flamo,
A mesuro que mounto à soun pounteficat,
Emé l'auriho contro terro
Boutas-vous plan, plan, à l'espèro:
Veirés lou gourg, de linde qu'èro,
S'ensourni pau-à-pau de l'oumbro dóu pecat!

E di founsour de l'aigo fousco,
Coume de l'alo d'uno mousco
Ausirés pau-à-pau s'auboura lou zounzoun;
Pièi es un clar dindin d'esquerlo;
Pièi, à cha pau, entre li berlo,
Coume de voues dins uno gerlo,
Un orre jafaret qu'adus la fernisoun!

« Le grand monceau (de pailles) tourbillonne, — comme en fureur ; de l'abîme, — ouvriers aux fourches, gardiens, aides-gardiens, rien ne put — s'en sauver. Le maître, l'aire, — le van, les chèvres (du van), les meules, — les (coursiers) conducteurs, le haras tout entier, — dans le gouffre sans fond tout s'engloutit. »

— « Cela me fait frissonner ! » dit Mireille. — « Oh ! il y a bien plus, ô vierge ! — Demain, vous direz peut-être que je suis un petit fou, — vous verrez, dans son eau bleuâtre, — se jouer les carpes et les tanches ; — et les merles de marais — continuellement alentour chanter dans les roseaux.

« Vienne le jour de Notre-Dame. — A mesure que le soleil, couronné de feux, — monte à son pontificat, — avec l'oreille contre terre, — mettez-vous doucement, doucement à l'affût ! — vous verrez le gouffre, de limpide qu'il était, — s'assombrir peu à peu de l'ombre du péché.

« Et des profondeurs de l'eau trouble, — comme de l'aile d'une mouche — vous ouïrez peu à peu s'élever le bourdonnement. — Puis c'est un clair tintement de clochettes ; — puis, peu à peu, entre les berles, — semblable à des voix dans une amphore, — un horrible tumulte qui amène le frisson !

Es pièi un trot de chivau maigre
Que sus l'eiròu un gardian aigre
Lis esbramasso e coucho emé de maugrabiéu.
Es d'estrepado rabastouso;
Es uno terro despictouso,
Aspro, secado, sóuvertouso,
Que respond coume uno iero ounte caucon, l'estiéu.

Mai à mesuro que declino
Lou sant soulèu, de la toumplino
Li blastème, li brut, se fan rau, mourtinèu;
Toussis la manado gancherlo
Aperalin; souto li berlo
Calon li clar dindin d'esquerlo,
E canton mai li merle au bout di long canèu.

Tout en parlant d'aquéli causo,
Em' soun panié de cacalauso
Davans la chatouneto anavo lou drouloun.
Lindo, sereno, acoulourido
Pèr lou tremount, la colo arido
Emé lou cèu deja marido
Sis àuti peno bluio e si grand testau blound;

E lou soulèu que, dins la cintro
De si long rai, plan-plan s'enintro,
Laisso la pas de Diéu i palun, au Grand-Clar,
Is óulivié de la Vaulongo,
Au Rose qu'eilavau s'alongo,
I meissounaire, qu'à la longo
Aubouron soun esquino e bevon lou vènt Larg.

« C'est ensuite un trot de chevaux maigres — que sur l'airée un aigre gardien — insulte de ses cris et presse de jurons. — C'est un piétinement pénible ; — c'est un sol inclément, — âpre, sec plein d'horreur, — sonore comme une aire où l'on dépique, l'été.

« Mais à mesure que décline — le saint soleil, du gouffre — les blasphèmes, les bruits, se font rauques, mourants ; — tousse le troupeau écloppé — dans les lointaines profondeurs ; sous les berles — s'éteignent les clairs tintements de clochettes, — et chantent de nouveau les merles au bout des longs roseaux. »

Tout en parlant de ces choses, — avec son panier de limaçons—devant la jeune fille allait le petit gars. — Limpide, sereine, colorée — par le couchant, la colline aride — au ciel déjà marie — ses hauts remparts bleus et ses grands promontoires blonds ;

Et le soleil qui, dans le cintre — de ses longs rayons, lentement se retire, — laisse la paix de Dieu aux marais, au Grand-Clar [11], — aux oliviers de la Vallongue [12], — au Rhône qui s'allonge là-bas,— aux moissonneurs, qui enfin — relèvent leur dos et boivent le vent Largue.

E lou drouloun diguè : Jouvènto,
Alin, vè la telo mouvènto
De noste tibanèu, mouvènto au ventoulet !
Vè, sus l'aubo que ie fai calo,
Vè, vè moun fraire Not qu'escalo !
Segur aganto de cigalo,
O regardo belèu se torne au tendoulet.

Ai ! nous a vist !... Ma sorre Zeto,
Que ie fasiè la courbo-seto,
Se reviro... e vela que vers mà maire cour
Ie dire que, sèns tiro-laisso,
Pòu alesti lou bouiabaisso.
Dins lou barquet deja se baisso,
Ma maire, e pren li pèis que soun à la frescour.

Mai èli dous, d'uno abrivado
Coume escalavon la levado :
— Tè ! cridè lou pescaire, espincho, que fai gau,
Femo !... Bèn lèu, pèr mau que vague,
Noste Andreloun, crese que fague
Un pescadou di fièr que i' ague !
Velou que nous adus la rèino di pougau !

Et le gars dit : « Jouvencelle, — au loin, voyez-vous la toile mouvante — de notre pavillon, mouvante au zéphyr ? — Voyez, sur le peuplier blanc qui l'abrite, — voyez, voyez mon frère Not qui grimpe ! —Bien sûr il attrappe des cigales,—ou regarde peut-être si je retourne à la tente.

« Ah ! il nous a vus !... Ma sœur Zette, — qui lui prêtait l'épaule,—se retourne... et la voilà qui court vers ma mère — pour lui dire que, sans retard, — elle peut apprêter le *bouillabaisse*. — Dans le bateau déjà se courbe — ma mère, et elle prend les poissons qui sont au frais. »

Mais comme, d'un élan, eux deux — gravissaient la digue : — « Tiens ! s'écria le pêcheur, vois comme c'est charmant, — femme !... Bientôt, vienne qui plante ! — notre Andreloun fera, je crois, — un pêcheur des fiers qu'il y ait ! —Le voici qui nous amène la reine des anguilles ! »

NOTES

DU CHANT HUITIÈME

---

[1] Courez aux Saintes (*courrès i Santo*). Voyez Chant I, note 15.

[2] L'Aigle, constellation.

[3] Maguelonne (*Magalouno*). D'après un vieux roman de chevalerie aussi populaire que celui de *Quatre fils Aymon*, le comte Pierre de Provence, ayant enlevé Maguelonne, fille du roi de Naples, s'enfuit avec elle à travers monts et vallées. Un jour que Maguelonne s'était endormie au bord de la mer, un oiseau de proie enleva un bijou de santal qui brillait au cou de la princesse. Son amant monta sur une nacelle pour suivre l'oiseau sur la mer; mais soudain une tempête s'éleva, et emporta Pierre en Égypte, où il fut accueilli et comblé d'honneurs par le soudan. La belle Maguelonne s'éveilla et se mit, tout éplorée, à chercher son ravisseur. Après une foule d'aventures romanesques, ils se retrouvèrent en Provence, où Maguelonne, devenue abbesse, avait fondé un hôpital, autour duquel, selon cette chronique fabuleuse, s'éleva plus tard la ville de Maguelonne.

[4] L'Alpine *caverneuse* (*l'Aupiho baumeludo*), épithète motivée par les grottes des Baux et de Cordes qu'on trouve dans cette montagne.

[5] Le morne ou pic de Sainte-Victoire (*de Santo-Vitòri lou serre*), à l'orient d'Aix : haut escarpement qui tire son nom de la grande victoire remportée par Marius sur les Teutons, à Pourrières, dans le voisinage.

[6] Les morvens (*li mourven*), genévriers de Phénicie (*Juniperus Phœnicea*, Lin.)

[7] Saint Gent, ermite du Bausset (*Sant Gènt, ermito dóu Bausset*), jeune laboureur, de Monteux, qui, au commencement du onzième siècle, se retira dans la gorge du Bausset (près de Vaucluse) pour y vivre en ermite. Son ermitage, et la fontaine miraculeuse qu'il fit jaillir, dit la tradition, en implantant ses doigts dans le rocher, sont le but d'un pèlerinage très-fréquenté.

[8] Hélice des *moissons* (*meissounenco*), *helix cæspitum*, nommée *meissounenco*, parce qu'après la moisson, elle monte et se colle le long des chaumes.

[9] Nonnain (*mourgueto*), *helix vermiculata*. — Platelle (*platello*), *helix algira*. — *Moissonniennes*, voyez la note précédente.

[10] *Derrabado*, improprement traduit par *airée*, signifie *arrachis*. Ce mot désigne les gerbes qui ont déjà subi un premier piétinement de chevaux, et qu'on arrache de dessous l'airée pour les soumettre à un nouveau foulage.

[11] Grand-Clar (*Grand-Clar*), vaste étang de la Crau, entre les Baux et Arles.

[12] Vallongue (*Vaulongo*), vallée des Alpines.

CANT NOUVEN

L'ASSEMBLADO

Desoulacioun de Mèste Ramoun e de Jano-Mario, quand trovon plus Mirèio. — Tout-d'un-tèms lou vièi mando souna e acampo dins l'iero tóuti li travaiadou dóu mas. — Li segaire, li rastelarello, lou fencirage. — Li carretié, l'estremage di fen. — Li bouié. — Li meissounié, la meissoun, li glenarello. — Li pastre. — Recit de Laurèn de Gòut, capoulié di meissounié : lou cop de voulame. — Recit dóu segaire Jan Bouquet : lou nis agarri pèr li fournigo. — Recit dóu Marran, baile di firà : la marco de mort. — Recit d'Antèume, lou baile-pastre.—Antèume a vist Mirèio qu'anavo i Sànti-Mario. — Estrambord e prejit de la maire. — Partènço de la famiho pèr avé Mireio.

Li grand falabreguié plourèron ;
Adoulentido, s'embarrèron
Dins si brusc lis abiho, óublidant lou pasquié
Plen de lachusclo e de sadrèio.
— Avès rèn vist mounte èi Mirèio?
Ie demandavon li ninfèio,
I gèntis argno bluio adounado au pesquié.

Lou vièi Ramoun emé sa femo,
Tóuti dous gounfle de lagremo,
Ensèn, la mort au cor, asseta dins lou mas,
Amaduron soun coudoun : — Certo,
Fau agué l'amo escalaberto !...
O malurouso ! o disaverto !
De la folo jouinesso o terrible estramas !

CHANT NEUVIÈME

L'ASSEMBLÉE

Désolation de Maître Ramon et de Jeanne-Marie, en s'apercevant de l'absence de Mireille. — Le vieillard mande aussitôt et rassemble dans l'aire tous les travailleurs de la ferme. — Les faucheurs, les faneuses, la fenaison. — Les charretiers, la rentrée des foins. — Les laboureurs. — Les moissonneurs, la moisson, les glaneuses. — Les bergers. — Récit de Laurent de Goult, chef des moissonneurs : le coup de faucille. — Récit du faucheur Jean Bouquet : le nid envahi par les fourmis. — Récit du Marran, chef des garçons de charrue : le présage de mort. — Récit d'Antelme, chef des pâtres. — Antelme a vu Mireille allant aux Saintes-Maries. — Transports et invectives de la mère. — Départ de la famille à la poursuite de Mireille.

Les grands micocouliers pleurèrent ; — affligées, s'enfermèrent — dans leurs ruches les abeilles, oubliant le pacage — plein de tithymales et de sarriettes. — « Avez-vous point vu où est Mireille? » — demandaient les nymphæas — aux gentils alcyons bleus adonnés au vivier.

Le vieux Ramon et son épouse, — tous deux gonflés de larmes, — ensemble, la mort au cœur, assis dans le *mas*, — mûrissent leur douleur[1] : « Certes, — il faut avoir l'âme en délire !... — O malheureuse ! ô écervelée ! — de la folle jeunesse ô terrible et lourde chute !

Nosto Mirèio bello, o gafo!
O plour! 'mé lou darrié di piafo
S'èi raubado, raubado em' un abóumiani!...
Quau nous dira, desbardanado,
Lou lio, la cauno acantounado
Ounte lou laire t'a menado?...
E brandavon ensèn si front achavani.

Emé la saumo e lis ensàrri
Venguè lou chourlo, à l'ourdinàri;
E dre sus lou lindau : Bonjour! Veniéu cerca,
Mèstre, lis iòu e lou grand-béure.
— Entorno-te, maladiciéure!
Cridè lou vièi, que, tau qu'un siéure,
Me sèmblo que sènso elo aro siéu desrusca!

D'uno souleto escourregudo,
Entorno-te de ta vengudo,
Chourlo! à travès de champ parte coume l'uiau!
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire!
I meissounié digo de traire
Li voulame; i mendi, de leissa lou bestiau :

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu; travèsso, dins li gres,
Li bèus esparcet rouge; passo
Entre lis éuse di ribasso;
Franquis d'un bound li draio basso;
Sènt deja li prefum dóu fen toumba de fres.

« Notre Mireille belle, ô équipée ! — ô pleurs ! avec le dernier des truands — s'est enlevée, enlevée avec un bohême !... — Qui nous dira, dévergondée, — le lieu, la caverne reculée — où le larron t'a conduite?... » — Et ils branlaient ensemble leurs fronts orageux.

Avec l'ânesse et les mannes de sparterie—vint l'échanson, selon l'usage ; — et, debout sur le seuil : « Bonjour! Je venais querir,—maître, les œufs et le *grand-boire* [2]. » — « Retourne-toi, malédiction ! — cria le vieillard, car, tel qu'un chêne-liége, — sans elle, ores il me semble qu'on m'a arraché l'écorce !

« D'une seule course, — retourne-toi de ta venue, — échanson! A travers champs pars comme l'éclair ! — Que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues ! — aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles ; aux bergers, de laisser le bétail :

« Qu'ils viennent me trouver ! » — Aussitôt, — plus léger que les chèvres, — part le valet fidèle ; il traverse, dans les terrains pierreux, — les beaux sainfoins rouges ; il passe — entre les yeuses des hauts talus ; —il franchit d'un bond les chemins bas ; — il sent déjà les parfums du foin fraîchement abattu.

Dins li luserno bèn nourrido,
Auto, e de blu tóuti flourido,
Entènd cruci de liuen la daio; à pas egau
Vèi avança li fort segaire,
Sus l'andano plega : de caire,
Davans l'aciè desverdegaire,
Cabusso la panouio en marro que fan gau.

D'enfant, de chato risouleto,
Dins l'endaiado verdouleto
Rastelavon; n'en vèi que meton à mouloun
Lou fen adeja lèst; cantavon,
E li grihet (que desertavon
De davans li daio), escoutavon...
Sus un brancan de frais que tiron dous biòu blound,

Alin pu liuen, vèi, auto e largo,
L'erbo fenalo que se cargo :
L'abile carretiè, sus lou viage, eilamount,
A grand brassòu, de la pasturo
Que i'embarravo la centuro,
Fasiè mounta sèmpre l'auturo,
Acatant parabando, e rodo, emai timoun.

E 'mé lou fen que tirassavo,
Quand pièi lou càrri s'avançavo,
D'un bastimen de mar aurias di l'embalun!
Veici pamens que lou cargaire
S'aubouro dre coume un targaire,
E tout-d'un-tèms crido i segaire :
Segaire! aplantas-vous, i' a quauque treboulun!

Dans les luzernes touffues, — hautes, et de blet toutes fleuries, — il entend craquer de loin la faux, à pas égaux — il voit avancer les forts faucheurs, — ployés sur l'andain : de côté, — devant l'acier destructeur de verdure, — se renverse la fane en lignes qui font plaisir (à voir).

Des enfants, des jeunes filles rieuses, — dans l'andain verdoyant — râtelaient ; il en voit qui mettent à meules — le foin déjà prêt ; ils chantaient, — et les grillons (qui désertaient — devant les faux), écoutaient... — Sur un chartil de frêne, que tirent deux bœufs blonds,

Là-bas, plus loin, il voit, large et haute, — l'herbe fauchée que l'on charge ; — l'habile charretier, sur le charroi, là-haut, — à grandes brassées, du fourrage — qui lui enfermait la ceinture, — élevait sans cesse la hauteur, — couvrant ridelles, et roues, et timon.

Et, avec le foin qui traînait, — lorsque ensuite s'avançait le char, — d'un bâtiment de mer vous eussiez dit la masse. — Voici pourtant que le chargeur — comme un jouteur se lève droit, — et crie soudain à ceux qui fauchent : « Faucheurs ! arrêtez-vous, il y a quelque trouble ! »

Li carreteiroun, qu'à fourcado
Ie pourgissien l'erbo secado,
Tourquèron li degout de soun front tout coulant;
E, sus la cenglo de sa taio,
Pausant la costo de la daio,
Vers la planuro ounte dardaio
Li segaire tenien la visto, en amoulant.

— Ome! escoutas qu'a di lou mèstre,
Ie fai lou mandadou campèstre :
Chourlo, m'a di, subran parte coume l'uiau!
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié digo de traire
Li voulame ; i mendi, de leissa lou bestiau :

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu : encambo li regoun
Mounte trachisson li garanço,
D'Alten preciouso remembranço;
Vèi de pertout l'Amaduranço
Que daurejo la terro i fio de soun pegoun.

Dins li gara 'stela d'auriolo,
Vèi, caminant darrié si miolo,
Li ràfi vigourous, courba sus lou doubli;
Vèi, de soun ivernenco dormo,
La terro qu'en mouto disformo
S'eigrejo, e dins la rego einormo
Li guigno-co segui l'araire, entrefouli.

Les aides-charretiers, qui à pleine fourche — lui présentaient l'herbe fanée, — essuyèrent les gouttes de leur front ruisselant ; — et sur le ceinturon de leur taille—posant le dos de la faux, —vers la plaine où darde (le soleil) — les faucheurs tenaient la vue, en aiguisant.

— « Hommes ! écoutez ce qu'a dit le maître, — leur fait le messager rustique : — « Échanson, m'a-t-il dit, pars soudain comme l'éclair ! — Que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues ; — aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles ; aux bergers, de laisser le bétail :

« Qu'ils viennent me trouver ! » — Aussitôt, plus léger que les chèvres, — part le valet fidèle : il enjambe les billons — où croissent les garances, — d'Althen[3] précieux souvenir ; — il voit de partout la Maturité — qui dore la terre aux feux de sa torche.

Dans les guérets étoilés d'*aurioles*[4], — il voit, cheminant derrière leurs mules, — les laboureurs vigoureux, courbés sur la charrue ; — il voit, de son sommeil hivernal, — la terre en mottes difformes — se soulever, et dans l'énorme sillon—les hochequeues suivre l'araire, frétillants.

— Ome! escoutas qu'a di lou mèstre!
Ie fai lou mandadou campèstre :
Chourlo, m'a di, subran parte coume l'uiau!
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire ;
I meissounié digo de traire
Li voulame ; i mendi, de leissa lou bestiau :

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu : e sauto li valat
Tóuti flouri d'erbo pradiero;
Trauco li blànqui civadiero ;
Dins li grand terrado bladiero
E rousso d'espigau, s'esmarro apereila.

Quaranto meissounié, quaranto
Coume de flamo devouranto,
De soun vièsti fougous, redoulènt, agradiéu,
Despuiavon la terro ; anavon
Sus la meissoun que meissounavon,
Coume de loup! Desvierginavon
De soun or, de sa flour, e la terro e l'estiéu.

Darrié lis ome, e 'n lòngui ligno
Coume li maiòu d'uno vigno,
Toumbavo la gavello aderrèn : dins si bras,
Li ligarello afeciounado
Lèu acampavon li manado ;
E lèu, la garbo estènt quichado
Em' un cop de geinoun, la jitavon detras.

— « Hommes! écoutez ce qu'a dit le maître, — leur fait le messager rustique : — « Échanson, m'a-t-il dit, pars soudain comme l'éclair! — Que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues; — aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles; aux bergers, de laisser le bétail :

« Qu'ils viennent me trouver! » Aussitôt, — plus léger que les chèvres, — part le valet fidèle : il saute les fossés, — tout fleuris d'herbes prairiales ; — il troue (dans) les champs d'avoine blancs ; — dans les grandes pièces de blé, — rousses d'épis, il se perd au loin.

Quarante moissonneurs, quarante, —pareils à des flammes dévorantes, — de son vêtement touffu, odorant, gracieux, — dépouillaient la terre ; ils allaient — sur la moisson qu'ils moissonnaient — comme des loups ! ils dévirginaient — de leur or, de leur fleur, et la terre, et l'été.

Derrière les hommes, et en longues files — comme les crossettes d'une vigne, — tombait la javelle avec ordre : dans leurs bras — les ardentes lieuses — vite ramassaient les poignées, — et vite, pressant la gerbe — d'un coup de genou, la jetaient derrière (elles).

Coume lis alo d'un eissame
Beluguejavon li voulame;
Beluguejavon coume, à la mar, li risènt
Mounte au soulèu jogo la larbo;
E counfoundènt si rùfi barbo,
En garbeiroun lis àuti garbo,
En garbeiroun pounchu, mountavon à cha cènt.

Acò semblavo, pèr li terro,
Li pavaioun d'un camp de guerro :
Coume aquéu de Bèucaire, autre-tèms, quand Simoun
E la Crousado franchimando,
E lou legat que li coumando,
Venguèron, zóu ! à touto bando,
Sagata la Prouvènço e lou Comte Ramoun !

Mai enterin li glenarello,
D'aqui, d'eila, van, jougarello,
E si gleno à la man; enterin, i canié,
O di garbiero à l'oumbro caudo,
Manto chatouno fouligaudo,
Souto un regard que l'esbrihaudo,
S'alangouris : Amour tambèn es meissounié.

— Ome ! escoutas qu'a di lou mèstre,
Ie fai lou mandadou campèstre :
Chourlo ! m'a di, subran parte coume l'uiau;
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié, digo de traire
Li voulame ; i mendi, de leissa lou bestiau.

Comme les ailes d'un essaim — étincelaient les faucilles ; — elles étincelaient comme, à la mer, les (flots) rieurs — où, au soleil, s'ébat le carrelet ; — et confondant leurs barbes rudes, — en meules les hautes gerbes, — en meules pyramidales, s'élevaient par centaines.

Cela ressemblait, par les champs, — aux pavillons d'un camp de guerre : — comme celui de Beaucaire, autrefois, quand Simon, — et la Croisade française, — et le légat qui les commande, — vinrent, impétueux, à toute horde, — égorger la Provence et le Comte Raymond !

Mais, cependant, les glaneuses, — çà et là vont, se jouant, — leurs glanes à la main ; — cependant, aux cannaies, — ou à l'ombre chaude des *gerbiers*, — mainte fillette folâtre, sous un regard qui la fascine, — se laisse aller à la langueur : Amour aussi est moissonneur.

— « Hommes ! écoutez ce qu'a dit le maître, — leur fait le messager rustique : — « Échanson, m'a-t-il dit, pars soudain comme l'éclair ; — que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues ; — aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles ; aux bergers de laisser le bétail.

Que vèngon m'atrouva! — Tout-d'uno,
Mai lóugeiret que la cabruno,
Part lou varlet fidèu : dins lis óulivié gris
Pren lis acóurchi; mounte lampo,
Di vignarés trosso la pampo,
Coume un revès de la sisampo;
E, tout soul, velaqui dins li canto-perdris.

Dins l'estendard di Crau brusido,
Souto d'éusino abouscassido,
Destousco aperalin li troupèu achauma :
Li pastrihoun, lou baile-pastre,
Fasien miejour sus lou mentastre;
En pas courrien li galapastre
Sus l'esquino di fedo en trin de remiauma,

De nevoulino clarinello,
E voulatilo, e blanquinello,
De la mar plan-planet s'enauravon : belèu,
Dins lis autour inmaterialo,
Quauco santouno celestialo,
De soun velet de counventialo
S'èro delóugerido en frustant lou soulèu.

— Ome! escoutas qu'a di lou mèstre,
Ie fai lou mandadou campèstre :
Chourlo, m'a di, subran parte coume l'uiau;
Que li segaire e labouraire
Quiton li daio e lis araire;
I meissounié digo de traire
Li voulame; i mendi, de leissa lou bestiau.

« Qu'ils viennent me trouver ! » Aussitôt, — plus léger que les chèvres, — part le valet fidèle : dans les oliviers gris — il prend les raccourcis (du chemin) ; il va comme l'éclair ; — des vignobles il tord le pampre, — comme une rafale de bise ; — et le voilà, seul, (aux lieux) où chante la perdrix.

Dans la vaste étendue des Craux arides, — sous des chêneteaux rabougris, — il découvre au lointain les troupeaux qui reposent ; — les jeunes bergers, le chef des pasteurs, — faisaient la méridienne sur le marrube ; — en paix couraient les bergeronnettes, — sur le dos des brebis en train de ruminer.

Des vapeurs diaphanes, — légères et blanches; — de la mer lentement s'élevaient : peut-être, — dans les hauteurs immatérielles, — quelque sainte du ciel, — de son voile de nonne—s'était-elle allégée en frôlant le soleil.

— « Hommes ! écoutez ce qu'a dit le maître, — leur fait le messager rustique : — « Échanson, m'a t-il dit, soudain pars comme l'éclair ; — que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues ; — aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles; aux bergers de laisser le bétail. »

Adounc li daio s'arrestèron,
E lis araire s'aplantèron;
Li quaranto gavot que toumbavon li blad,
Adounc quitèron li voulame,
E venguèron coume un eissame
Que, de sa brusco parti flame,
Au brut di chaplachòu su 'n pin vai s'assembla.

Au mas vengué li ligarello,
Venguèron li rastelarello,
Vengué lou carretié 'mé si carreteiroun;
Vengué li pastre, li glenaire,
E li toutobro amoulounaire,
Vengué lis engarbeirounaire,
Leissant toumba li garbo au pèd di garbeiroun.

Morne e mut, dins l'iero tepouso,
Lou majourau e soun espouso
Esperavon l'acamp; e lis ome, esmougu
De ce qu'ansin li destourbavon,
Autour dóu mèstre se rambavon,
E ie disien, coume arribavon :
Nous avès manda querre, o mèstre, sian vengu!

Mèste Ramoun aussè la tèsto :
— Sèmpre à meissoun la grand tempèsto!
Pauras que tóuti sian! pèr tant qu'anen d'avis,
Sèmpre au malur fau que l'on pique!
Oh! diguè, sèns qne mai m'esplique,
Mi bons ami, vous n'en suplique,
Lèu digue-me, chascun, ce que saup, ce qu'a vist.

Alors s'arrêtèrent les faux, — et firent halte les charrues; — les quarante montagnards qui abattaient les blés, — alors quittèrent les faucilles, — et vinrent comme un essaim—qui, parti de sa ruche, dès que les ailes lui ont poussé, — au bruit des cymbales éclatantes, sur un pin va se rassembler.

Au *mas* vinrent les lieuses (de gerbes), — vinrent les râteleuses, — vint le charretier avec ses aides, — vinrent les pâtres, les glaneurs, — et les ouvriers qui ameulonnent, — vinrent les entasseurs de gerbes, — laissant tomber les gerbes au pied des meules.

Mornes et muets, dans l'aire gazonneuse,— le chef (de la ferme) et son épouse— attendaient le rassemblement; — et les hommes, émus — d'être ainsi troublés (dans leurs travaux), — autour du maître se rendaient, — et lui disaient en arrivant : — « Vous nous avez mandés, ô maître, nous voici! »

Maître Ramon leva la tête : — « Toujours à la moisson le grand orage! — Infortunés que nous sommes tous! si bien avisés que nous soyons,—toujours au malheur il faut se heurter! — Oh! dit-il, sans que je m'explique davantage, — mes bons amis, je vous en supplie, — que promptement chacun me dise ce qu'il sait, ce qu'il a vu. »

Laurèn de Gòut aqui s'avanço.
N'avié pas, dempièi soun enfanço,
Manca 'no soulo fes, quand bloundejon li blad,
De se gandi 'mé sa bedoco
I plano d'Arle. Vièio roco
Mounte la mar en van afloco,
Coume un queiroun de glèiso avié lou ten brula.

Vièi capitàni dóu voulame,
Que lou soulèu roustigue, o brame
Lou Maïstrau, de-longo à l'obro lou proumié!
Avié 'm' éu si sèt drole, ruste,
Mouret coume éu, coume éu roubuste...
Li meissounié, coume de juste,
L'avien, tout d'un acord, chausi pèr capoulié.

-- S'acò 's verai que plòu o nèvo,
Quand, rouginas, lou jour se lèvo,
Ce qu'ai vist, coumencè Laurèn de Gòut, segur,
Mèstre, nous marco de lagremo.
Diéu! esvartas lou terro-tremo!
Èro de matin : l'aubo memo
Deja vers lou Pounènt fasié courre l'escur.

Trempe d'eigagno, à l'abitudo,
Anavian faire la fendudo.
— Sòci, rapelen-nous de lou bèn adouba,
Ie dise, e d'enavans!... M'estroupe,
A moun prefa, galoi, me groupe;
Dóu proumié cop, mèstre, me coupe!
I'a trento an, bèu Bondiéu! que noun m'èro arriba!

Laurent, de Goult[5], s'avance alors : — il n'avait pas, depuis son enfance, — manqué une seule fois, quand blondissent les blés, — de s'acheminer avec le carquois (de sa faucille) — vers les plaines d'Arles. Vieille roche — que la mer frappe en vain de ses vagues, — comme une pierre d'église, il avait le teint brûlé.

Vieux capitaine de la faucille, — que le soleil rôtisse ou que mugisse — le Mistral, toujours à l'œuvre le premier ! — Il avait avec lui ses sept fils, rustauds, — hâlés comme lui, comme lui robustes... — Les moissonneurs, à juste titre, — l'avaient, d'un accord unanime, élu pour chef.

— « S'il est vrai qu'il pleut ou qu'il neige, — lorsque, rougeâtre, le jour se lève, — ce que j'ai vu, commença Laurent de Goult, à coup sûr, — maître, nous présage des larmes. — Dieu ! dissipez le tremblement de terre ! — C'était ce matin : l'aube même — déjà vers le Ponant chassait l'obscurité.

« Trempés d'aiguail, à l'habitude, — nous allions faire la trouée. — Compagnons, rappelons-nous de bien arranger (le travail), — leur dis-je, et de l'entrain !... Je me retrousse, — à ma tâche, gaiement, je me courbe ; — du premier coup, maître, je me blesse ! — Voilà trente ans, beau Dieu ! que cela ne m'était arrivé ! »

E coume a di, mostro sis ounso
Qu'ensaunousis la plago founso.
Li parènt de Mirèio an que mai pregemi.
E Jan Bouquet, un di segaire,
Pren la paraulo de soun caire,
Tarascounen e Tarascaire,
Bèu clapas de jouvènt, mai dous, e bon ami.

Ha! quand courrié *la vièio masco,*
Lagadigadèu! la Tarasco!
Que de danso, de crid, de joio e d'estampèu
La vilo morno s'enlumino,
Res que faguèsse en Coundamino,
Mies qu'éu o de meiouro mino,
Voulastreja pèr l'èr la Pico e lou Drapèu.

Entre li mèstre dóu segage
Aurié pres rèng, i pasturgage,
S'aguèsse dóu travai bèn tengu lou draiòu;
Mai quand venié lou tèms di voto,
Adiéu l'enchaple! I grand riboto
Souto l'autin o dins li croto,
I lòngui farandoulo, em' i courso de biòu,

Èro un timoun, un fena! — Mèstre,
Coume daiavian à grand dèstre,
Coumencè lou jouvènt, souto un clot de margai,
Descate un nis de francouleto
Que boulegavon sis aleto;
E vers la mato penjouleto,
Pèr vèire quant n' i' avié, me clinave tout gai;

A ces mots, il montre ses phalanges — qu'ensanglante la plaie profonde. — Les parents de Mireille ont d'autant plus gémi. — Et Jean Bouquet, l'un des faucheurs, — prend la parole de son côté : — Tarasconais et chevalier de la Tarasque, — beau bloc de garçon, mais doux, et bon ami.

Ah! quand courait *l'antique sorcière*, — *lagadigadèou! la Tarasque!* — quand de danses, de cris, de joie et de vacarme — s'enlumine la ville morne, — nul qui fît, en Condamine, — mieux que lui ou de meilleure grâce, — voltiger dans les airs la pique et le drapeau [6].

Parmi les maîtres de la fauche — il aurait pris rang, aux pâturages, — s'il eût du travail bien tenu le sentier. — Mais quand venait le temps des fêtes, — adieu le martelage (de la faux)! Aux grandes orgies — sous la tonnelle ou dans les tavernes voûtées, — aux longues farandoles et aux courses de taureaux,

C'était un timon, un forcené! — « Maître, — pendant que nous fauchions à grands coups, — commença le jouvenceau, sous une touffe d'ivraie, — je découvre un nid de francolins — qui agitaient leurs ailerons ; — et vers la fane pendante, — afin d'en voir le nombre, je me penchais tout joyeux ;

Oh! noum de sort! pàuri bestiolo!
De fournigasso, roujo e folo,
Dóu nis e di nistoun venien de s'empara:
Tres èron deja mort; lou rèsto,
Empesouli d'aquelo pèsto,
Sourtié foro dóu nis la tèsto,
Que semblavo me dire : Oh ! venès m'apara!

Mai uno nèblo de fournigo
Mai verinouso que d'ourtigo,
Furouno, acarnassido, alabro, li pougnié;
E iéu, apensamenti qu'ère
Contro lou manche de moun ferre,
Dins la garrigo entendeguère
La maire qu'en plourant piéutavo e li plagnié.

Aquéu recit de maluranço
Es tournamai un cop de lanço :
Dóu paire e de la maire a gounfla lou segren.
E coume, en Jun, quand vers la plano
Mounto en silènci la chavano,
Que, cop sus cop, la Tremountano
Uiausso, e que lou tèms de tout caire se pren,

Vèn lou Marran. Dins li bastido
Soun noum avié de restountido;
E lou vèspre, enterin que li miòu estaca
Tiron di grùpi la luserno,
Souvènt li ràfi, quand iverno,
Abenon l'òli di lanterno,
En parlant de la fes que venguè se louga.

« Oh! sort fatal! pauvres petites bêtes! — D'affreuses fourmis, rouges et folles, — du nid et des petits venaient de s'emparer. — Trois étaient déjà morts ; le reste, — infesté de cette vermine, — sortait hors du nid la tête, — qui semblait me dire : Oh! venez me défendre!

« Mais une nuée de fourmis — plus venimeuses que des orties, — furieuse, acharnée, avide, les perçait ; — et moi, pensif que j'étais — contre le manche de mon fer, — dans la lande j'entendis — la mère qui en pleurant piaulait et les plaignait. »

Ce récit de malheur — est derechef un coup de lance : — du père et de la mère il a gonflé l'amer pressentiment. — Et comme, en juin, quand vers la plaine — monte en silence l'orage, — que, coup sur coup, la Tramontane[7] — resplendit d'éclairs, et que le temps de toute part se couvre,

Vient le Marran. Dans les *bastides* — son nom avait du retentissement ; — et le soir, pendant que les mulets attachés — tirent des crèches la luzerne, souvent les valets de labour, en hiver, — épuisent l'huile des falots, — en parlant de la fois qu'il vint se louer.

S'èro louga pèr li semenço :
Chasque bouié lèu acoumenço
D'enrega sa versano ; e lou Marran, pamen,
Èro darrié que de sa riho
Tascoulejavo lis auriho,
O l'aramoun o li tendiho,
Coume un que, de sa vido, a touca l'estrumen.

— Te vas louga pèr labouraire,
E sabes pas mounta 'n araire,
Desgaubia ! ie cridè lou proumié carretié.
Tène qu'un verre emé sonn mourre
Miéu que tu, gafagnard, laboure !
— Vosto escoumesso, iéu l'auboure,
Respoundè lou Marran ; e quau sara coustié,

De iéu o de vous, perdra, baile,
Tres louvidor !... Sounas dóu graile !
Li dos riho à la fes an fendu lou gara.
Li dous bouié vers l'autro ribo
Prenon signau en dos grand pibo...
Li dous fourcat fan pa' no gibo !
Pèr lou rai dóu soulèu li cresten soun daura.

— Rampau de Diéu ! adounc faguèron
Li lougadié tóuti tant qu'èron,
Vosto enregado, baile, es d'un ome de bon
E d'uno man rèn maladrecho !
Mai fau tout dire : es bèn tant drecho,
Aquelo d'éu, qu'em' uno flecho
Se pourrié de-segur enfiela tout-de-long !

Il s'était loué pour les semailles : — chaque laboureur bientôt commence — à tracer son sillon ; et le Marran, néanmoins, — était derrière qui de son soc — cognait gauchement les oreilles, — ou le cep, ou les tirants, — comme celui qui, de sa vie, n'a touché l'outil.

— « Tu vas te louer pour laboureur, — et tu ne sais pas monter un araire, — maladroit ! lui cria le premier charretier. — Je tiens qu'un verrat avec son groin — mieux que toi, goujat, laboure ! » — « Votre gageure, je la relève, — répondit le Marran, et qui manquera le but,

« De moi ou de vous, perdra, chef, — trois louis d'or !... Sonnez du clairon ! » — Les deux socs à la fois ont fendu le guéret. — Les deux laboureurs vers l'autre rive — prennent pour jalons deux grands peupliers... — Les deux araires ne font pas une inflexion ! — Par le rayon du soleil les arêtes sont dorées.

— « Palme de Dieu ! dirent pour lors — les serviteurs, tous tant qu'ils étaient, — votre sillon, chef, est d'un homme valeureux — et d'une main point maladroite ! — Mais, disons tout : tellement droit est — celui de l'autre, qu'avec une flèche — on pourrait assurément l'enfiler tout du long ! »

E lou Marran gagnè li joio.
Au parlamen que desmemoio
Lou Marran, èu perèu, venguè dounc escampa
Soun mot amar ; diguè tout blave :
— Adès en coutreiant siblave ;
Èro un brisoun dur : me tablave
D'alounga 'n pau la juncho, e 'm' acò d'acaba.

Tout-en-un-cop vese mi bèsti
Rebufela soun pelous vièsti ;
Vese la fernisoun e l'esfrai tout ensèn
Que fan aplanta 'qui moun couble
E chauriha ; ièu, vesiéu double,
Vesiéu lis erbo dóu restouble
Se clina vers lou sòu en s'escoulourissènt.

Couche mi bèsti : la Baiardo
Em 'un èr triste m'arregardo,
Mai brando pas ; Falet niflavo lou cresten
Un cop de fouit lis enjarreto...
Parton esglaia ; la cambeto,
Uno cambeto d'óume, peto ;
Emporton bassegoun e joto ; e pale, esten,

A iéu m'a pres coume un catàrri ;
Un aucidènt invoulountàri
A fa cruci ma maisso ; un frejoulun me vèn ;
E sus mi car estabousido,
E sus ma tèsto agarrussido
Coume li tèsto de caussido,
Iéu ai senti la Mort qu'a passa coume un vènt !

Et le Marran gagna le prix. — Dans le conseil qui déconcerte, — le Marran, lui aussi, vint donc verser — son mot amer ; il dit tout blême : — « Tantôt en labourant je sifflais ; — c'était tant soit peu dur : je me proposais — d'allonger un peu la séance, afin d'achever.

. . . .

« Tout à coup je vois mes bêtes — hérisser leur vêtement poilu ; — je vois le frémissement et l'effroi tout ensemble — qui font arrêter là ma paire — et chauvir des oreilles ; moi, je voyais double, — je voyais les herbes de la jachère — se pencher vers le sol en se décolorant.

. . . . .

« Je touche mes bêtes : la Bayarde — avec un air triste me regarde, — mais ne remue pas ; Falet flairait l'arête (du sillon).—Un coup de fouet leur cingle les jarrets...—elles partent effarées ; *l'age*, — un *age* d'orme, éclate ; — elles emportent la flèche et le joug ; et pâle, oppressé,

« A moi, il m'a pris comme une épilepsie ; — une convulsion involontaire — a fait grincer ma mâchoire un frisson me vient ; — et sur mes chairs consternées, — et sur ma tête ébouriffée—comme les têtes des chardons, — j'ai senti la Mort passer comme un vent ! »

. . . .

— Bono Maire de Diéu ! acato
De toun mantèu ma bello chato !
Cridè la pauro maire em' un crid desoula.
Es à geinoun aqui toumbado
E vers li nivo encaro bado...
Veici qu'arribo à grand cambado
Lou baile Antèume, pastre e móusèire de la.

— Qu'èi qu'avié dounc tant matiniero,
Pèr treva 'nsin li cadeniero ?
Diguè lou baile Antèume en intrant au counsèu.
Nautre erian claus dins nòsti cledo,
En trin de móuse nòsti fedo ;
E sus li vàsti claparedo
Lis estello de Diéu clavelavon lou cèu.

Uno amo, uno oumbrinello, un glàri
Frusto lou pargue ; de l'esglàri
Se tènon mut li chin, s'amoulouno l'avé.
— Parlo-me dounc, se sies bono amo !
Se sies marrido, torno i flamo !
En iéu pensère... A Nostro-Damo,
Mèstre, n'ai pas lesi d'entamena 'n *Ave*.

Emé iéu, i Santi Mario,
Res vòu veni de la pastriho ?...
Uno voues couneigudo alor crido. E 'm' acò
Tout s'esvalis dins lou campèstre..
Quau vous a pas di, noste mèstre,
Qu'èro Mirèio ! — Acò pòu èstre ?
Tout lou mounde à la fes adounc fai sus-lou-cop.

— « Bonne Mère de Dieu ! couvre — de ton manteau ma belle enfant ! » — s'écria la pauvre mère d'un cri désolé. — A genoux elle est tombée là, — et vers les nues elle ouvre encore la bouche... — Voici qu'arrive à grandes enjambées — le chef Antelme, pâtre et trayeur de lait.

— « Qu'avait-elle donc, si matinale, —pour hanter ainsi les taillis de cades ? — dit le chef Antelme en entrant au conseil. — Nous étions, nous, enfermés dans nos claies, — en train de traire nos brebis ; — et, au-dessus des vastes (plaines) caillouteuses,—les étoiles de Dieu clouaient le ciel.

« Une âme, une ombre légère, un spectre — frôle le parc ; de frayeur — restent muets les chiens, se pelotonne le troupeau. — Si tu es une bonne âme, parle-moi donc ! — si tu es mauvaise, retourne aux flammes ! — pensai-je en moi-même.... A Notre-Dame, — maître, je n'ai pas le loisir d'entamer un *Ave*.

— « Avec moi, aux Saintes Maries, — nul ne veut venir, d' (entre) les bergers ? » — une voix connue alors crie. Et ensuite — tout disparaît dans la lande. — Le croiriez-vous ? ô notre maître, — c'était Mireille ! » — « Se peut-il ? » — tout le monde à la fois, pour lors, dit sur-le-champ.

— Mirèio ! countunié lou pastre,
L'ai visto à la clarta dis astre,
L'ai visto, ièu vous dise, e m'a fusa davan ;
L'ai visto, noun plus talo qu'èro,
Mai dins sa caro tristo e fèro
Se couneissié que, sus la terro,
Un cousènt desplesi ie dounavo lou vanc !

D'entèndre la debalausido,
Entre si man enterrousido
Lis ome en gemissènt piquèron à la fes.
— I Santo menas-me lèu, drole !
Crido la pauro maire : vole,
Ounte que vague, ounte que vole,
Segui moun auceloun, moun perdigau de gres !

Se li fournigo l'agarrisson,
Fin que d'uno, mi dènt que trisson
Manjaran, trissaran fournigo e fourniguié !
Se l'abramado Mort-peleto
Te voulié torse, ièu souleto
Embrecarai sa daio bleto,
E dóu tèms, fugiras à travès li jounquié !

E pèr lou champ, Jano-Mario,
Que la cregnènço desvario,
Samenavo en courrènt si desvaga prejit.
— Carretié, tendo la carreto,
Vougne l'essiéu, bagno li freto,
E lèu atalo la Moureto,
Qu'es tard, disié lou mèstre, e qu'avèn long tr[illegible]

— « Mireille! continua le pâtre, — je l'ai vue à la clarté des astres, — je l'ai vue, vous dis-je, et elle a filé devant moi ; — je l'ai vue, non plus telle qu'elle était, — mais, dans sa figure triste et sauvage, — on connaissait que, sur la terre, — un cuisant déplaisir lui donnait l'élan! »

A la fatale nouvelle, — dans leurs mains terreuses — les hommes en gémissant frappèrent à la fois. — « Aux Saintes, menez-moi vite, gars ! — s'écrie la pauvre mère. Je veux, — où qu'il aille, où qu'il vole, — suivre mon oisillon, mon perdreau des champs pierreux !

« Si les fourmis l'attaquent, — jusqu'à la dernière, mes dents qui broient — mangeront, broieront fourmis et fourmilière ! — si l'avare Mort décharnée — te voulait tordre, moi seule — j'ébrécherai sa faux usée, — et pendant ce temps, tu fuiras à travers les jonchaies ! »

Et par les champs, Jeanne-Marie — que l'appréhension égare, — semait en courant ses folles invectives. — « Charretier, tente la charrette ! — oins l'essieu, mouille les cercles (des moyeux), — et promptement attelle la Mourette [8], — car il est tard, disait le maître, et nous avons un long trajet ! »

E sus lou càrri bacelaire
Jano-Mario mounto, e l'aire
S'emplissiè mai-que-mai d'estrambord pietadous :
Ma bello mignoto !... Clapouiro,
Erme de Crau, vàsti sansouiro,
A ma chatouno que langouiro,
Emai tu, souleias, fuguès amistadous !...

Mai, l'abouminablo mandrouno
Que póutirè dins soun androuno
Ma chato, e de-segur i' a veja, i' a 'mpassa
Si trassegun e si boucòni,
Taven ! que tóuti li demòni
Qu'espaventèron Sant Antòni,
Sus li roco di Baus te vagon tirassa !...

Dins lou trantran de la carreto
S'esperd la voues de la paureto...
E lis ome dóu mas, en espinchant se res
Apareissiè dins la Crau liuncho,
Plan s'entournavon à la juncho..
Urous, entre li lèio juncho,
Li vòu de mousquihoun revoulunant au fres !

Et sur le char retentissant — Jeanne-Marie monte, et l'air — s'emplissait plus que jamais de transports délirants et plaintifs : — « Ma belle mignonne !... pierrées, — landes de Crau, vastes plages salines, — à ma fille qui languit, — et toi aussi, grand soleil, soyez bienveillants !...

« Mais l'abominable matrone — qui attira dans son antre — mon enfant, et à coup sûr lui a versé, lui a fait avaler — ses philtres et ses poisons, — Tavèn ! que tous les démons — qui épouvantèrent Saint Antoine, — sur les roches des Baux aillent te traîner !.. »

Dans les cahots de la charrette — se perd la voix de la malheureuse... — Et les hommes du *mas*, en examinant si personne — n'apparaissait dans la Crau lointaine, — lentement retournaient au travail... — Heureux, entre les allées (dont les arbres) se joignent, — les essaims de moucherons tourbillonnant au frais !

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

---

[1] Mûrissent leur douleur. *Coudoun* signifie, au fig. lourd chagrin, poids douloureux qu'on a sur le cœur; au propre, coing. Ce mot, dans le dernier sens, dérive du grec κυδώνιον, fruit de Cydon, coing; dans le premier, de κότος, profond ressentiment

[2] Grand-boire (*grand-béure*), petit repas que les moissonneurs font vers les dix heures du matin.

[3] Jean Althen, aventurier arménien qui, en 1774, introduisit la culture de la garance dans le comtat Venaissin. En 1850, on lui a élevé une statue sur le rocher d'Avignon

[4] Auriole (*auriolo*), centaurée du solstice (*centaurea solstitialis*, Lin.), plante qui pullule dans les chaumes, après la moisson. Ses fleurs jaunes, et les épines étoilées de leur involucre, lui ont valu son nom provençal, qui signifie *auréole.*

[5] Goult, ou Agoult (*Gòut*), village du département de Vaucluse, qui a donné son nom à l'une des plus illustres maisons de Provence.

[6] Tout le monde a entendu parler de la Tarasque, monstre qui, d'après la tradition, ravageait les bords du Rhône et qui fut dompté

par sainte Marthe. Chaque année les Tarasconais célèbrent leur délivrance par l'exhibition d'un simulacre de ce monstre, que des hommes portent à la course à travers les rues; et à des époques plus ou moins rapprochées, on rehausse cette fête par une foule de jeux. Ceux de la Pique et du Drapeau, mentionnés dans le poëme, consistent à faire voltiger gracieusement, à lancer à une grande hauteur et à rattraper avec adresse un étendard aux larges plis ou une longue javeline.

— *Lagadigadèu* est la célèbre ritournelle d'une chanson populaire attribuée au roi René, et qu'on chante à Tarascon dans cette fête. En voici le couplet le plus connu ·

Lagadigadèu!
La Tarasco!
Lagadigadèu!
La Tarasco
De Castèu!
Leissas-la passa,
La vièio masco!
Leissas-la passa
Que vai dansa.

— En Condamine (*en Coundamino*). La Condamine (*campus Domini*) est un quartier de Tarascon. On retrouve cette dénomination dans plusieurs villes du Midi.

[7] Tramontane (*Tremountano*), vend du nord-est, et par extension nord-est.

[8] La Mourette (*la Moureto*), nom de mule. Dans les campagnes, on désigne ordinairement les bêtes de somme par la couleur de leur robe. Les noms les plus communs sont *blanquet* (blanc), *mouret* (noir), *brunèu* (brun), *falet* (gris), *baiard* (bai), *roubin* (bai clair).

CANT DESEN

LA CAMARGO

Mirèio passo lou Rose dins lou barquet d'Andreloun, e countunio sa courso à travès la Camargo. — Li dougan dóu Rose entre la mar e Arle. — Descripcioun de la Camargo. — La calour. — La danso de la Vièio. — Li mountiho. — Li sansouiro. — Mirèio es ensucado pèr un cop de soulèu sus li ribo de l'estang dóu Vacarés.—Lis arabi la revènon. — La roumiéuvo d'amour se tirasso jusqu'à la glèiso di Santo. — La preièro. — La visioun. — Descours di Sànti Mario. — La vanita dóu bonur d'aquest mounde, la necessita e lou merite de la soufrènço. — Li Santo, pèr ie refermi lou cor, racounton à Mirèio sis esprovo terrèstro.

Desempièi Arle jusqu'à Vènço,
Escoutas-me, gènt de Prouvènço!
Se trouvas que fai caud, ami, tóutis ensèn,
Sus lou ribas di Durençolo,
Anen à santo-repausolo!
E de Marsiho à Valensolo,
Que se cante Mirèio e se plagne Vincèn!

Lou pichot barquet fendiè l'aigo,
Sèns mai de brut qu'uno palaigo;
Lou pichot Andreloun menavo lou barquet;
E l'amourouso qu'ai cantado
Em' Andreloun s'èro avastado
Sus lou grand Rose; e, d'assetado,
Countemplavolis oundo em' un regard fousquet.

CHANT DIXIÈME

LA CAMARGUE

Mireille passe le Rhône dans la nacelle d'Andreloun, et poursuit sa course à travers la Camargue. — Les bords du Rhône, entre la mer et Arles. — Description de la Camargue. — La chaleur. — Le mirage. — Les dunes. — Les *Sansouires*. — Mireille est frappée d'un coup de soleil, sur les rives de l'étang du Vaccarès. — Les moustiques la rappellent à la vie. — La pèlerine d'amour se traîne jusqu'à l'église des Saintes-Maries. — La prière. — La vision. — Discours des Saintes Maries. — La vanité du bonheur de ce monde, la nécessité et le mérite de la souffrance. — Les Saintes, pour raffermir le courage de Mireille, lui font le récit de leurs épreuves terrestres.

Depuis Arles jusqu'à Vence, — gens de Provence, écoutez-moi! — Si vous trouvez qu'il fait chaud, — amis, tous ensemble, — sur la berge des Durançoles — allons nous reposer! — et de Marseille à Valensole, — que l'on chante Mireille et que l'on plaigne Vincent [1] !

La petite nacelle fendait l'eau, — sans plus de bruit qu'une sole; — le petit Andreloun conduisait la nacelle; — et l'amante que j'ai chantée, — avec Andreloun s'était aventurée — sur le vaste Rhône; et assise, — elle contemplait les ondes, d'un regard nébuleux.

E ie disiè l'enfant remaire :
Ve ! coume es large dins sa maire
Lou Rose !... Jouveineto, entre Camargo e Crau,
Se ie fariè de bèlli targo !
Car aquelo isclo es la Camargo,
E peralin tant s'espalargo
Que dóu fluve arlaten vèi bada li sèt grau.

Coume parlavo, dins lou Rose
Tout resplendènt di trelus rose
Que deja lou matin i'espandissiè, plan-plan
Mountavo de lahut : di velo
L auro de mar gounflant la telo,
Li campejavo davans elo
Coume uno pastourello un troupèu d'agnèu blanc.

O magnefiqui souloumbrado !
De frais, d'aubo desmesurado
Miraiavon, di bord, si pèje blanquinous ;
De lambrusco antico, bistorto,
I'envertouiavon si redorto,
E dóu cimèu di branco forto
Leissavon pendoula si pampagnoun sinous.

Lou Rose, emé sis oundo lasso,
E dourmihouso, e tranquilasso,
Passavo ; e regretous dóu palais d'Avignoun,
Di farandoulo e di sinfòni,
Coume un grand vièi qu'es à l'angòni,
Éu pareissiè tout malancòni
D'ana perdre à la mar e sis aigo e soun noum.

Et lui disait l'enfant rameur : — « Vois! comme est large dans son lit — le Rhône!... Jeune fille, entre Camargue et Crau, — il se ferait de belles joûtes! — car cette île, c'est la Camargue; — et au loin tellement elle s'étend, — que du fleuve arlésien elle voit béer les sept embouchures. »

Comme il parlait, dans le Rhône — tout resplendissant des reflets roses — que déjà le matin y épandait, lentement — montaient des tartanes : des voilures — le vent de mer gonflant la toile, — les poussait devant lui, — comme une bergère un troupeau d'agneaux blancs.

O magnifiques ombrages! — Des frênes, des peupliers blancs gigantesques — miraient, des bords, leurs troncs blanchâtres; — des lambrusques antiques, tortueuses, — y enroulaient leurs lianes, — et du faîte des branches fortes — laissaient pendiller leurs moissines noueuses.

Le Rhône, avec ses ondes fatiguées, — dormantes, majestueusement tranquilles, — passait; et regrettant le palais d'Avignon, — les farandoles et les symphonies, — comme un grand vieillard qui agonise, — il semblait tout mélancolique — d'aller perdre à la mer et ses eaux et son nom.

Mai l'amourouso qu'ai cantado
Sus lou dougan èro sautado :
— Camino, lou pichot ie cridavo, tant que
Trouvaras de camin! Li Santo
A sa capello miraclanto
Tout dre te menaran. — Aganto,
Acò di, si dos remo, e viro soun barquet.

Souto li fio que Jun escampo,
Mirèio lampo, e lampo, e lampo!
De soulèu en soulèu e d'auro en auro, vèi
Un plan-païs inmènse ; d'erme
Que n'an à l'iue ni fin ni terme ;
De liuen en liuen e pèr tout germe,
De ràri tamarisso... e la mar que parèi...

De tamarisso, de counsòudo,
D'engano, de fraumo, de sòudo,
Amàri pradarié di campèstre marin,
Ounte barrulon li brau negre
E li cavalot blanc : alegre,
Podon aqui libramen segre
Lou ventihoun de mar tout fres de pouverin.

La bluio capo souleianto
S'espandissiè, founso, brihanto,
Courounant la palun de soun vaste countour ;
Dins la liuenchour qu'alin clarejo
De fes un gabian voulastrejo ;
De fes un aucelas oumbrejo,
Ermito cambaru dis estang d'alentour.

Mais l'amante que j'ai chantée — avait sauté sur le rivage : « Marche, le petit lui criait, tant que — tu trouveras du chemin ! Les Saintes — à leur chapelle miraculeuse — tout droit te conduiront. » Il saisit, — cela dit, ses deux rames, et tourne la nacelle.

Sous les feux que Juin verse, — comme l'éclair, Mireille court, et court, et court ! — De soleil en soleil et de vent en vent[2], elle voit — une plaine immense : des savanes — qui n'ont à l'œil ni fin ni terme; — de loin en loin, et pour toute végétation, — de rares tamaris... et la mer qui paraît...

Des tamaris, des prêles, — des salicornes, des arroches, des soudes[3], — amères prairies des plages marines, — où errent les taureaux noirs — et les chevaux blancs : joyeux, — ils peuvent là librement suivre — la brise de mer tout imprégnée d'embrun.

La voûte bleue où (plane) le soleil — s'épanouissait, profonde, brillante, — couronnant les marais de son vaste contour; — dans le lointain clair — parfois un goëland vole ; — parfois un grand oiseau projette son ombre, — ermite aux longues jambes des étangs d'alentour.

Es un cambet qu'a li pèd rouge;
O 'n galejoun qu'espincho, aurouge,
E drèisso fieramen soun noble capelut,
Fa de tres lòngui plumo blanco.....
La caud deja pamens assanco :
Pèr s'alóugeri, de sis anco
La chatouno desfai li bout de soun fichu.

E la calour, sèmpre mai vivo,
Sèmpre que mai se recalivo;
E dóu soulèu que mounto à l'afrèst dóu cèu-sin,
Dóu souleias li rai e l'uscle
Plovon à jabo coume un ruscle:
Sèmblo un leioun que, dins soun ruscle,
Devouris dóu regard li desert abissin!

Souto un fau, que farié bon jaire!
Lou blound dardai beluguejaire
Fai parèisse d'eissame, e d'eissame furoun,
D'eissame de guèspo, que volon,
Mounton, davalon, e tremolon
Coume de lamo que s'amolon.
La roumiéuvo d'amour que lou lassige roump

E que la caumo desaleno,
De soun èso redouno e pleno
A leva l'espingolo ; e soun sen, boulegiéu
Coume dos oundo bessouneto
Dins uno lindo fountaneto,
Sèmblo d'aquéli campaneto
Qu'en ribo de la mar blanquejon dins l'estiéu.

C'est un chevalier aux pieds rouges [4]; — ou un bihoreau [5] qui regarde, farouche, — et dresse fièrement sa noble aigrette, — faite de trois longues plumes blanches... — Déjà cependant la chaleur énerve : — pour s'alléger, de ses hanches — la jeune fille dégage les bouts de son fichu.

Et la chaleur, de plus en plus vive, — de plus en plus devient ardente ; — et du soleil qui monte au zénith du ciel pur, — du grand soleil les rayons et le hâle — pleuvent à verse comme une giboulée : — tel un lion, dans la faim qui le tourmente, — dévore du regard les déserts abyssins !

Sous un hêtre, qu'il ferait bon s'étendre ! — Le blond rayonnement (du soleil) qui scintille — simule des essaims, des essaims furieux, — des essaims de guêpes, qui volent, — montent, descendent et tremblotent — comme des lames qui s'aiguisent. — La pèlerine d'amour que la lassitude brise

Et que la chaleur essouffle, — de sa casaque ronde et pleine — a ôté l'épingle ; et son sein agité — comme deux ondes jumelles — dans une limpide fontaine, — ressemble à ces campanules — qui, au rivage de la mer, étalent en été leur blancheur [6].

Mai pau-à-pau davans sa visto
Lou terradou se desentristo ;
E veici pau-à-pau qu'aperalin se mòu
E trelusis un grand clar d'aigo :
Li daladèr, li bourtoulaigo,
Autour de l'erme que s'enaigo
Grandisson, e se fan un capèu d'oumbro mòu.

Èro uno visto celestino,
Un fres pantai de Palestino !
De-long de l'aigo bluio uno vilo lèu-lèu
Alin s'aubouro, emé si lisso,
Soun bàrri fort que l'empalisso,
Si font, si glèiso, si téulisso,
Si clòuchié loungaru que crèisson au soulèu.

De bastimen e de pinello,
Emé si velo blanquinello
Intravon dins la darso ; e lou vènt, qu'èro dous,
Fasié jouga sus li poumeto
Li bandeiroun e li flameto.
Mirèio, emé sa man primeto
Eissuguè de soun front li degout aboundous ;

E de vèire tal espetacle,
Cujè, moun Diéu ! crida miracle !
E de courre, e de courre, en cresènt qu'èro aqui
La toumbo santo di Mario.
Mai au mai cour, au mai vario
La ressemblanço que l'esbriho,
Au mai lou clar tablèu de liuen se fai segui.

Mais peu à peu devant sa vue — le pays perd sa tristesse; — et voici peu à peu qu'au loin se meut — et resplendit un grand lac d'eau : — les phillyrea [7], les pourpiers, — autour de la lande qui se liquéfie, — grandissent, et se font un mol chapeau d'ombre.

C'était une vue céleste, — un rêve frais de Terre-promise ! — Le long de l'eau bleue, une ville bientôt — au loin s'élève, avec ses boulevards, — sa muraille forte qui la ceint, — ses fontaines, ses églises, ses toitures, — ses clochers allongés qui croissent au soleil.

Des bâtiments et des *pinelles*, — avec leurs voiles blanches, — entraient dans la darse, et le vent, qui était doux, — faisait jouer sur les pommettes — les banderolles et les flammes. — Mireille, avec sa main légère — essuya de son front les gouttes abondantes ;

Et à pareille vue — elle pensa, mon Dieu ! crier miracle ! — Et de courir, et de courir, croyant que là était — la tombe sainte des Maries. — Mais plus elle court, plus change — l'illusion qui l'éblouit, — et plus le clair tableau s'éloigne et se fait suivre.

Obro vano, sutilo, alado,
Lou Fantasti l'avié fielado
Em' un rai de soulèu, tencho emé li coulour
Di nivoulun : sa tramo feblo
Fenis pèr tremoula, vèn treblo,
E s'esvalis coume uno nèblo.
Mirèio rèsto soulo e nèco, à la calour.

E zóu li camello de sablo,
Brulanto, mouvènto, ahissablo !
E zóu la grand sansouiro, e sa crousto de sau
Que lou soulèu boufigo e lustro.
E que cracino, e qu'escalustro !
E zóu li plantasso palustro,
Li canèu, li triangle, estage di mouissau !

Emé Vincèn dins la pensado,
Pamens, dempièi lòngui passado,
Ribejavo toujour l'esmarra Vacarès;
Deja, deja di gràndi Santo
Vesié la glèiso roussejanto,
Dins la mar liuencho e flouquejanto
Crèisse, coume un veissèu que poujo au ribeirés.

De l'implacablo souleiado
Tout-en-un-cop l'escandihado
Ie tanco dins lou front si dardaioun : vela,
O pecaireto ! que s'arreno,
E que, long de la mar sereno,
Toumbo, ensucado, sus l'areno...
O Crau, as toumba flour ! o jouvènt, plouras-la !...

Œuvre vaine, subtile, ailée, — le Fantastique l'avait filée — avec un rayon de soleil, teinte avec les couleurs — des nuages : sa trame faible — finit par trembler, devient trouble, — et se dissipe comme un brouillard. — Mireille reste seule et ébahie, à la chaleur.

Et en avant dans les monceaux de sable, — brûlants, mouvants, odieux ! — et en avant dans la grande *sansouire* [9], à la croûte de sel — que le soleil boursoufle et lustre, — et qui craque, et éblouit! — et en avant dans les hautes herbes paludéennes, — les roseaux, les souchets, asile des cousins !

Avec Vincent dans la pensée, — cependant, depuis longtemps — elle côtoyait toujours (la plage) reculée (du) Vaccarés ; — déjà, déjà des grandes Saintes — elle voyait l'église blonde, — dans la mer lointaine et clapoteuse, — croître, comme un vaisseau qui cingle vers le rivage.

De l'implacable soleil — tout à coup la brûlante échappée — lui lance dans le front ses aiguillons : la voilà, — infortunée ! qui s'affaisse, — et qui, le long de la mer sereine, — tombe, frappée à mort, sur le sable. — O Crau, ta fleur est tombée !.. ô jeunes hommes, pleurez-la :

Quand lou cassaire de la coumbo
De-long d'un rièu vèi de couloumbo
Que bevon, innoucènto, e que s'aliscon, lèu
Qu'entre-mitan li bouissounaio
Emé soun armo vèn en aio ;
E sèmpre aquelo qu'engranaio
Es la plus bello : ansin fague lou dur soulèu.

La malurouso èro esternido
Sus lou sablas, estavanido.
D'asard, aqui de-long, passè 'n vòu d'arabi ;
E 'n la vesènt que rangoulavo,
E soun blanc pitre que gounflavo,
E dóu rebat que la brulavo
Pas un brout de mourven que vèngue la curbi,

Pietousamen li mouissaleto
Fasien vióuloun de sis aleto,
E zounzounavon : Lèu ! poulido, lèvo-te !
Lèvo-te lèu ! qu'es trop malino
La caud de la palun salino !
E ie pougnien sa tèsto clino.
E la mar, entremen, de si fin degoutet,

Contro li flamo de sa caro
Bandissiè l'eigagnolo amaro.
Mirèio se levè. Doulènto, e gingoulant :
Ai ! de ma tèsto ! plan-planeto
Se tirassè la chatouneto ;
E, d'enganeto en enganeto,
I Santo de la mar venguè balin-balan.

Quand le chasseur de la vallée, — le long d'un ruisseau, aperçoit des colombes — qui boivent, innocentes, et qui lissent leurs (plumes), vite, — à travers les buissons, — avec son arme il vient, ardent ; — et toujours celle qu'il perce de ses plombs — est la plus belle : ainsi agit le dur soleil.

La malheureuse était renversée — sur la dune, évanouie. — D'aventure, sur ces bords, passa un essaim de moustiques ; — et la voyant qui râlait, — et sa blanche poitrine palpitante, — et contre la réverbération qui la brûle — pas un brin de *morven* [10] qui vienne la couvrir,

Plaintivement les moucherons — faisaient violon de leurs petites ailes, — et bourdonnaient : « Vite ! jolie, lève-toi ! — lève-toi vite, car trop maligne est — la chaleur du marais salin ! » — Et ils piquaient sa tête penchée. — Et la mer, en même temps, de ses fines gouttelettes,

Contre les flammes de son visage — jetait la rosée amère. — Mireille se leva. Dolente et gémissant : — *Aïe ! de ma tête !* à pas lents — se traîna la jeune fille ; — et de salicornes en salicornes, — aux Saintes de la mer elle vint, chancelante.

E 'mé de plour dins si parpello,
Contro li bard de la capello,
Que lou toumple marin bagno de soun trespir,
Piquè sa tèsto, la paureto!
E, sus lis alo de l'aureto,
Entanterin sa preiereto
Veici coume eilamount s'enanavo en souspir :

O Sànti Mario,
Que poudès en flour
Chanja nòsti plour,
Clinas lèu l'auriho
De-vers ma doulour!

Quand veirés, pecaire!
Moun reboulimen
E moun pensamen,
Vendrés de moun cairo
Pietadousamen.

Siéu uno chatouno
Qu'ame un jouveinet,
Lou bèu Vincenet!
Iéu l'ame, Santouno,
De tout moun senet!

Iéu l'ame! iéu l'amo,
Coume lou valat
Amo de coula,
Coume l'aucèu flame
Amo de voula.

Et avec des pleurs dans ses paupières, — contre les dalles de la chapelle, — que le gouffre marin mouille de son infiltration, — elle frappa sa tête, infortunée! — et sur les ailes de la brise, — cependant, voici comme sa prière — au ciel s'en allait en soupirs :

« O Saintes Maries, — qui pouvez en fleurs — changer nos larmes, — inclinez vite l'oreille — devers ma douleur!

« Quand vous verrez, hélas! — mon tourment — et mon souci, — vous viendrez de mon côté — avec pitié.

« Je suis une jouvencelle — qui aime un jouvenceau, — le beau Vincent! — Je l'aime, chères Saintes, — de tout mon cœur.

« Je l'aime! je l'aime — comme le ruisseau — aime de couler, — comme l'oiseau dru — aime de voler.

E volon qu'amosse
Aquéu fio nourri
Que vòu pas mouri!
E volon que trosse
L'ameliè flouri!

O Sànti Mario,
Que poudès en flour
Chanja nòsti plour,
Clinas lèu l'auriho
De-vers ma doulour!

D'alin siéu vengudo
Querre eici la pas.
Ni Crau, ni campas,
Ni maire esmougudo
Qu'arrèste mi pas!

E la souleiado,
Emé si clavèu
E sis arnavèu,
La sènte, à raiado,
Que poun moun cervèu.

Mai, poudès me crèire!
Dounas-me Vincèn;
E gai e risènt,
Vendren vous revèire
Tóuti dous ensèn.

« Et l'on veut que j'éteigne — ce feu nourri — qui ne veut pas mourir ! — et l'on veut que je torde — l'amandier fleuri !

« O Saintes Maries, — qui pouvez en fleurs — changer nos larmes, — inclinez vite l'oreille — devers ma douleur !

« De loin je suis venue — chercher ici la paix. — Ni Crau, ni landes, — ni mère émue — qui arrête mes pas !

« Et du soleil qui darde — ses clous — et ses épines, — je sens les rayonnances — qui poignent mon cerveau.

« Mais, vous pouvez me croire ! — donnez-moi Vincent ; — et gais et souriants, — nous viendrons vous revoir — tous deux ensemble.

L'estras de mi tempe
Alor calara ;
E dóu grand ploura
Moun regard qu'èi trempe,
De gau lusira.

Moun paire s'oupauso
A-n-aquel acord :
De touca soun cor,
Vous èi pau de causo,
Bèlli Santo d'or !

Emai fugue duro
L'óulivo, lou vènt
Que boufo is Avènt,
Pamens l'amaduro
Au poun que counvèn.

La nèspo, l'asperbo,
Tant aspro au culi
Que fan tressali,
I'a proun d'un pau d'erbo
Pèr li remouli !

O Sànti Mario,
Que poudès en flour
Chanja nòsti plour,
Clinas lèu l'auriho
De-vers ma doulour !

« Le déchirement de mes tempes — alors cessera ; — et d'un *torrent* de larmes — mon regard maintenant inondé, — luira de joie.

« Mon père s'oppose — à cet accord : — de toucher son cœur, — ce vous est peu de chose, — belles Saintes d'or !

« Bien que dure soit — l'olive, le vent — qui souffle à l'Avent, — néanmoins la mûrit — au point qui convient.

« La nèfle, la corme, — si acerbes, quand on les cueille, — qu'elles font tressaillir, — c'est assez d'un peu d'herbe — pour les ramollir[11] !

« O Saintes Maries, — qui pouvez en fleurs — changer nos larmes, — inclinez vite l'oreille — devers ma douleur !

. . . .

. . . .
. . . .

Ai de farfantello?
Qu'es?... lou paradis?
La glèiso grandis,
Un baren d'estello
Amount s'espandis!

O iéu benurouso!
Li Santo, moun Diéu!
Dins l'èr sènso niéu
Davalon, courouso,
Davalon vers iéu!...

O bèlli patrouno,
Èi vous, bèn verai!...
Escoundès li rai
De vòsti courouno,
O iéu mourirai!

Vosto voues m'apello?...
Que noun vous neblas,
Que mis iue soun las!...
Mounte es la capello?
Santo!... me parlas?...

. . . .
. . . .

. . . .

. . . .

« Ai-je des éblouissements? — Qu'est-ce?. . le Paradis? — L'église grandit, — un gouffre d'étoiles — là-haut se répand!

« O moi bienheureuse! — les Saintes, mon Dieu! — dans l'air sans nuage — descendent, radieuses, — descendent vers moi!

« O belles patronnes, — c'est vous, réellement!... — Cachez les rayons — de vos couronnes, — ou moi je mourrai!

« Votre voix m'appelle?... — Que ne vous voilez-vous d'un nuage, — car mes yeux sont las!... — Où est la chapelle? — Saintes!... vous me parlez?...

. . . .

. . . .

E dins l'estàsi que l'emporto,
Desalenado, mita morto,
Mirèio, d'à-geinoun, èro aqui sus li bard,
Li bras en l'èr, la tèsto à rèire;
E dins li porto de Sant-Pèire,
Sis iue fissa pareissien vèire
L'autre mounde, à travès la teleto de car.

A si bouqueto que soun mudo;
Sa caro bello se tremudo,
E soun amo e soun cors dins la countemplacioun
Nadon estabousi : dins l'Aubo
Que cencho d'or lou front dis aubo,
Palis de meme e se desraubo
Lou lume que vihavo un ome en perdicioun.

Tres femo de bèuta divino,
Pèr un draiòu d'estello fino,
Davalavon d'amount; e coume, au jour levant,
Un escabot se destroupello,
Lis aut pieloun de la capello
Emé l'arcèu que l'encapello,
Pèr ie durbi camin, se garavon davan.

E, dins l'èr linde, blanquinouso,
Li tres Mario luminouso
Davalavon d'amount : uno, contro soun sen,
Tenié sarra 'n vas d'alabastre;
E, dins li niue sereno, l'astre
Que douçamen fai lume i pastre,
Pòu retraire soulet soun front paradisen!

Et dans l'extase qui l'emporte, — haletante, morte à demi, — Mireille, à genoux, était là sur les dalles, — les bras en l'air, la tête en arrière ; — et dans les portes de Saint-Pierre, — ses yeux fixés paraissaient voir — l'autre monde, à travers le voile de chair.

Elle a ses lèvres muettes ; — son beau visage se transfigure, — et son âme et son corps dans la contemplation — nagent, ravis : dans l'Aurore — qui couronne d'or le front des peupliers blancs, — ainsi pâlit et se dérobe — la lampe qui veillait un homme en perdition.

Trois femmes de beauté divine, — par un sentier de fines étoiles, — descendaient du ciel ; et comme, au lever du jour, — un troupeau se disperse, — les hauts piliers de la chapelle — avec l'arceau qui en soutient la voûte, — pour leur ouvrir chemin, s'écartaient devant (elles).

Et, blanches dans l'air limpide, — les trois Maries lumineuses — descendaient du ciel : l'une, contre son sein, — tenait serré un vase d'albâtre ; — et, dans les nuits sereines, l'astre — qui doucement éclaire les bergers, — peut seul rappeler son front *paradisien.*

I jo de l'auro, la segoundo
Laisso ana si treneto bloundo,
E camino, moudèsto, un rampau à la man;
La tresenco, jouineto encaro,
De sa blanco mantiho claro
Escoundié 'n pau sa bruno caro,
E si negre vistoun lusien mai que diamant.

Vers la doulènto quand fuguèron,
En dessus d'elo se tenguèron,
Inmoubilo, e'm'acò ie parlavon. Tant dous
E clarinèu èro soun dire,
E tant afable soun sourrire,
Que lis espino dóu martire
Flourissien dins Mirèio en soulas aboundous.

✝

Assolo-te, pauro Mirèio :
Sian li Mario de Judèio!
Assolo-te, fasien, sian li Santo di Baus!
Assolo-te! sian li patrouno
De la barqueto, qu'envirouno
Lou trigos de la mar furouno,
E la mar, quand nous vèi, retoumbo lèu à paus!

Aux jeux du vent, la seconde — laisse aller ses blondes tresses, — et chemine, modeste, une palme à la main; — la troisième, jeunette encore, — de sa blanche mantille claire — cachait un peu son brun visage, — et ses noires prunelles luisaient plus que diamant.

Vers la dolente quand elles furent, — au-dessus d'elle elles se tinrent, — immobiles, et elles lui parlaient. Si doux — et clair était leur dire, — et leur sourire si affable, — que les épines du martyre — fleurissaient dans Mireille en charmes abondants.

†

— « Console-toi, pauvre Mireille : —nous sommes les Maries de Judée ! — Console-toi, disaient-elles, nous sommes les Saintes des Baux ! — Console-toi, nous sommes les patronnes — de l'esquif qu'entoure — le fracas de la mer furieuse, — et la mer, à notre aspect, retombe vite au calme.

Mai, que ta visto amount s'estaque!
Veses lou camin de Sant Jaque?
Adès i'erian ensèn, alin de l'autre bout;
Regardavian, dins lis estello,
Li proucessioun que van, fidèlo,
En roumavage à Coumpoustello
Prega, sus soun toumbèu, noste fiéu e nebout.

E 'scoutavian li letanìo....
E lou murmur di fountaniho,
Lou balans di campano, e lou declin dóu jour,
E li roumiéu pèr la campagno,
Tout rendié glòri, de coumpagno,
A l'Apoustòli de l'Espagno,
Noste fiéu e nebout, Sant Jaque lou Majour.

E, benurouso de la glòri
Que remountavo à sa memòri,
Sus lou front di roumiéu mandavian lou bagnun
Dóu serenau, e dedins l'amo
Ie vejavian joio e calamo.
Pougnènt coume de jit de flamo,
Es alor que vers nautre an mounta ti plagnun.

O chatouno, ta fe 's di grando;
Mai, que nous peson ti demando!
Vos bèure, dessenado, i font de l'amour pur!
Dessenado, avans qu'èstre morto,
Vos assaja la vido forto
Que dins Diéu meme nous tresporto!
Dempièi quouro as avau rescountra lou bonur?

« Mais que ta vue là-haut s'attache! — Vois-tu le chemin de Saint-Jacques? — Tantôt nous y étions ensemble, là-bas à l'autre extrémité; — nous regardions, dans les étoiles, — les processions fidèles qui vont — en pèlerinage à Compostelle, — prier, sur son tombeau, notre fils et neveu.

« Et nous écoutions les litanies...—Et le murmure des fontaines, — le branle des cloches, et le déclin du jour, — et les pèlerins par les champs, — tout rendait gloire, de concert, — à l'Apôtre de l'Espagne, — notre fils et neveu, Saint-Jacques le Majeur.

« Et, bienheureuses de la gloire — qui remontait à son souvenir, — sur le front des pèlerins nous épandions la rosée — du serein, et dans leur âme — nous versions joie et calme. — Poignantes comme des jets de flamme, — c'est alors que vers nous ont monté ses plaintes.

« O jeune fille, ta foi est des grandes; — mais que tes demandes nous pèsent! — Tu veux boire, insensée, aux fontaines de l'amour pur; — insensée, avant la mort, — tu veux essayer la forte vie — qui en Dieu lui-même nous transporte! — Depuis quand as-tu là-bas rencontré le bonheur?

L'as vist dins l'oine riche? Gounfle,
Estalouira dins soun triounfle,
Nègo Diéu dins soun cor e tèn tout lou camin;
Mai, quand es plen, toumbo l'iruge;
E que fara de soun gounfluge,
Quand se veira davans lou Juge
Que dins Jerusalèn intravo su 'n saumin?

L'as vist au front de la jacudo,
Quand de soun la, touto esmougudo,
Porge lou proumié rai à soun enfantounet?
I'a proun d'uno malo tetado;
E, sus la brèsso descatado,
Regardo-la, despoutentado,
Que poutounejo mort soun paure pichounet!

L'as vist au front de la nouvieto,
Quand, plan-planet, dins la draieto
Caminavo à la glèiso emé soun nòvi?... Vai,
Pèr lou parèu que lou chaupino,
Aquéu draiòu a mai d'espino
Que l'agrenas de la champino,
Car tout n'es eilavau qu'esprovo e long travai!

E 'ilavau l'oundo la pu claro,
Quand l'as begudo, vèn amaro;
Eilavau nais lou verme emé lou fru nouvèu,
E tout degruno, e tout se gasto...
As bèu chausi sus la banasto :
L'arange, tant dous à la tasto,
A la longo dóu tèms vendra coume de fèu!

« L'as-tu vu dans l'homme riche? Bouffi, — couché nonchalamment dans son triomphe, — il nie Dieu dans son cœur et tient tout le chemin; — mais la sangsue, quand elle est pleine, tombe... — Et que fera-t-il de sa bouffissure, — lorsqu'il se verra devant le Juge — qui dans Jérusalem entrait sur un ânon?

« L'as-tu vu au front de l'accouchée, — quand de son lait, tout émue, — elle tend le premier jet à son petit enfant? — C'est assez d'un trait de mauvais lait; — et, sur le berceau découvert, — regarde-la, ne se possédant plus, — qui couvre de baisers son pauvre petit, mort!

« L'as-tu vu au front de la fiancée, — lorsqu'à pas lents, dans le sentier, — elle cheminait à l'église, avec son fiancé?... Va, — pour le couple qui le foule, — ce sentier-là a plus d'épines — que le prunelier de la lande, — car tout n'est là-bas qu'épreuves et long labeur!

« Et là-bas la plus claire des ondes, — quand tu l'as bue, devient amère; — là-bas naît le ver avec le fruit nouveau, — et tout tombe en ruine, et tout en corruption... — En vain choisis-tu sur la corbeille : — l'orange, si douce au goût, — à la longue du temps deviendra comme du fiel.

E tau, te sèmblo que respiron,
Dins voste mounde, que souspiron!...
Mai quau sara 'nvejous de bèure à-n-un sourgènt
Que noun s'agote e se courroumpe,
En soufrissènt, que se lou croumpe!
Fau que la pèiro en tros se roumpe,
Se voulès n'en tira la paiolo d'argènt.

Urous adounc quau pren li peno,
E quau en bèn fasènt s'abeno;
E quau plouro, en vesènt ploura lis autre; e quau
Trai lou mantèu de sis espalo
Sus la pauriho nuso e palo;
E quau 'mé l'umble se rebalo,
E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau!

E lou grand mot que l'ome óublido,
Veleici: La mort es la vido!
E li simple, e li bon, e li dous, benura!
Emé l'aflat d'un vènt sutile,
Amount s'envoularan tranquile,
E quitaran, blanc coume d'ile,
Un mounde ounte li Sant soun de-longo aqueira!

Tambèn, oh! se vesiés, Mirèio,
Pereiçamount de l'empirèio,
Coume voste univers nous parèis marridoun,
E folo, e pleno de misèri
Vòstis ardour pèr la matèri,
E vòsti pòu dóu çamentèri!
O pauro! belariés la mort e lou perdoun!

« Et tels te semblent respirer, — dans votre monde, qui soupirent !... — Mais qui sera désireux de boire à une source — intarissable, incorruptible, — en souffrant, qu'il se l'achète ! — Elle doit, la pierre, en morceaux être brisée, — si l'on veut en extraire la paillette d'argent.

« Heureux donc qui prend les peines, — et qui en faisant le bien s'épuise ; — et qui pleure, en voyant pleurer les autres ; et qui — jette le manteau de ses épaules — sur la pauvreté nue et pâle ; — et qui avec l'humble s'abaisse, — et pour celui qui a froid fait briller son foyer !

« Et le grand mot que l'homme oublie, — le voici : La mort, c'est la vie ! — Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux ! — A la faveur d'un vent subtil, — au ciel ils s'envoleront tranquilles, — et quitteront, blancs comme des lis, — un monde où les Saints sont continuellement lapidés !

« Aussi, oh ! si tu voyais, Mireille, — des suprêmes hauteurs de l'empyrée, — combien votre univers nous paraît souffreteux, — et folles et misérables, — vos ardeurs pour la matière — et vos peurs du cimetière ! — ô infortunée ! tu *bêlerais* la mort et le pardon !

Mai, de davans que lou bla 'spigue,
En terro fau que rebouligue!
Es la lèi... Emai nautre, avans d'avé de rai,
Avèn begu l'aigre abéurage;
E pèr enfin que toun courage
Prengue d'alen, de noste viage
Voulèn te recounta lis àrsi e lis esfrai.

E se teisèron li tres Santo.
E lis oundado caressanto,
Pèr escouta, courrien de-long dóu ribeirés,
A troupelado. Li pinedo
Faguèron signe à la vernedo;
E li gabian e lis anedo
Veguèron s'amata l'inmènse Vacarés.

E lou souléu emé la luno,
Dins la liuenchour que s'empaluno,
Adourèron, clinant si frountas cremesin;
E la Camargo salabrouso
Trefouliguè!... Li Benurouso,
Pèr douna voio à l'amourouso,
Au bout d'un moumenet coumencèron ansin:

✝

« Mais avant que le blé monte en épis, — dans la terre il faut qu'il fermente ! — C'est la loi... Et nous aussi, avant d'avoir des rayons, — avons bu l'aigre breuvage ; — et afin que ton courage — prenne haleine, de notre voyage — nous voulons te raconter les tribulations et les effrois. »

Et les trois Saintes se turent. — Et les vagues caressantes, — pour écouter, couraient le long du rivage, — à troupeaux. Les bois de pins — firent signe à l'aunaie ; — et les goëlands et les sarcelles — virent l'immense Vaccarès abattre (ses flots) [12].

Et le soleil et la lune, — dans le lointain des marécages, — adorèrent, inclinant leurs larges fronts cramoisis ; — et la Camargue imprégnée de sel — tressaillit !... Les Bienheureuses, — pour donner des forces à l'amante, — au bout d'un petit moment commencèrent ainsi :



NOTES

DU CHANT DIXIÈME.

Vence (*Vènço*), petite ville du département du Var, du côté d'Antibes, ancien évêché. — *Durençolo*. On donne ce nom aux divers canaux dérivés de la Durance. — Valensole, petite ville des Basses-Alpes.

De soleil en soleil et de vent en vent (*de soulèu en soulèu e d'auro en auro*), locution usuelle en Provence pour dire : Du levant au couchant, du nord au midi

[3] Tamaris (*tamarisso*), *tamarix gallica*, Lin. — Salicorne (*engano*), *salicornia fruticosa*, Lin. — Arroche-pourpier (*fraumo*), *atriplex portulacoïdes*, Lin. — Soude (*sòudo*), *salsola soda*, Lin., végétaux communs dans la Camargue.

[4] *Cambet*. Ce nom désigne plusieurs oiseaux de l'ordre des échassiers, principalement le petit Chevalier aux pieds rouges (*tringa gambetta*, Lin.), et le grand Chevalier aux pieds rouges (*scolopax calidrix*, Lin.).

[5] Bihoreau (*galejoun*), *ardea nycticorax*, Lin, oiseau de l'ordre des échassiers, qu'on appelle aussi *moua*.

[6] .... Ces campanules qui, au rivage de la mer, étalent en été leur blancheur.

L'auteur a voulu parler ici de la belle fleur qu'on nomme en provençal *ile de mar* (*pancratium maritimum*, Lin.).

[7] Phyllirea (*daladèr*, du latin *alaternus*), *phyllirea latifolia*, Lin., grand arbrisseau de la famille des jasminées.

[8] Le Fantastique (*lou Fantasti*), autrement nommé *Esprit fantasti*, follet, lutin dont l'action se manifeste par des espiègleries. (Pour plus de détails sur cette croyance populaire, *voyez* Chant VI, strophes 41 et suiv.)

[9] Sansouire (*sansouiro*), vastes espaces stérilisés et couvert d'efflorescences salines par le voisinage et l'infiltration de la mer

[10] Morven (*mourven*), genévrier de Phénicie

[11] C'est assez d'un peu d'herbe pour les ramollir.

On fait mûrir et ramollir sur de la paille les nèfles et les cormes.

[12] Le Vaccarés (*Vacarés*). Voyez Chant IV, note 10.

CANT VOUNGEN

LI SANTO

Li Sànti Mario raconton, qu'après la mort dóu Crist, fuguèron embandido, emé d'àutri disciple, à la bello eisservo de la mar, e qu'abourdèron en Prouvènço, e que counvertiguèron li pople d'aquelo encountrado. — La navigacioun. — La tempèsto. — Arribado à-n-Arle di sant despatria. — Arle rouman. — La fèsto de Venus. — Sermoun de sant Trefume. — Counversioun dis Arlaten. — Li Tarascounen vènon imploura lou secours de Santo Marto. — La Tarasco. — Sant Marciau à Limoge; Sant Savournin à Toulouso; Sant Estròpi en Aurenjo. — Santo Marto doumto la Tarasco, e piéi counvertis Avignoun. — La papauta en Avignoun. — Sant Lazàri à Marsiho. — Santo Madaleno dins la baumo. — Sant Massemin à-z-Ais. — Li Sànti Mario i Baus. — Lou rèi Reinié. — La Prouvènço unido à la Franço. — Mirèio, vierge e martiro.

L'aubre de la crous, o Mirèio,
Sus la mountagno de Judèio
Èro encaro planta : dre sus Jerusalèn,
E dóu sang de Diéu encaro ime,
Cridavo à la ciéuta dóu crime,
Endourmido avau dins l'abime :
Que n'as fa, que n'as fa dóu rèi de Betelèn?

E di carriero apasimado
Mountavon plus li grand bramado ;
Lou Cedroun tout soulet gingoulavo eilalin ;
E lou Jourdan, de languitudo,
S'anavo escoundre i soulitudo,
Pèr desgounfla si plagnitudo.
A l'oumbro di rastencle e di verd petelin.

CHANT ONZIÈME

LES SAINTES

Les Saintes Maries racontent comment, après la mort du Christ, ayant été livrées à la merci des flots avec plusieurs autres disciples, elles abordèrent en Provence, et convertirent les peuples de cette contrée. — La navigation. — La tempête. — Arrivée des Saints proscrits à Arles. — Arles romaine. — La fête de Vénus. — Discours de saint Trophime. — Conversion des Arlésiens. — Les Tarasconais viennent implorer le secours de Sainte Marthe. — La Tarasque. — Saint Martial à Limoges; Saint Saturnin à Toulouse, Saint Eutrope à Orange. — Sainte Marthe dompte la Tarasque, et ensuite convertit Avignon. — La papauté à Avignon. — Saint Lazare à Marseille; Sainte Magdeleine dans la grotte; Saint Maximin à Aix; les Saintes Maries aux Baux. — Le roi Réné. — La Provence unie à la France. — Mireille, vierge et martyre.

« L'arbre de la croix, ô Mireille, — sur la montagne de Judée — était encore planté : debout sur Jérusalem, — et du sang de Dieu encore humide, — il criait à la cité du crime, — endormie là-bas dans l'abîme : — « Qu'en as-tu fait, qu'en as-tu fait, du roi de Béthléem? »

« Et des rues apaisées — ne montaient plus les grandes clameurs. — Le Cédron seul se lamentait au loin; — et le Jourdain, mélancolique, — allait se cacher aux solitudes, — pour dégonfler ses plaintes, — à l'ombre des lentisques et des verts térébinthes.

E lou paure pople èro triste,
Car vesié bèn qu'èro soun Criste,
Aquéu que de la toumbo aussant lou curbecèu,
A si coumpagno, à si cresèire,
Èro tourna se faire vèire,
E pièi, leissant li clau à Pèire,
S'èro coume un eigloun enaura dins lou cèu!

Ah! lou plagnien, dins la Judèio,
Lou bèu fustié de Galilèio!
Lou fustié di péu blound qu'amansissié li cor
Emé lou mèu di parabolo,
E qu'à bèl èime sus li colo
Li nourrissié 'mé de caudolo,
E toucavo si ladre, e revenié si mort

Mai li dóutour, li rèi, li prèire,
Touto la chourmo di vendèire
Que de soun tèmple sant lou mèstre vié cassa :
— Quau poudra teni la pauriho,
Se murmurèron à l'auriho,
Se dins Sioun e Samario,
Lou lume de la Crous n'èi pas lèu amoussa?

Alor li ràbi s'encagnèron,
E li martire temounièron :
Alor l'un, coume Estève, èro aqueira tout viéu,
Jaque espiravo pèr l'espaso,
D'autre, engrana souto uno graso!...
Mai sout lou ferre o dins la braso,
Tout cridavo en mourènt : O, Jesu 's Fiéu de Diéu!

« Et le pauvre peuple était triste, — car il voyait bien que celui-là était son Christ, — qui de la tombe haussant le couvercle, — à ses compagnons, à ses disciples,— était revenu se montrer,— et puis, laissant les clefs à Pierre,— s'était comme un aiglon enlevé dans le ciel !

« Ah ! on le plaignait, dans la Judée, — le beau charpentier Galiléen, — le charpentier aux cheveux blonds qui apprivoisait les cœurs — avec le miel des paraboles, — et qui avec largesse sur les collines — nourrissait la *foule* de pain azyme, — et touchait ses lépreux, et ressuscitait ses morts !

« Mais les docteurs, les rois, les prêtres, — la horde entière des vendeurs — que de son temple saint le Maître avait chassés : — « Qui retiendra la multitude, — se murmurèrent-ils à l'oreille, — si dans Sion et Samarie — la lumière de la Croix n'est promptement éteinte? »

« Alors les rages s'irritèrent, — et les martyrs témoignèrent ; — alors l'un, tel qu'Étienne, était lapidé vif, — Jacques expirait par l'épée, — d'autres, écrasés sous un bloc de pierre !... — Mais sous le fer ou dans la braise, — tout criait en mourant : « Oui, Jésus est Fils de Dieu ! »

Nautre, li sorre emé li fraire,
Que lou seguian pèr tout terraire,
Sus uno ratamalo, i furour de la mar,
E sènso velo e sènso remo,
Fuguerian embandi. Li femo,
Toumbavian un riéu de lagremo;
Lis ome vers lou cèu pourtavon soun regard.

Deja, deja vesèn s'encourre
Ouliveto, palais e tourre;
Vesèn de l'aut Carmel li serre e lis estras,
Qu'aperalin fasien la gibo.
Tout-d'un-cop un crid nous arribo :
Nous reviran, e sus la ribo
Vesèn uno chatouno. Aubouravo si bras,

En nous cridant, touto afougado :
— Oh! menas-me dins la barcado,
Mestresso, menas-me! Pèr Jesu, iéu perèu,
Vole mouri de mort amaro!
Èro nosto servènto Saro;
E dins lou cèu la veses aro
Que lou front ie lusis coume uno aubo d'Abréu.

Liuen d'aqui l'Anguieloun nous tiro;
Mai Salomé, que Diéu enspiro,
Is erso de la mar a jita soun velet...
O pouderouso fe!... sus l'oundo
Que sautoulrejo, bluio e bloundo,
La chato, que noun se prefoundo,
Venguè dóu ribeirés à noste veisselet;

« Nous, les sœurs et les frères — qui le suivions par tout pays, — sur un méchant navire, aux fureurs de la mer, — sans voiles et sans rames, — fûmes chassés. Les femmes, — nous versions un ruisseau de larmes ; — les hommes vers le ciel portaient leur regard.

« Déjà, déjà nous voyons fuir — bois d'oliviers, palais et tours ; — nous voyons du haut Carmel les crêtes et les déchirures — au lointain bossuer (l'horizon). — Tout à coup un cri nous arrive... — nous nous retournons, et sur la plage, — nous voyons une jeune fille. Elle élevait ses bras,

« En nous criant, tout ardente : — « Oh! emmenez-moi dans la batelée, — maîtresses, emmenez-moi! Pour Jésus moi aussi — je veux mourir de mort amère! » — C'était notre servante Sara; — et dans le ciel tu la vois maintenant — avec une auréole comme une aube d'avril.

« Loin de là l'Aquilon nous entraîne. — Mais Salomé, que Dieu inspire, — aux vagues de la mer a jeté son voile. — O puissante foi!... sur l'onde — qui sautille, blonde et bleue, — la jeune fille, sans s'engloutir, — vint du rivage à notre vaisseau frêle;

E l'Anguieloun la campejavo,
E lou velet la carrejavo.
Pamens, quand dins la fousco eilalin veguerian
Cimo à cha cimo desparèisse
Lou dous païs, e la mar crèisse,
Fau l'esprouva pèr lou counèisse
Lou làngui segrenous qu'alor sentiguerian!

Adiéu! adiéu, terro sacrado!
Adièu! Judèio mal astrado,
Que coussaies ti juste e clavelles toun Diéu!
Aro, ti vigno emé ti dàti
Di rous leioun saran lou pàti,
E ti muraio, lou recàti
Di serpatas!... Adiéu, patrìo, adiéu, adiéu!

Uno ventado tempestouso
Sus la marino sóuvertouso
Couchavo lou batèu : Marciau e Savournin
Soun ageinouia sus la poupo ;
Apensamenti, dins sa roupo
Lou vièi Trefume s'agouloupo;
Contro éu èro asseta l'evesque Massemin.

Dre sus lou tèume, aquéu Lazàri
Que de la toumbo e dóu susàri
Avié 'ncaro garda la mourtalo palour,
Sèmblo afrounta lou gourg que reno;
Em' éu la nau perdudo enmeno
Marto sa sorre, e Madaleno,
Couchado en un cantoun, que plouro sa doulour.

« Et l'Aquilon la poussait, — et le voile la portait. — Lorsque, pourtant, dans la brume éloignée nous vîmes, — cime à cime, disparaître — le doux pays, et la mer croître, — il faut l'éprouver pour la connaître, — la nostalgie profonde qu'alors nous ressentîmes !

« Adieu ! adieu, terre sacrée ! — Adieu, Judée vouée au malheur, — qui pourchasses tes justes et crucifies ton Dieu ! — Maintenant tes vignes et tes dattes — des fauves lions seront le pâturage, — et tes murailles, le repaire — des hideux serpents !... Adieu, patrie ! adieu, adieu ! »

« Un coup de vent tempêtueux — sur la mer effrayante — chassait le bateau : Martial et Saturnin — sont agenouillés sur la proue ; — pensif, dans son manteau — le vieux Trophime s'enveloppe ; — auprès de lui était assis l'évêque Maximin.

« Debout sur le tillac, ce Lazare — qui de la tombe et du suaire — avait encore gardé la mortelle pâleur, — semble affronter le gouffre qui gronde ; — avec lui la nef perdue emmène — Marthe sa sœur, et Magdeleine, — couchée en un coin, et pleurant sa douleur.

La nau, que buton li demòni,
Meno Estròpi, meno Sidòni,
Jòusè d'Arimatio, e Marcello, e Cleoun;
E, d'apiela sus lis escaume,
Au silènci dóu blu reiaume
Fasien ausi lou cant di Saume;
E 'nsèn repetavian : *Laudamus te Deum!*

Oh! dins lis aigo belugueto
Coume landavo la barqueto!
Nous sèmblo enca de vèire aquéli fouletoun
Que retoursien en revoulino
Lou pouverèu de la toumplino,
Pièi, en colono mistoulino,
S'esvalissien alin coume d'esperitoun.

De la mar lou soulèu mountavo,
E dins la mar se recatavo;
E, toujour emplana sus la vasto aigo-sau,
Courrian toujour la bello eisservo.
Mai dis estèu Diéu nous preservo,
Car dins si visto nous reservo
Pèr adurre à sa lèi li pople prouvençau.

Un matin sus tòuti lis autre,
Fasié tèms sol : de davans nautre
Vesian courre la niue 'mé soun lume à la man,
Coume uno véuso matiniero
Que vai au four couire si tiero;
L'oundo, aplanado coume uno iero,
Dóu batèu tout-bèu-just batié li calaman.

« La nef, que poussent les démons, — conduit Eutrope, conduit Sidoine, — Joseph d'Arimathie, et Marcelle, et Cléon ; — et, appuyés sur les tolets, — au silence du royaume bleu — ils faisaient ouïr le chant des Psaumes ; — et nous répétions ensemble : *Laudamus te Deum !*

« Oh ! dans les eaux scintillantes — comme courait la nacelle ! — Il nous semble encore voir ces souffles tournoyants — qui retordaient en tourbillons — l'embrun de l'abîme, — puis, en colonnes légères — s'évanouissaient au loin comme des esprits.

« Le soleil montait de la mer, — et se couchait dans la mer ; — et toujours errants sur la vaste plaine salée, — toujours nous allions au gré (du vent). — Mais des écueils Dieu nous garde, — car, dans ses vues, il nous réserve — pour amener à sa loi les peuples provençaux.

« Un matin sur tous les autres, — le temps était calme : devant nous, — nous voyons fuir la nuit avec sa lampe à la main, comme une veuve matinale — qui va au four cuire sa rangée *de pains ;* — l'onde, aplanie comme une aire, — du bateau battait à peine les madriers.

D'apereilalin nais, se gounflo,
Et porto ourrour dins l'amo, e rounflo
Un brut descouneissable, un sourne brounsimen,
Que nous penètro li mesoulo,
E sèmpre mai ourlo e gingoulo.
Isterian mut! La visto soulo,
Tant liuen que poudi' ana, tenié l'aigo d'à-ment.

E sus la mar que s'agrounchavo,
La broufounié se raprouchavo,
Rapido, fourmidablo! e morto à noste entour
Èron lis erso; e, negro marco,
Enclauso aqui tenien la barco.
Alin, tout-en-un-cop s'enarco
Uno mountagno d'aigo, esfraiouso d'autour.

De nivoulas encourounado,
La mar entiero amoulounado,
E que boufo, e que bramo, o Segnour! en courrènt
Venié sus nautre : à la subito,
Un cop de mar nous precepito
Au founs d'un toumple, e nous rejito
A la pouncho dis erso, espavourdi, mourènt!

Quèntis espaime! que destourne!
De longs uiau fèndon lou sourne,
E peto cop sus cop d'espaventable tron!
E tout l'Infèr se descadeno
Pèr englouti nosto careno
La Labechado siblo, reno,
E contro lou paiòu bacello nòsti front.

« Des profondeurs de (l'horizon) naît, se gonfle, — et porte l'horreur dans l'âme, et gronde — un bruit inconnu, un mugissement sombre, — qui nous pénètre les moelles, — et de plus en plus hurle et gémit. — Nous restâmes muets! La vue seule, — aussi loin qu'elle pouvait aller, guettait les flots.

« Et sur la mer qui se blottissait (d'effroi), — la rafale se rapprochait, — rapide, formidable! et mortes autour de nous — étaient les vagues; et, noir présage, — *comme* immobilisée par un charme elles tenaient la barque. — Au loin soudain se dresse — une montagne d'eau, effrayante de hauteur.

« De sombres nuages couronnée,— la mer entière amoncelée, — en soufflant et beuglant, ô Seigneur! à la course fondait sur nous : subitement — un coup de mer nous précipite — au fond d'un gouffre, et nous rejette — à la pointe des vagues, épouvantés, mourants!

« Quelles transes! quel bouleversement! — De longs éclairs fendent l'obscurité, — et coup sur coup éclatent d'épouvantables tonnerres,— et tout l'Enfer se déchaîne — pour engloutir notre carène. — La tourmente [1] siffle, gronde, — et contre le pont bat nos fronts.

Sus l'esquinau de si camello
Tantost la mar nous encimello;
Tantost, dins la founsour di negre garagai,
Ounte barrulon li lasàmi
Li biòu-marin e li grand làmi,
Anan entèndre lou soulàmi,
Di negadis, que l'oundo escoubiho, pecai!

Nous veguerian perdu! S'enverso
Sus nòsti tèsto uno grando erso,
Quand Lazàri : Moun Diéu, serve-nous de timoun!
M'as davera 'n cop de la toumbo...
Ajudo-nous! la barco toumbo!
Coume l'auroun de la paloumbo,
Soun crid fènd la chavano e volo peramount.

De l'aut palais ounte triounflo
Jesu l'a vist; sus la mar gounflo
Jesu vèi soun ami, soun ami qu'en-tant-lèu
Vai èstre aclapa souto l'oundo.
Sis iue 'mé 'no pieta prefoundo
Nous countèmplon : subran desboundo
A travès la tempèsto un long rai de soulèu.

Alleluia! sus l'aigo amaro
Mountan e davalan encaro ;
E trempe, e matrassa, boumissèn l'amarun.
Mai lis esfrai tout-d'un-tèms parton,
Li lamo fièro s'escavarton,
Li nivoulado alin s'esvarton,
La terro verdouleto espelis dóu clarun.

« Sur le dos de ses houles — tantôt la mer nous hisse; — tantôt dans la profondeur des noirs abîmes, — où errent les paons-de-mer, — les phoques et les grands requins, — nous allons entendre la lamentable plainte — des noyés, que l'onde balaye, hélas!

« Nous nous vîmes perdus. — Sur nos têtes se renverse une grande vague, — quand Lazare : « Mon Dieu, sers-nous de timon! — Tu m'as arraché une fois du tombeau... — Aide-nous! la barque tombe! » — Comme l'essor du ramier, — son cri fend l'orage et vole dans les cieux.

« Du haut palais où il triomphe, — Jésus l'a vu; sur la mer gonflée — Jésus voit son ami, son ami qui, un moment de plus, — [illegible] être enseveli sous le flot. — Ses yeux avec une pitié profonde — nous contemplent : soudain jaillit — à travers la tempête un long rayon de soleil.

« Alleluia! sur l'eau amère — nous montons et descendons encore; — et ruisselants, et harassés, nous vomissons l'amertume. — En même temps les effrois partent, — les lames fières se dispersent, — les nuées au lointain se dissipent, — la terre verdoyante éclôt de l'éclaircie.

Lontèms, 'mé d'afróusi turtado,
Nous trigoussejon lis oundado.
Piéi se courbon enfin davans la primo nau
Souto un alen que lis abauco;
La primo nau, coume uno plauco,
Fuso entre li roumpènt, e trauco
De large flo d'escumo emé soun carenau.

Contro uno ribo sènso roco,
Alleluia! la barco toco;
Sus l'areno aigalouso aqui nous amourran,
E cridan tóuti : Nòsti tèsto
Qu'as póutira de la tempèsto,
Fin qu'au coutèu li vaqui lèsto
A prouclama ta lèi, o Crist! Te lou juran!

A-n-aquéu noum, de jouïssènço,
La noblo terro de Prouvènço
Parèis estrementido; à-n-aquéu crid nouvèu,
E lou bouscas e lou campèstre
An trefouli dins tout soun èstre,
Coume un chin qu'en sentènt soun mèstre,
Ie cour à l'endavans e ie fai lou bèu-bèu.

La mar avié jita d'arcèli...
Pater noster, qui es in cœli,
A nosto longo fam mandères un renos;
A nosto set, dins lis engano
Faguères naisse uno fountano;
E miraclouso, e lindo, e sano,
Gisclo enca dins la glèiso ounte soun nòstis os!

« Longtemps, avec des chocs affreux, — nous ballottent les vagues. — Puis elles se courbent enfin devant la mince nef — sous un souffle qui les calme; — la mince nef, comme un colymbe [2], — sille entre les brisants, et troue — de larges flocons d'écume avec sa quille.

« Contre une rive sans roche, — Alleluia! la barque touche; — sur l'arène humide, là nous nous prosternons, — et nous écrions tous : « Nos têtes — que tu as arrachées à la tempête, — jusque sous le glaive, les voici prêtes — à proclamer ta loi, ô Christ! Nous le jurons! »

« A ce nom, de joie — la noble terre de Provence — paraît secouée; à ce cri nouveau, — et la forêt et la lande — ont tressailli dans tout leur être, — comme un chien qui, sentant son maître, — court au-devant de lui et lui fait fête.

« La mer avait jeté des coquillages... — *Pater noster, qui es in cœlis*, — à notre longue faim tu envoyas un festin; — à notre soif, parmi les salicornes — tu fis naître une fontaine; — et miraculeuse, et limpide, et saine, — elle jaillit encore dans l'église où sont nos os!

Plen de la fe que nous afougo,
Dóu Rose prenèn lèu la dougo;
De palun en palun caminan à l'asard;
E pièi, galoi, dins lou terraire
Trouvan la traço de l'araire;
E pièi, alin, dis Emperaire
Vesèn li tourre d'Arle auboura l'estendar.

A l'ouro d'iuei sies meissouniero,
Arle! e couchado sus toun iero,
Pantaies em'amour ti glòri d'àutri-fes;
Mai ères rèino, alor, e maire
D'un tant bèu pople de remaire
Que, de toun port, lou vènt bramaire
Noun poudié travessa l'inmènse barcarés.

Roumo, de nòu, t'avié vestido
En pèiro blanco bèn bastido;
De ti gràndis Areno avié mes à toun front
Li cènt vint porto; aviés toun Cièri;
Aviés, princesso de l'Empèri,
Pèr espassa ti refoulèri,
Li poumpous Aquedu, lou Tiatre e l'Ipoudrom.

Intran dins la cièuta : la foulo
Mountavo au Tiatre en farandoulo.
E zóu! mountan em'elo. Au mitan di palai,
A l'oumbro di tèmple de mabre,
Se gandissié lou pople alabre,
Coume quand rounco dins li vabre
Un lavàssi de plueio, à l'oumbrino di plai.

« Pleins de la foi qui nous brûle, — du Rhône nous prenons aussitôt la berge ; — de marais en marais nous marchons à l'aventure; — et puis, joyeux, dans le terroir — nous trouvons la trace de la charrue ; — et puis, au loin, des Empereurs — nous voyons les tours d'Arles arborer l'étendard.

« A cette heure tu es moissonneuse, — Arles ! et couchée sur ton aire, — tu rêves avec amour de tes gloires anciennes ; — mais tu étais reine, alors, et mère — d'un si beau peuple de rameurs — que, de ton port, le vent mugissant — ne pouvait traverser l'immense flotte.

« Rome à neuf t'avait vêtue — en pierres blanches bien bâties : — de tes grandes Arènes elle avait mis à ton front — les cent vingt portes; tu avais ton Cirque ; — tu avais, princesse de l'Empire, — pour distraire tes caprices, — les pompeux Aqueducs, le Théâtre et l'Hippodrome.

« Nous entrons dans la cité : la foule — au Théâtre montait en farandole. — Nous montons avec elle : au milieu des palais, — à l'ombre des temples de marbre, — s'élançait le peuple avide, — comme quand rugit dans les ravins — une averse de pluie, à l'ombre des érables.

O maladicioun! o vergougno!
I son moulan de la zambougno,
Sus lou pountin dóu Tiatre, emé lou pitre nus,
Un vòu de chato viroulavon,
E su 'n refrin qu'ensèn quilavon,
En danso ardènto se giblavon,
Au tour d'un flo de mabre en quau disien Venus.

La publico embriagadisso
Ie bandissié si bramadisso;
Jouvènto emai jouvènt repetavon : Canten!
Canten Venus, la grand divesso
De quau prouvèn touto alegresso!
Canten Venus, la segnouresso,
La maire de la terro e dóu pople arlaten!

Lou front aut, la narro duberto,
L'idolo, encourouna de nerto,
Dins li nivo d'encèns pareissié s'espoumpi;
Quand, endigna de tant d'audanço,
E derroumpènt e crid e danso,
Lou vièi Trefume que se lanço,
En aussant si dous bras sus lou mounde atupi,

D'uno voues forto : Pople d'Arle,
Escouto, escouto que te parle!
Escouto, au noum dóu Crist!... E n'en digué pas mai.
Au frouncimen de sa grando usso,
Vaqui l'idolo que brandusso,
Gènço, e dóu pedestau cabusso.
Em' éu li dansarello an toumba de l'esfrai!

« O malédiction ! ô honte ! — aux sons langoureux de la lyre, — sur le *podium* du Théâtre, la poitrine nue, — un vol de jeunes filles tournoyait, — et sur un refrain que répétaient en chœur leurs voix stridentes, — en danses ardentes elles se tordaient — autour d'un bloc de marbre qu'elles nommaient Vénus.

« La populaire ivresse — leur jetait ses clameurs; — jeunes filles et jeunes hommes répétaient : « Chantons ! — chantons Vénus, la grande Déesse de qui — toute allégresse vient ! — Chantons Vénus, la souveraine, — la mère de la terre et du peuple arlésien ! »

« Le front haut, la narine ouverte, — l'idole, couronnée de myrte, — dans les nuages d'encens paraissait s'enfler d'orgueil ; — lorsque, indigné de tant d'audace, — interrompant et cris et danses, — le vieux Trophime qui s'élance, — en levant ses deux bras sur la foule stupéfaite,

« D'une voix forte : « Peuple d'Arles, — écoute, écoute mes paroles ! — Écoute, au nom du Christ !... » Il n'en dit pas davantage. — Au froncement de son grand sourcil, — voilà l'idole qui chancelle, — gémit, et du piédestal se précipite. — Avec elle les danseuses sont tombées d'effroi !

Se fai qu'un crid, s'entènd qu'ourlado.
Vers li pourtau de troupelado
S'engorgon, e pèr Arle escampon l'espravant;
Li majourau se descourounon,
Li juvenome s'enfurounon,
En cridant : Zóu ! nous envirounon...
En l'èr milo pougnard lusisson tout d'un vanc

Pamens, de nosto vestiduro
L'enregouïdo saladuro;
De Trefume lou front seren, coume enciéucla
De clarour santo; e, mai poulido
Que sa Venus enfrejoulido,
La Madaleno ennevoulido,
Tout acò, 'n moumenet, li faguè recula.

Mai alor Trefume : Gènt d'Arle,
Escoutas-me que iéu vous parle!
Le cridè tournamai, après me chaplarés!
Pople arlaten, vènes de vèire
Toun diéu s'esclapa coume un vèire
Au noum dóu miéu! Anes pas crèire
Que ma voues l'a pouscu : nous-autre sian pas res!

Lou Diéu qu'a 'sclapa toun idolo
N'a ges de tèmple sus la colo!
Mai lou jour e la niue veson qu'éu eilamount
Sa man, pèr lou crime sevèro,
Es alarganto à la preièro;
Es éu soulet qu'a fa la terro,
Es éu qu'a fa lou cèu, e la mar, e li mount.

« Il n'y a qu'un cri; on n'entend que hurlements; — dans les portails, des cohues — s'engouffrent, et dans Arles répandent l'épouvante; — les patriciens arrachent leurs couronnes, — les jeunes hommes, furieux, — en criant : « Sus! » nous entourent...— Dans l'air mille poignards luisent d'un seul élan.

« Pourtant, sur nos vêtements — le sel figé; — de Trophime le front serein, comme encerclé — de clartés saintes; et, plus belle — que leur Vénus transie, — la Magdeleine voilée d'un nuage (de larmes), — tout cela, un instant, les fit reculer.

« Mais alors Trophime : « Arlésiens,— écoutez mes paroles, — leur cria-t-il derechef, après, vous me hacherez. — Peuple arlésien, tu viens de voir — ton dieu se briser comme verre — au nom du mien! N'attribue point — à ma voix ce pouvoir : nous, nous ne sommes rien!

« Le Dieu qui a brisé ton idole — n'a point de temple sur la colline! — Mais le jour et la nuit ne voient que lui là-haut; — sa main, sévère pour le crime, — est généreuse à la prière; — lui seul a fait la terre, — lui (seul) a fait le ciel, et la mer, et les monts.

Un jour, de soun auto demoro,
A vist soun bèn manja di toro;
A vist béure à l'esclau si plour e soun verin;
E jamai res que lou counsolo!
A vist lou Mau, pourtant l'estolo,
Sus lis autar teni l'escolo;
Toun fihan, l'a vist courre à l'afront di gourrin!

E pèr espurga tau brutice,
Pèr bouta fin au long suplice
De la raço omenenco estacado au pieloun,
A manda soun Fièu : nus e paure,
Emé pas un rai que lou daure,
Soun Fièu es davala s'enclaure
Dins lou sen d'uno Vierge; es na sus d'estoubloun!

O pople d'Arle, penitènci!
Coumpagnoun de soun eisistènci,
Te poudèn afourti si miracle : eilalin,
Is encountrado mounte coulo
Lou blound Jourdan, entre uno foulo
Espeiandrado e mau sadoulo,
L'avèn vist blanqueja dins sa raubo de lin!

E nous parlavo qu'entre nautre
Falié s'ama lis un lis autre;
Nous parlavo de Dièu, tout bon, tout pouderous;
E dóu reiaume de soun Paire,
Que noun sara pèr li troumpaire,
Lis auturous, lis usurpaire,
Mai bèn pèr li pichot, li simple, li plourous.

« Un jour, de sa haute demeure, — il a vu son bien dévoré des chenilles; — il a vu l'esclave boire ses pleurs et sa haine; — et jamais personne qui le console! — Il a vu le Mal, en robe sacerdotale, — sur les autels tenir école; — tes filles, il les a vues courir à l'affront des libertins!

« Et pour laver telles immondices, — pour mettre fin au long supplice — de la race humaine attachée au pilier, — il a envoyé son Fils : nu et pauvre, — doré d'aucun rayon, — son Fils est descendu s'enclore — dans le sein d'une vierge; il est né sur du chaume!

« O peuple d'Arles, pénitence! — Compagnons de sa vie, — nous pouvons t'affirmer ses miracles! Aux lointaines — contrées où coule — le blond Jourdain, au milieu d'une foule — en haillons et affamée, — nous l'avons vu dans sa blanche robe de lin!

« Et il nous disait qu'entre nous — il fallait s'aimer les uns les autres; — il nous parlait de Dieu, tout bon, tout-puissant, — et du royaume de son Père, — qui ne sera point pour les trompeurs, — pour les hautains, pour les usurpateurs, — mais bien pour les petits, les simples, ceux qui pleurent.

E fasiè fe de sa dóutrino
En caminant sus la marino;
Li malaut, d'un cop d'iue, d'un mot li garissiè;
Li mort, maugrat lou sourne bàrri,
Soun revengu : vaqui Lazàri
Que pourrissiè dins lou susàri!...
Mai, rèn que pèr acò, boufre de jalousié,

Li rèi de la nacioun Jusiolo
L'an pres, l'an mena su 'no colo,
Clavela su 'n trounc d'aubre, abéura d'amarun,
Cubert d'escra sa santo fàci,
E pièi auboura dins l'espàci
En se trufant d'éu !... — Gràci ! gràci!
Esclatè tout lou pople, estoufa dóu plourun;

Gràci pèr nautre! Que fau faire
Pèr desarma lou bras dóu Paire?
Parlo, ome de Diéu, parlo! e s'èi de sang que vòu,
Ie semoundren cènt sacrefice!
— Inmoulas-ie vòsti delice,
Inmoulas vosto fam de vice,
Respoundeguè lou Sant en se jitant pèr sòu.

Nàni, Segnour! ce que t'agrado,
N'es pas l'óudour d'uno tuado,
Ni li tèmple de péiro : ames, ames bèn mai
Lou tros d'artoun que l'on presènto
A l'afama, vo la jouvènto
Que vèn à Diéu, douço e cregnènto,
Oufri sa casteta coume uno flour de Mai.

« Et sa doctrine, il l'attestait — en marchant sur la mer; — les malades, d'un regard, d'un mot, il les guérissait; — les morts, malgré le sombre rempart, — sont revenus : voilà Lazare — qui pourrissait dans le suaire... — Mais, pour ces seuls motifs, enflés de jalousie,

« Les rois de la nation juive — l'ont pris, l'ont conduit sur une colline, — cloué sur un tronc d'arbre, abreuvé d'amertume, — ont couvert sa sainte face de crachats, — et puis l'ont élevé dans l'espace, — en le raillant... » — « Grâce ! grâce ! éclata tout le peuple, étouffé de sanglots;

« Grâce pour nous ! Que faut-il faire — pour désarmer le bras du Père? — Parle, homme divin, parle! et si c'est du sang, qu'il veut, — nous lui offrirons cent sacrifices ! » — « Immolez-lui vos délices, — immolez votre faim de vice, — répondit le Saint en se jetant par terre.

« Non, Seigneur! ce qui te plaît, — ce n'est point l'odeur d'une tuerie, — ni les temples de pierre : tu aimes, tu aimes bien mieux — le morceau de pain que l'on présente — à l'affamé, ou la jeune vierge — qui vient à Dieu, douce et craintive, — offrir sa chasteté comme une fleur de mai. »

Di bouco dóu grand Apoustòli
Ansin raiè coume un sant òli
La paraulo de Diéu : e plour de regoula,
E malandrous, e rusticaire
De beisa sa raubo, pecaire !
E lis idolo, de tout caire,
Sus li graso di tèmple alor de barrula !

Entanterin, en testimòni,
L'Avugle-na (qu'èro Sidòni),
Moustravo is Arlaten si vistoun neteja;
En d'autre Massemin recito
Lou Clavela que ressuscito,
La repentènci qu'es necito...
Arle, aquéu meme jour, se faguè bateja !

Mai, coume uno auro qu'escoubiho
Davans elo un fio de broundiho,
Sentèn l'Esprit de Diéu que nous buto. E veici,
Coume partian, uno embassado
Qu'à nòsti pèd toumbo, apreissado,
En nous disènt : Uno passado,
Estrangiè dóu bon Diéu, vougués bèn nous ausi !

Au brut de vòsti grand miracle
E de vòsti nouvèus ouracle,
Nous mando à vòsti pèd nosto pauro ciéuta...
Sian mort sus nòsti cambo ! Alabre
De sang uman e de cadabre,
Dins nòsti bos e nòsti vabre
Un moustre, un flèu di diéu, barrulo... Agués pieta !

« Des lèvres du grand Apôtre — ainsi coula comme une huile sainte — la parole de Dieu : et pleurs de ruisseler, — et malades et pauvres travailleurs — de baiser sa robe, — et les idoles, de toute part, — sur les degrés des temples alors de rouler !

« En même temps, en témoignage, — l'Aveugle-né (qui était Sidoine), — montrait aux Arlésiens ses prunelles nettoyées; — à d'autres, Maximin raconte — le Crucifié qui ressuscite, — le repentir qui est nécessaire... — Arles ce même jour se fit baptiser !

« Mais, tel qu'un vent qui balaye — devant lui un feu d'émondes, — nous sentons l'Esprit de Dieu qui nous pousse. Et voici, — comme nous partions, une ambassade — qui à nos pieds tombe, empressée, — en nous disant : « Un instant, — étrangers du Dieu bon, veuillez bien nous entendre !

« Au bruit de vos grandes merveilles — et de vos nouveaux oracles, — à vos pieds nous envoie notre cité malheureuse... — Nous sommes morts sur nos jambes ! Avides — de sang humain et de cadavres, — dans nos bois et nos ravins — un monstre, un fléau des dieux, erre... Ayez pitié !

La bèstio a la co d'un coulobre,
A d'iue mai rouge qu'un cinobre;
Sus l'esquino a d'escaumo e d'àsti que fan pòu!
D'un gros leioun porto lou mourre,
E sièis pèd d'ome pèr mies courre;
Dins sa caforno, souto un moure
Que doumino lou Rose, emporto ce que pòu

Tóuti li jour nòsti pescaire
S'esclargisson que mai, pecaire!
E li Tarascounen se bouton à ploura.
Mai, sènso pauso ni chancello,
Marto s'escrido : Emé Marcello
Iéu i'anarai! Moun cor bacello
De courre à-n-aquéu pople e de lou deliéura.

Pèr la darriero fes su terro,
Nous embrassan, emé l'espèro
De nous revèire au cèu, e nous desseparan.
Limoge aguè Marciau; Toulouso
De Savournin fuguè l'espouso;
E dins Aurenjo la poumpouso,
Estròpi lou proumié samenè lou bon gran.

Mai ounte vas, tu, douço vierge?...
Em' uno crous, em' un asperge,
Marto, d'un èr seren, caminavo tout dre
Vers la Tarasco : li Barbare
Noun poudènt crèire que s'apare,
Pèr espincha lou coumbat rare,
Èron tóuti mounta sus li pin de l'endrè.

« La bête a la queue d'un dragon, — des yeux plus rouges que cinabre, — sur le dos des écailles et des dards qui font peur ! — D'un grand lion elle porte le mufle, — elle a six pieds humains, pour mieux courir ; — dans sa caverne, sous un roc — qui domine le Rhône, elle emporte ce qu'elle peut.

« Tous les jours nos pêcheurs, — s'éclaircissent de plus en plus, hélas ! » — Et les Tarasconais se prennent à pleurer. — Mais sans retard ni hésitance, Marthe s'écrie : « Avec Marcelle, — moi, j'irai ! Le cœur me bat — de courir à ce peuple et de le déli vrer. »

« Pour la dernière fois sur la terre, — nous nous embrassons, avec l'espoir — de nous revoir au ciel, et nous nous séparons. — Limoges eut Martial ; Toulouse — devint l'épouse de Saturnin, — et dans Orange la pompeuse — Eutrope le premier sema le bon grain.

« Mais toi, où vas-tu, douce vierge ?... — Avec une croix, avec un aspersoir, — Marthe d'un air serein marchait droit — à la Tarasque : les Barbares, — ne pouvant croire qu'elle se défende, — pour regarder le combat insigne, — étaient montés en foule sur les pins du lieu.

Destrassouna, poun dins soun soustre,
Aguèsses vist boumbi lou moustre!...
Mai souto l'aigo santo a bèu se trevira,
De-bado reno, siblo e boufo...
Marto, em' un prim seden de moufo,
L'embourgino, l'adus que broufo...
Lou pople tout entié courreguè l'adoura!

— Quau sies? La cassarello Diano?
Venien à la jouino Crestiano,
O Minervo la casto e la forto? — Noun, noun,
Ie respoundeguè la jouvènto:
Siéu de moun Diéu que la servènto!
E quatecant lis assavènto,
E 'm' elo davans Diéu pleguèron lou geinoun

De sa paraulo vierginenco
Piquè la roco Avignounenco...
E la fe talamen à bello oundo gisclè,
Que li Clemèn e li Gregòri
Pu tard, emé soun sant cibòri,
Vendran ie béure. Pèr sa glòri
I' a Roumo qu'eilalin setanto an tremoulè!

Pamens, deja de la Prouvènço
Mountavo un cant de reneissènço
Que fasié gau à Diéu: l'as agu remarca,
Tre qu'a plóugu 'n degout de plueio,
Coume tout aubre e touto brueio
Aubouron lèu sa gaio fueio?
Ansin tou tcor brulant courrié se refresca.

« Éveillé en sursaut, harcelé sur sa litière, — eusses-tu vu bondir le monstre! — Mais sous l'ondée sainte vainement il se tord, — en vain il grogne, siffle et souffle... — Marthe, avec une mince laisse de mousse, — l'enlace, l'amène s'ébrouant... — Le peuple tout entier courut l'adorer !

— « Qui es-tu? La chasseresse Diane? —disaient-ils à la jeune Chrétienne, — ou Minerve la chaste et la forte? » — « Non, non, — leur répondit la jeune fille : — je ne suis de mon Dieu que la servante! » — Et aussitôt elle les instruit, — et avec elle devant Dieu ils fléchirent le genou.

« De sa parole virginale — elle frappa la roche Avignonnaise... — Et la foi, tellement à belles ondes jaillit, — que les Clément et les Grégoire — plus tard, avec leur coupe sainte — viendront y puiser. Pour sa gloire, — Rome, là-bas, septante années trembla.

« Cependant, de la Provence déjà — s'élevait un chant de renaissance — qui réjouissait Dieu : n'as-tu pas remarqué, — dès qu'il a plu une goutte de pluie, — comme tout arbre et toute végétation — relèvent vite leur feuillage gai? — Ainsi tout cœur brûlant courait se rafraîchir.

Tu memo, auturouso Marsiho,
Que sus la mar duerbes ti ciho,
E que rèn de ta mar noun te pòu leva l'iue,
E qu'en despié di vent countràri,
Sounjes qu'à l'or entre ti bàrri,
A la paraulo de Lazàri,
Rebalères ta visto e veguères ta niue!

E dins l'Uvèune que s'aveno
Emé li plour de Madaleno,
Lavères davans Diéu toun orre queitivié...
Vuei tournamai drèisses la tèsto...
Davans que boufe la tempèsto,
Ensouvène-te, dins ti fèsto,
Di plour madalenen bagnant tis óulivié!

Colo de-z-Ais, cresten arèbre
De la Sambuco, vièi genèbre,
Grand pin que vestissès li baus de l'Esteréu,
Vous, mourven de la Trevaresso,
Redigas de quinto alegresso
Vòsti coumbo fuguèron presso,
Quand passè Massemin pourtant la crous em' éu!

Mai, alin, la veses aquelo
Que, si bras blanc sarra contro elo,
Prègo au founs d'uno baumo? Ai! pauro! si geinoun
Se macon à la roco duro,
E n'a pèr touto vestiduro
Que sa bloundo cabeladuro,
E la luno la viho emé soun lumenoun.

« Toi-même, altière Marseille, — qui sur la mer ouvres tes cils, — et dont rien (du spectacle) de ta mer ne peut distraire l'œil, — et qui, en dépit des vents contraires, — ne songes qu'à l'or, — dans tes murailles, à la parole de Lazare, — tu abaissas ta vue et tu vis ta nuit !

« Et dans l'Huveaune qui s'alimente — avec les pleurs de Magdeleine[3], — tu lavas devant Dieu ta hideuse immondicité... — Aujourd'hui tu dresses la tête de nouveau... — Avant que la tempête souffle, — souviens-toi, au milieu de tes fêtes, — que les pleurs de Magdeleine baignent tes oliviers !

« Collines d'Aix, crêtes abruptes — de la Sambuque, vieux genièvres, — grands pins qui vêtez les escarpements de l'Esterel, — vous, *morvens* de la Trévaresse, — redites-nous de quelle joie — vos vallées furent prises, — quand passa Maximin, portant la croix avec lui[4] !

« Mais, dans l'éloignement, la vois-tu, celle — qui, ses bras blancs serrés contre elle, — prie au fond d'une grotte?... Ah ! pauvre infortunée! ses genoux — se meurtrissent à la roche dure, — et elle n'a pour tout vêtement — que sa blonde chevelure, — et la lune la veille avec son (pâle) flambeau.

E pèr la vèire dins la baumo,
Lou bos se clino e fai-calaumo;
E i' a d'ange, tenènt lou batre de si cor,
Que l'espinchon pèr uno esclèiro;
E quand perlejo sus la pèiro
Un de si plour, en grand pressèiro
Van lou cueie e lou metre en un calice d'or!

N'i'a proun, n'i'a proun, o Madaleno!
Lou vènt que dins lou bos aleno
T'adus dempièi trento an lou perdoun dóu Segnour;
E de ti plour la roco memo
Plourara sèmpre; e ti lagremo
Sèmpre, sus touto amour de femo,
Coume uno auro de nèu, jitaran la blancour!

Mai dóu regrèt que l'estransino
Rèn counsoulavo la mesquino:
Ni lis aucelounet qu'en foulo au Sant-Pieloun,
Pèr èstre benesi, nisavon,
Ni lis ange que l'enaussavon
A la brasseto, e la bressavon
Sèt fes tóuti li jour, en l'èr sus li valoun!

A tu, Segnour, à tu revèngue
Touto lausènjo! à nautre avèngue
De te vèire sèns fin tout lusènt e verai!
Pàuri femo despatriado,
Mai de toun amour embriado,
De toun eterno souleiado
Avèn, nàutri perdu, escampa quàuqui rai!

« Et pour la voir dans la grotte, — la forêt se penche et fait silence ; — et des anges, retenant le battement de leurs cœurs, — l'épient par un interstice; — et lorsque sur la pierre tombe en perle — un de ses pleurs, en grande hâte — ils vont le recueillir et le mettre en un calice d'or.

« Assez ! assez, ô Magdeleine ! — Le vent qui dans le bois respire — t'apporte depuis trente années le pardon du Seigneur. — De tes pleurs la roche elle-même — pleurera éternellement; et tes larmes, — éternellement, sur tout amour de femme, — comme un vent de neige, jetteront la blancheur !

« Mais du regret qui la consume — rien ne consolait la malheureuse : — ni les petits oiseaux qui en foule au Saint-Pilon [5], — pour être bénis, nichaient; — ni les anges qui l'enlevaient — dans leurs bras, et la berçaient — sept fois tous les jours, dans l'air, sur les vallons.

« A toi, Seigneur, à toi revienne — toute louange ! à nous advienne — de te voir à jamais dans ta splendeur entière et ta réalité ! — Pauvres femmes exilées, — mais enivrées de ton amour, — de ton éternelle irradiation — nous avons, nous aussi, épanché quelques rayons.

Colo Baussenco, Aupiho bluio,
Vòsti calan, vòstis aguhio,
De nosto predicanço à toustèms gardaran
La gravaduro peirounenco.
I soulitudo palunenco,
Au founs de l'isclo Camarguenco,
La mort nous alóujè de nòsti jour óubrant.

Coume en touto causo que toumbo,
L'óublit rescoundè lèu li toumbo.
La Prouvènço cantavo, e lou tèms courreguè;
E coume au Rose la Durènço
Perd à la fin soun escourrènço,
Lou gai reiaume de Prouvènço
Dins lou sen de la Franço à la fin s'amaguè.

— Franço, emé tu meno ta sorre!
Diguè soun darrié rèi, iéu more.
Gandissès-vous ensèn alin vers l'aveni,
Au grand prefa que vous apello...
Tu sies la forto, elo es la bello :
Veirés fugi la niue rebello
Davans la resplendour de vòsti front uni.

Reinié faguè 'cò bèu. Un sero
Qu'entredourmié dins sa coucero,
Ie moustrerian lou rode ounte èron nòstis os :
Emé douge evesque, si page,
Sa bello court, sis equipage,
Lou rèi venguè sus lou ribage,
E souto lis engano atrouvè nòsti cros.

« Collines des Baux, Alpines bleues, — vos mornes, vos aiguilles, — de notre prédication, dans tous les siècles, garderont — la trace gravée dans la pierre [6]. — Aux solitudes paludéennes, — au fond de l'île de Camargue, — la mort nous allégea de nos jours de labeur

« Comme en tout ce qui tombe, — l'oubli cacha bientôt nos tombeaux. — La Provence chantait, et le temps courut; — et de même qu'au Rhône la Durance — perd à la fin son cours, — le gai royaume de Provence — dans le sein de la France à la fin s'endormit.

— « France, avec toi conduis ta sœur! — dit son dernier roi, je meurs! — Dirigez-vous ensemble là-bas vers l'Avenir, — à la grande tâche qui vous appelle... — Tu es la forte, elle est la belle : — vous verrez la nuit rebelle fuir — devant la splendeur de vos front réunis. »

« René accomplit ce beau fait. Un soir, — qu'il sommeillait dans son lit de plumes, — nous lui montrâmes le lieu où étaient nos ossements : — avec douze évêques, avec ses pages, — sa belle cour, ses équipages, — le roi vint sur la grève, — et sous les salicornes trouva nos fosses.

Adiéu, Mirèio!... L'ouro volo,
Vesèn la vido que tremolo
Dins toun cors, coume un lume en anant s'amoussa...
De davans que l'amo lou quite,
Parten, mi sorre, parten vite!
Vers li bèlli cimo, es necite
Qu'arriben davans elo, es necite e pressa.

De roso, uno raubo nevenco
Alestissen-ie : vierginenco
E martiro d'amour, la chato vai mouri!
Elourissès-vous, celèsti lèio!
Sànti clarour de l'empirèio,
Escampas-vous davans Mirèio!...
Glòri au Paire, em' au Fiéu, em' au Sant Esperit!

✠

« Adieu, Mireille!... L'heure vole. — Nous voyons la vie trembloter — dans ton corps, comme une lampe qui va s'éteindre... — Avant que l'âme le quitte, — partons, mes sœurs, partons en hâte! — Vers les belles cimes, — il est nécessaire — que nous arrivions avant elle, nécessaire et urgent.

« Des roses, une robe de neige, — préparons-lui! Vierge, — et martyre d'amour, la jeune fille va mourir! — Fleurissez-vous, célestes avenues! — saintes clartés de l'Empyrée, — épanchez-vous devant Mireille!... — Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit! »

NOTES

DU CHANT ONZIÈME

[1] *Labechado*, en italien *libecciata*. Tempête occasionnée le vent du sud-ouest appelé *Labé*, qu'on fait dériver du grec λιβόνοτος, même signification

[2] Colymbe à crête (*plauco*), *podiceps cristatus*, Lin., oiseau de l'ordre des palmipèdes

[3] Et dans l'Huveaune qui s'alimente avec les pleurs de Magdeleine.

L'Huveaune, petite rivière qui prend sa source à la Sainte-Baume (Var), passe à Aubagne, et se jette dans la mer, à Marseille, au bout de la promenade du *Prado*.

Une pieuse et poétique légende attribue son origine aux larmes de sainte Magdeleine

[4] Sambuque (*Sambuco*), montagne à l'orient d'Aix. — Esterel (*Estérel*), montagne et forêt du département du Var. — Morvens de la Trevaresse (*mourven de la Trevaresso*) : *mourven*, genévrier de Phénicie. — La Trevaresse, chaîne de montagnes entre la Touloubre, la Durance et le canal de Craponne

[5] Saint-Pilon (*Sant-Pieloun*). Voyez Chant VII, note 12.

[6] La trace gravée dans la pierre (*la gravaduro peirounenco*). On

a vu, dans le récit des Saintes-Maries, que la barque des saints proscrits aborda à l'extrémité de l'île de Camargue. Ces premiers apôtres des Gaules remontèrent le Rhône jusqu'à Arles, et de là se dispersèrent dans le Midi. On dit même que Joseph d'Arimathie alla jusqu'en Angleterre. Telle est la tradition arlésienne La tradition des habitants des Baux reprend alors et continue l'odyssée des saintes femmes : elle dit que ces dernières vinrent prêcher la foi dans les Alpines, et que pour éterniser le souvenir de leur prédication, elles gravèrent miraculeusement leurs effigies sur un rocher. Au levant du rocher des Baux, on voit encore ce mystérieux et antique monument : c'est un énorme bloc détaché, debout sur le penchant d'un précipice, et taillé en aiguille. Sur sa face orientale sont sculptées trois figures grandioses, objets de la vénération des populations voisines

CANT DOUGEN

LA MORT

Lou païs dis arange. — Li Santo remounton au paradis. — Lou paire emé la maire arribon. — Li Santen mounton Mirèio à la capello-z-auto, ounte i'a li relicle. — La glèiso di Sànti Mario. — Li suplicacioun. — La plajo camarguenco. — Vincèn arribo e sa doulour desboundo. — Lou cantico di Santen. — Darriero visioun de Mirèio: vèi li Sànti Mario emplanado dins la mar. — Darrièri paraulo, e luminouso mort de la chatouno. — Li coumplancho, la desesperanço.

Au païs dis arange, à l'ouro
Que lou jour de Diéu s'esvapouro;
E que li pescadou, qu'an cala si jambin,
Tiron si barco à la calanco;
E que, leissant parti la branco,
Sus la cabesso vo sus l'anco
Li chato en s'ajudant cargon si plen gourbin;

Di ribo ounte l'Argèns varaio,
Di plano, di coulet, di draio,
S'enausso peralin un long Cor de cansoun.
Mai belamen de la cabruno,
Cant d'amour, èr de cantabruno,
Pau-à-pau dins li colo bruno
S'esperdon, e vèn l'oumbro emé la languisoun.

CHANT DOUZIÈME

LA MORT

Le pays des oranges. — Les Saintes remontent dans le ciel. — Arrivée du père et de la mère. — Les Saintins montent Mireille à la chapelle haute, où sont déposées les reliques. — L'église des Saintes Maries. — Les supplications. — La plage de Camargue. — Arrivée de Vincent, éclat de sa douleur. — Le cantique des Saintins. — Dernière vision de Mireille : les Saintes Maries lui apparaissent sur la haute mer. — Dernières paroles, et radieuse mort de la jeune fille. — Les plaintes, le désespoir.

Au pays des oranges, à l'heure — où le jour de Dieu s'évapore ; — lorsque les pêcheurs, ayant tendu leurs nasses, — tirent leurs barques à l'abri (des rochers) ; — et que, laissant aller la branche, — sur la tête ou sur la hanche — les jeunes filles, en s'entr'aidant, chargent leurs corbeilles pleines ;

Des rives où l'Argens[1] serpente, — des plaines, des collines, des chemins, — s'élève dans le lointain un long chœur de chansons. — Mais bêlements de chèvres, — chants d'amour, airs de chalumeau, — peu à peu dans les montagnes brunes — se perdent, et viennent l'ombre et la mélancolie.

Di Mario que s'envoulavon
Ansin li paraulo calavon,
Calavon pau-à-pau, de nivo en nivo d'or :
Semblavo un resson de cantico,
Semblavo uno liuencho musico
Qu'en dessus de la glèiso antico
S'enanavo emé l'auro. Elo, sèmblo que dor,

E que pantaio ageinouiado,
E qu'uno estranjo souleiado
Encouronno soun front de nouvèlli bèuta
Mai, dins lis erme e li jouncado,
Si vièi parènt tant l'an cercado
Qu'à la perfin l'an destouscado;
E dre, souto lou porge, alucon espanta.

Prenon pamens d'aigo signado,
Mandon au front sa man bagnado.
Sus lou bard que respond e la femo e lou vièi
Dedins s'avançon... Espaurido
Coume quand subran uno trido
Vèi li cassaire : Moun Diéu ! crido,
Paire e maire, ounte anas? — E de vèire quau vèi,

Mirèio toumbo aqui. Sa maire,
Em' un visage lagremaire,
Ie cour, e dins si bras l'aganto, e ie disié :
Qu'as, que toun front es caud que brulo?
Noun, es pa 'n sounge que m'embulo,
Es elo qu'à mi pèd barrulo,
Es elo, es moun enfant!... E plouravo, e risié.

Des Maries qui s'envolaient — ainsi les paroles s'éteignaient, — s'éteignaient peu à peu, de nuée (d'or) en nuée d'or : — pareilles à un écho de cantique, — pareilles à une musique éloignée — qui, au-dessus de l'église antique, — s'en serait allée avec la brise. Elle, il semble qu'elle dort,

Et qu elle rêve agenouillée, — et qu'un étrange rayonnement de soleil — couronne son front de nouvelles beautés. — Mais, dans les landes et les jonchaies, — ses vieux parents l'ont tant cherchée, — qu'ils l'ont à la fin découverte ; — et debout, sous le porche, ils regardent stupéfaits.

Ils prennent cependant de l'eau bénite, — ils portent au front leur main mouillée. — Sur la dalle sonore, la femme et le vieillard — s'avancent dans (l'église)... Effrayée — comme un bruant qui tout à coup — voit les chasseurs : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, — père et mère, où allez-vous? » — Et voyant ceux qu'elle voit,

Mireille tombe là. Sa mère, — le visage en larmes, — accourt, et dans ses bras la saisit, et elle lui disait : — « Qu'as-tu? ton front brûle... — Non, ce n'est point un songe qui m'abuse, — c'est elle qui à mes pieds roule, — c'est elle, c'est mon enfant !... » Et elle pleurait, et elle riait.

— Mirèio, ma bello mignoto,
Es iéu que sarre ta manoto,
Iéu toun paire!... E lou vièi, que la doulour esten,
Ie recaufavo si man morto.
Lou vènt deja pamens emporto
La grand nouvello : à plen de porto,
Dins la glèiso, esmougu, s'acampon li Santen.

— Mountas-la, mountas la malauto!
Venien; à la capello-z-auto
Mountas-la, tout-d'un-tèms! que toque li sants os!
Dins si caisso miraclejanto
Que baise nòsti gràndi Santo
De si bouqueto angounisanto!
Li femo tout-d'un-tèms l'arrapon entre dos.

De-pèr-d'aut de la glèiso bello,
I'a tres autar, i'a tres capello
Bastido uno sus l'autro en blo de roucas vièu.
Dins la capello sousterrado
I'a Santo Saro, venerado
Di brun Bóumian; mai aubourado,
La segoundo es aquelo ounte èi l'autar de Diéu.

Sus li pieloun dóu santuàri,
La capeleto mourtuàri
Di Mario, amoundaut, s'enarco dins lou cèu,
'Mé li relicle, sànti laisso
D'ounte la gràci coulo à raisso....
Quatre clau pestellon li caisso,
Li caisso de ciprès emé si curbecèu.

— « Mireille, ma belle mignonne, — c'est moi qui serre ta main, — moi ton père !... » Et le vieillard, que la douleur suffoque, — lui réchauffait ses mains inanimées. — Déjà cependant le vent emporte — la grande nouvelle : à plein portail, — dans l'église, émus, s'assemblent les Saintins[1].

— « Montez-la, montez la malade ! — disaient-ils ; à la chapelle haute, — montez-la sur-le-champ ! qu'elle touche les saints os ! — Dans leurs châsses miraculeuses — qu'elle baise nos grandes Saintes — de ses lèvres agonisantes ! » — Les femmes sur-le-champ la saisissent à deux.

Dans la partie haute de la belle église, — sont trois autels, sont trois chapelles — bâties une sur l'autre, en blocs de rocher vif. — Dans la chapelle souterraine — est Sainte Sara, vénérée — des bruns Bohémiens ; plus élevée, — la seconde renferme l'autel de Dieu.

Sur les piliers du sanctuaire, — l'étroite chapelle mortuaire — des Maries élève sa voûte dans le ciel, — avec les reliques, legs sacrés — d'où la grâce coule en pluie... — Quatre clefs ferment les châsses, — les châsses de cyprès avec leurs couvercles.

Un cop, chasque cènt an, li duerbon.
Urous, urous, quand li descuerbon,
Aquéu que pòu li vèire e li touca ! bèu tems
Aura sa barco e bono estello,
E de sis aubre li jitello
Auran de frucho à canestello,
E soun amo cresènto aura lou bon toustèms.

Uno bello porto de chaine
Rejun aquéu sacra doumaine,
Richamen fustejado, e doun di Bèucairen.
Mai subretout ce que l'aparo,
Noun es la porto que lou barro,
Noun es lou bàrri que l'embarro :
Es l'aflat que ie vèn di relarg azuren.

La malauto, à la capeleto,
Dins la viseto virouleto
La mountèron. Lou prèire, en subrepelis blanc,
Buto la porto. Dins la pòusso,
Coume un òrdi grèu de si dòusso
Qu'un fouletoun subran espòusso,
Tóuti sus lou bardat s'aboucon en quilant :

O bèlli Santo umanitouso,
Santo de Diéu, Santo amistouso !
D'aquelo pauro chato agués, agués pieta !
— Agués pieta ! la maire crido,
Vous adurrai, se 'n co's garido,
Moun anèu d'or, ma crous flourido,
E pèr vilo e pèr champ iéu l'anarai canta !

Une fois chaque cent ans, on les ouvre. — Heureux, heureux, lorsqu'on les découvre, — celui qui peut les voir et les toucher ! — Beau temps, — aura sa barque, et bonne étoile, — et de ses arbres les pousses, — auront du fruit à corbeillées, — et son âme croyante aura les biens éternels.

. . . .

Une belle porte de chêne — protége ce domaine sacré, — richement travaillée, et don des Beaucairois. — Mais surtout ce qui le défend, — ce n'est pas la porte qui le clôt, — ce n'est pas le rempart qui le ceint : — c'est la faveur qui lui vient des espaces d'azur.

. . . .

A la petite chapelle, — dans l'escalier tournoyant, — on monta la malade. Le prêtre, en surplis blanc, — pousse la porte. Dans la poussière, — comme un orge appesanti par ses épis — qu'un tourbillon soudain secoue, — tous sur les dalles se prosternent en criant :

. . . .

« O belles Saintes pleines d'humanité, — Saintes de Dieu, Saintes amies ! — de cette pauvre fille ayez, ayez pitié ! » — « Ayez pitié ! s'écrie la mère, — je vous apporterai, quand elle sera guérie, — mon anneau d'or, ma croix fleurie, — et par villes et par champs, moi, j'irai le chanter ! »

. . . .

— O Santo, acò 's ma pesqueirolo !
O Santo, acò 's ma denierolo !
Gemis Mèste Ramoun en turtant dins l'oumbrun
Emé sa tèsto atremoulido.
O Santo, à-n-elo, qu'es poulido,
Innoucentouno, enfantoulido,
La vido ie counvèn : mai iéu, vièi sabourun,

Iéu, mandas-me fuma li maulo !...
Lis iue barra, sènso paraulo,
Mirèio èro estendudo. Èro alor sus lou tard
Pèr que l'auro tamarissiero
Reviscoulèsse la masiero,
Dessus li lauso tóulissiero
L'avien entrepausado, en visto de la mar.

Car lou pourtau (qu'es la parpello
D'aquelo benido capello),
Regardo sus la glèiso : alin, pereilalin,
D'aqui se vèi la blanco raro
Que joun ensèn e desseparo
Lou cèu redoun e l'aigo amaro ;
Se vèi de la grand mar l'eterne remoulin.

De-longolis erso foulasso
Que s'encavaucon, jamai lasso
De s'esperdre en bramant dins li mouloun sablous ;
De-vers la terro uno planuro
Qu'a gen de fin ; pas uno auturo
Qu'à soun entour fague centuro ;
Un cèu inmènse e clar sus d'erme espetaclous.

— « O Saintes, c'est là mon pluvier ! — ô Saintes, c'est là mon trésor ! — gémit Maître Ramon heurtant dans les ténèbres — avec sa tête vacillante. — O Saintes, à elle, qui est belle, — innocente, enfantine, — la vie convient ; mais moi, vieil ossement,

. . . .

« Moi, envoyez-moi fumer les mauves ! » — Les yeux fermés, sans parole, — Mireille était gisante. C'était alors sur le tard. — Pour que la brise des tamaris — ravivât la campagnarde, — sur les dalles du toit — on l'avait déposée, en vue de la mer.

. . . .

Car le portail (paupière — de cette chapelle bénie), — regarde sur l'église : — là-bas, dans l'extrême lointain, — on voit de là la blanche limite — qui joint ensemble et sépare — le ciel rond et l'onde amère ; — on voit de la grande mer l'éternelle révolution.

. . . .

Sans cesse les vagues insensées — qui se montent les unes sur les autres, jamais lasses — de se perdre en mugissant dans les monceaux de sable ; — du côté de la terre, une plaine — interminable ; pas une éminence — qui enceigne son horizon ; — un ciel immense et clair sur des savanes prodigieuses.

. . . .

De clarinèlli tamarisso
Au mendre vènt boulegadisso;
De long campas d'engano, e dins l'oundo perfès
Un vòu de cièune que s'espurgo;
O bèn, dins la sansouiro turgo,
Uno manado que pasturgo,
O que passo en nadant l'aigo dóu Vacarès.

Mirèio enfin, d'un parla feble,
A murmura quàuqui mot treble :
De-vers la terro, dis, emé de-vers la mar
Sènte veni dos alenado :
Uno di dos èi serenado
Coume l'alen di matinado;
Mai l'autro es espannado, ardènto, e sènt l'amar

E se teisè... De-vers la plano,
E de-vers lis oundo salano,
Li Santen sus-lou-cop regardèron veni :
E n'en veson un qu'esfoulisso
De revoulun de terro trisso
Davans si pas; li tamarisso
Parèisson davans èu s'encourre e demeni.

Es Vincenet lou panieraire!...
Oh! paure drole e de mau-traire!
Soun paire Mèste Ambroi pas-pu-lèu i'aguè di :
Moun fièu, sara pas pèr ti brego
Lou poulit brout de falabrego!
Que tout-d'un-tèms de Valabrego,
Pèr la vèire enca 'n cop, partè coume un bandit.

Des tamaris (au feuillage) clair, — et au moindre vent mobiles; — de longues friches de salicornes, et dans l'onde parfois — une volée de cygnes qui se purifie; — ou bien dans la *sansouire* stérile — un troupeau de bœufs qui pâture, — ou qui passe à la nage l'eau du Vaccarès [1].

Mireille enfin, d'une voix faible, — a murmuré quelques mots vagues : — « Du côté de la terre, dit-elle, et du côté de la mer — je sens venir deux haleines : — l'une des deux est fraîche — comme le souffle des matinées, — mais l'autre est pantelante, ardente et imprégnée d'amertume. »

Et elle se tut... Devers la plaine — et devers les ondes salées, — les Saintins aussitôt regardèrent venir : — et ils voient un (jeune homme) qui soulève — des tourbillons de terre meuble — devant ses pas; les tamaris — paraissent devant lui s'enfuir et décroître.

C'est Vincent le vannier !... — Oh ! pauvre gars, et digne de pitié! — Sitôt que son père, Maître Ambroise, lui eut dit : — « Mon fils, il ne sera pas pour tes lèvres — le gentil brin de micocoules! » — sur-le-champ, de Valabrègue, — pour la voir encore une fois il partit comme un bandit.

En Crau ie dison : Es i Santo !
Rose, palun, Crau alassanto,
Rèn l'avié detengu de courre enjusqu'i tes.
Mai pas-pu-lèu es dins la glèiso,
Pas-pu-lèu vèi aquelo prèisso,
Pale, sus lis artèu se drèisso,
E cridavo : Mounte es ? ensignas-me mounte es !

— Es amoundaut à la capello,
Dins uno angòni que trampello !
E lèu coume un perdu mountè lou marridoun.
Entre la vèire, vers l'espàci
Levè si man emai sa fàci :
Pèr encapa tàli desgràci,
A Diéu, cridè lou paure, à Diéu que i'ai fa dounc ?

Ai-ti coupa la gargamello
En quau tetère li mamello ?
Escumerga, m'an vist abra moun cachimbau
Dins uno glèiso à la viholo ?
O tirassa dins lis auriolo
Lou Crucefis, à la Jusiolo ?...
Qu'ai fa, malan de Diéu ! pèr agué tant de mau ?

Pas proun que me l'an refusado,
Enca me l'an martirisado !
E 'mbrassè soun amigo ; e de vèire Vincèn
De la grand forço que trenavo,
Lou mounde foui qu'envirounavo
Sentien soun cor que tresanavo,
E pèr éu trasien peno, e plouravon ensèn.

En Crau, ils lui disent : « Elle est aux Saintes ! » — Rhône, marais, Crau fatigante, — rien n'avait arrêté sa course jusqu'aux *îlots sablonneux du rivage*. — Mais sitôt qu'il est dans l'église, — sitôt qu'il voit cette foule, — pâle, sur les orteils il se dresse, — et il criait : « Où est-elle? indiquez-le-moi, où est-elle? »

— « Elle est là-haut à la chapelle, — tremblant l'agonie ! » — Et vite, éperdu, monta le malheureux. — Dès qu'il la vit, vers l'étendue — il leva ses mains et son visage : — « Pour recevoir sur ma tête de telles disgrâces, — à Dieu, s'écria l'infortuné, à Dieu qu'ai-je donc fait ?

« Ai-je coupé la gorge — à celle dont je tetai les mamelles? — Anathème, m'a-t-on vu allumer ma pipe, — dans une église, à la lampe? — ou bien traîner dans les chardons — le Crucifix, comme les Juifs? — Qu'ai-je fait, *mauvaise année* de Dieu! pour avoir tant de maux ?

« (Ce n'était) pas assez de me la refuser, — encore ils me l'ont martyrisée ! » — Et il embrassa son amie. Et en voyant Vincent — se lamenter de telle force, — la foule pressée qui l'entourait — sentait son cœur bondir, — et ils partageaient sa peine, et ils pleuraient ensemble.

E coume, i vabre d'uno coumbo,
Lou brut d'un gaudre que trestoumbo
Vai esmòure lou pastre amount sus li cresten,
Dóu founs de la glèiso mountavo
La voues dóu pople que cantavo,
E tout lou tèmple ressautavo
Dóu cantico tant bèu que sabon li Santen :

O Santo, bèlli marinièro,
Qu'avès chausi nòsti sagniero
Pèr i'auboura dins l'èr la tourre e li merlet
De vosto glèiso roussinello,
Coume fara dins sa pinello
Lou marin, quand la mar bacello,
Se ie mandas pas lèu voste bon ventoulet ?

Coume fara la pauro avuglo?
Ah! noun i'a sàuvi nimai buglo
Que poscon ie gari soun lamentable sort ;
E, sèns muta, tout lou jour isto
En repassant sa vido tristo...
O Santo, rendès-ie la visto,
Que l'oumbro, e toujour l'oumbro, es pire que la mort!

Rèino de Paradis, mestresso
De la planuro d'amaresso,
Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat :
Mai à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'èi de pas que ie fau, de pas emplissès-la !

Et comme, aux ravins d'une vallée — le bruit d'un torrent qui tombe en cataracte — va émouvoir le pâtre là-haut sur les crêtes, — du fond de l'église montait — la voix du peuple qui chantait, — et tout le temple tressaillait — du cantique si beau que savent les Saintins :

— « O Saintes, belles marinières, — qui avez choisi nos marécages — pour y élever dans l'air la tour et les créneaux — de votre église blonde, — comment fera, dans sa barque, — le marin, quand la mer frappe, — si promptement vous ne lui envoyez votre bonne brise ?

« Comment fera la pauvre (femme) aveugle ? — Ah ! il n'est sauge ni bugle — qui puisse guérir son lamentable sort ; — et, sans mot dire, tout le jour elle reste — à repasser sa triste vie... — O Saintes, rendez-lui la vue, — car l'ombre, et toujours l'ombre, c'est pire que la mort !

« Reines de Paradis, maîtresses — de la plaine d'amertume, — vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets ; — mais à la foule pécheresse — qui à votre porte se lamente, — ô blanches fleurs (de nos) landes salées, — si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la ! »

Ansin li bon Santen pregavon,
Emé de crid que vous trancavon!
E veici que li Santo à la pauro que jai
Boufèron un brisoun de voio,
E sa caro un brisoun galoio
S'enflourè d'uno douço joio,
Car de vèire Vincèn i' agradè quenounsai.

— Moun bèl ami, de mounte vènes?
Ie faguè. — Digo, t'ensouvènes
De la fes qu'emé tu parlavian eila au mas,
Asseta 'nsèn souto la triho?
Se quauque mau te desvario,
Courre lèu i Sànti Mario,
Me diguères alor, auras lèu de soulas.

O Vincenet, que noun pos vèire
Dins moun cor coume dins un vèire!
De soulas, de soulas, n'en regounflo moun cor!
Moun cor es un lauroun que verso:
Abelimen de touto merço,
Gràci, bonur, n'ai à reverso!...
Dis Ange dóu bon Diéu entrevese li Cor...

Aqui Mirèio s'abaucavo,
E dins l'estendudo alucavo:
Semblavo, peralin au fin founs de l'èr blu,
Vèire de causo espetaclouso.
Pièi sa paraulo nivoulouso
Recoumençavo: Urouso, urouso
Lis amo que la car en terro detèn plu!

Ainsi les bons Saintins priaient, — avec des cris qui vous navraient. — Et voici que les Saintes, à la pauvre qui gît — soufflèrent un peu de vigueur; — et (sur) sa figure un peu enjouée — fleurit une douce joie, — car la vue de Vincent fut pour elle un plaisir indicible.

— « Mon bel ami, d'où viens-tu? — lui fit-elle. Dis, te souvient-il — de la fois que nous causions, là-bas à la ferme, — assis ensemble sous la treille? — « Si quelque mal te déconcerte, — cours vite aux Saintes Maries, — me dis-tu alors, tu auras vite du soulagement. »

« O cher Vincent, que ne peux-tu voir — dans mon cœur comme dans un verre? — De soulagement, de soulagement, mon cœur en surabonde! — Mon cœur est une source qui déborde : — délices de toute sorte, — grâces, bonheurs, j'en ai en surcroît!... — Des Anges du bon Dieu j'entrevois les chœurs... »

Alors Mireille s'apaisait, — et regardait dans l'étendue... — Elle semblait, au loin, dans les profondeurs de l'air bleu, — voir des choses merveilleuses. — Puis sa parole nuageuse — recommençait : « Heureuses, heureuses — les âmes que la chair sur terre ne retient plus!

Vincèn! as vist, quand remountavon,
Li flo de lume que jitavon!...
Ah! dis, lou libre bèu que se n'en sariè fa,
S'aquéli resoun que m'an dicho,
Fin que d'uno, s'èron escricho!
Vincèn, que lou plourun esquicho,
Lachè mai soun gounflige un moumen estoufa:

— Basto lis agué visto! basto!
Éu cridè, coume uno langasto
Me sariéu à si raubo arrapa tout bramant.
Oh! i'auriéu di, rèino celèsto,
Soulet recàti que nous rèsto,
Prenès-me lis iue de la tèsto,
E li dènt de la bouco, e li det de la man!

Mai elo, ma bello fadeto,
Oh! rendès-me-la gaiardeto!...
— Velèi! velèi veni 'mé si raubo de lin!
Elo subran se bouto à faire.
E 'n boulegant pèr se desfaire
D'entre la faudo de sa maire,
De la man vers la mar fasiè signe eilalin.

Quatecant tóuti se dreissèron,
De-vers la mar tóuti fissèron,
E la man sus lou front: Eilalin descurbèn,
Venien entre éli, rèn pèr aro,
Senoun alin la blanco raro
Que joun lou cèu e l'aigo amaro...
Noun, se vèi rèn vèni... — Si! si! regardas bèn!

« Vincent! tu as vu, quand elles remontaient, — les flocons de lumière qu'elles jetaient!... — Ah! le beau livre, dit-elle, qu'il s'en fût fait, — si les paroles qu'elles m'ont dites, — sans en oublier une, eussent été écrites! » — Vincent, que l'envie de pleurer oppresse, — dégonfla ses sanglots un moment étouffés:

— « Plût à Dieu que je les eusse vues! plût à Dieu! — s'écria-t-il. — Comme une tique — je me serais à leurs robes cramponné tout beuglant... — Oh! leur aurais-je dit, reines du ciel, — seul asile qui nous reste, — prenez-moi les yeux de la tête, — et les dents de la bouche, et les doigts de la main!

« Mais elle, ma belle petite fée, — oh! rendez-la-moi saine et sauve! » — « Les voici!... les voici venir dans leurs robes de lin! » — elle soudain se met à dire. — Et s'agitant pour se dégager — du giron de sa mère, — de la main vers la mer elle faisait signe, au loin.

Tous aussitôt se dressèrent, — tous vers la mer fixèrent (leurs regards), — et, la main sur le front: « Au loin nous ne découvrons, — se disaient-ils, rien pour l'heure, — si ce n'est là-bas, la blanche limite — qui joint le ciel et l'eau amère... — Non, il ne se voit rien venir... » — « Si, si! regardez bien!

Soun su 'no barco sènso velo,
Cridè Mirèio... Davans elo,
Vesès pas coume l'oundo aplano si revòu?
Oh! qu'es bèn éli! L'èr clarejo,
E l'alen siau que li carrejo
Lou mai plan que pòu voulastrejo...
Lis aucèu de la mar li saludon à vòu.

— La pauro chato revassejo...
Sus la marino que rougejo
Vesèn que lou soulèu que vai se cabussa.
— Si! si! lis èi, fai la malauto;
Boutas! moun iue noun me desfauto,
E quouro founso, quouro-z-auto,
O miracle de Diéu! sa barco vèn d'eiça!

Mai deja venié 'scoulourido,
Coume uno blanco margarido
Que lou dardai la rimo, entre que s'espandis;
E Vincenet, l'esfrai dins l'amo,
Agrouva contro aquelo qu'amo,
La recoumando à Nostro-Damo,
La recoumando i Santo e Sant dóu Paradis.

Avien abra de candeleto...
Cencha de l'estolo vióuleto,
Venguè lou capelan 'mé lou pan angeli
Refresca soun palai que crèmo;
Ie dounè pièi l'Ouncioun estrèmo,
E la vougnè 'mé lou Sant Crèmo
En sèt part de soun cors, segound l'us catouli.

« Elles sont sur une barque sans voile, — s'écria Mireille...— Devant elles,— ne voyez-vous pas comme l'onde aplanit ses tourbillons? — Oh! c'est bien elles! L'air est clair, — et l'haleine suave qui les amène, — aussi lentement qu'elle peut voltige... — Les oiseaux de la mer les saluent à volées. »

— « La pauvre enfant délire... — Dans la mer rougissante — nous ne voyons que le soleil qui va se plonger. » — « Oui! oui! ce sont elles, dit la malade; — allez! mon œil ne me trompe point, — et tantôt profonde, tantôt haute, — ô miracle de Dieu! leur barque vient ici! »

Mais déjà elle devenait décolorée, — comme une blanche marguerite — que les dards (du soleil) brûlent, à peine épanouie; — et Vincent, l'effroi dans l'âme, — accroupi près de sa bien-aimée, — la recommande à Notre-Dame, — la recommande aux Saintes et aux Saints du Paradis.

On avait allumé des cierges... — Ceint de l'étole violette, — vint le prêtre avec le pain angélique — rafraîchir son palais qui brûle; — puis il lui donna l'Onction extrême, — et l'oignit avec le Chrême saint — en sept parties de son corps, selon l'us catholique.

D'aquéu moumen tout èro en pauso;
Noun s'entendié dessus la lauso
Que l'*oremus* dóu prèire. Au flanc de la paret,
Lou jour-fali que se prefoundo
Esvalissié si clarta bloundo,
E la marino à bèllis oundo
Plan-plan venié se roumpre em'un long jafaret.

Ageinouia, soun tèndre amaire,
Emé soun paire, emé sa maire,
Trasien de tèms en tèms un senglut rau e sourd
— Anen! diguè Mirèio encaro,
La despartido se preparo...
Anen! touquen-nous la man aro,
Que dóu front di Mario aumento la lusour.

A l'endavans, li flamen rose
Courron deja di bord dóu Rose..
Li tamarisso en flour coumençon d'adoura.
O bòni Santo! me fan signe
D'ana 'm' éli, qu'ai rèn à cregne,
Que, coume entèndon is Ensigne,
Sa barco en Paradis tout dre nous menara.

Mèste Ramoun ie diguè : Migo,
D'avé 'strassa tant de garrigo,
De que vai me servi, se partes dóu maset?
Car l'afecioun que m'ajudavo,
De tu venié! La caud lardavo,
Lou fio di mouto m'assedavo...
Mai te vèire empourtavo e la caud e la set!

En ce moment, tout était calme ; — on n'entendait sur la dalle — que l'*Oremus* du prêtre. Au flanc de la muraille, — le jour défaillant qui s'engloutit — évanouissait ses reflets blonds, — et la mer, à belles ondes, — lentement venait se rompre avec un long bruissement.

Agenouillés, son tendre amant, — avec son père, avec sa mère, — poussaient de temps en temps un sanglot rauque et sourd. — « Allons ! dit Mireille encore, — la séparation se prépare... — Allons ! touchons-nous la main ores, — car du front des Maries augmente l'auréole.

« Au-devant (d'elles), les flamants roses — accourent déjà des bords du Rhône... — Les tamaris en fleur commencent d'adorer... — O bonnes Saintes ! elles me font signe — d'aller avec elles, — que je n'ai rien à craindre, — que, vu qu'elles entendent aux constellations, — leur barque en Paradis tout droit nous mènera. »

Maître Ramon lui dit : « Amie, — d'avoir essarté tant de brandes, — que va-t-il me servir, si tu pars de la maison ? — car l'ardeur qui m'aidait — venait de toi ! Le chaud dardait, — le feu des glèbes m'altérait... — mais te voir emportait et le chaud et la soif. »

— Se 'n cop veirés à voste lume
Quauque sant-fèli que s'alume,
Bon paire, sara iéu... Li Santo, sus la pro,
Soun drecho que m'espèron... Eto!
Esperas-me 'no passadeto...
Vau plan, iéu, que siéu malauteto...
La maire alor esclato : Oh! noun, noun, acò 's trop!

Vole pas, vole pas que mores!
Emé iéu vole que demores!
E pièi, ma Mireiouno, e pièi, se 'n cop vas bèn,
Anaren vers ta tanto Aurano
Pourta 'n canestèu de mióugrano :
Di Baus n'èi pas bèn liuen Maiano,
E se pòu dins un jour faire lou vai-e-vèn.

— Noun, es pas liuen, bono maireto!
Mai, boutas! lou farés souleto!...
Ma maire, pourgès-me mis ajust blanquinèu.
Vè li blanco e bèlli mantiho,
Qu'an sus l'espalo li Mario!
Quand a neva sus li mountiho,
Pas tant blèujo èi la nèu, la tafo de la nèu!

Lou brun trenaire de garbello
Ie crido alor : Moun tout, ma bello,
Tu que m'aviés dubert toun fres palais d'amour,
Toun amour, aumorno flourido!
Tu, tu pèr quau ma labarido
Coume un mirau s'èro clarido,
E sèns crento jamai di marridi rumour;

— « Quand vous verrez à votre lampe — quelque phalène s'allumer, — bon père, ce sera moi... Les Saintes, sur la proue, — sont debout qui m'attendent... Oui ! — Attendez-moi un court instant... — Je vais lentement, moi qui suis malade... » — La mère alors éclate : « Oh ! non, non, c'en est trop !

« Je ne veux pas, je ne veux pas que tu meures ! — avec moi je veux que tu restes ! — Et puis, ô ma Mireille, et puis, si une fois tu vas bien, — nous irons chez ta tante Aurane — porter une corbeille de grenades : — des Baux ce n'est pas bien loin, Maillane[1], — et l'on peut en un jour aller et revenir. »

— « Non, ce n'est pas loin, bonne mère ! — mais, allez ! vous ferez seulette (le voyage) !... — Ma mère, donnez-moi ma parure blanche !...— Voyez-vous les blanches et belles mantilles — qu'ont sur l'épaule les Maries ! — Quand il a neigé sur les monticules, — moins éblouissante est la neige, la splendeur de la neige ! »

Le brun tresseur de corbeilles — lui crie alors : « Mon tout, ma belle, — toi qui m'avais ouvert ton frais palais d'amour, — ton amour, aumône fleurie[2] ! — toi, toi par qui ma bourbe — comme un miroir s'était clarifiée, — et sans crainte, jamais, des mauvaises rumeurs ;

Tu, la perleto de Prouvènço,
Tu, lou soulèu de ma jouvènço,
Sara-ti di que iéu, ansin, dóu glas mourtau
Tant lèu te vegue tressusanto?...
Sara-ti di, vous, gràndi Santo,
Que l'aurés visto angounisanto
E de-bado embrassa vòsti sacra lindau?

Su 'cò-d'aqui, la jouveineto
Ie respoundeguè plan-planeto :
O moun paure Vincèn, mai qu'as davans lis iue?
La mort, aquéu mot que t'engano,
Qu'es? uno nèblo que s'esvano
Emé li clar de la campano,
Un sounge que reviho à la fin de la niue!

Noun, more pas! Iéu, d'un pèd proumte
Sus la barqueto deja mounte...
Adiéu, adiéu!... Deja nous emplanan sus mar!
La mar, bello plano esmougudo,
Dóu Paradis èi l'avengudo,
Car la bluiour de l'estendudo
Tout à l'entour se toco emé lou toumple amar.

Ai!... coume l'aigo nous tintourlo!
De tant d'astre qu'amount penjourlo,
N'en trouvarai bèn un, mounte dous cor ami
Libramen poscon s'ama!... Santo,
Es uno ourgueno, alin, que canto?...
E souspirè l'angounisanto,
E revessè lou front, coume pèr s'endourmi...

« Toi, la perle de Provence, — toi, le soleil de ma jeunesse, — sera-t-il dit qu'ainsi, des glaces de la mort, — sitôt je te voie suante? — Sera-t-il dit, ô grandes Saintes, — que vous l'aurez vue agonisante — et vainement embrasser vos seuils sacrés? »

Là-dessus, la jeune fille — lui répondit d'une (voix) lente : — « O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu devant les yeux? — La mort, ce mot qui te trompe, — qu'est-ce? un brouillard qui se dissipe — avec les glas de la cloche, — un songe qui éveille à la fin de la nuit!

« Non, je ne meurs pas! D'un pied léger — je monte déjà sur la nacelle!... — Adieu, adieu!... Déjà nous gagnons le large, sur la mer! — La mer, belle plaine agitée, — est l'avenue du Paradis, — car le bleu de l'étendue — touche tout alentour au gouffre amer.

« Aïe!... comme l'eau nous dodeline!... — Parmi tant d'astres là-haut suspendus, — j'en trouverai bien un où deux cœurs amis — puissent librement s'aimer!... Saintes, — est-ce un orgue, au loin, qui chante?... » — Et l'agonisante soupira, — et renversa le front, comme pour s'endormir...

Is èr de sa risènto caro,
Aurien di que parlavo encaro...
Mai deja li Santen, à l'entour de l'enfant
Un après l'autre s'avançavon,
E 'm' un cire que se passavon
Un après l'autre la signavon...
Atupi, si parènt arregardon que fan.

Au liogo d'èstre mourtinouso,
Éli la veson luminouso;
An bèu la senti frejo, au cop descounsoula
Noun volon pas, noun podon crèire.
Mai Vincèn, éu, quand la vai vèire
Emé soun front que pènjo à rèire,
Si bras enregouï, sis iue coume entela :

— Es morto!... vesès pas qu'es morto?...
E coume torson li redorto,
A la desesperado èu toursegue si poung;
E 'mé si bras foro di mancho,
Acoumencèron li coumplancho :
I'a pas que tu que saras plancho!
Emé tu de ma vido a toumba lou cepoun!

Es morto!... Morto? Es pas poussible!
Fau qu'un Demòni me lou sible....
Parlas, au noum de Diéu, bòni gènt que sia 'qui,
Vautre, avès agu vist de morto :
Digas-me s'en passant li porto
Risoulejavon de la sorto!...
Pas verai qu'a sis èr quasimen ajougui :

A l'air de son visage souriant, — on aurait dit qu'elle parlait encore... — Mais déjà les Saintins, autour de l'enfant, — un après l'autre, s'avançaient, — et avec un cierge qu'ils se passaient, — ils lui faisaient, un après l'autre, le signe (de la croix).... — Atterrés, les parents contemplent ce qu'ils font.

Loin qu'elle soit livide, — eux la voient lumineuse. — Vainement ils la sentent froide; au coup inconsolable — ils ne veulent pas, ils ne peuvent croire. — Mais Vincent, lui, lorsqu'il la voit — avec son front qui pend en arrière, — ses bras roidis, ses yeux comme voilés :

— « Elle est morte!... Ne voyez-vous pas qu'elle est morte?... » — Et comme on tord les harts d'osier, — en désespéré il tordit ses poings; — et, les bras hors des manches, — commencèrent les complaintes : — « Il n'est pas que toi qui seras pleurée! — Avec toi de ma vie est tombé le tronc!

« Elle est morte!... Morte? Ce n'est pas possible! — Un Démon doit me le siffler... — Parlez, au nom de Dieu, bonnes gens qui êtes là, — vous avez vu des mortes : — dites-moi si, en passant les portes, — elles souriaient ainsi!... — Vraiment n'a-t-elle pas ses traits presque enjoués?

Mai de-que fan?... viron la tèsto,
Soun tóuti gounfle ! Ah ! n'i'a de rèsto !
Ta voues, toun dous parla, iéu l'entendrai pas plu !...
Aqui de tóuti lou cor boundo,
Un lavàssi de plour desboundo,
Lou crèbo-cor au planh dis oundo
Apoundeguè subran un desbord de senglut.

Ansin, dins uno grand manado,
Se 'no ternenco es debanado,
A l'entour dóu cadabre estendu pèr toujour,
Nòu vèspre aderrèn, tau e tauro
Van, souloumbrous, ploura la pauro,
E la palun, e l'oundo, e l'auro
De si doulourous bram restountisson nòu jour.

— Vièi Mèste Ambroi, plouro toun drole'
Ai ! ai ! ai ! Vincèn fasié, vole,
Santen, que dins lou cros em' elo m'empourtés. .
Aqui, ma bello, à moun auriho
Tant-e-pièi-mai de ti Mario
Me parlaras ;... e de couquiho,
O tempèsto de mar, aqui nous acatés !

Bràvi Santen, de vous me fise !...
Fasès pèr iéu ce que vous dise :
Pèr un dòu coume aquéu es pas proun lou ploura !
Cavas-nous dins l'areno molo
Pèr tóuti dous qu'uno bressolo !
Aubouras-ie 'no clapeirolo,
Pèr que l'oundo jamai nous posque separa !

« Mais que font-ils?... ils détournent la tête, — tous sont gros (de sanglots)!... Ah! en voilà de reste!... — Ta voix, ton doux parler, je ne l'entendrai plus!... » — Là, le cœur de tous bondit, — une averse de pleurs débonde, — le crève-cœur à la plainte des vagues — ajouta tout à coup un débordement de sanglots.

Ainsi, dans un grand troupeau, — si une génisse a succombé, — autour du cadavre étendu pour toujours, — neuf soirs consécutifs, taureaux et taures — viennent, sombres, pleurer la malheureuse, — et le marécage, et l'onde, et le vent — de leurs douloureux mugissements retentissent neuf jours.

— «Vieux Maître Ambroise, pleure ton fils! — Hélas! hélas! faisait Vincent, je veux, — Saintins, que dans la fosse avec elle vous m'emportiez... — Là, ma belle, à mon oreille, — tant et plus de tes Maries — tu me parleras... et de coquillages, — ô tempêtes des mers, là puissiez-vous nous couvrir!

« Bons Saintins, je me confie en vous... — Faites pour moi ce que je vous dis! — Pour un deuil pareil, ce n'est pas assez que les pleurs! — Creusez-nous dans l'arène molle — pour tous deux un seul berceau! — Élevez-y un tas de pierres, — afin que jamais l'onde ne puisse nous séparer.

E d'enterin qu'i lio mounte èro
Se turtaran lou front sus terro
Dóu remors, iéu em' elo, enclaus d'un blu seren,
Souto lis aigo atremoulido,
O, iéu 'mé tu, ma tant poulido !
Dins de brassado trefoulido
Longo-mai e sèns fin nous poutounejaren !

E, desvaga, lou panieraire
A la perdudo vèn se traire
Sus lou cors de Mirèio, e lou desfourtuna
Dins si brassado fernetico
Sarro la morto.... Lou cantico,
Eilavau dins la glèiso antico,
Coume eiçò tournamai s'entendiè ressouna :

O bèlli Santo, segnouresso
De la planuro d'amaresso,
Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat !
Mai à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'èi de pas que ie fau, de pas emplissès-la !

Maiano (Bouco-dóu-Rose),
Lou bèu jour de la Candelouso, de l'an **1859.**

FIN

« Et pendant qu'aux lieux où elle était, — ils se heurteront le front sur la terre — de remords, elle et moi, enveloppés d'un serein azuré, — sous les eaux tremblotantes, — oui, moi et toi, ma si jolie ! — dans des embrassements délirants — à jamais et sans fin nous mêlerons nos baisers ! »

Et, hors de lui, le vannier — éperdûment vient se jeter — sur le corps de Mireille, et l'infortuné — dans ses embrassements frénétiques — serre la morte !... Le cantique — là-bas, dans la vieille église, — ainsi de nouveau s'entendait résonner :

« O belles Saintes, souveraines — de la plaine d'amertume, — vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets ! — Mais à la foule pécheresse — qui à votre porte se lamente, — ô blanches fleurs de (nos) landes salées, — si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la ! »

Maillane (Bouches-du-Rhône),
le beau jour de la Chandeleur, de l'année 1859.

FIN

NOTES

DU CHANT DOUZIÈME

---

[1] Argens (*Argèns*), rivière du département du Var.

[2] Les Saintins (*li Santen*), habitants de la ville des Saintes-Maries.

[3] Sansouire (*sansouiro*) (Voyez Chant X, note 8.) — Vaccarès (*Vacarès*). (Voyez Chant IV, note 10.)

[4] Maillane, village de l'arrondissement d'Arles, patrie de l'auteur.

[5] Aumône fleurie (*aumorno flourido*), aumône que le pauvre qui l'a reçue donne à un autre pauvre, poétique locution qui signifie par extension *rare bienfait*.

MAGALI

MÉLODIE PROVENÇALE POPULAIRE

TRANSCRITE

PAR FR. SEGUIN
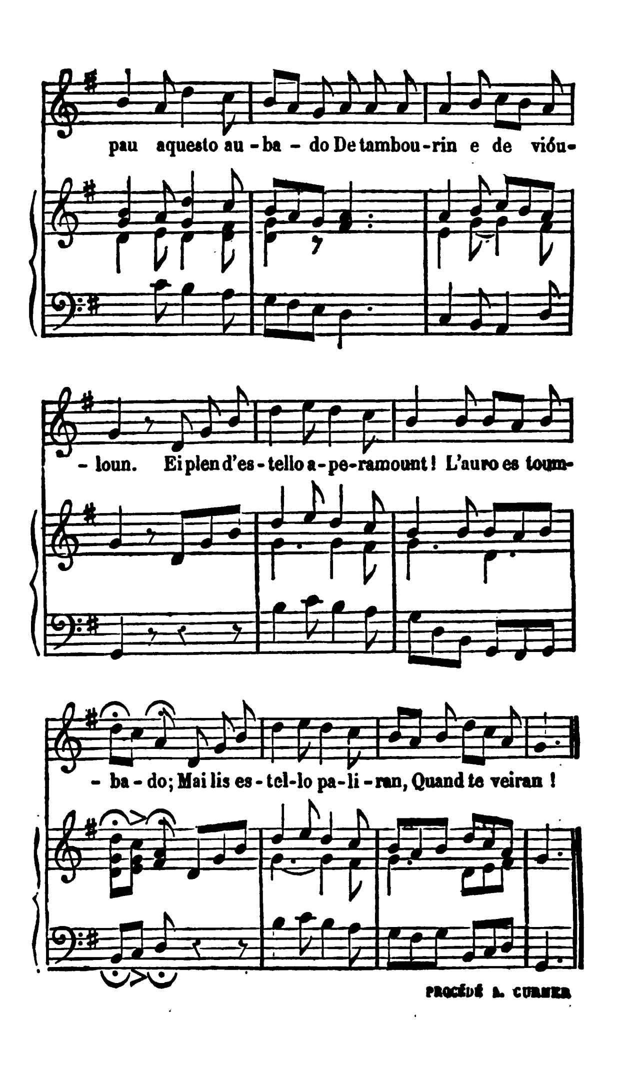
Allegretto.

CHANT

O Ma - ga - li, ma tant a -

PIANO

- ma - do, Mete la tèlo au fe - nes-troun: Escouto un


pau aquesto au - ba - do De tambou - rin e de viôu -
- loun. Ei plen d'es - tello a - pe - ramount ! L'auro es toum -
- ba - do; Mai lis es - tel - lo pa - li - ran, Quand te veiran !

TABLE

TAULO

—

TABLE

CANT TRESEN — LA DESCOUCOUNADO

CANT QUATREN — LI DEMANDAIRE

CANT CINQUEN — LA BATÈSTO

CHANT TROISIÈME — LE DÉPOUILLEMENT DES COCONS

CHANT QUATRIÈME — LES PRÉTENDANTS

CHANT CINQUIÈME — LE COMBAT

CANT SIEISEN — LA MASCO

CANT SETEN. — LI VIÈI

CANT VUECHEN — LA CRAU

CHANT DOUZIÈME — LA MORT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE CHARPENTIER

PREMIÈRE PARTIE

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Relié en demi-chagrin. . . . . 5 fr.

LITTÉRATURE MODERNE

ALFRED DE MUSSET

Premières poésies (Contes d'Espagne et d'Italie. — Spectacle dans un fauteuil. — Poésies diverses. — Namouna). . . 1 vol.

Poésies nouvelles (Rolla. — Les nuits. — Poésies nouvelles. — Contes en vers). 1 vol.

Comédies et proverbes (André del Sarto. — Lorenzaccio. — Les caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour. — La nuit vénitienne. — Barberine. — Le chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Louison. — On ne peut penser à tout. — Carmosine. — Bettine). . . . . 2 vol.

Nouvelles (Les deux maîtresses. — Emmeline. — Le fils du Titien. — Frédéric et Bernerette. — Croisilles. — Margot). . . 1 vol.

Contes (La Mouche. — Pierre et Camille. — Mademoiselle Mimi Pinson. — Le secret de Javotte. — Le merle blanc. — Lettres de Dupuis et Cotonet). . . . . 1 vol.

La Confession d'un enfant du siècle. . . . . 1 vol.

Mélanges de littérature et de critique (Le tableau d'église. — La tragédie à propos des débuts de mademoiselle Rachel. — Salon de 1836. — Faire sans dire. — Revues fantastiques. — Discours de réception, etc., etc.). . . . . 1 vol.

Œuvres posthumes (Un souper chez mademoiselle Rachel. — Le poëte et le prosateur. — Poésies diverses. — Le songe d'Auguste. — L'âne et le ruisseau. — Faustine. — Lettres familières, etc., etc). 1 vol.

(Voir éditions diverses, pages 27, 28, 29 et 33).

ON VEND SÉPARÉMENT, 1 FRANC CHACUNE, LES PIÈCES SUIVANTES

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, proverbe en un acte, en prose.
Un caprice, proverbe en un acte, en prose.
Bettine, comédie en un acte et en prose.
André del Sarto, drame en deux actes et en prose.
Louison, comédie en deux actes et en vers.
Fantasio, comédie en trois et en prose.
Carmosine, comédie en trois actes et en prose.

ÉDOUARD LABOULAYE

Le Prince-Caniche. 9e édition. . . . . 1 vol.

Paris en Amérique. 20e édition. . . . . 1 vol.

Le parti libéral et son avenir. 6e édit. . . . . 1 vol.

La liberté religieuse. 5e édit. . . . . 1 vol.

Études morales (De la personnalité divine. — La dévotion. — Mademoiselle de la Vallière. — Le rationalisme chrétien. — Les moines d'Occident. — Philippe II. — Les États-Unis. — L'éducation en Amérique. — L'esclavage aux États-Unis. — Le message de 1856. — La guerre civile aux tats-Unis. — L'Amérique et la Révolution française. — Les horizons prochains. — Les lettres d'Éverard. — La loterie. — La manie des livres. — Sur un catalogue.) 2e édition. . . . . 1 vol.

L'État et ses limites (L'État et ses limites. — La liberté antique et la liberté moderne. — Alexis de Tocqueville. — L'instruction publique et le suffrage universel. — Le droit de pétition suivant la constitution de 1852. — La question financière. — La France en Amérique. — Les États-Unis et la France. — Pourquoi le Nord ne peut accepter la séparation). 2e édition. . . . . 1 vol.

udes sur l'Allemagne contemporaine et les pays slaves (Le partage de la Pologne. — Goergei et Kossuth. — Les Serbes. — Les Albanais. — de Radowitz. — Gervinus, etc , etc). . 1 vol.

Histoire des États-Unis d'Amérique, depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale (1620-1789). Deuxième édition. . . . . 3 vol.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

KLOPSTOCK

La Messiade, traduction CARLOWITZ. . . . . 1 vol.

GŒTHE

Théâtre (Gœtz de Berlichengen. — Egmont. — Clavijo. — Iphigénie en Tauride. — Le Tasse. — La fille naturelle. — Les complices. — Le frère et la sœur. — Le triomphe du sentiment. — Jery et Baetely. — Stella.— Le grand Cophte. — Le général citoyen. — Les révoltés). Traduction revue et précédée d'une étude par M. THÉOPHILE GAUTIER fils. . . . . 2 vol.

Poésies, traduites par HENRI BLAZE. . . . . 1 vol.

Faust, seule traduction complète par BLAZE. . . . . . . 1 vol.

Wilhelm Meister, traduction nouvelle par M. THÉOPHILE GAUTIER fils. . . . . 2 vol.

Werther, traduction de M. PIERRE LEROUX, suivi de **Hermann et Dorothée,** traduction de X. MARMIER. . . . . 1 vol.

Les Affinités électives, traduction nouvelle par M. THÉOPHILE GAUTIER fils. (*En réimpression.*). . . . . 1 vol.

Mémoires (Extrait de ma vie. — Poésie et réalité. — Voyages.) Traduction nouvelle par madame la baronne DE CARLOWITZ. 2 vol.

Correspondance entre Gœthe et Schiller, traduction de madame CARLOWITZ, revisée et précédée d'une étude sur Gœthe et Schiller, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. . . . . 2 vol.

Conversations de Gœthe pendant les dernières années de sa vie (1823-1832), recueillies par ECKERMANN, traduites en entier, pour la première fois, par ÉMILE DÉLEROT, et précédées d'une introduction par M. SAINTE-BEUVE de l'Académie française. . . . . . 2 vol.

ZSCHOKKE, CHAMISSO, HAUFF, ETC.

Nouvelles allemandes, par X. MARMIER. . . . . 1 vol.

SCHILLER

Théâtre, traduction nouvelle précédée d'une notice par M. X. MARMIER. 4e édition. . . . . 3 vol.

CHAQUE SÉRIE SE VEND SÉPARÉMENT :

1re SÉRIE. — Les brigands. — La conjuration de Fiesque. — L'intrigue et l'amour.. . . . . 1 vol.

2e SÉRIE. — Don Carlos. — Marie Stuart. — Jeanne d'Arc.. . . . . 1 vol.

3e SÉRIE. — Le camp de Wallenstein. — Les Piccolomini. — La mort de Wallenstein. — La fiancée de Messine. — Guillaume Tell. . . . . 1 vol.

Histoire de la guerre de Trente ans, traduction CARLOWITZ, couronnée par l'Académie française. . . . . 1 vol.

Histoire du soulèvement des Pays-Bas, sous Philippe II, roi d'Espagne, traduction nouvelle (*en préparation*). . . . . 1 vol.

Poésies, traduction de X. MARMIER. . . . . 1 vol.

HOFFMANN

Contes fantastiques, traduction X. MARMIER. . . . . . 1 vol.

UHLAND

Poésies, traduction française par MM. KALTSCHMIDT et LOUIS DEMOUCEAUX, précédée d'une introduction par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. 1 vol.

LITTÉRATURE ITALIENNE ET ESPAGNOLE

DANTE

La divine comédie, traduction BRIZEUX, avec la *Vie nouvelle*, traduction DELÉCLUZE, et l'*Essai* de CH. LABITTE. . . . . 1 vol.

LE TASSE

Jérusalem délivrée, suivie de l'*Aminte*, traduction de A. DESPLACES, avec notice.. . . . . 1 vol.

MANZONI

Les fiancés, traduction de REY-DUSSEUIL. . . . . 1 vol.

SILVIO PELLICO

Mes prisons, suivies des *Devoirs des Hommes*, traduction de M. A. DE LATOUR; des additions de MARONCELLI, etc. . . . 1 vol.

MACHIAVEL

Œuvres politiques. — Le prince. — Les décades de Tite-Live, etc., etc., traduction PÉRIÈS, avec notice, introduction, notes et commentaires, par CH. LOUANDRE. . . . . 1 vol.

CALDERON

Théâtre, traduction nouvelle pas M. DAMAS-HINARD. . . . 3 vol.

LOPE DE VÉGA

Théâtre, traduction nouvelle par M. DAMAS-HINARD. . . . . 2 vol.

CAMOENS

Les Lusiades ou les Portugais, poëme en dix chants, traduction de MILLIÉ, revue et annotée par M. DUBEUX, notice par M. MAGNIN. . . . . 1 vol.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CHANNING

Œuvres, traduites sous la direction et avec une étude de M. ÉDOUARD LABOULAYE.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Œuvres sociales. (De l'éducation personnelle. — De l'élévation des classes ouvrières. — De la tempérance. — Du ministère des pauvres. — Des devoirs de la municipalité (*en réimpr.*). 1 vol.

La liberté spirituelle et traités religieux (L'Église. — Preuves du christianisme. — Caractère du Christ. — La religion est un principe social. — Le christianisme est une religion raisonnable) . . . . 1 vol.

Le christianisme libéral. . . . . 1 vol.

De l'esclavage. . . . . 1 vol.

Œuvres littéraires, variétés, etc. (sous presse).

P. LANFREY

Histoire de Napoléon Ier. . . . . 4 vol.

Les deux premiers volumes sont en vente.

Études et portraits politiques (L'Histoire du Consulat et de l'Empire de M. Thiers. — Daunou. — Carnot. — Armand Carrel. — M. Guizot. — M. Proudhon. — Le rétablissement de la Pologne. — Paris en Amérique. — Du régime parlementaire sous Louis-Philippe. — Un dernier mot sur Carnot.) . . . . 1 vol.

Histoire politique des papes. . . . . 1 vol.

MADAME DE STAEL

Corinne, avec préface de Madame N. de Saussure. . . . . 1 vol.

De l'Allemagne, avec notice par X. Marmier. . . . . . 1 vol.

Delphine, avec une préface de Sainte-Beuve.. . . . . . 1 vol.

De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. . . . . 1 vol.

Considérations sur la Révolution française. Ouvrage posthume publié par M. le duc de Broglie. . . . . 2 vol.

Mémoires (DIX ANNÉES D'EXIL), précédés d'une notice sur la vie et les ouvrages de Mme de Staël, par Mme Necker de Saussure. . 1 vol.

BENJAMIN CONSTANT

Adolphe, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. Nouvelle édition, suivie des *Réflexions sur le théâtre allemand*, et précédée d'une notice par GUSTAVE PLANCHE.. . . . . 1 vol.

THÉOPHILE LAVALLÉE

Histoire des Français, depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830; édition revue et corrigée par l'auteur. . . . . 4 vol.

(Voir édition in-8° pages 30 et 31.)

Géographie physique, historique et militaire, ouvrage adopté pour l'École militaire de Saint-Cyr.. . . . . 1 vol.

MIGNET

Histoire de Marie Stuart. . . . . 2 vol.

Antonio Perez et Philippe II. . . . . 1 vol.

Mémoires historiques, suivis de l'*Introduction à l'Histoire de la succession d'Espagne*. . . . . 1 vol.

Notices et portraits historiques et littéraires (Sieyès, Rœderer, Livingston, le prince de Talleyrand, Broussais, Destutt de Tracy, Daunou, le comte Siméon, de Sismondi, Rossi, Cabanis, Droz, Franklin, etc., etc.). . . . . 2 vol.

Éloges historiques, faisant suite aux notices et portraits. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.

Charles-Quint, SON ABDICATION, SON SÉJOUR ET SA MORT AU MONASTÈRE DE YUSTE. 7e édition. . . . . 1 vol.

Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'à 1814. 9e édition. . . . . 2 vol.

PROSPER MÉRIMÉE

Chronique du temps de Charles IX, suivie de la Double méprise — La Guzla, etc., etc. . . . . 1 vol.

Colomba, suivie de la Vénus d'Ile. — Les âmes du purgatoire. — Mateo Falcone. — Vision de Charles XI. — L'enlèvement de la redoute. — Tamango. — La perle de Tolède. — La partie de trictrac. — Le vase étrusque. — Les mécontents, etc.).. . . . . 1 vol.

Théâtre de Clara Gazul (Les Espagnols en Danemark. — Une femme est un diable. — L'amour africain. — Inès Mendo. — Le ciel et l'enfer. — Le carrosse du Saint-Sacrement. — La jacquerie. — La famille de Carvajal.). . . . . 1 vol.

Histoire de don Pèdre Ier, roi de Castille. . . . . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER

Premières poésies (Albertus. — La comédie de la mort. — Poésies diverses, etc.). . . . . 1 vol.

Poésies nouvelles (Émaux et camées. — Théâtre en vers. — Poésies diverses, etc.). . . . . 1 vol.

Mademoiselle de Maupin.. . . . . 1 vol.

Le capitaine Fracasse. . . . . 2 vol.

(Voir édition illustrée par Gustave Doré, page 30.)

Spirite, nouvelle fantastique. . . . . 1 vol.

— Exemplaires sur papier de Hollande (voir p. 34).

Voyage en Russie.. . . . . 2 vol.

Voyage en Espagne (Tra los montes). . . . . 1 vol.

Romans et contes (Avatar. — Jettatura. — Arria Marcella. — La mille et deuxième nuit. — Le pavillon sur l'eau. — L'enfant aux souliers de pain. — Le chevalier double. — Le pied de momie. — La pipe d'opium. — Le club des hachichins.). . . 1 vol.

Nouvelles. (La morte amoureuse. — Fortunio. — La toison d'or. — Omphale. — Le petit chien de la marquise. — La chaîne d'or. — Le nid de rossignols. — Le roi Candaule. — Une nuit de Cléopâtre.). . . . . 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL

Voyage en Orient (LES FEMMES DU CAIRE. — Les mariages cophtes. — Les esclaves. — Le harem. — Les Pyramides. — La Cange. — La Santa Barbara. — DRUSES ET MARONITES. — Un prince du Liban. — Le prisonnier. — Histoire du calife Hakem. — L'Anti-Liban. — LES NUITS DU RAMAZA. — Stamboul. — Théâtres et fêtes. — Les conteurs. — HISTOIRE DE LA REINE DU MATIN ET DE SOLIMAN PRINCE DES GÉNIES. —LE BAÏRAM, etc.). 7e édition corr. et augmentée. 2 vol.

BRILLAT-SAVARIN

Physiologie du goût, ou *méditations de gastronomie transcendante;* ouvrage théorique, historique et à l'ordre du jour, dédié aux gastronomes parisiens, par BRILLAT-SAVARIN. Nouvelle édition précédée d'une notice sur l'auteur et accompagnée des ouvrages suivants : TRAITÉS DES EXCITANTS MODERNES, par H. de Balzac; — LA GASTRONOMIE, de Berchoux; —L'ART DE DÎNER EN VILLE, de Colnet; — ANECDOTES ET FRAGMENTS D'HISTOIRE CULINAIRE par des amateurs; — —PENSÉES ET PRÉCEPTES recueillis par un philosophe;—RECETTES ET FORMULES, par un cordon bleu, etc.. . . . . 1 vol.

CHARLES NODIER

Souvenirs de la Révolution et de l'Empire. . . . 2 vol.

Souvenirs de jeunesse (Séraphine. — Thérèse. — Clémentine. — Amélie.). . . . . 1 vol.

Contes de la veillée (J. François-les-bas-bleus. — Hélène Gillet. -- M. Cazotte. — Légende de sœur Béatrix. — Les aveugles de Chamouny. — Le chien de Brisquet. — Les quatre talismans. — Polichinelle. — Baptiste Montauban. — La filleule du seigneur. — L'homme et la fourmi). . . . . 1 vol.

Contes fantastiques (La fée aux miettes. — Smarra. — Le songe d'or. — Le génie bonhomme.) . . . . 1 vol.

Nouvelles (Trilby. — Inès de las Sierras. — Lydie. — Les Proscrits. — Les Marionnettes, etc., etc.). . . . . 1 vol.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse Aubert, Adèle.). . . . . 1 vol.

★

JULES SANDEAU

Madeleine, ouvrage couronné par l'Académie française. . 1 vol.
Mademoiselle de la Seiglière. . . . . 1 vol.
Marianna. . . . . 1 vol.
Le docteur Herbeau. . . . . 1 vol.
Fernand, suivi de **Vaillance** et de **Richard.** . . . . 1 vol.
Valcreuse. . . . . 1 vol.
Madame de Sommerville. — Chasse au roman. . 1 vol.

XAVIER DE MAISTRE

Œuvres complètes (Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le lépreux de la cité d'Aoste. — Les prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne). *Nouvelle édition*, ornée d'un beau portrait de l'auteur, dessiné d'après nature, et gravé sur acier. . . . . 1 vol.

JOSEPH DE MAISTRE

Du pape. *Nouvelle édition*.. . . . . 1 vol.

MÉZIÈRES

Shakspeare, ses œuvres et ses critiques. . . . . . 1 vol.
Prédécesseurs et Contemporains de Shakspeare.. 1 vol.
Contemporains et Successeurs de Shakspeare.. . 1 vol.
(*Ouvrages couronnés par l'Académie française.*)

SAINT-MARC GIRARDIN

Cours de littérature dramatique. 7e édition corrigée. 4 vol.
Essais de littérature et de morale, 3e édition. . . . 2 vol.

ANDRÉ CHÉNIER

Poésies (Idylles. — Fragments d'idylles. — Élégies. — Fragments d'élégies.— Épîtres.— Poëmes.— Poésies diverses.— Hymnes. — Odes. — Iambes, etc., etc.), précédées d'une notice par M. H. DE LATOUCHE.. 1 vol.
Voir édition in-8e, page 30.)

SAINTE-BEUVE

Tableau de la poésie française (*En réimpression*). . 1 vol.
Poésies complètes (J. Delorme, Consolations). (*En réimp.*) 2 vol.
Volupté, roman. . . . . 1 vol.

H. RIGAULT

Conversations littéraires et morales, avec un beau portrait de l'auteur gravé par M. Levasseur et une notice sur sa vie par M. Paul Mesnard.. . . . . 1 vol.

E. GÉRUSEZ

Histoire de la littérature française pendant la Révolution (1789-1800). Ouvrage qui a obtenu le prix Bordin, décerné par l'Académie française. 3ᵉ édition. . . . . 1 vol.

MILLEVOYE

Poésies (Élégies. — Chants élégiaques. — Poëmes. — Poésies légères. — Dizains et huitains. — Ballades. — Romances. — Épigrammes. — Odes d'Anacréon); précédées d'une notice par M. de Pongerville, de l'Académie française. . . . . 1 vol.

MISTRAL

Mirèio, poëme provençal, avec la traduction littérale en regard par l'auteur. 3ᵉ édit. accompagnée de notes.. . . . . 1 vol.

MADAME DESBORDES-VALMORE

Poésies (Idylles. — Élégies. — Romances. — Contes. — Pleurs et pauvres fleurs. — Aux petits enfants). *Nouvelle édition* augmentée de plusieurs pièces et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Sainte-Beuve. . . . . 1 vol

DE SÉNANCOUR

Obermann. *Nouvelle édition* avec une préface par madame George Sand. . . . . 1 vol.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

Guerres maritimes sous la République et l'Empire, avec plans et cartes. 5ᵉ édit. . . . . 2 vol.

FERRY

Scènes de la vie sauvage au Mexique. 6ᵉ édit.. . 1 vol.

EUGÈNE POITOU

Portraits littéraires et philosophiques (Saint-Simon. — Vauvenargues. — Balzac. — Alfred de Musset. — De Tocqueville. — Lacordaire. — Édouard Laboulaye. — Mortimer-Ternaux. — Guizot). . . . . 1 vol.

Les philosophes français contemporains (Lamennais. — Pierre Leroux. — Jean Reynaud. — Proudhon. — E. Pelletan. — Charles Dollfus. — Aug. Comte. — Littré. — Lanfrey. — Taine. — Renan. — Vacherot. — L'abbé Moret. — Le P. Gratry. — Cousin. — Jules Simon. — Émile Saisset). . . . . 1 vol.

PAUL DE MUSSET

Lui et elle. 6ᵉ édition. . . . . 1 vol.

Nouvelles italiennes et siciliennes (La foire de Sinigaglia. — La pagota. — Le vomero). . . . . 1 vol.

Le nouvel Aladin, suivi de *la Frascatane,* du *Bisceliais* et de *la Saint-Joseph.* . . . . 1 vol.

Les originaux du dix-septième siècle (Le cheval de Créqui. — Mademoiselle Paulet. — Le marquis de Mariani et la reine Christine. — Le premier favori de Monsieur (Gaston d'Orléans). —

Un mauvais sujet en 1645. — Michel Lambert. — Un homme aimable en 1645. — Les précieuses. — Le duc de Coislin). 1 vol.
Extravagants du dix-septième siècle (Madame de la Guette. Le chevalier Plénoches. — Mademoiselle de Gournay. — M. de Guise, le dernier. — Benserade. — Bouteville et Des Chapelles). 1 vol.
Les femmes de la Régence (La duchesse de Berry. — La comtesse de Verzue. — Claudine de Tencin. — Mademoiselle Quinault. — Mademoiselle de Lespinasse).. . . . . 1 vol.
Mémoires de Charles Gozzi, poëte vénitien du dix-huitième siècle, traduction libre. . . . . 1 vol.
Voyage en Italie et en Sicile en 1843. . . . . . . 1 vol.

EUGÈNE DESPOIS

Les lettres et la liberté (Périclès. — Auguste. — Louis XIV. — Frédéric II. — Napoléon. — Mélanges, etc.). . . . . . . 1 vol.

AIMÉ MARTIN

Éducation des mères de famille, ou *de la civilisation du genre humain par les femmes*, 8e édition.. . . . . . . 2 vol.

DANIEL STERN

Histoire de la Révolution de 1848, 2e édit.. . . . . 2 vol.

J.-M. DARGAUD

Histoire de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs. . . . . 4 vol.

LOUIS MÉNARD

Poëmes. 2e édit. . . . . 1 vol.
La morale avant les philosophes, 2e édit.. . . . . . 1 vol.
Du polythéisme hellénique, 2e édit. . . . . 1 vol.

HORACE DE LAGARDIE

Causeries parisiennes. (1re et 2e séries.). . . . . 2 vol.

FRANCISQUE SARCEY

Le nouveau seigneur de village, — les *Petites misères d'un fonctionnaire chinois.— Henri Perrier*.. . . . . 1 vol.

CAMILLE SELDEN

Daniel Vlady. . . . . 1 vol.
L'esprit des femmes de notre temps (Eugénie de Guérin. — Charlotte Brontë. — Rahel de Varnhagen d'Ense) . . . . 1 vol.

E.-J. DELÉCLUZE

Romans, contes et nouvelles . . . . 1 vol.
Les beaux-arts dans les deux mondes (Exposition des beaux-arts à Paris, en 1855.) . . . . 1 vol.

JULES DE LA MADELÈNE

Brigitte. — Le comte Alghiera. . . . . 1 vol.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

FORGUES

Beaux esprits et originaux de l'Angleterre. . . . . 2 vol

Vie de Nelson, d'après sa correspondance et les papiers de sa famille. . . . . 1 vol.

PAUL MESNARD

Histoire de l'Académie française. . . . . 1 vol.

JULES GIRARD

Essai sur Thucydide. . . . . 1 vol.

IVAN TOURGUENEF

Pères et enfants, précédé d'une lettre à l'éditeur par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française. . . . . 1 vol.

ÉD. KIRKE

Les noirs et les petits blancs dans les États du Sud de l'Amérique du Nord, traduction de Franck Bertin, avec une préface de M. Édouard Laboulaye. . . . . 1 vol.

ÉMILE LAMÉ

Julien l'Apostat, précédé d'une étude sur la formation du christianisme. . . . . 1 vol.

ÉDOUARD GRENIER

Petits poëmes (La mort du juif errant. — Iambes. — L'infini — Le rêve. — L'Elkovan. — La grotte. — Sur un tombeau. — Vision). Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édit. 1 vol.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Renée Mauperin. . . . . 1 vol.

Germinie Lacerteux. 2e édition. . . . . 1 vol.

ANTONIN BARTHÉLEMY

Un philosophe en voyage (Londres et les Anglais. — La Grèce — Les moines byzantins. — Contes orientaux. — L'immortalité. — Le dracophage). 1 vol.

MARC DEBRIT

Laura, ou l'Italie contemporaine . . . . 1 vol.

N. COTTE

Le Maroc contemporain. . . . . 1 vol.

TAXILE DELORD

Les matinées littéraires (La poésie au seizième siècle. — Le dix-septième siècle. — La mort de Bossuet. — Un prêtre peint par lui-même. — La comédie au dix-septième siècle. — Beaumarchais. — M. Louis Veuillot. — Madame Émile de Girardin. — Les poésies en prose de M. Michelet. — Œuvres littéraires de M. Granier de Cassagnac. — M. S. de Sacy. — Orphée et les Bacchantes. — La nouvelle poésie provençale). . . . . 1 vol.

ARNOULD FRÉMY

La cousine Julie. . . . . 1 vol.

★

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

CLASSIQUES FRANÇAIS

ÉDITIONS CH. LOUANDRE

1° Les textes de ces éditions ont été rétablis dans leur pureté primitive, d'après un collationnement rigoureux sur les originaux ou les meilleures versions, et ils se trouvent ainsi dégagés des interpolations dont on les avait surchargés.

2° Un classement plus rigoureux a été introduit. Les sources originales, les emprunts et les imitations ont été indiqués. Des références à d'autres ouvrages sur les mêmes sujets ont été signalées.

3° Les variantes ont été ajoutées, les préfaces et les examens rétablis, ce qui permet au lecteur d'assister au travail de la composition, et d'avoir la théorie esthétique de ces beaux génies.

4° Pour les annotations, M. Louandre a suivi tous les travaux de critique, les remarques, les commentaires dont ces auteurs ont été l'objet jusqu'à nos jours, et il a résumé sous une forme concise et variée ce que ces travaux ont produit de plus remarquable. Il y a ajouté un travail philologique, historique, littéraire et moral.

Ces éditions sont en outre accompagnées non-seulement de l'histoire de chaque auteur d'après les documents les plus authentiques et les plus complets, mais aussi de celle de ces ouvrages et des sujets qui les ont fait naître ou qui s'y réfèrent. Ainsi les *Œuvres de Molière* sont précédées de l'histoire du théâtre en France; les *Provinciales de Pascal* de l'histoire du Jansénisme, etc., etc.

Nous avons encore ajouté à ces éditions une amélioration importante, celle d'INDEX ou plutôt de DICTIONNAIRES, qui sont, par ordre alphabétique, l'essence de ces ouvrages et qui en résument l'esprit selon les propositions de l'auteur. Pour les moralistes, comme Pascal et Montaigne, cette amélioration est de la plus grande importance.

MONTAIGNE

Essais, suivis de sa correspondance et de *la Servitude volontaire* d'Estienne de la Boétie. Édition variorum, accompagnée d'une notice biographique, de notes historiques, philologiques, etc., et d'un index analytique.. . . . . 4 vol.

PIERRE ET THOMAS CORNEILLE

Œuvres. — Édition variorum collationnée sur les meilleurs textes, précédée de la Vie de Pierre Corneille, rédigée d'après les documents anciens et nouveaux; — avec les variantes et les corrections de Pierre Corneille, ses dédicaces, ses avertissements et ses examens; — ses trois discours sur la tragédie; — accompagnée de notices historiques et littéraires sur chaque pièce des deux Corneille, ainsi que de notes historiques, philologiques, et littéraires formant le résumé des travaux de Voltaire, du P. Brumoy, de l'abbé Le Batteux, Palissot, Victorin Fabre, Guinguené, l'empereur Napoléon, Guizot, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Nisard, Taschereau, etc., etc. . . . . 2 vol.

MOLIÈRE

Œuvres complètes. — Édition variorum collationnée sur les meilleurs textes, précédée d'un précis de l'histoire du théâtre en France depuis les origines jusqu'à nos jours; — de la biographie de Molière rectifiée d'après les documents récemment découverts; — avec les variantes, les pièces et fragments de pièces retrouvés dans ces derniers temps; — accompagnée de notices historiques et littéraires sur chaque comédie de Molière, ainsi que de notes historiques, philologiques et littéraires formant le résumé des travaux de Voltaire, La Harpe, Cailhava, Auger, Bazin, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Génin, Aimé Martin, Nisard, Taschereau, etc., etc.. . . . . 3 vol.

BLAISE PASCAL

Pensées. — Édition variorum d'après le texte du manuscrit autographe, contenant les Lettres et opuscules; — l'histoire des éditions des *Pensées*; — la vie de Pascal par sa sœur; — des notes choisies et inédites et un index complet. . . . . 1 vol.

Les Provinciales, ou lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur le sujet de la morale et de la politique de ces pères. — Édition accompagnée de notes et précédée d'un précis historique sur le jansénisme. 1 vol.

JEAN RACINE

Théâtre complet. — Édition variorum annotée d'après Racine fils, madame de Sévigné, Le Batteux, Voltaire, La Harpe, Napoléon, Schlegel, Roger, Geoffroy, Patin, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Nisard, etc. . . . . 1 vol

J. LA FONTAINE

Fables, suivies de Philémon et Baucis et des Filles de Minée; — précédées de la vie d'Ésope et d'une préface par la Fontaine — Édition variorum, accompagnée d'une notice par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, et ornée d'un beau portrait gravé sur acier.. . . . . 1 vol.

BOILEAU DESPRÉAUX

Œuvres poétiques. — Édition collationnée sur les meilleurs textes; — avec une notice biographique; — les variantes et les corrections de l'auteur; — des notes choisies dans tous les commentateurs; — une annotation nouvelle et un index; — ornée d'un beau portrait gravé sur acier. . . . . 1 vol.

LA BRUYÈRE

Les Caractères, accompagnés des Caractères de Théophraste; — du Discours à l'Académie française; — d'une notice sur la Bruyère. — Édition variorum collationnée sur les meilleurs textes et suivie d'un index. . . . . 1 vol.

VOLTAIRE

Siècle de Louis XIV, suivi de la liste raisonnée des personnages célèbres de son temps. — Nouvelle édition annotée d'après les lettres, mémoires, documents et actes officiels du dix-septième et du dix-huitième siècles et les principaux historiens étrangers ou français . . . . 1 vol.

J.-B. BOSSUET, évêque de Meaux.

Discours sur l'Histoire universelle, précédé d'une notice biographique et de la liste des ouvrages de Bossuet. . . . . 1 vol.

HÉLOISE ET ABÉLARD

Lettres, traduction nouvelle par le bibliophile Jacob, précédée d'un travail historique et littéraire par M. Villenave. . . . . 1 vol.

BÉROALDE DE VERVILLE

Le Moyen de parvenir. . . . . 1 vol.

RABELAIS

Œuvres ; édition augmentée de plusieurs extraits des *Chroniques admirables du puissant roi Gargantua*, ainsi que d'un grand nombre de variantes, et de deux chapitres inédits du cinquième livre, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale ; avec des notes explicatives, et une notice historique contenant des documents originaux relatifs à la vie de Rabelais.. . . . . 1 vol.

BONAVENTURE DES PÉRIERS

Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis, avec les notes de *la Monnoye* et une Notice de *C. Nodier*. . . . . 1 vol.

NOEL DU FAIL

Propos rustiques, édition de M. Marie Guichard. . . . 1 vol.

SATIRE MENIPPÉE

De la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des états de Paris, édition Labitte. . . . . 1 vol.

LE SAGE

Histoire de Gil Blas de Santillane, belle édition, accompagnée de notes et d'une notice par M. Saint-Marc Girardin. . . 1 vol.

HAMILTON

Mémoires du chevalier de Gramont, nouvelle édition complétée par les extraits du journal anglais de Samuel Pepys, avec des notes, par M. G. Brunet.. . . . . 1 vol.

L'ABBÉ PRÉVOST

Manon Lescaut. Édit. accompagnée de notices et travaux littéraires, par MM. Sainte-Beuve et G. Planche. . . . . . . 1 vol.

J.-J. ROUSSEAU

Les Confessions. Nouvelle édition. . . . . 1 vol.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Mémoires publiés pour la première fois d'après le manuscrit du Louvre, accompagnés de notes et éclaircissements, et suivis d'un index, par M. Ludovic Lalanne. . . . . 1 vol.

MARGUERITE DE VALOIS

Mémoires de la reine Marguerite de Valois, publiés par Ch. Caboche, avec notes. . . . . 1 vol.

VOITURE

Œuvres. *Lettres et Poésies,* nouvelle édition revue sur le manuscrit de Conrart, corrigée et augmentée de lettres et pièces inédites, avec le commentaire de Tallemant des Réaux, des éclaircissements et des notes, par M. A. Ubicini.. . . . . 2 vol.

MADAME DE MOTTEVILLE

Mémoires de madame de Motteville, édition d'après le manuscrit de Conrart, accompagnée de notes. (*En réimpr.*) . 4 vol.

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

Mémoires de mademoiselle de Montpensier, *fille de Gaston de France, duc d'Orléans,* nouvelle édition publiée pour la première fois d'après les manuscrits autographes, accompagnée de notes historiques et biographiques, par M. Chéruel.. . . . 4 vol.

CARDINAL DE RETZ

Mémoires d'après le texte du manuscrit original, avec les instructions de Mazarin, des notes, notices, commentaires et un index par M. Aimé Champollion.. . . . . 4 vol.

FOUQUET

Mémoires sur la vie privée et publique de Fouquet, surintendant des finances, d'après des pièces secrètes inédites provenant du cabinet de Colbert et de la Bibliothèque impériale, par M. Chéruel, inspecteur général de l'Université.. . . . . 2 vol.

DE CHAMBRUN

Les Larmes de J. Pineton de Chambrun, pasteur de la maison de S. A. S. et de l'Église d'Orange ; contenant les persécutions arrivées aux églises de la principauté d'Orange depuis 1660. 1 vol.

MADAME DE MAINTENON

Œuvres de madame de Maintenon, publiées pour la première fois d'après les textes originaux ou copies authentiques, avec un commentaire et des notes, par M. Théophile Lavallée.

CES ŒUVRES SE VENDENT SÉPARÉMENT COMME SUIT :

Lettres et Entretiens sur l'Éducation des filles. . . 2 vol.

Lettres historiques et édifiantes. (*En réimpression.*) . . 2 vol.

Conseils aux demoiselles. . . . . 2 vol.

Correspondance générale, précédée d'une étude sur les *Lettres de madame de Maintenon*, publiées par LA BEAUMELLE. . . . . 8 vol.

Les tomes I à IV sont en vente.

DUCHESSE D'ORLÉANS, princesse palatine.

Correspondance de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du Régent, traduction nouvelle par M. G. Brunet, accompagnée de notes et d'éclaircissements. *Seule édition complète*. . . . . 2 vol.

BUSSY-RABUTIN

Mémoires de Bussy-Rabutin. Nouvelle édition, augmentée d'un grand nombre de fragments inédits, suivie de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, et accompagnée de notes et éclaircissements, par M. Ludovic Lalanne. . . . . 2 vol.

Correspondance de Bussy-Rabutin, *avec sa famille et ses amis, durant son exil.* Nouvelle édition, d'après le manuscrit de l'auteur, contenant un très-grand nombre de lettres inédites et accompagnée de notes, par M. Lalanne. . . . . 6 vol.

BARBIER

Journal complet de Barbier, avocat au parlement de Paris. *Mémoires historiques et anecdotiques sur Paris et la société française au dix-huitième siècle* (1718-1762), SEULE ÉDITION COMPLÈTE publiée d'après le manuscrit autographe de l'auteur avec notes, éclaircissements et un index. . . . . 8 vol.

MADAME D'ÉPINAY

Mémoires de madame d'Épinay, contenant les détails sur ses liaisons avec les personnes célèbres du dix-huitième siècle. *Seule édition complète* accompagnée d'un grand nombre de lettres inédites de Grimm, Diderot, J.-J. Rousseau, avec des notes et éclaircissements par M. Paul Boiteau. . . . . 2 vol.

BARONNE D'OBERKIRCH

Mémoires sur la cour de Louis XVI *et la société française avant* 1789, publiés d'après le manuscrit de l'auteur, par le comte de Montbrison, son petit-fils. (*En réimpression.*). . . . 2 vol.

CLASSIQUES GRECS ET LATINS

HOMÈRE

Iliade, traduction nouvelle avec arguments et notes explicatives par M. ÉMILE PESSONNEAUX, professeur au lycée Napoléon. . . 1 vol.

Odyssée, traduction nouvelle avec arguments et notes explicatives par M. EMILE PESSONNEAUX, professeur au lycée Napoléon. . 1 vol.

ESCHYLE

Théâtre, traduction nouvelle par M. ALEXIS PIERRON, professeur au lycée Louis-le-Grand. 6ᵉ édit. revue, corrigée et augmentée d'un commentaire. Traduct. couronnée par l'Académie française. 1 vol.

SOPHOCLE

Tragédies, traduction nouvelle par M. ARTAUD, inspecteur général, membre du conseil impérial de l'instruction publique, 8ᵉ édit. revue et corrigée sur les dernières éditions grecques. . . . . . 1 vol.

EURIPIDE

Théâtre, traduction nouvelle par M. ÉMILE PESSONNEAUX, professeur au lycée Napoléon. (*En réimpression.*) . . . . 2 vol.

ARISTOPHANE

Comédies, traduction nouvelle par M. ZÉVORT. (*En réimpr.*) 2 vol.

PLUTARQUE

Vies des hommes illustres, traduction nouvelle par M. ALEXIS PIERRON, avec une notice du traducteur. 4ᵉ édit. entièrement revue et corrigée. . . . . 4 vol.

THUCYDIDE

Histoire, traduction nouvelle par M. ZÉVORT, avec notes historiques, biographiques, géographiques et un index. (*En réimpr.*) . 2 vol.

XÉNOPHON

Œuvres complètes, traductions DACIER, LÉVESQUE, GAIL, etc., revues et corrigées par M. H. TRIANON. (*En réimpression.*) 2 vol.

HÉRODOTE

Histoire, traduction LARCHER, revue et annotée. (*En réimpr.*) 2 vol.

LONGUS, LUCIEN, ETC.

Romans grecs, traduits par M. ZÉVORT, comprenant : *Daphnis et Chloé* de LONGUS ; — *Leucippe et Clitophon* d'ACHILLE TATIUS ; — *Anthia et Habroncome* de XÉNOPHON d'ÉPHÈSE ; — *Histoire véritable* et *l'Ane*, de LUCIEN ; — *Théagène et Chariclée* d'HÉLIODORE ; — *l'Eubéenne* de DION CHRYSOSTOME. . . . . 2 vol.

MARC AURÈLE

Pensées, traduction d'Alexis Pierron, couronnée par l'Académie française, précédée d'une introduction, accompagnée d'un commentaire et suivie des *Lettres à Fronton*. 2e édition revue et corrigée. . . . . 1 vol.

PLATON

Œuvres complètes, traduites en français sous la direction d'Émile Saisset, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut, etc. . . . . 10 vol.

Nota. La traduction de plusieurs dialogues est empruntée à Grou et à Dacier, mais revue et corrigée par M. *Amédée Saisset*, professeur de philosophie au collége de Laval; la traduction des autres dialogues est entièrement de M. *Emmanuel Chauvet*, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes.

Cette édition forme 10 volumes qui se vendent séparément.

1er vol. — **Dialogues socratiques**, Tome Ier. — Euthyphron. — Apologie de Socrate. — Criton. — Premier Alcibiade. — Charmide. — Lachès.

2e vol. — — Tome II. — Protagoras. — Premier Hippias. — Menexène. — Ion. — Lysis. — Phèdre.

3e vol. — **Dialogues polémiques**, Tome Ier. — Théétète. — Cratyle. — Euthydème.

4e vol. — — Tome II. — Le sophiste. — Parménide. — Médon. — Philèbe.

5e vol. — **Dialogues dogmatiques**, Tome Ier. — Phédon. — Gorgias. — Le Banquet.

6e vol. — — Tome II. — Le politique. — Le Timée. — Critias.

7e vol. — **La République ou l'État.**

8e vol. — **Les Lois.** Tome Ier.

9e vol. — — Tome II.

10e vol. — **Dialogues apocryphes**, — Second Hippias. — Second Alcibiade. — Les rivaux. — Théagès. — Timée de Locres. — Epinomis. — Hipparque. — Axiochus, etc., etc. — Lettres. — Testament. — Fragments divers.

Chaque volume se vend séparément.

ARISTOTE

La politique, l'économique, lettre à Alexandre, traduction revue et corrigée (*En réimpression.*) . . . . 1 vol.

DÉMOSTHÈNES ET ESCHINE

Chefs-d'œuvre, traduits sur le texte des meilleures éditions critiques par J.-F. Stiévenart, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 6e édit. . . . . 1 vol.

DIOGÈNE DE LAERTE

Vies des philosophes de l'antiquité, traduction nouvelle par M. Zevort, recteur de l'Académie de Chambéry. (*En éimpr.*) 2 vol.

TACITE

Œuvres complètes, traduction nouvelle par M. CHARLES LOUANDRE, couronnée par l'Académie française. 2e édition revue, corrigée et complétée par des sommaires historiques en remplacement des fragments perdus, accompagnée du texte latin, d'un index et d'une notice sur Tacite. . . . . 2 vol.

JULES CÉSAR

Commentaires. — Guerre des Gaules. — Traduction nouvelle, avec le texte latin, des notes et un index par M. CHARLES LOUANDRE. . . . . 1 vol.

SUÉTONE

Vies des douze Césars, traduction nouvelle avec le texte latin, par M. ÉMILE PESSONNEAUX. . . . . 1 vol.

HORACE

Œuvres poétiques, traduction nouvelle avec le texte en regard, précédée et suivie d'Études biographiques et littéraires par M. PATIN, de l'Académie française, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris. . . . . 2 vol.

VIRGILE

Œuvres complètes, traduction nouvelle accompagnée du texte latin et précédée d'une notice biographique et littéraire par M. EMILE PESSONNEAUX. 3e édit.. . . . . 2 vol.

TÉRENCE

Comédies, traduction nouvelle par M. EUGÈNE TALBOT, professeur de rhétorique au lycée Rollin, avec le texte latin en regard et une introduction du traducteur. . . . . 2 vol.

SALLUSTE

Œuvres, traduction nouvelle par M. ÉMILE PESSONNEAUX, précédée de la vie de Salluste par le président DE BROSSES, et suivie d'un index géographique. 1 vol.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

TRADUCTIONS NOUVELLES EN FRANÇAIS

LITTÉRATURE ANGLAISE

MACAULAY

Histoire de la révolution anglaise en 1688, traduite par M. Émile Montégut. . . . . 2 vol.

Histoire de Guillaume III, traduction Pichot. . . . . 4 vol.

MILTON

Le paradis perdu, traduction Pongerville, précédée de considérations sur Milton, son époque et ses ouvrages par le traducteur. . . . . 1 vol.

SHAKSPEARE

Œuvres complètes, traduction Benjamin Laroche. . . . 6 vol.

O. GOLDSMITH

Le vicaire de Wakefield, traduit par madame Belloc, avec une notice de Walter Scott. . . . . 1 vol.

FIELDING

Tom Jones, trad. nouvelle par L. de Wailly (*en réimpr.*) 2 vol.

STERNE

Tristram Shandy, suivi du **Voyage sentimental en France**, traduction Léon de Wailly. . . . . 2 vol.

LINGARD

Histoire d'Angleterre, traduite par M. Léon de Wailly, avec la continuation jusqu'à nos jours par M. Th. Lavallée. . . . 6 vol.

CHANNING

Œuvres, traduites sous la direction et avec une étude de M. Édouard Laboulaye. (Voir page 5.) . . . . 4 vol.

MADAME H. BEECHER STOWE

La case de l'oncle Tom, traduction nouvelle par madame Sw. Belloc; augmentée d'une préface nouvelle de l'auteur pour cette traduction, et d'une notice sur sa vie par madame Belloc. Belle édition ornée d'un beau portrait de l'auteur, gravé par Girard. . . 1 vol.

ANTHONY TROLLOPE

Les Bertram, traduction française. . . . . 2 vol.